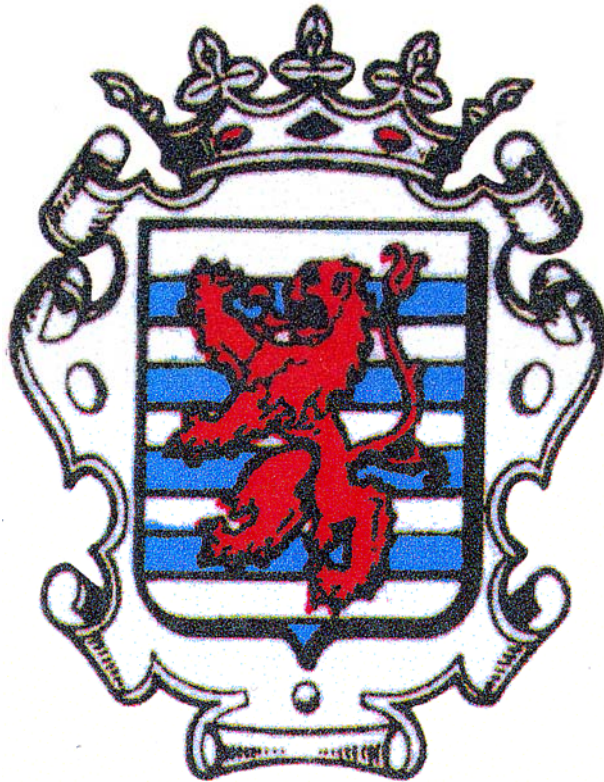


UNIVERSITE DE LIEGE
Faculté de Philosophie et Lettres
Section Histoire

La Terre de Durbuy des origines à 1471



Promoteur : Professeur J.-L. Kupper.

Mémoire présenté par
Nicolas Contor
en vue de l'obtention
du grade de
licencié en histoire

Année Académique
2001-2002

En couverture : armes de Durbuy, reconnues par un arrêté royal du 17 janvier 1839. Il s'agit d'un écu d'argent à cinq triangles d'azur, au lion de gueules brochant sur le tout. Ces armoiries existaient peut-être déjà à l'époque de Gérard de Luxembourg, sire de Durbuy (XIII^e siècle). Elles ont été établies sur base de celles de Luxembourg, avec quelques différences toutefois : le lion de Durbuy, contrairement à celui de Luxembourg, n'est pas couronné et sa queue n'est pas fourchue : M. SERVAIS, *Armorial des Provinces et des Communes de Belgique*, Bruxelles, 1955, p. 390, 392.

UNIVERSITÉ DE LIEGE
Faculté de Philosophie et Lettres
Section Histoire

La Terre de Durbuy des origines à 1471

Promoteur : Professeur J.-L. Kupper.

Mémoire présenté par
Nicolas Contor
en vue de l'obtention
du grade de
licencié en histoire

Année Académique
2001-2002

« Les terroirs ont une originalité qu'il convient de mettre en valeur. Le vôtre a ses richesses que vous devez sauvegarder... » (F. Pirotte¹)

¹ *Histoire-contes-légendes du Pays de Durbuy*, Bomal, 1980, p. 4.

Avant de débiter ce travail, je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont aidé de près ou de loin dans son élaboration :

Monsieur J.-L. Kupper, promoteur de ce mémoire, pour sa disponibilité, ses conseils et sa gentillesse.

Monsieur A. Marchandise, lecteur, pour sa gentillesse et sa patience.

Monsieur P. Alexandre, lecteur, pour le temps qu'il m'a consacré.

Monsieur A. Baijot, pour l'intérêt qu'il a manifesté pour mon travail ainsi que pour l'aide précieuse apportée tout au long de ces deux années.

Monsieur J.-M. Mottet, pour son aide et son soutien.

Monsieur X. Lechien, pour les documents généreusement donnés.

Le Syndicat d'Initiative de la Ville de Durbuy, pour la gentillesse de son personnel.

Le musée de Wéris et ses employés pour tout ce qu'ils ont fait pour moi.

Mes parents, qui m'ont permis de faire les études que j'aimais et qui ont été là chaque fois que j'avais besoin d'eux.

Monsieur J.-P. Dubois, qui a été et qui reste pour moi un modèle : ce travail lui est dédié.

Introduction

La commune de Durbuy fait assurément partie des plus belles régions de notre pays. Outre son cadre verdoyant et les activités diverses qu'elle propose aux nombreux touristes qui la fréquentent, elle se distingue également par la richesse de son passé : mégalithes, églises romanes, sites archéologiques, grottes, constructions médiévales, tours et fermes fortifiées sont autant de vestiges des différentes périodes de son histoire. Cette histoire a intéressé de nombreux historiens, qui ont tenté de retracer l'évolution de la région au fil des siècles : G.-J. Ninane, J. Bernard, A. De Leuze, S. Jacquemin ou encore l'inévitable F. Pirotte font partie de ces quelques auteurs qui ont permis de clarifier un passé longtemps resté obscur. Après avoir consulté leurs travaux et ceux d'autres spécialistes de la Terre de Durbuy¹, nous avons pu dégager certaines constatations : premièrement, les sources sont assez pauvres pour les périodes antérieures à 1500 ; deuxièmement, les différents ouvrages sont la plupart du temps centrés sur des domaines particuliers ou des périodes bien précises ; enfin, et ce point est la conséquence directe du point précédent, mis à part le catalogue de l'exposition *Terre de Durbuy*² de 1982, aucun ouvrage ne traite des différents aspects (économiques, sociaux, politiques, religieux, judiciaires, administratifs) de l'histoire de Durbuy en même temps. Il nous a donc paru utile de rassembler ces différents aspects en un seul travail, mais encore fallait-il fixer des *termini*. Ceux-ci n'ont pas posé problème et se sont imposés d'eux-mêmes : les périodes postérieures à 1500 ont été largement étudiées, par Fernand Pirotte notamment. Il n'est dès lors pas nécessaire de les intégrer dans notre travail. Par contre, celles qui sont antérieures à 1500 restent moins connues, et ce en raison de la carence des sources ; certains travaux leurs sont consacrés, comme le mémoire de Serge Jacquemin³, mais ils ne traitent, nous venons de le souligner, que d'aspects bien précis. Ce sont ces siècles qui ont retenu notre attention et nous avons décidé d'étudier l'histoire de la Terre de Durbuy des origines à 1471, en insistant sur les XI^e-XV^e siècles. Plusieurs éléments ont motivé le

¹ Nous aurons l'occasion de citer leurs ouvrages à de maintes reprises par la suite.

² *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982.

³ S. JACQUEMIN, *La Terre de Durbuy à la fin du XIV^e siècle : une petite ville et une recette de domaine en Luxembourg*, mém. de licence inédit, Louvain-La-Neuve, 1990.

choix de 1471 comme *terminus ad quem* : les sources tout d'abord car celles qui permettent d'étudier la structure de la Terre manquent totalement pour les années 1400-1477 ; en 1477, elles réapparaissent et font l'objet de nombreux travaux (nous pouvons ainsi considérer les années 1470 comme une date charnière pour ce qui est des sources). D'autre part, ces années constituent également une date de fracture au point de vue historique : en 1471, la Terre de Durbuy passe aux mains des La Marck pour près de 70 ans, et ce fait est suffisamment important pour retenir l'attention. A l'opposé, nous avons choisi de remonter aux origines car ces époques ont beaucoup d'importance : elles ont eu une influence sur les siècles qui ont suivi et de nombreux vestiges de ces périodes sont encore bien visibles aujourd'hui.

Après avoir présenté brièvement les origines, nous allons donc nous concentrer sur le Moyen Age, et ce dans un but bien précis : montrer, malgré la pauvreté des sources, que ces siècles constituent une période très riche dans l'histoire de la Terre de Durbuy et qu'ils méritent qu'une étude leur soit consacrée.

La première partie de notre travail concernera le site en général : nous nous pencherons ainsi sur la géologie, la géographie, les cours d'eau et voies de communication, les données statistiques, les sources de revenus ou encore les différents secteurs d'activités. Nous étudierons également la toponymie des principaux villages de la région, de même que quelques cartes historiques décrivant cette dernière. Nous traiterons enfin de l'occupation de la Terre de Durbuy des origines à l'époque mérovingienne et de quelques sources monumentales (Halle aux blés, Mont-Saint-Rahy ,Tour d'Izier et église de Tohogne).

Dans la deuxième partie de ce mémoire, nous étudierons tout ce qui touche à l'histoire seigneuriale de la région : nous y exposerons les principaux événements politiques survenus dans la Terre de Durbuy entre les XI^e et XV^e siècles et nous présenterons brièvement les différents seigneurs qui ont dirigé cette entité territoriale.

La troisième et dernière partie de ce travail concernera quant à elle tout ce qui touche à la structure, à l'organisation ou à la vie de la Terre de Durbuy. Nous parlerons ainsi de ses origines, de la vie spirituelle (démembrement paroissial, principaux saints vénérés, pèlerinage, institutions charitables, ...), de la justice et de l'administration (cours de justice, agents de la vie administrative et judiciaire, droits des individus, ...), des

ressources économiques (agriculture, élevage, moulins, métallurgie, forêt, ...) ou encore de la comptabilité de la seigneurie.

Enfin, après avoir exposé dans la conclusion l'essentiel de ce qu'il convient de retenir de notre travail, nous présenterons en annexe photos, tableaux généalogiques et autres pièces justificatives.

Sigles et abréviations

A.S.A.N. : Annales de la Société Archéologique de Namur.

R.B.P.H. : Revue Belge de Philologie et d'Histoire.

A.I.A.L. : Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg.

B.I.A.L. : Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois.

B.N.B. : Biographie nationale de Belgique.

Première partie : Le site

Chapitre Ier : généralités

1. Le milieu physique

La commune de Durbuy se situe dans le nord de la province de Luxembourg. Elle appartient à l'arrondissement administratif, électoral et judiciaire de Marche-en-Famenne et constitue le canton électoral de Durbuy et le canton judiciaire de Barvaux¹. Depuis le premier janvier 1977, elle regroupe les douze anciennes communes de Bende, Borlon, Septon, Tohogne, Grandhan, Durbuy, Barvaux, Bomal, Izier, Villers-Sainte-Gertrude, Heyd et Wéris².

A) Géologie :

Avant d'étudier plus en profondeur les principales caractéristiques de cette commune et les secteurs d'activités qui s'y sont développés, il convient de nous arrêter quelques instants sur son sous-sol : c'est en effet lui qui détermine l'organisation des cultures, l'implantation de l'habitat ou encore la présence de grottes, carrières et autres gisements miniers ; c'est lui aussi qui est à l'origine de la disposition du paysage et qui modèle les différentes plaines, vallées et plateaux.

La région de Durbuy est assez particulière : entité famennienne pour l'essentiel, elle comporte également des terres condruziennes au nord-ouest et des terres ardennaises à l'est. Elle peut dès lors être considérée à juste titre comme une zone de transition entre les bonnes terres du Condroz et les rudes forêts de l'Ardenne³. L'élément le plus remarquable de son paysage est évidemment la vallée de l'Ourthe, qui présente différents visages selon les endroits : dans le sud de la commune, elle prend la forme d'une longue plaine alluviale creusée dans les schistes famanniens et frasniens ; elle se rétrécit ensuite juste avant la ville de Durbuy lorsque l'Ourthe pénètre dans les calcaires givétiens et conserve un aspect escarpé jusqu'à Barvaux où elle s'élargit à nouveau en une

¹ A. BAIJOT, Durbuy, hier et aujourd'hui : une histoire multiséculaire, *dans Durbuy à l'aube du Troisième Millénaire : histoire, études, développement et prospectives 2000*, Durbuy, 2000, p. 10.

² Ces communes, d'une superficie très réduite, ne disposaient plus de ressources suffisantes pour couvrir les besoins de leurs habitants : *Durbuy : 10 ans déjà*, Durbuy, 1987, p. 4.

³ A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 12. Cet article, très complet, résume bien la situation actuelle de la commune et expose clairement la composition de son sous-sol. Il nous a servi de référence dans l'élaboration de ce chapitre et suffit amplement lorsque l'on désire comme nous s'en tenir à des généralités.

vaste plaine⁴. De part et d'autre de cette vallée, on retrouve un paysage de plateaux au relief calme dans le centre et l'ouest de la commune et davantage incisé à l'est, où se situent les premiers contreforts de l'Ardenne⁵.

Trois types de roches sont présents sur le territoire de la commune : des schistes tendres, des psammites et des grès plus durs et enfin des calcaires résistants⁶. Leur succession a divisé la région en trois zones distinctes : dans le sud, où les schistes sont surtout présents, les terrains sont la plupart du temps réservés aux pâturages et à la plantation de feuillus et de résineux, car les sols argileux, humides et lourds conviennent peu à l'agriculture. Ces schistes se rencontrent également dans le centre de la commune en alternance avec des bancs calcaires (roche dominante à cet endroit) , ce qui donne au paysage un aspect plissé avec succession d'anticlinaux et de synclinaux⁷. Dans le nord-ouest de l'entité, on trouve une succession de crêtes et de dépressions, dues à l'alternance de roches dures (grès et psammites) et de bandes de roches plus tendres (surtout calcaires), qui rendent les environs semblables à une tôle ondulée et marquent l'entrée dans les bonnes terres condruziennes⁸. Enfin, calcaires et schistes se retrouvent également dans le nord-est de la région où la « Calestienne », plateau calcaire large de 2 à 4 km selon les endroits, émerge de dépressions largement schisteuses. Ses sols limoneux et argilo-calcareux ont semble-t-il joué un rôle dans l'implantation de villages à cet endroit dès l'époque néolithique⁹.

Même si ce n'est presque plus le cas aujourd'hui, le sous-sol de la Terre de Durbuy a été largement exploité par le passé. Ainsi, de petits gîtes métallifères, surtout ferreux, étaient autrefois présents en grand nombre, de même que des carrières fournissant « pierres bleues », marbre, psammite, calcaire, dolomie (roche sédimentaire carbonatée) ou poudingue (roche sédimentaire détritique) ; on faisait aussi appel au sol pour confectionner des briques ou pour rechercher l'argile nécessaire à l'élaboration des torchis¹⁰. Enfin, notons également que les sous-sols calcaires, propices à la pénétration des eaux en profondeur, ont joué un rôle important dans la formation des grottes qui ont

⁴ A. BARTHELEMI et L. DETROUX, La nature et les matériaux du sous-sol accueillent l'homme, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 19.

⁵ A. BARTHELEMI et L. DETROUX, *op. cit.*, p. 20 ; A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 13-14.

⁶ A. BARTHELEMI et L. DETROUX, *ibidem* ; A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 17.

⁷ A. BARTHELEMI et L. DETROUX, *ibidem* ; A. BAIJOT, *ibidem*.

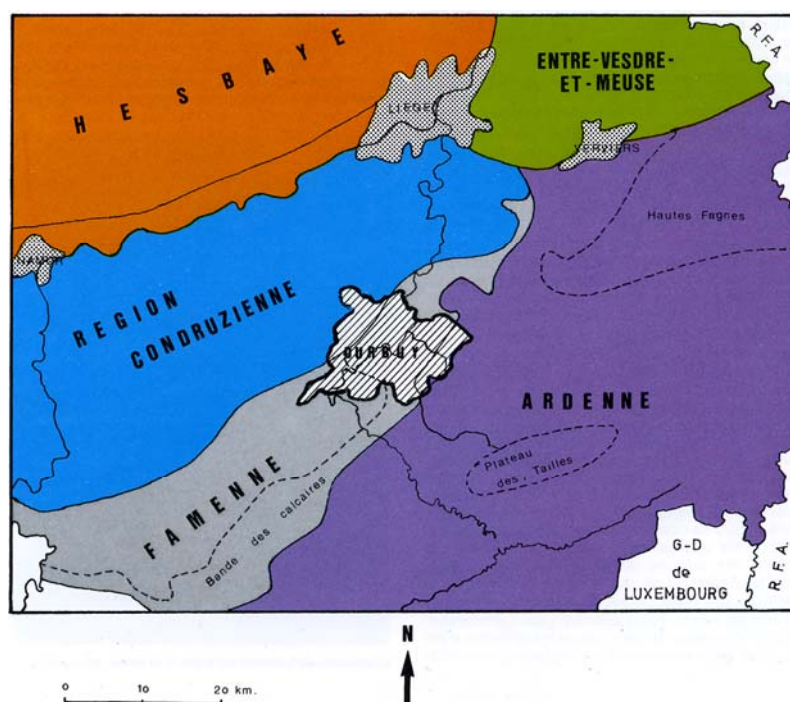
⁸ A. BAIJOT, *ibidem*.

⁹ A. BARTHELEMI et L. DETROUX, *ibidem* ; A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 17-18.

¹⁰ A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 18-19.

accueilli les premiers hommes de nos régions. Les calcaires, grès, psammites et schistes méritaient donc que l'on s'y intéresse : après tout, en plus de conditionner la faune et la flore, c'est aussi eux qui rendent la région si diversifiée, attrayante et appréciée des touristes.

Figure I.1.1 : situation de la commune de Durbuy¹¹



B) Géographie, voies de communication et cours d'eau :

Revenons maintenant aux informations générales concernant la commune. Depuis la fusion de 1977, elle couvre une superficie de 15 751 hectares, ce qui fait d'elle, en importance de territoire, la quatorzième commune du royaume et la sixième de la province de Luxembourg¹². Les communes voisines sont Hotton, Erezée, Manhay, Ferrières, Hamoir, Ouffet, Clavier et Somme-Leuze¹³. La situation de Durbuy permet à ses habitants de se rendre aisément à Marche-en-Famenne ou à Liège, ville avec laquelle les contacts ont été nombreux dans les derniers siècles. Si la ville de Durbuy a donné son nom à la commune, c'est à Barvaux que siège l'appareil administratif et judiciaire, Barvaux

¹¹ Carte extraite de A. BARTHELEMI et L. DETROUX, *op. cit.*, p. 19.

¹² *Ville de Durbuy : Almanach Communal 1995*, s.l., 1995, p. 3; A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 10.

¹³ A. BAIJOT, *ibidem*.

pouvant d'ailleurs être considérée, activités touristiques mises à part, comme le véritable centre de la région.

La commune ne compte pas moins de 659 km de routes, dont 502 km de voiries communales. Si elle est à l'écart de grands axes routiers tels que la N4 Namur-Arlon, la N63 Liège-Marche ou encore l'E25 Liège-Bastogne-Arlon, d'autres voies de communication permettent de se rendre dans les villes les plus proches : la N86 ou « Dorsale de la Famenne » permet de rejoindre l'E25 à Remouchamps, les N654 et 633 suivent la vallée de l'Ourthe et permettent notamment de se rendre à Liège, tout comme la N63 ou « Route du Condroz ». La région est également traversée par la ligne de chemin de fer Liège-Marloie-Jemelle (appelée « Ligne de l'Ourthe »), desservie par les gares de Bomal et de Barvaux et permettant à de nombreux navetteurs de rejoindre leur lieu de travail¹⁴.

Le principal cours d'eau de la commune est, comme nous l'avons déjà souligné, l'Ourthe. Elle reçoit sur son trajet trois affluents de rive droite et deux de rive gauche : Le Ri Dodet, l'Aisne et la Limbrée pour la rive droite ; le Nanch'nioûle et le Néblon pour la rive gauche¹⁵. L'Ourthe a longtemps été navigable, et permettait aux bateliers d'autrefois d'acheminer les produits de l'industrie vers Liège. L'Aisne, quant à elle, comptait, tout comme l'Ourthe, de nombreux moulins sur ses rives et sur celles de ses affluents.

2. La population et l'économie

A) Quelques données statistiques :

Depuis la deuxième moitié du XXe siècle, le nombre d'habitants de la commune de Durbuy ne cesse d'augmenter : on en comptait 7 693 en 1978, 8 211 en 1985, 9 203 en 1994¹⁶ et depuis la fin de l'année 2000 le cap des 10 000 habitants a été franchi. On peut distinguer deux stades dans cette évolution : entre 1972 et 1986, la croissance a été essentiellement soutenue par un mouvement migratoire¹⁷ positif, alors

¹⁴ Toutes ces informations proviennent de A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 10, 23 et de A. BARTHELEMI et L. DETROUX, *op. cit.*, p. 19.

¹⁵ A. BARTHELEMI et L. DETROUX, *ibidem*.

¹⁶ *Ville de Durbuy : Almanach Communal 1995*, s.l., 1995, p. 3.

¹⁷ Le mouvement migratoire correspond à la différence entre le taux d'immigration (nombre de migrants entrants pour 1000 habitants) et celui d'émigration (nombre de migrants sortants pour 1000 habitants).

que le mouvement naturel¹⁸ était négatif : l'augmentation de la population était alors essentiellement due aux étrangers venant s'installer dans la commune. Depuis 1987, le mouvement s'est inversé et le solde naturel est redevenu positif grâce à l'augmentation du taux brut de natalité et la diminution du taux de mortalité ; parallèlement, le mouvement migratoire est resté positif, ce qui place la région à l'abri de l'exode rural¹⁹. Des douze sections²⁰ de la commune de Durbuy, c'est celle de Barvaux (1 344 ha) qui était la plus peuplée en 1994 avec 2 524 habitants ; suivaient ensuite celle de Bomal (1 179 ha) qui en comptait 1 198 et celle de Tohogne (2 534 ha) où on en recensait 1 124. La section de Durbuy (442 ha) n'apparaissait qu'en huitième position, avec une population s'élevant à 457 habitants²¹. En période de vacances, cette population augmente fortement lorsque les touristes affluent dans les différents hôtels, campings et résidences secondaires.

En ce qui concerne l'emploi et le chômage, certains points méritent d'être soulignés : au point de vue intérieur, l'emploi a connu une forte progression dans les dernières décennies puisque son volume, tous statuts professionnels confondus, est passé de 2 000 unités en 1982 à 2 734 en 1994, soit une augmentation de 36,7%²². Parallèlement, le taux de chômage est resté pendant ces années inférieur à la moyenne belge et wallonne, mais il n'a cessé d'augmenter alors que l'offre de travail n'arrêtait pas de croître. Ceci montre le décalage qui peut exister à l'intérieur de la région entre la demande d'emploi et l'offre qui est proposée²³. Le niveau de vie de la population de la commune reste inférieur à la moyenne nationale, car cette dernière a conservé un caractère plus agricole qu'ailleurs et un secteur tertiaire indépendant marchand très présent²⁴.

B) Les secteurs primaire, secondaire et tertiaire :

¹⁸ Le mouvement naturel correspond à la différence entre le taux de mortalité (nombre de décès pour 1000 habitants) et le taux brut de natalité (nombre de naissances pour 1000 habitants).

¹⁹ M.-F. JACOT, Synthèse des études réalisées sur l'entité de Durbuy depuis la fusion des communes, dans *Durbuy à l'aube du Troisième Millénaire : histoire, études, développement et perspectives 2000*, Durbuy, 2000, p. 58-59. Cet article, élaboré sur base de nombreux rapports communaux, contient une mine d'informations utiles et de statistiques récentes.

²⁰ Rappelons que ces douze sections correspondent aux 12 anciennes communes qui ont fusionné le premier janvier 1977.

²¹ *Ville de Durbuy : Almanach Communal 1995*, s.l., 1995, p. 3.

²² A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 11.

²³ M.-F. JACOT, *op. cit.*, p. 62.

²⁴ M.-F. JACOT, *op. cit.*, p. 64.

Les activités du secteur primaire se retrouvent essentiellement dans les villages implantés sur les plateaux, la vallée étant réservée au secteur tertiaire. L'agriculture qui y est pratiquée est davantage tournée vers l'élevage que vers la production céréalière. Elle a fortement évolué dans les dernières années : diminution du nombre d'exploitations, augmentation de leur superficie et mécanisation croissante ont fait chuter les effectifs de la main-d'œuvre agricole, qui ne représente plus aujourd'hui que 8,5% de la population active. Néanmoins, les terres agricoles couvrent toujours 42% du territoire communal et occupent plus de 180 exploitants²⁵. L'agriculture a souffert du développement du secteur tertiaire, qui s'est fait à son détriment. Toutefois, en préservant les espaces verts, elle a contribué à maintenir l'attrait et le charme de la région intacts²⁶.

Le secteur secondaire est relativement peu développé dans la commune de Durbuy. Barvaux possède bien une zone artisanale de 44 ha, mais celle-ci manque de dynamisme et subit la concurrence du zoning industriel de Marche-en-Famenne. Les grosses entreprises sont absentes et les PME sont de taille réduite : 76,6% des entreprises du secteur privé occupent moins de cinq personnes et on compte dans ce secteur une seule entreprise de plus de 50 employés²⁷. Tout comme l'agriculture, ce secteur a largement contribué à l'explosion du domaine tertiaire : le faible niveau d'industrialisation a permis lui aussi de préserver l'environnement et de ne pas dégrader la faune et la flore des environs²⁸.

Le secteur tertiaire est évidemment celui qui pèse le plus dans l'économie de la commune : chaque année, les touristes déposent plus d'un milliard de francs dans les caisses des commerces locaux. En 1994, Durbuy était la première commune touristique du Luxembourg en terme de nuitées par an, loin devant La Roche-en-Ardenne et Bouillon²⁹. Les activités touristiques se développent essentiellement autour du tripôle Barvaux-Bomal-Durbuy-Vieille-Ville³⁰, chaque pôle ayant ses propres spécificités. Barvaux est le centre commercial le plus développé de la région : on y compte pas moins de quatre supermarchés et de nombreux commerces et services. De plus, cette localité

²⁵ A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 31 ; M.-F. JACOT, *op. cit.*, p. 47.

²⁶ M.-F. JACOT, *ibidem*.

²⁷ M.-F. JACOT, *op. cit.*, p. 49.

²⁸ A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 35.

²⁹ A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 11.

³⁰ M.-F. JACOT, *op. cit.*, p. 50.

draine de nombreux touristes grâce à des événements tels que le Labyrinthus³¹, qui a accueilli en 2001 plus de 50 000 visiteurs et qui reste une des attractions estivales majeures de Wallonie. Bomal offre également de nombreux services et peut compter sur de grandes manifestations pour attirer toujours plus de curieux : la Petite Batte, la Foire Saint-Martin ou encore la fête du Beaujolais sont devenus des événements reconnus dans la région. Quant à Durbuy, ce sont surtout le secteur horeca et les commerces de luxe qui y sont implantés. Au point de vue général, la commune peut s'appuyer sur ses nombreux attraits : elle comptait exactement 55 restaurants en 1998, dont 5 de qualité supérieure reconnus par le *Michelin* ; on notait en 1999 la présence sur son territoire de 24 hôtels, 13 campings, 7 villages de vacances, 58 gîtes ruraux, 10 logements pour jeunes et 2 240 résidences secondaires³². Enfin, la diversité de son patrimoine naturel et la richesse de son patrimoine architectural ont permis de multiplier les services offerts aux visiteurs : randonnées, promenades en V.T.T., visite de bâtiments classés, activités sportives ou de détente sur l'Ourthe, cafés, restaurants, concerts, tout est là pour répondre à leurs exigences, afin qu'ils puissent profiter pleinement d'une région épargnée par les grands axes routiers et la pollution des industries.

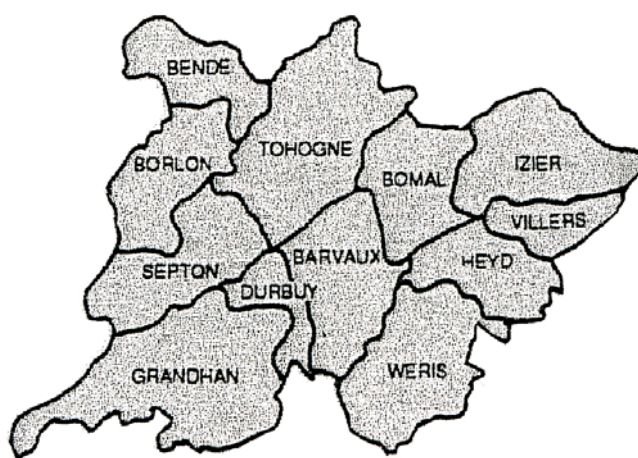
³¹ Vaste labyrinthe de maïs créé chaque année sur un thème différent.

³² M.-F. JACOT, *op. cit.*, p. 52-56.

Chapitre II : étude toponymique des douze sections de la commune de Durbuy

Dans ce chapitre, nous allons nous intéresser aux douze sections de la commune de Durbuy, représentant les anciennes communes fusionnées au premier janvier 1977. Cela va nous amener à appréhender douze villages disséminés un peu partout dans la Terre de Durbuy. L'étude de leur étymologie sera particulièrement utile car elle va permettre d'une part d'évaluer leur ancienneté et d'autre part de nous faire une idée sur l'aspect de la région dans le passé. Certains noms ont parfois divisé les chercheurs et donné lieu à plusieurs interprétations : nous tâcherons, dans les pages qui vont suivre, de faire le point sur l'état actuel des recherches.

Figure I.2.1 : les douze anciennes communes qui ont fusionné au 1er janvier 1977 pour former l'actuelle commune de Durbuy¹



1. Durbuy

Le toponyme *Dolbui* apparaît pour la première fois dans une copie du milieu du XIV^e siècle d'un acte datant de 1078². L'étymologie la plus souvent admise est

¹ *Durbuy : 10 ans déjà*, Durbuy, 1987, p. 4.

² C. GRANDGAGNAGE, *Vocabulaire des anciens noms de lieux de la Belgique Orientale*, Liège, 1859, p. 20 ; M. GYSSELING, *Toponymisch woordenboek van België, Nederland, Luxemburg, Noord-Frankrijk en West-Duitsland (voor 1226)*, Tongres, 1960, p. 292 : Gysseling ne cite pas la forme de 1078 et prend comme première mention le *Durbuy* de 1084. Dans l'acte de 1078, la ville et la forteresse de Durbuy se confondent. On parle en

la suivante : *Durbuy* viendrait du composé celtique *Durobodium*, signifiant « habitation près de la forteresse »³. D'autres possibilités ont été envisagées : *Durbuy* pourrait également provenir d'un autre composé celtique, *Durboium*, dont la décomposition en *dur* (« chêne », « forêt ») et en *bu* (« humide ») ferait référence à une habitation construite sur l'eau, au milieu des bois⁴. Cette étymologie est pertinente car la localité est bâtie sur les rives de l'Ourthe au milieu des forêts. D'autres hypothèses, dont la crédibilité peut être remise en question, ont également été avancées : *Durbuy* aurait été formé par la corruption de *tributum* en *Durbutum* car la localité aurait été un lieu de passage important où les négociants étaient tenus de payer le tribut ; d'autres font dériver *Durbuy* des Durbians, intervenus en Gaule lors des invasions germaniques ou encore de *Durfos*, nom d'une forteresse qui aurait existé dans la région de la Meuse⁵.

2. Barvaux

Selon P. Bastin⁶, le toponyme *Barvaux* aurait été construit sur la racine celtique *barr*, qui peut exprimer deux idées : une idée de hauteur, de sommet, d'une part, ou une idée de source, d'autre part. Pour lui, l'idée de sommet est préférable : elle s'applique mieux à la topographie du village, où se trouve notamment la colline du *Ténimont*⁷. Cette hypothèse est la plus récente et est celle qui a été retenue par les autorités communales. D'autres ont cependant été émises : dans l'ouvrage d'E. Tandel⁸, le *vau*x de *Barvaux* serait une forme de *vallis*, signifiant « vallée » et ferait référence à la vallée de

effet alors de *Dolbui castello*. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce document par la suite. Cfr J. PAQUAY, *La collégiale Saint-Barthélemy à Liège : inventaire analytique des chartes*, Liège, 1935, p. 94.

³ Guide des rues du Grand-Durbuy en 12 plans (un par section) avec notice sur l'origine des noms de rue, dans *Terre de Durbuy*, t. 50 bis, 1994, p. 2 ; A. CARNOY, *Dictionnaire étymologique du nom des communes de Belgique y compris l'étymologie des principaux noms de hameaux et de rivières*, t. 1, Louvain, 1939, p. 151 ; J. HERBILLON, *Les noms des communes de Wallonie*, Bruxelles, 1986, p. 41 ; P. BASTIN, Les noms des rues de la ville de Durbuy : tentatives d'explication, dans *Terre de Durbuy*, t. 27, 1988, p. 56.

⁴ E. TANDEL, *Les communes luxembourgeoises*, t. 5, *Arrondissement de Marche*, Bruxelles, 1980, p. 198.

⁵ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 199. On trouve une mention de cette forteresse chez J.-B. DE MARNE, *Histoire du comté de Namur*, Bruxelles-Liège, 1754, p. 41. Selon lui : « elle était située, disent plusieurs écrivains modernes, près de Dordrecht, ou dans Dordrecht même, vers l'endroit où la Meuse partagée en différentes branches, forme cette vaste étendue de marais appelée *Bief-bos* ». Cette hypothèse nous permet peu crédible.

⁶ P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 26, 1988, p. 47.

⁷ *Guide des rues...*, p. 6.

⁸ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 228.

l'Ourthe où l'entité se situe. Selon A. Carnoy⁹, ce nom serait le diminutif d'un nom de rivière celtique *bar-ava* composé de *ava*, *aba* signifiant « eau » et de la racine de l'irlandais *to-bar* signifiant « source ». Cette étymologie a également été mentionnée par J. Herbillon¹⁰ qui cite toutefois et préfère l'hypothèse de Gamillscheg selon laquelle le toponyme *Barvaux* serait construit sur base de l'anthroponyme germanique *Baro* et du germanique – *anja*.

3. Bende et Jenneret

Bende apparaît pour la première fois dans un document de 862 sous la forme de *Bainam*¹¹ (accusatif de *Baina*). Ce toponyme peut être expliqué par une celtique hypothétique **bagina*, signifiant « bois de hêtres »¹². On peut aussi le faire remonter aux racines allemandes *bach* (« ruisseau ») et *am*, *ham* ou *nam* (« demeure ») : il signifierait alors « habitation près d'un ruisseau »¹³. A. Vincent voit en *Baina* le nom d'un cours d'eau devenu un nom de lieu¹⁴ tandis que A. Carnoy se base sur une forme de 1295 pour émettre une hypothèse légèrement différente qui paraît peu fondée¹⁵.

Jenneret est mentionné pour la première fois dans une copie de la troisième décennie du XIII^e siècle reproduisant un document de 873 où le toponyme *Genedricio* apparaît¹⁶. Deux étymologies sont possibles : la plus répandue fait provenir *Jenneret* de **Gandaricus* <*mansus*>, « maison de Gandaric »¹⁷ ; l'autre se trouve uniquement dans l'ouvrage d'E. Tandel¹⁸, et on peut émettre des doutes quant à sa crédibilité : *Jenneret* y est

⁹ A. CARNOY, *op. cit.*, t. 1, p. 44.

¹⁰ J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 14.

¹¹ M. GYSSELING, *op. cit.*, p. 120 ; A. VINCENT, *Les noms de lieux de la Belgique*, Bruxelles, 1927, p. 3 ; E. TANDEL, *op. cit.*, p. 235.

¹² *Guide des rues...*, p. 10 ; P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 28, 1988, p. 37. ; J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 17.

¹³ E. TANDEL, *ibidem*.

¹⁴ A. VINCENT, *ibidem*.

¹⁵ A. CARNOY, *op. cit.*, t. 1, p. 56. Cette forme de 1295 est *Bemmes* : Carnoy la compare avec le *Ben* de *Ben-Ahin* et avec le *Beyne* de *Beyne-Heusay*. Il précise que ces formes pourraient dériver de « <*in*> *bonas* » : « aux habitations ». Il est vrai que la notion de « demeure » se retrouve également chez les autres toponymistes, mais pourquoi ne s'est-il pas basé sur le toponyme de 862 ? Ignorait-il ce document ?

¹⁶ M. GYSSELING, *op. cit.*, p. 542 ; A. VINCENT, *op. cit.*, p. 49 ; A. CARNOY, *ibidem* ; E. TANDEL, *ibidem* où la date citée est 872 et non 873.

¹⁷ *Guide des rues...*, p. 10 ; P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 28, 1988, p. 37 ; A. CARNOY, *ibidem* ; A. VINCENT, *ibidem*.

¹⁸ E. TANDEL, *ibidem*.

en effet présenté comme provenant de *gem*, *ghem* (« la maison ») et de *ret*, variante de *rivus*, ce qui donne comme étymologie « habitation près d'un cours d'eau ».

4. Bomal

On trouve *Bomellam* (accusatif) dans un document de 1109 connu grâce à une copie de la première moitié du XII^e siècle. Les étymologistes font venir ce toponyme du germanique **bolt-mala* (« mallum sur la bosse ») ou de **baut-mala* (« mallum aux guerriers »)¹⁹ ; ils admettent aussi qu'il pourrait provenir d'un déterminant germanique inconnu accompagné du suffixe féminin *malhō*²⁰, signifiant « sac », « dépression ». Une fois de plus, l'étymologie que l'on peut trouver chez E. Tandel est totalement différente²¹ : *Bomal* y est présenté comme provenant des racines celtiques *bou*, *bu*, « la vache », et *mel*, « la montagne » ; il signifierait dès lors « vacherie de la montagne », sur ou au pied. Cette hypothèse semble être moins crédible que les précédentes.

5. Borlon

Jules Herbillon s'est penché sur les différentes étymologies de ce toponyme. Pour lui, le nom du village, mentionné *Borlo* en 1314, peut provenir du déterminé germanique *laubum* (datif pluriel de *lauha*), « petit bois sur terrain sablonneux élevé », et du déterminant *burgon*, « le bouleau ». Herbillon réfute l'hypothèse de Gamillsheg, qui fait dériver *Borlon* du mot **bornon*, faisant référence à *born*, « la source », et celle de Carnoy qui le fait provenir de l'ancien français *bourlé*, « le mamelon », en référence à la topographie des lieux²². Carnoy propose une autre étymologie dont Herbillon ne parle pas : pour lui, *Borlon* pourrait aussi dériver d'un collectif en *-on* tiré du nom de la *berle* et signifierait alors « pré aux berles », d'un nom d'une ombellifère abondant dans les prés marécageux²³. P. Bastin reprend quant à lui l'hypothèse du « mamelon » que critique Herbillon²⁴. Enfin, on

¹⁹ Renseignements chronologiques fournis par M. GYSSELING, *op. cit.*, p. 161 et A. CARNOY, *op. cit.*, t. 1, p. 77. Les étymologies proviennent de *Guide des rues...*, p. 7 ; P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 28, 1988, p. 42 ; A. CARNOY, *ibidem*.

²⁰ M. GYSSELING, *ibidem* ; *Guide des rues...*, p. 7 ; P. BASTIN, *ibidem*.

²¹ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 240.

²² J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 22-23.

²³ A. CARNOY, *op. cit.*, t. 1, p. 81.

²⁴ P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 28, 1988, p. 48.

trouve à nouveau chez E. Tandel une étymologie différente : selon cet ouvrage, le toponyme dériverait de *bor* (« ferme ») et du celtique *lon* (« bois », « eaux ») et signifierait « ferme du bois ou de l'eau »²⁵.

6. Grandhan

Les différents spécialistes sont tombés d'accord sur l'étymologie de *Grandhan* : le terme, apparaissant pour la première fois sous la forme de *Chambo* dans un document de 634 connu à travers une copie du Xe siècle, dérive du latin *grandis*, « grand », et de *ham*, du germanique *hamma* ; il peut se traduire « langue de terre se projetant en terrain d'inondation », « pré dans un méandre » ou « pré entouré d'eau ou de clôtures »²⁶. Seule l'étymologie que l'on peut trouver chez E. Tandel²⁷ est différente, et plusieurs éléments laissent penser qu'elle est erronée : Prat y présente en effet *Grandhan* comme étant dérivé de *ham*, *han* germanique signifiant « maison » et justifie le *grand* en l'opposant au *petit* de Petithan, localité voisine. Or, les autres toponymistes s'accordent pour traduire *ham* par « pré » et aucun d'entre eux ne fait référence à Petithan. L'étymologie présentée chez Tandel doit donc être écartée, d'autant plus que la topographie de la région justifie celles qui ont été présentées plus haut.

7. Heyd

Les étymologies proposées pour ce village sont assez semblables. Seul Gysseling se démarque du lot, en faisant de *Heyd*, apparu pour la première fois sous la forme de *Haist* dans une copie du XIIIe siècle d'un document de 747, un dérivé du germanique *haisjo*, signifiant « hêtraie »²⁸. Les autres spécialistes s'accordent sur la signification de « côte escarpée couverte de bruyères ou de bois », mais leurs avis divergent quant à l'origine de ce toponyme : Bastin et Herbillon²⁹ le font dériver du

²⁵ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 250.

²⁶ J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 63 ; M. GYSSELING, *op. cit.*, p. 421 ; A. CARNOY, *op. cit.*, t.1, p. 223 ; *Guide des rues...*, p. 16 ; P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 28, 1988, p. 39.

²⁷ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 256.

²⁸ M. GYSSELING, *op. cit.*, p. 493.

²⁹ P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 28, 1988, p. 46 ; J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 75.

wallon *hé*, Carnoy³⁰ du néerlandais *heis* et Prat de l'allemand *heyde*³¹.

8. Izier

Izier apparaît sous la forme d'*Ysers* dès 1124 (document connu par une copie du XIIe siècle). Ce toponyme provient du gallo-romain **isarnius*, « endroit au fer », construit sur le celtique **isarnos*, « fer ». Tous les spécialistes s'accordent sur cette étymologie³².

9. Septon

L'étymologie de *Septon* est assez obscure. P. Bastin hésite et fait le rapprochement avec le latin *saeptonem*, « l'enclos »³³. Tandel en fait un composé du nombre *septem* ou *sept* et du celtique *on* (« rivière », « source »), qui signifierait « réunion des sept sources »³⁴. A. Carnoy, lui, affirme que *Septon* se prononçait autrefois *Stepton* et serait dès lors le dérivé de *steppe*, *stippe*, qui signifie « étau », « poteau », ce qui donnerait comme étymologie « lieu aux poteaux »³⁵. Cette construction a été remise en question par Jules Herbillon³⁶. Il est très difficile de faire un choix entre ces différentes versions.

10. Tohogne

Dans une copie du XIIIe siècle reproduisant un document de 1130-1131, on voit apparaître le toponyme *Tobonges*. Ce dernier dériverait de l'étymologie latine **Theodonia* <*villa*>, « habitation de Theodo »³⁷. Une fois de plus, on trouve dans l'ouvrage

³⁰ A. CARNOY, *op. cit.*, t. 1, p. 266.

³¹ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 266.

³² *Guide des rues...*, p. 23 ; P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 27, 1988, p. 58 ; E. TANDEL, *op. cit.*, p. 269 ; A. CARNOY, *op. cit.*, t. 1, p. 290 ; M. GYSSELING, *op. cit.*, p. 539 ; J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 81.

³³ P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 27, 1988, p. 55 ; *Guide des rues...*, p. 1.

³⁴ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 251.

³⁵ A. CARNOY, *op. cit.*, t. 2, Louvain, 1940, p. 526.

³⁶ J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 145.

³⁷ *Guide des rues...*, p. 17 ; A. CARNOY, *op. cit.*, t. 2, p. 566 ; M. GYSSELING, *op. cit.*, p. 970 ; J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 156 ; P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 28, 1988, p. 50.

de Tandel une étymologie peu crédible, qui voit dans le *to* de *Tobogne* la divinité scandinave *Toth*³⁸.

11. Villers-Sainte-Gertrude

L'étymologie de ce village, cité pour la première fois *Villaro* en 966 (document connu par une copie du XVe siècle), est simple à saisir : *Villers* vient du latin *villare*, dérivé de *villa* désignant une « terre dépendant d'une villa ». La région appartenait autrefois à l'abbaye de Nivelles, et Sainte Gertrude s'est imposée comme patronne logique de son église, d'où le toponyme *Villers-Sainte-Gertrude*³⁹.

12. Wéris

Wéris est cité *Wandricia* dans un document de 966 connu par une copie du XVe siècle⁴⁰. Il semblerait qu'il ait été créé sur base d'un anthroponyme : **Wedericia* <*villa*>, « habitation de Wédéric », ou **Warica* <*villa*>, « habitation de Warico », sont des racines plausibles⁴¹. Chez Tandel⁴², Prat le fait dériver de *wer*, *war* (« garder », fermer » et par extension « ferme ») et du celtique *is*, *iss* (« eau », « ruisseau »), pour lui donner le sens de « manse du ruisseau ».

³⁸ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 290.

³⁹ *Guide des rues...*, p. 27 ; E. TANDEL, *op. cit.*, p. 302 ; A. CARNOY, *op. cit.*, t. 2, p. 593 ; M. GYSSELING, *op. cit.*, p. 1014 ; J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 165.

⁴⁰ M. GYSSELING, *op. cit.*, p. 1062.

⁴¹ *Guide des rues...*, p. 28 ; P. BASTIN, *op. cit.*, dans *Terre de Durbuy*, t. 28, 1988, p. 49 ; A. CARNOY, *op. cit.*, t. 2, p. 629 ; J. HERBILLON, *op. cit.*, p. 174.

⁴² E. TANDEL, *op. cit.*, p. 307.

Chapitre III : Durbuy à travers quelques cartes historiques des XVIe-XVIIIe siècles

Pour poursuivre notre tour d'horizon de la région de Durbuy, nous allons maintenant nous pencher sur quelques cartes historiques la mettant en scène. Ces cartes vont nous fournir de précieuses indications : elles montreront tout d'abord quel pouvait être l'aspect des environs dans le passé et quels éléments du paysage (villages, châteaux, églises, routes, forêts, ...) étaient jugés suffisamment importants par les cartographes pour figurer dans leurs travaux. D'autre part, en les comparant avec d'autres, plus récentes, nous pourrions vérifier les informations qu'elles contiennent et apprécier dès lors leur degré d'exactitude. Précisons toutefois que le but des quelques pages qui vont suivre ne sera pas d'étudier en profondeur ces différentes cartes ou la vie de leurs auteurs mais bien de s'en tenir à des généralités et à des réflexions d'ensemble sur leur contenu.

1. La *Lutzenburgii Montuosißmi* de Gérard De Jode (avant 1578)

Cette gravure est, selon E. Van der Vekene, la plus ancienne carte du duché de Luxembourg à avoir été publiée. Datant d'avant 1578, elle est attribuée à Gérard De Jode (1508 /09-1591) mais on ignore s'il en est réellement l'auteur : il se pourrait qu'elle ait été établie sur base d'une carte antérieure n'existant qu'à l'état manuscrit, réalisée, selon Fernand van Ortroy, par Jean van Schille (1533-1586) ; il est possible également, comme le souligne Van Der Vekene, que Gérard De Jode n'en ait été que le cartographe et non le graveur¹.

Gérard De Jode a commencé sa carrière à Anvers vers 1550. Il publia d'abord ses cartes à l'état isolé avant de recevoir en 1575 un privilège impérial et en 1577 le privilège du roi d'Espagne. Sa publication la plus célèbre est le *Speculum Orbis Terrarum*,

¹ C'est pour ces raisons que nous plaçons cette carte avant celle de Chrétien Sgrooten.

atlas en deux parties comprenant 65 cartes où celle qui nous préoccupe apparaît en 57^e position².

Cette carte est surtout intéressante parce qu'elle est ancienne. Ses dimensions sont de 372 sur 455 mm et les détails qu'elle comporte sont peu nombreux : ils se limitent aux principaux cours d'eau, reliefs, forêts et localités. Les informations relatives à la région de Durbuy sont assez inégales : si la vallée de l'Ourthe et l'ouest de l'actuelle commune sont bien détaillés, l'est par contre l'est beaucoup moins. A l'ouest, le tracé de l'Ourthe est assez proche de la réalité et les principaux villages présents sur ses rives sont mentionnés (Grandhan, Petithan, Durbuy, Bohon, Barvaux, Bomal, ...). On notera que deux des ponts construits sur l'Ourthe sont représentés : un à l'entrée de Durbuy et l'autre à Bomal. Le village de Tohogne, dont nous aurons l'occasion de souligner l'importance par la suite, apparaît lui aussi clairement. Les affluents de l'Ourthe, par contre, ne sont pas représentés. A l'est, seuls quelques villages (Izier, Morville, Harre, Soy, ...) sont mentionnés et on s'étonnera de voir que l'Aisne et ses affluents sont totalement absents. Quant aux forêts et au relief, il n'y a aucune information les concernant pour l'ensemble de la région de Durbuy.

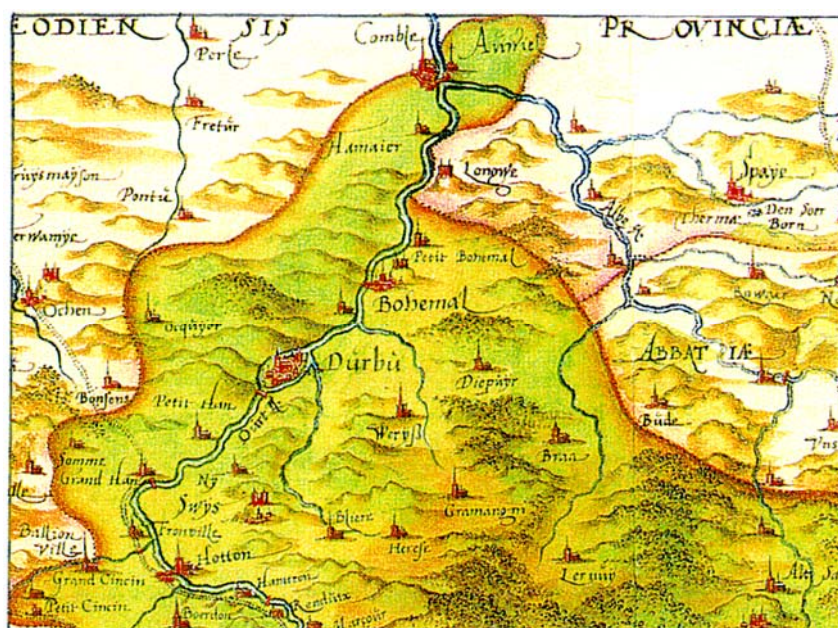
Pourquoi cette différence entre l'est et l'ouest ? Il est normal que la vallée de l'Ourthe ait été détaillée car c'était un lieu de passage important vers Liège et c'est là que se trouvent les principaux villages de la région. Le fait que des ponts apparaissent sur cette carte montre que l'auteur avait des informations précises sur cette vallée. Par contre, on peut raisonnablement penser que ce n'était pas le cas pour l'est de la région. Comment aurait-il pu sinon négliger l'Aisne et un village comme Wéris ?

2. L'*Ardenna Silva* de Chrétien Sgrooten [1568-1572]

Figure I.3.1. : extrait de l'*Ardenna Silva* de Chrétien Sgrooten³

² Toutes ces informations proviennent de E. VAN DER VEKENE, *Les cartes géographiques du duché de Luxembourg éditées aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles : catalogue descriptif et illustré*, Luxembourg, 1975, p. 2 ; la carte est reproduite page 3. Nous nous contenterons de la décrire sans la reproduire ici. Pour un résumé de la vie de Gerard De Jode, voir E. DE BUSSCHER, De Jode (Gérard), dans *B.N.B.*, t. 5, Bruxelles, 1876, col. 196-200.

³ Carte extraite de M. WATELET, *Luxembourg en cartes et plans. Cartographie historique de l'espace luxembourgeois XVe-XIXe siècles*, Tielt, 1989, p. 22-23. Cet ouvrage comporte de nombreuses reproductions de cartes. Nous serons amené à le citer souvent dans ce chapitre.



Cette carte manuscrite (655 x 635 mm) fut vraisemblablement composée entre 1568 et 1572 par Chrétien Sgrooten⁴. Elle est extraite de l'atlas dit « de Bruxelles » et est conservée au Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque royale Albert I à Bruxelles⁵. C'est un document très important : c'est la première carte à faire apparaître des informations sur le réseau routier du duché de Luxembourg⁶.

Une route est d'ailleurs représentée dans la région de Durbuy : elle longe l'Ourthe de Hotton à Grandhan avant de quitter le duché de Luxembourg à hauteur de Petite Somme. La carte présente d'autres informations utiles sur les environs : elle permet tout d'abord de se rendre compte de la position stratégique que pouvaient occuper la ville et la forteresse de Durbuy dans le nord du duché ; elle laisse apparaître l'Ourthe et deux de ses affluents de rive droite, dont l'Aisne passant à proximité de Wéris ; elle nous informe sur le relief et les zones boisées (présentes notamment au nord-ouest et au sud-est de la région) ; elle mentionne également cinq ponts : un à Grandhan, trois à Durbuy et un à Bomal. Enfin, elle comporte quelques villages : Grandhan, Petithan, Ocquier, Durbuy, Bomal, Petit Bomal, Wéris, Blier, Ny ...

⁴ Chrétien Sgrooten (vers 1530 – avant le 4 février 1609) a été reconnu à partir de 1557 géographe autorisé et officiel au service de Philippe II. Il le restera jusqu'à sa mort, survenue sous le règne d'Albert et Isabelle. Nous savons qu'il s'est rendu personnellement à Durbuy pour étudier la région : M. WATELET, *ibidem* ; F. VAN ORTROY, Sgrooten (Chrétien), dans *B.N.B.*, t. 22, Bruxelles, 1914-1920, col. 358-371 ; *Christiaan Sgrooten's kaarten van de Nederlanden*, Leyde, 1961, p. 3 (la carte est publiée en annexe au n°10).

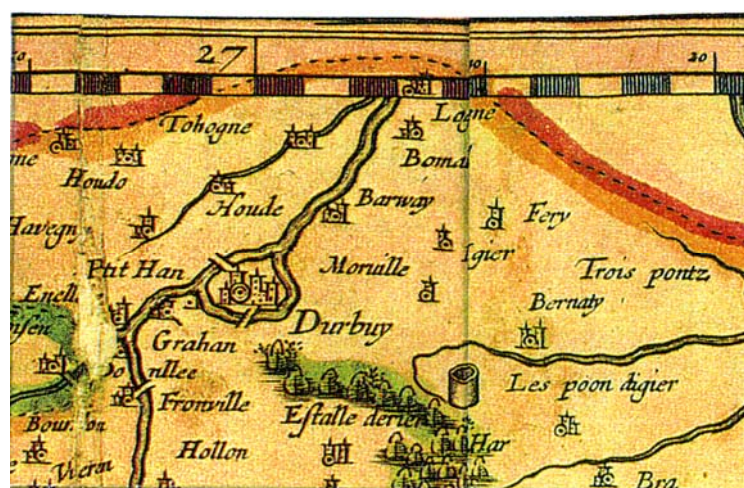
⁵ Elle est classée MS 21 596, [7371], carte 19, n°36. L'extrait que nous reproduisons provient de l'ouvrage de M. WATELET (voir plus haut).

⁶ M. WATELET, *ibidem*.

Cette carte comporte moins d'informations sur les villages que celle de Gérard De Jode mais il n'y a pas ici cette impression de vide que l'on pouvait rencontrer dans la première carte. Cela est sans doute dû au relief et aux forêts, qui donnent à la région un aspect homogène.

3. La *Lutzenburgensis ducatus verissima descriptio* de Jacques de Surhon (1625) et la *Trier und Lutzenburg* de l'atlas de Mercator-Hondius (1633)

Figure I.3.2. : extrait de la *Lutzenburgensis ducatus verissima descriptio* de Jacques de Surhon (1625)⁷



Cette carte (470 x 355 mm) a été éditée à Amsterdam en 1625 par Claes Janszoon Visscher. Il s'agit en réalité d'une copie d'une carte que Jacques de Surhon, orfèvre et cartographe montois, avait dressée en 1592 sur base d'informations collectées directement sur le terrain⁸. Elle n'apporte pas vraiment d'éléments nouveaux sur la région de Durbuy, mais nous l'avons retenue pour son esthétisme : elle dégage en effet une grande clarté et un grand raffinement.

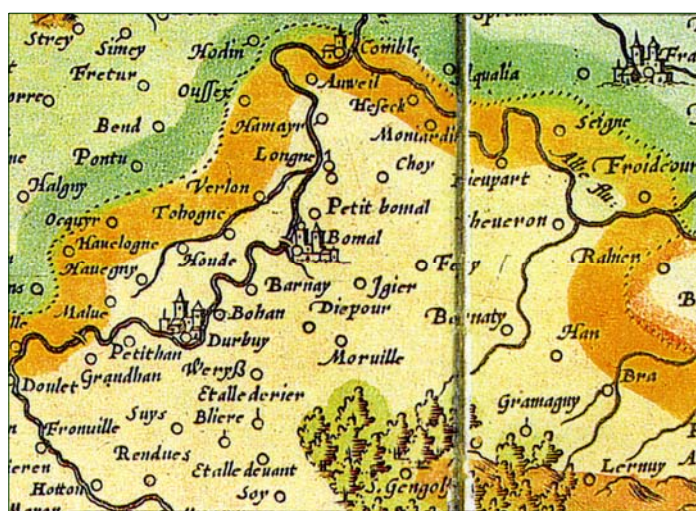
Nous pouvons voir que la carte décrit la région de manière assez sommaire : le tracé de l'Ourthe est extrêmement simplifié et ses affluents, hormis celui de

⁷ M. WATELET, *op. cit.*, p.26-27.

⁸ M. WATELET, *ibidem* ; E. MATHIEU, Surhon (Jacques de), dans *B.N.B.*, t. 24, Bruxelles, 1926-1929, col. 271-272 : cet article présente un bref résumé de la vie de l'artiste.

rive gauche que l'on peut deviner au nord de la carte, sont absents. Les villages mentionnés sont semblables à ceux qui l'étaient dans les cartes précédentes, de même que les zones boisées. Ces caractéristiques se retrouvent dans la planche n°123 de l'atlas de Gérard Mercator et de Josse Hondius que nous reproduisons ci-dessous. Cette carte (340 x 445 mm), publiée à Amsterdam en 1633, est ici aussi une copie d'un document antérieur publié en 1585⁹.

Figure I.3.3. : extrait de la *Trier und Lutzenburg* de l'atlas de Mercator-Hondius (1633)¹⁰



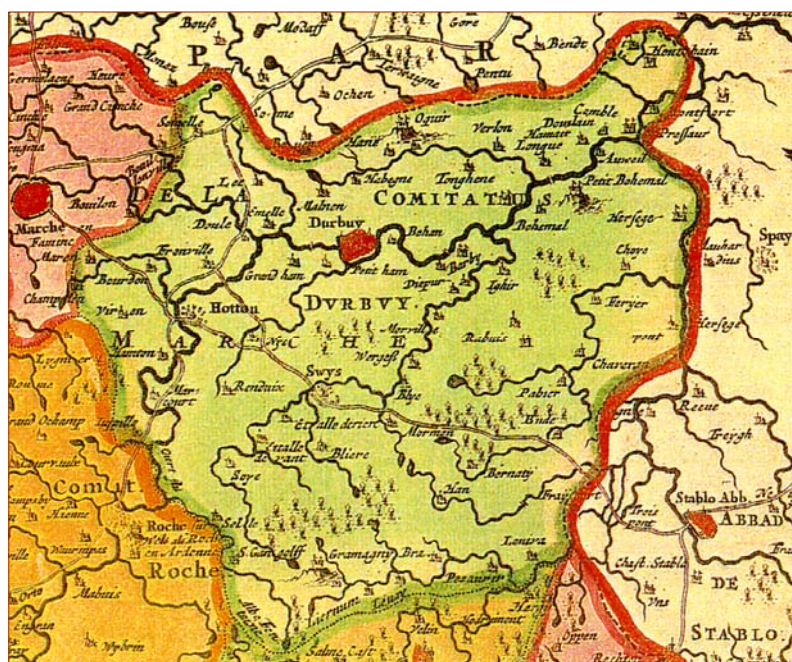
Nous voici donc en présence de deux cartes aux caractéristiques identiques : elles reprennent toutes deux des éditions précédentes sans y apporter de modifications et comportent finalement très peu de détails sur la région de Durbuy. Pourquoi alors les faire figurer dans ce travail ? Parce qu'elles représentent un moment particulier dans l'histoire de la cartographie luxembourgeoise : elles nous montrent comment la région était perçue par les cartographes du XVI^e siècle et ce qu'ils savaient d'elle. Ces documents nous seront utiles par la suite : nous pourrons par exemple les comparer avec la carte de Ferraris pour nous rendre compte des progrès effectués par la cartographie en deux siècles.

⁹ M. WATELET, *op. cit.*, p. 23-24.

¹⁰ Carte extraite de M. WATELET, *ibidem*.

4. La *Ducatus Lutzenburgici tabula* de Frederick de Wit [1690-1706], la *Carte des Provinces des Pays-Bas* d'Eugène-Henri Friex (1744) et la *Carte du duché de Luxembourg* de Gilles Robert (1748)

Figure I.3.4. : extrait de la *Ducatus Lutzenburgici tabula* de Frederick de Wit [1690-1706]¹¹



Cette carte (440 x 550 mm) a été publiée entre 1690 et 1706 à Amsterdam¹², où Frederick de Wit exerçait le métier de graveur et d'éditeur¹³. Si on considère généralement qu'elle offre peu d'intérêt en ce qui concerne la géographie historique du duché de Luxembourg, elle nous fournit quand même de précieuses informations sur la région de Durbuy. Elle laisse ainsi apparaître les limites du comté, ce que ne faisaient pas les cartes étudiées précédemment ; le réseau routier est davantage détaillé : outre la route longeant l'Ourthe dont nous parlions plus haut, elle en mentionne une deuxième venant de Stavelot et traversant la région d'est en ouest en passant par Mormont, Soy et Ny avant de rejoindre la première à hauteur de Hottou ; le réseau hydrographique est lui aussi présenté de manière plus complète : l'Ourthe reçoit ainsi cinq affluents de rive gauche et

¹¹ Carte extraite de M. WATELET, *op. cit.*, p. 30-31.

¹² M. WATELET, *ibidem*.

¹³ E. VAN DER VEKENE, *op. cit.*, p. 137.

deux de rive droite et les cours d'eau de l'est de la région sont plus détaillés ; les villages présentés sont plus nombreux que dans les cartes précédentes (on notera la présence d'une *nobilium aedes* à Ocquier et d'une autre à Petit Bomal) ; quant aux ponts, on en remarque à Grandhan, à Durbuy et à Bomal mais on peut également voir que les routes traversent les cours d'eau à différents endroits dont on ignore si ce sont des gués ou des ponts.

Si on compare cette carte avec celles de Mercator-Hondius, de Surhon et de Sgrooten, on pourra apprécier les progrès effectués par la cartographie entre les XVI^e et XVIII^e siècles : les informations sont plus nombreuses, mieux détaillées et la connaissance de la région s'améliore progressivement. D'autres cartes du XVIII^e siècle, antérieures à celle de Ferraris, contiennent des informations plus ou moins similaires. Nous en avons sélectionné deux : celle d'Eugène-Henri Friex (1744) et celle de Gilles Robert (1748).

Eugène-Henri Friex est un imprimeur et libraire bruxellois du premier tiers du XVIII^e siècle. Il a dressé entre 1706 et 1727 une *Carte des Provinces des Pays-Bas*, reprise et éditée par Covens et Mortier à Amsterdam vers 1740 et par Crépy à Paris en 1744¹⁴. Nous avons consulté la planche 15 de l'édition parisienne, qui décrit notamment la « Prévosté de Durbuy »¹⁵. Cette carte présente plus ou moins les mêmes informations que celle de de Wit (routes, cours d'eau, ponts, relief et principaux villages). Les frontières ne sont toutefois pas mentionnées et l'auteur ne donne aucune indication sur les forêts.

Quant à la *Carte du duché de Luxembourg* (161 x 210 mm) éditée par Gilles Robert¹⁶ à Paris en 1748, elle comporte aussi de nombreuses informations et dégage une certaine impression de clarté, en étant toutefois moins complète que celles de Friex et de de Wit (elle ne mentionne pas les routes et les frontières et comporte moins de détails).

¹⁴ A. WAUTERS, Friex (Eugène-Henri), dans *B.N.B.*, t. 7, Bruxelles, 1880-1883, col. 302-304 ; E. VAN DER VEKENE, *op. cit.*, p. 206.

¹⁵ E. H. FRIEX, *Carte des Provinces des Pays-Bas*, Paris, 1744, planche 15. Nous ne la reproduisons pas ici car cela n'est pas indispensable à la compréhension du texte.

¹⁶ Gilles Robert (1688-1766) est un cartographe et éditeur parisien ayant obtenu le titre de géographe ordinaire du Roi. Il a notamment publié un *Petit Atlas* (1748), un *Atlas Universel* (1758) et un *Atlas portatif* (1762) : E. VAN DER VEKENE, *op. cit.*, p. 253.

commandant du corps d'artillerie des Pays-Bas autrichiens, désirait connaître parfaitement le pays pour pouvoir réagir rapidement en cas d'invasion étrangère¹⁸.

Les informations relatives à la région de Durbuy se trouvent dans les tomes huit et onze des *Mémoires* : les pages 39 à 45 du tome huit commentent la feuille (F¹⁰) de la carte 174 décrivant les localités du sud-ouest, du sud-est et du sud de l'entité tandis que les pages 125 à 132 du tome onze concernent la feuille (O¹⁵) de la carte 173 détaillant les environs de Durbuy et le nord-ouest de la région¹⁹.

Nous sommes ici en présence de renseignements clairs, précis et de qualité car Ferraris connaissait parfaitement la région : il avait épousé en 1774 Marie-Henriette d'Ursel, fille du seigneur de Durbuy et se rendait souvent au château de la ville. Il a d'ailleurs composé pour son beau-père, avec l'aide de ses collaborateurs attitrés, une *Carte topographique de la terre et seigneurie de Durbuy au duché de Luxembourg* en 18 planchettes, de facture quasiment identique à celle de la *Carte de Cabinet*²⁰. Cette carte se trouverait encore dans la salle de la Rotonde du château de Durbuy²¹.

Il est intéressant de voir le regard que le comte de Ferraris pouvait porter sur la Terre de Durbuy à la fin du XVIII^e siècle. Résumons brièvement le contenu des *Mémoires* : les pages du tome onze concernant le nord et le nord-ouest de la région s'ouvrent sur des considérations historiques : Durbuy y est présenté comme une petite ville d'origine inconnue aussi ancienne que Luxembourg ; le comte développe ensuite brièvement l'histoire de l'entité et souligne que la ville ne comporte rien de remarquable, si ce n'est un hôpital, des religieuses pénitentes et un couvent de récollets.

¹⁸ A. PICKART, La Terre de Durbuy vue par un cartographe autrichien à la fin du XVIII^e siècle, dans *Terre de Durbuy*, t. 35, 1990, p. 16-18.

¹⁹ *Carte de Cabinet des Pays-Bas Autrichiens levée à l'initiative du comte de FERRARIS*, Bruxelles, 1965, cartes 173 (O¹⁵) (1)-(4) et 174 (F¹⁰) (1)-(4) ; *Carte de Cabinet des Pays-Bas Autrichiens levée à l'initiative du comte de FERRARIS : mémoires historiques, chronologiques et oeconomiques*, t. 8, Bruxelles, 1971, p. 39-45 ; t. 11, Bruxelles, 1974, p. 125-132.

²⁰ A. PICKART, *op. cit.*, p. 18 ; F. MIRGUET, *Le Duché de Luxembourg à la fin de l'Ancien Régime : atlas de géographie historique. Fascicule II : Le quartier de Durbuy*, Louvain-La-Neuve, 1982, p. 17-18 ; voir aussi F. MIRGUET, L'Atlas historique du Duché de Luxembourg en 1766 : le cas du quartier de Durbuy, dans *Terre de Durbuy*, t. 1, 1982, p. 6-13.

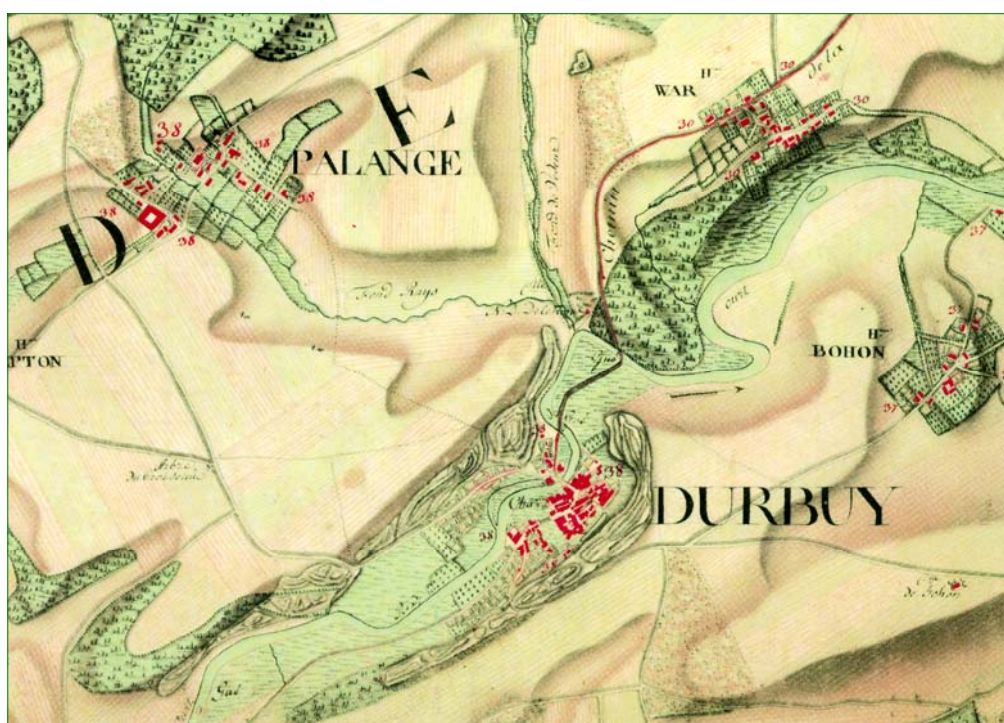
²¹ A. Pickart l'a vue et précise qu'il s'agit d'une reconstitution effectuée par le Centre *Pro Civitate* du Crédit Communal de Belgique (A. PICKART, *ibidem*). En 1982, Françoise Mirguet la classait dans sa bibliographie avec les « cartes et plans manuscrits » (F. MIRGUET, *ibidem*). Quelle est la nature de la carte exposée ? Est-ce l'originale ? Est-ce une copie ? Si c'est une copie comme le précise Pickart, l'originale est-elle toujours aux mains de la famille d'Ursel ou a-t-elle été transférée ailleurs ? Nous voulions nous rendre au château de Durbuy pour tenter d'apporter une réponse à toutes ces questions, mais le comte d'Ursel (comte de Durbuy) n'a pas donné de suite favorable à nos demandes.

Selon lui, le territoire renferme de belles plaines et est couvert de petits bois mais les nombreuses « montagnes », qu'il décrit et localise de manière précise, gênent les déplacements. Il recense dans la région 15 moulins à eau pour les grains, 4 carrières et 8 mines de fer et précise que le sol est pierreux et bon pour la croissance des bois et la culture des terres (sauf dans quelques villages dont il dresse la liste). Il remarque aussi que les habitants vivent de manière aisée car leurs récoltes sont excédentaires et les profits retirés de l'exportation du bois nombreux. Il s'intéresse ensuite aux voies de communication et aux cours d'eau : les chemins sont fréquentables toute l'année et les principales rivières, dont il décrit précisément le tracé et les dimensions, sont au nombre de quatre : l'Ourt (Ourthe), le Neblon, l'Aisne et la Vieuxville. Enfin, il termine ses observations en relevant des détails intéressants pour les campements et les cantonnement -n'oublions pas que la carte a une vocation militaire- : le relief, selon lui, rend les déplacements difficiles mais n'empêche pas de petites troupes d'évoluer le long de l'Ourt.

Dans les pages du tome huit des *Mémoires* relatives au sud et à l'est de la région, Ferraris adopte la même structure en s'intéressant d'abord au principal village des environs, Wéris, qui selon lui n'a rien de remarquable. Le paysage décrit est identique à celui du nord de l'entité : il se compose lui aussi de grandes plaines partiellement boisées et entrecoupées de « montagnes » dont le comte donne une description précise. Ce dernier recense dans la région 8 moulins à eau pour les grains ainsi qu'un four à chaux et mentionne que les sols sont très mauvais et pierreux. Il précise que les habitants vivent dès lors assez pauvrement car leurs terres leur fournissent juste de quoi subvenir à leurs besoins (en froment, seigle, orge, avoine, pommes de terre, ...) ; de plus, ils n'exercent aucune activité commerciale susceptible d'arrondir leurs revenus. En ce qui concerne les voies de communication et les cours d'eau, Ferraris souligne que les chemins sont praticables toute l'année et que les principaux cours d'eau de cette partie de la région sont l'Ourt, l'Aisne et le ruisseau de Baillonville (nous pouvons trouver dans ces lignes de nombreuses informations sur la largeur et la longueur des rivières, ainsi que sur les ponts construits sur leur parcours). Quant aux observations relatives aux campements et aux cantonnements, elles sont semblables à celles qui se trouvent dans le tome onze des *Mémoires*.

Certaines conclusions peuvent être tirées à l'issue de la lecture de ces deux passages : si le paysage est sensiblement identique partout dans la région de Durbuy, le niveau de vie de ses habitants ne l'est pas. Les gens du nord et de l'ouest peuvent non seulement bénéficier de sols plus cléments que ceux de l'est et du sud, mais aussi profiter de la vallée de l'Ourthe qui offre de nombreux débouchés commerciaux. Quant à l'intérêt stratégique de la région, il est à l'époque assez limité : même si l'Ourthe permet d'atteindre Liège rapidement, le relief empêche les déplacements massifs et les récoltes sont insuffisantes pour nourrir des troupes présentes en grand nombre. La *Carte de Cabinet* et les *Mémoires* du comte de Ferraris sont des documents indispensables lorsque l'on tente d'approcher la Terre de Durbuy du XVIII^e siècle. Ils nous donnent une image vivante de la région et comportent de nombreux détails, qui nous permettent d'apprécier les progrès effectués depuis les premières cartes du XVI^e siècle.

Figure I.3.6. : extrait de la feuille (O15) (3) de la planche 173 de la *Carte de Cabinet des Pays-Bas Autrichiens* levée à l'initiative du comte de FERRARIS



Chapitre IV : l'occupation de la Terre de Durbuy des origines à l'époque mérovingienne

1. Le Paléolithique et les grottes préhistoriques

L'homme est présent dans les environs de Durbuy depuis des milliers d'années car il a pu bénéficier de conditions favorables à son installation. La dépression de la Famenne est en effet un couloir de pénétration facile pour des civilisations venant du nord-est et de l'ouest et elle offre des sols limoneux légèrement caillouteux et un climat doux. Ainsi, dès la fin du Paléolithique, deux groupes culturels distincts ont fréquenté la région : les Magdaléniens (15 000-9 000 ACN), dont la culture est originaire du sud-ouest de la France et les Ahrensbourgiens (9 000-8 000 ACN), provenant du nord-ouest de l'Allemagne. La présence de *faunes* de ces groupes a été attestée dans les trois principales grottes de la région : la grotte du Coléoptère à Juzaine (Bomal), la grotte de La Préalles à Heyd et le Trou des Nutons à Verlaine¹. Ces populations étaient nomades : elles vivaient en plein air, sous tente ou sous abri et occasionnellement dans des grottes. De plus, leur habitat pouvait se situer aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de celles-ci. Il faut donc garder à l'esprit que les grottes n'étaient qu'un type d'habitat parmi d'autres, qui a fourni plus de matériel paléolithique que les autres uniquement parce que c'était un milieu plus favorable à la conservation de la matière osseuse². Passons en revue les différentes grottes de la région.

A) La grotte du Coléoptère à Juzaine (Bomal) :

La grotte du Coléoptère est située à Juzaine, au lieu dit « Le Tombeux », à 190 mètres de l'Aisne. Elle est creusée au pied d'une falaise de calcaire frasien surnommée en wallon « Li Rotche al Pâplaine ». Il s'agit d'une cavité de type ascendant,

¹ A. BAIJOT, Durbuy, hier et aujourd'hui : une histoire multiséculaire, dans *Durbuy à l'aube du Troisième Millénaire : histoire, études, développement et perspectives 2000*, Durbuy, 2000, p. 21 ; M. DEWEZ, Les Ages de la Pierre dans la région de Marche-en-Famenne, dans *Marche-en-Famenne, son passé et son avenir ; maison Jadot, Marche-en-Famenne, 20 septembre-12 octobre 1980*, Bruxelles, 1980, p. 25.

² M. DEWEZ, Les grottes préhistoriques de la région de Durbuy, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 29.

comprenant une salle d'entrée, habitable sur environ vingt mètres carrés, qui se poursuit à l'étage supérieur par trois anfractuosités. A l'époque paléolithique, la terrasse présente devant la grotte occupait une surface bien plus importante qu'aujourd'hui, qui devait être quatre à cinq fois supérieure à celle de la caverne. Le site a été fouillé en 1923 et 1924 par J. Hamal-Nandrin et J. Servais et entre 1972 et 1978 par M. Dewez pour le compte du Centre Interdisciplinaire des Recherches Archéologiques de l'Université de Liège.

L'étude des couches stratigraphiques a permis de distinguer quatre stades dans l'occupation humaine de cette grotte : l'Age du Bronze final, le Mésolithique³, l'Ahrensbourgien et le Magdalénien. On sait peu de choses de l'Age du Bronze final : les tessons de céramique, pointes de projectiles et autres vestiges osseux de cette époque découverts dans la grotte sont semble-t-il à associer à une ou plusieurs sépultures collectives installées à cet endroit. Les informations relatives au Mésolithique sont plus nombreuses : elles montrent que les alentours de la caverne ont été occupés vers 5 000 ACN par des hommes appartenant à la culture du Beuronien tardif⁴ (chasseurs nomades). Les groupes humains apparentés aux Ahrensbourgiens, chasseurs nomades eux aussi, occupèrent les environs entre 9000 et 8000 ACN. Enfin, les populations apparentées aux Magdaléniens arrivèrent à Bomal vers 10 300 ACN. C'est à elles que l'on doit le nom de la grotte : le « Coléoptère » est en effet un objet de cette époque confectionné dans de l'ivoire de mammoth. Les premiers fouilleurs l'ont dénommé ainsi en croyant que c'était une représentation de cet insecte. On pense aujourd'hui qu'il s'agit plutôt d'un symbole sexuel féminin⁵.

B) La grotte de La Préalle à Heyd :

Cette grotte se trouve sur le site des carrières de La Préalle, à Heyd. Les différentes galeries souterraines qui la composaient ont presque toutes été détruites

³ Terme qui désigne les industries situées entre le Paléolithique supérieur (qui se termine aux environs du Xe millénaire avant notre ère) et le Néolithique (qui débute dans nos régions aux environs du VI^e millénaire avant notre ère) là où elles présentent des caractères suffisamment différents de ceux des industries de ces deux périodes. Le Mésolithique témoigne du passage d'une économie de prédateurs à une économie de producteurs : M. ORLIAC, Mésolithique, dans *Dictionnaire de la Préhistoire*, sous la dir. de A. LEROI-GOURHAN, Paris, 1988, p. 686 ; M. BREZILLON, *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, 1969, p. 154-155.

⁴ Le Beuronien est un profil culturel mésolithique isolé par des fouilles de W. Taute dans la grotte de Jägerhaushole, près de la ville de Beuron (Allemagne), sur le Haut Danube.

⁵ M. DEWEZ, *op. cit.*, p. 29-30 ; M. SIMAL-GILLIS, La vie il y a 12 000 ans, dans la grotte du Coléoptère à Juzaine (Bomal s/O), dans *Terre de Durbuy*, t. 64, 1997, p. 6-12 ; J. HAMAL-NANDRIN et J. SERVAIS, La grotte dite « du Coléoptère ». Rapport sur les fouilles 1923-1924, dans *Revue Anthropologique*, t. 35, 1925, p. 120-144 ; M. DEWEZ, Nouvelles recherches à la grotte du Coléoptère à Bomal-sur-Ourthe. Rapport provisoire de la première campagne de fouilles, dans *Helinium*, t. 15, 1975, p. 105-133.

aujourd'hui. Le site n'a jamais été fouillé, mais l'une des galeries a fait l'objet d'une récolte de vestiges en 1921. Cette opération a permis de récolter différentes informations sur les occupations humaines de la caverne : elle aurait servi de sépulture à un groupe humain entre le Néolithique final et l'Age du Bronze. Pour les périodes antérieures, les silex et les débris de faune collectés attestent la présence d'un groupe ahrensbourgien⁶.

C) Le Trou des Nutons :

Cette grotte se situe à Verlaine, non loin de la rive gauche de l'Ourthe et de la ligne de chemin de fer. Elle s'ouvre à la base d'une falaise de dolomie et est constituée d'un petite galerie ascendante d'une vingtaine de mètres de longueur. A l'intérieur, la stratigraphie est très simple : sous une première couche contenant des débris de l'époque belgo-romaine et de l'Age du Fer, une seconde atteste la présence de populations magdaléniennes dès 12 000 ACN⁷.

D) La grotte de Hohière :

Cette grotte est située dans une prairie longeant la route qui relie le village d'Aisne à celui de Villers-Sainte-Gertrude, à moins de deux kilomètres de la grotte de La Préalle. L'entrée actuelle est en réalité un trou d'effondrement de la voûte d'une galerie haute. L'entrée originelle, elle, est comblée. Le site a été fouillé par F. Tihon en 1900. On y distingue deux niveaux stratigraphiques : le premier comporte des vestiges des Temps Modernes, du Moyen Age, de l'époque belgo-romaine et de l'Age du Fer ; quant au deuxième, il contient quelques tessons qui pourraient appartenir à l'Age du Bronze final. Il ne semble pas que le site ait été occupé à l'époque paléolithique⁸.

E) La grotte sépulcrale de Barvaux :

C'est une très petite grotte qui se trouve à une vingtaine de mètres au-dessus de la route qui relie Heyd à Barvaux, à environ 400 mètres de la ligne de chemin de fer. La cavité et une partie de la terrasse ont été fouillées par J. Dubois en 1975. Ce dernier n'a pas rassemblé suffisamment d'éléments pour y associer le nom d'un groupe

⁶ M. DEWEZ, Les grottes préhistoriques de la région de Durbuy, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 33 ; E. RAHIR, Les habitats et les sépultures préhistoriques de la Belgique, dans *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, t. 40, 1925, p. 61.

⁷ M. DEWEZ, *op. cit.*, p. 34 -36 ; E. RAHIR, *op. cit.*, p. 60-61.

⁸ F. TIHON, Fouilles à la Reid, dans la vallée de l'Aisne et à Goffontaine, dans *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, t. 14, 1900, p. 339-351 ; M. DEWEZ, *op. cit.*, p. 33-34.

culturel. Il pense toutefois que la couche stratigraphique la plus ancienne remonte à une séquence néolithique plutôt qu'ahrensbourgienne⁹

Pour terminer ce bref inventaire des principales grottes de la région, il convient de mentionner celle qui se trouve à Bohon. Elle se compose d'une galerie presque rectiligne à deux niveaux, l'Ourthe parcourant actuellement l'étage inférieur. Elle ne doit toutefois pas être mise sur le même pied que les précédentes, car il ne semble pas qu'elle ait été un jour occupée par l'homme¹⁰.

2. Le Mésolithique

Aux alentours de 10 000 ACN, la fin de la période glaciaire dite « du Würm » a entraîné un réchauffement climatique sensible de nos régions, qui a profondément modifié la faune et la flore : les arbres ont fait leur apparition, la forêt s'est développée et les rennes, renards polaires et autres lagopèdes (oiseaux gallinacés) ont été remplacés par des cerfs, chevreuils, sangliers, castors, lièvres, chevaux sauvages et aurochs (sorte de bœufs sauvages). C'est dans cet environnement que vit l'homme du Mésolithique, en petits groupes de quelques familles dispersées dans la forêt. C'est toujours un chasseur nomade, qui se déplace toutefois moins que l'homme du Paléolithique et qui récupère périodiquement les mêmes endroits. Il existe dans la région de Durbuy de nombreuses traces de ces populations : dans les environs de Tohogne tout d'abord, où l'on peut entrevoir l'existence d'une colonie très prospère, mais aussi dans la vallée de l'Aisne, qui ne montre toutefois pas spécialement les indices d'une grande station¹¹.

Les différentes stations mésolithiques de Tohogne et de Borlon se situent dans une région particulière, appelée « Le Grand Tige » : comme son nom l'indique, il s'agit d'une crête gréseuse s'étendant sur plus de trente kilomètres entre Chevetogne et

⁹ M. DEWEZ ET J. DUBOIS, La grotte sépulcrale de Barvaux, rapport préliminaire, dans *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, t. 88, 1977, p. 44-50 ; M. DEWEZ, *op. cit.*, p. 34.

¹⁰ B. BASTIN, Y. QUINIF, C. DUPUIS, M. GASCOYNE, La séquence sédimentaire de la grotte de Bohon, dans *Annales de la Société Géologique de Belgique*, t. 111, 1988, p. 51-60.

¹¹ A. NELISSEN, Le Mésolithique dans le bassin inférieur de l'Ourthe, dans *Les Chercheurs de Wallonie*, t. 18, 1961-1962, p. 172-196 ; A. GOB, Le Mésolithique, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 38.

Tohogne et séparant le Condroz de la Famenne. Son tracé est en grande partie similaire à celui de la ligne de partage des bassins de la Meuse et de l'Ourthe. Les nombreuses terres cultivées présentes dans ces régions ont souvent gêné la prospection, ce qui n'a pas empêché les chercheurs de mettre au jour quelques sites intéressants¹². C'est essentiellement l'étude de l'industrie microlithique¹³ qui a permis d'identifier les groupes culturels les fréquentant, car ces milieux de plein air ne sont pas favorables à la conservation des ossements. On recense huit sites aux alentours des deux villages : le gisement de la ferme de la Hesse, le plateau des Quémannes, la station de la Heid de Lai, la station de Hinonsart, la station de la Bourlotte et la station de la Croix de Mahesalle à Tohogne ; la station du Tairay et la Fontaine Al'sa à Borlon. La présence de groupes appartenant à la culture du Beuronien (7 000-5 000 ACN)¹⁴ a été attestée dans plusieurs de ces stations. D'une manière générale, on peut dire que l'organisation de ces zones d'habitation était assez semblable à celle des gisements cavernicoles : seul l'abri était différent, puisqu'il s'agissait ici vraisemblablement de huttes construites en matériaux légers (branchages, feuillages, herbages) destinées à protéger les familles des intempéries. Il est très difficile d'en reconstituer l'aspect car aucune trace de pieux n'a été relevée au sol. Ces zones sont extrêmement bien situées, sur une pente douce exposée au soleil et protégée des vents du nord par une crête naturelle. Les nombreuses sources et ruisseaux des environs permettaient aux occupants de s'approvisionner en eau potable et en poisson. Enfin, la cueillette de fruits et de baies, la chasse et le piégeage leur permettaient de varier leur alimentation¹⁵.

On retrouve également des traces de la présence de profils culturels mésolithiques le long de l'Aisne et dans les environs du village de Heyd, dans les grottes dont nous parlions précédemment. Les cavernes sont en effet toujours fréquentées à cette époque et elles le seront encore longtemps, comme nous le verrons par la suite. Deux

¹² A. GOB, *Le Mésolithique dans le bassin de l'Ourthe*, Liège, 1981, p. 59-83. Dans ces pages, Gob détaille la région du « Grand Tige » et ses principales stations.

¹³ Les microlithes sont de petits instruments de pierre (pointes de projectiles, silex, ...) constituant le fond essentiel de l'outillage mésolithique. Ils peuvent nous informer par exemple sur le type de gibier chassé (grâce aux pointes des armes) ou sur l'alimentation (grâce aux pierres utilisées pour broyer certaines graines) : A. GOB, *Le Mésolithique*, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 38.

¹⁴ A. NELISSEN, *op. cit.*, p. 136, 164-171 ; A. GOB, *op. cit.*, p. 39-40.

¹⁵ J. DESTEXHE-JAMOTTE et G. DESTEXHE, Le gisement mésolithique de la « Fontaine Al'sa » à Borlon : Etude et compte-rendu des fouilles effectuées en octobre et en novembre 1965 par le Cercle « Terre de Durbuy », dans *A.I.A.L.*, t. 97, 1966, p. 215-246. En plus de décrire précisément les fouilles, cet article expose de nombreuses généralités valables pour les stations de la région.

grottes ont été occupées à l'époque mésolithique : celle de La Préalles (Heyd) et celle du Coléoptère (Juzaine), qui est tout à fait spéciale puisqu'elle est la seule du bassin de l'Ourthe où une industrie mésolithique a pu être recueillie en stratigraphie¹⁶.

Les hommes du Mésolithique étaient donc bien présents dans la région de Durbuy. Ils ont fréquenté de nombreux sites et se sont attardés davantage dans certains que dans d'autres. Mi-sédentaires, mi-nomades, ils n'appartiennent plus au Paléolithique et annoncent déjà le Néolithique et ses progrès.

3. Le Néolithique et le mégalithisme

A) Introduction :

La région de Durbuy ne se caractérise pas uniquement par ses espaces verts et les activités nombreuses qu'elle propose aux touristes qui y séjournent. Elle compte également de nombreux sites au passé chargé, comme celui de Wéris qui peut, avec ses 27 menhirs et ses deux allées couvertes, être considéré à juste titre comme un des ensembles mégalithiques les plus importants d'Europe¹⁷.

Au sixième millénaire avant notre ère, le début de l'époque Néolithique¹⁸ entraîne une véritable révolution dans l'histoire de l'humanité : l'homme, qui était jusque là un chasseur-cueilleur nomade, se sédentarise et apprend à domestiquer l'environnement. Il s'en suit une série d'innovations majeures : apparition de la culture des céréales, domestication d'animaux destinés à la consommation, développement de la poterie, utilisation d'outils polis¹⁹... Des évolutions apparaissent également dans le domaine funéraire : si les Néolithiques ancien et moyen se caractérisent par la persistance de coutumes ancestrales d'utilisation de grottes sépulcrales et d'abris sous roche, le Néolithique récent marque par contre le développement d'un phénomène nouveau dans la région : l'architecture funéraire. C'est de cette époque que datent les mégalithes des environs de Wéris. On les doit à une civilisation apparentée à la culture de Seine-Oise-

¹⁶ A. GOB, *op. cit.*, p. 40 ; A. NELISSEN, *op. cit.*, p. 140, 142-144.

¹⁷ Le mégalithisme, du grec *mega*, « grand », et *lithos*, « pierre », est apparu dans nos contrées dans la première moitié du III^e millénaire avant notre ère : M. TOUSSAINT, *Les Mégalithes en Wallonie*, s.l., 1997, p. 5.

¹⁸ L'époque Néolithique a débuté au Proche-Orient au IX^e millénaire ACN mais elle n'a touché nos régions qu'à partir du VI^e millénaire ACN.

¹⁹ P. BONENFANT, *Des premiers cultivateurs aux premières villes*, Bruxelles, 1969, p. 9-12 ; M. TOUSSAINT, *op. cit.*, p. 6.

Marne qui a reçu des apports de la culture des Gobelets venant du Nord, de Hesse-Westphalie²⁰.

Les mégalithes peuvent prendre différentes formes : le dolmen (du breton *dol* (« table ») et *men* (« pierre »)) est une structure funéraire collective composée d'une dalle de couverture horizontale posée sur des piliers ou « orthostates » ; il comprend un vestibule, une chambre funéraire et, dans certains cas, un volume architectural extérieur recouvrant totalement ou non la chambre, accompagné d'importants parements. Il était généralement destiné à être vu de tous et remplissait dès lors un rôle autant culturel que funéraire. Le menhir (du breton *men* (« pierre ») et *hir* (« longue »)) est quant à lui une pierre dressée dont la taille et le poids peuvent varier. Il peut se rencontrer à l'état isolé ou regroupé dans des ensembles plus ou moins complexes, essentiellement des alignements et des cercles (appelés aussi cromlechs). Autrefois, il était accompagné d'autres éléments aujourd'hui disparus (pieux, empierrements, ...). On a beaucoup discuté sur la signification des menhirs et de nombreuses hypothèses fantaisistes ont été émises. Aujourd'hui, on pense qu'ils servaient surtout à structurer l'espace environnant et qu'ils devaient avoir un caractère symbolique et rituel²¹.

Au Néolithique récent, les dolmens n'étaient pas les seules structures funéraires présentes dans la région. Les sépultures sous roche, les grottes sépulcrales et les marchets (tas de pierre recouvrant un mort déposé à même le sol²²) étaient en effet toujours largement utilisés (on trouve des stations néolithiques de ce genre à Barvaux, Bomal, Borlon, Durbuy, Heyd, Izier, Septon, Tohogne et Wéris). Michel Toussaint a comparé ces modes d'enfouissement et a dégagé quelques observations intéressantes : tout d'abord, les sépultures mégalithiques ne peuvent contenir qu'un nombre limité de

²⁰ La culture de Seine-Oise-Marne (S.O.M.) est un *facies* culturel du Néolithique récent dans le Bassin parisien, daté entre 2 600 et 1 800 ACN. Cette culture a pu atteindre la région de Wéris grâce à la dépression de la Famenne, qui est comme nous l'avons déjà souligné une voie de pénétration facile pour des civilisations venant de l'ouest et du nord-ouest : F. HUBERT et E. HUYSECOM, *Les Mégalithes de la région de Marche-en-Famenne*, dans *Marche-en-Famenne, son passé et son avenir ; maison Jadot, Marche-en-Famenne, 20 septembre-12 octobre 1980*, Bruxelles, 1980, p. 26 ; F. HUBERT et E. HUYSECOM, *Les Mégalithes de Wéris et leur environnement*, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 47 : ces deux catalogues sont construits selon le même schéma et reprennent souvent les mêmes sujets (cfr. A. DIERKENS, *Terre de Durbuy (Catalogue d'exposition) : Durbuy, Halle aux Blés, 20 août-26 septembre 1982*, dans *R.B.P.H.*, t. 64, 4, 1986, p. 790-791) ; A. DUCROS, *Préhistoire de la France-Belgique-Luxembourg-Suisse*, Paris, 1983, p. 131 ; M. TOUSSAINT, *Les sépultures néolithiques dans les grottes et les abris sous roche de Wallonie*, dans *Le secret des dolmens*, Wéris, 1997, p. 65.

²¹ M. TOUSSAINT, *Les Mégalithes en Wallonie*, s.l., 1997, p. 5, 7 ; A. DE LOE, *Belgique ancienne. Catalogue descriptif et raisonné*, t. 1, *Les âges de la pierre*, Bruxelles, 1928, p. 99-102.

²² A. DE LOE, *op. cit.*, p. 100.

corps ; ensuite, elles se situent généralement sur les hauteurs et sur les plateaux alors que les autres ossuaires se trouvent dans les flancs des vallées. Etaient-elles dès lors réservées à une certaine élite et les autres sépultures au peuple ? Exprimaient-elles des divisions sociales à l'intérieur de la société ? Ces hypothèses mériteraient d'être approfondies²³.

Tous les mégalithes de Wéris sont construits en poudingue local, conglomérat de galets roulés de grès, de quartzite et de silex enrobés dans une matrice de grès très fin et dur. Cette roche est extrêmement solide et elle se travaille très mal. Elle affleure en bancs naturels sur la crête qui domine Wéris à l'est, bancs qui se sont détachés et ont boulé par gros morceaux sur le versant du village, fournissant aux hommes préhistoriques de la matière première quasiment prête à l'emploi. Les différents dolmens et menhirs sont disposés suivant des alignements parallèles orientés du SSO au NNE sur une longueur prouvée de 2 800 mètres, qui pourrait selon les dernières recherches s'étendre à plus de sept kilomètres. Ceux de Wéris se situent tous sur la même bande de calcaires, à des distances parfois fort éloignées de l'aire naturelle de dispersion des éboulis de poudingue²⁴.

B) Enumération des principaux mégalithes de la région de Wéris :

A côté des deux allées couvertes, on recense dans les environs de Wéris, comme nous l'avons souligné, pas moins de 27 menhirs dont certains ont été fouillés et redressés. Il se pourrait cependant qu'ils soient bien plus nombreux, car les blocs de poudingue abondent dans la région. Ceux-ci doivent encore être étudiés : ils permettront aux chercheurs de déterminer si leur présence est due à la nature ou à la main de l'homme. Voici les principaux dolmens et menhirs du champ mégalithique de Wéris :

« Wéris I » ou « Allée couverte nord » : ce dolmen a été découvert en 1879 et acquis par l'Etat en 1882. Il se situe à la croisée de la route reliant Wéris à Barvaux et du chemin dit « des Romains », et comporte quinze blocs de poudingue dont le plus gros pèse environ vingt tonnes. L'entrée est orientée au nord-nord-est ; elle se compose de deux dalles

²³ M. TOUSSAINT, , Les sépultures néolithiques dans les grottes et les abris sous roche de Wallonie, dans *Le secret des dolmens*, Wéris, 1997, p. 69-71.

²⁴ F. HUBERT et E. HUYSECOM, Les Mégalithes de Wéris et leur environnement, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 49 ; M. TOUSSAINT, , *Les Mégalithes*

dressées et échancrées formant un demi-hublot. Le site a été fouillé en 1888 par A. Charneux, en 1906 par A. de Loë et E. Rahir, entre 1979 et 1984 par le Service national des Fouilles et plus récemment en 1991. Ces dernières fouilles ont permis de retrouver et de redresser trois menhirs devant le monument, de réaménager l'antichambre et de stabiliser l'arrière du mégalithe.

L'allée couverte « Wéris I » est une sépulture collective qui a été érigée au Néolithique récent. Le matériel archéologique qui y a été mis au jour est assez pauvre : il se compose pour l'essentiel de quelques ossements humains, de quelques tessons de poterie dont un fragment de gobelet et de six pointes de flèche de facture néolithique²⁵.

« Wéris II » ou « Allée couverte sud » ou encore « dolmen d'Oppagne » : ce site a été découvert en 1888. Il se situe à 200 mètres du chemin dit « des Romains » allant d'Oppagne au sud, au lieu-dit « Belle-vue » au nord. Il s'agit ici aussi d'une tombe collective, faite d'au moins seize blocs de poudingue (l'entrée est orientée au nord-est). Elle a été dégagée par A. Charneux vers 1889 ou 1890 et fouillée par A. de Loë et E. Rahir en 1906. En 1996-1997, la Direction de l'Archéologie du Ministère de la Région Wallonne a procédé à une vaste fouille et à la restauration du site. Le matériel archéologique mis au jour est plus riche que celui de « Wéris I ». Il atteste deux phases d'utilisation du dolmen : au Néolithique d'une part, à l'époque où ce monument a été édifié (le matériel qui se rapporte à cette période se compose de quelques objets dont une pointe de flèche à pédoncule) ; d'autre part, des tessons de poterie appartenant à un gobelet du groupe All-over-ornamented-beakers (A.O.O.), daté de 2200-2030 ACN, laissent penser à une réutilisation du site par un groupe de la civilisation des Gobelets. On a également mis au jour à « Wéris II » des ossements appartenant à au moins une dizaine de défunts de tous âges²⁶.

en Wallonie, s.l., 1997, p. 11.

²⁵ M. TOUSSAINT, *op. cit.*, p. 11-13 ; F. HUBERT et E. HUYSECOM, Les Mégalithes de Wéris et leur environnement, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 49-51 : cet article, datant de 1982, est vieilli : il contient des informations très intéressantes mais doit être complété par des travaux plus récents. Il en va de même pour d'autres articles que nous avons consultés : F. HUBERT et E. HUYSECOM, L'ensemble mégalithique de Wéris. Fouilles anciennes et récentes, dans *Terre de Durbuy*, t. 3, 1982, p. 28-34 ; E. HUYSECOM, Les allées couvertes de Wéris, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 57, 3-4, 1981, p. 63-131. Une monographie exposant l'état actuel des recherches sur l'ensemble mégalithique devrait paraître dans le courant de l'année 2002.

²⁶ M. TOUSSAINT, *op. cit.*, p. 13-16 ; F. HUBERT et E. HUYSECOM, Les Mégalithes de Wéris et leur environnement, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 49-50.

Les menhirs de « Wéris II » : Ils sont au nombre de cinq et se situent à environ 25 mètres à l'est de « Wéris II ». Trois d'entre eux ont été découverts dès 1888 et les deux autres en 1986. Ils s'alignent plus ou moins régulièrement sur une ligne sud-nord. Quatre d'entre eux ont été redressés en avril 1997, sur base d'informations fournies par les fouilles (le cinquième ne l'a pas été car les archéologues n'ont pas pu déterminer précisément l'endroit où il avait été érigé au Néolithique). Il semblerait que ces menhirs aient été renversés et enfouis au XVI^e siècle²⁷.

Les menhirs du « Champ de la longue pierre » : ces trois menhirs se situaient à environ 500 mètres au nord-nord-est de « Wéris II ». ils avaient été enfouis, au XVI^e siècle sans doute, parce qu'ils gênaient les travaux des champs. Le premier, le plus grand, a été exhumé en 1947 par H. Danthine, qui l'a fait déplacer et ériger à 130 mètres au sud-ouest, le long de la route de Barvaux au « Pas-Bayard ». Les deux autres ont été dégagés en 1983 par le Service national des Fouilles et transportés dans la parcelle où se dresse l'allée couverte nord²⁸.

Les menhirs d'Oppagne : les trois menhirs d'Oppagne, situés à gauche de la route qui mène de Wenin à Durbuy, ont été découverts par L. Moreels en 1888. Ils marquent actuellement la limite méridionale du champ mégalithique de Wéris. Ils ont été redressés en 1933, mais leurs abords n'ont pas été fouillés minutieusement²⁹.

Le menhir de Morville : il a été découvert par W. Livermore et dégagé en 1995 par la Direction de l'Archéologie du Ministère de la Région Wallonne. Aucun matériel archéologique n'a été mis au jour lors de la fouille. Ce menhir a été déplacé de quatre mètres vers le sud-sud-ouest le long d'un chemin agricole, pour assurer sa préservation et sa mise en valeur³⁰.

²⁷ M. TOUSSAINT, *op. cit.*, p. 16-17 ; P. BASTIN, Wéris, des dolmens aux menhirs, dans *L'Avenir du Luxembourg*, vendredi 2 février 2001, p. 15. Cet article présente un résumé de l'état actuel des fouilles.

²⁸ M. TOUSSAINT, *op. cit.*, p. 17-18.

²⁹ M. TOUSSAINT, *op. cit.*, p.18 ; F. HUBERT et E. HUYSECOM, *op. cit.*, p. 49.

³⁰ M. TOUSSAINT, *op. cit.*, p. 18-19.

Le menhir de Heyd : ce menhir se trouve au lieu-dit « A Djèyî », à deux kilomètres de l'église de Heyd. Il a été fouillé et redressé en 1998³¹.

Le menhir d'Ozo : ce monument se situe dans un champ longeant la route qui relie Ozo à Izier. Il a été fouillé, redressé et restauré en 1999. Il est le seul mégalithe à être situé sur la rive droite de l'Aisne, et marque la limite septentrionale du champ mégalithique. Il ne s'inscrit dans aucun alignement connu³².

Le menhir du bois de Vesin : ce bloc de poudingue est situé à l'ouest de « Wéris I ». Il a été découvert en 1981³³.

Tous ces mégalithes traduisent la volonté des Néolithiques d'organiser leur espace. Ces blocs, parfois lourds de plusieurs tonnes, ont souvent été déplacés avec des moyens rudimentaires sur des distances importantes incluant le franchissement de pentes et d'obstacles. Ils reflètent, comme le précise M. Toussaint, une volonté créatrice motivée par des préoccupations culturelles ou religieuses et laissent penser que ces sociétés étaient suffisamment organisées pour mobiliser une main d'œuvre abondante, dépassant le cadre du simple hameau³⁴.

4. L'Age du Bronze (1 800-700 ACN) et l'Age du Fer (700 ACN-début de notre ère)³⁵

L'occupation de la région de Durbuy aux âges des métaux est assez méconnue. Les sources archéologiques la concernant sont en effet très pauvres et ne nous fournissent que peu d'informations. Elles sont cependant davantage présentes dans les

³¹ P. BASTIN, *ibidem*.

³² P. BASTIN, *ibidem*.

³³ F. HUBERT et E. HUYSECOM, *ibidem*.

³⁴ M. TOUSSAINT, Les sépultures mégalithiques du Bassin mosan wallon, dans *Le secret des dolmens*, Wéris, 1997, p. 61.

³⁵ Ce chapitre se base sur les articles suivants : A. CAHEN-DELHAYE, Le bassin de Durbuy aux âges du bronze et du fer, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 53-56 ; A. CALHEN-DELHAYE, L'occupation de Marche-en-Famenne aux âges des métaux, dans dans *Marche-en-Famenne, son passé et son avenir ; maison Jadot, Marche-en-Famenne, 20 septembre-12 octobre 1980*, Bruxelles, 1980, p. 30-32. Ces articles ne sont peut-être pas les plus récents sur le sujet, mais ils conviennent en tout cas lorsqu'on désire comme nous donner un aperçu global de la situation.

régions voisines, ce qui a permis aux spécialistes de reconstituer dans les grandes lignes l'évolution de nos contrées lors des deux premiers millénaires avant notre ère.

Les premiers objets de bronze apparus en Europe occidentale datent de 1 800 ACN. Pendant plusieurs siècles, ils sont peu répandus dans les environs de Durbuy car le cuivre et l'étain y sont rares³⁶. Leur absence entraîne la persistance d'un mode de vie néolithique fondé sur l'agriculture, l'élevage et l'utilisation d'un outillage lithique, comme semblent l'attester les découvertes au Mont-Saint-Rahy d'une hachette trapézoïdale de roche gris-vert et à Bomal de pointes de flèche à pédoncule datant de ces époques. Les pratiques funéraires se maintiennent elles aussi : grottes et marchets sont toujours largement utilisés. Ces derniers devaient être présents en grand nombre, car on en compte encore aujourd'hui plusieurs dizaines dans le bassin de l'Ourthe, qui doivent encore être étudiés : tous n'abritent pas de sépultures et certains d'entre eux recouvrent seulement des vestiges matériels ou de simples amas de débris (on en a recensé notamment dans les régions de Bomal et de Soy).

Aux alentours de 1 100 ACN, des populations nouvelles arrivent dans la région par le bassin du Rhin. Elles appartiennent à la culture dite des « Champs d'Urnes », car elles enterrent leurs morts dans de vastes nécropoles après les avoir incinérés et placé leurs cendres dans des urnes de terre cuite ou dans de petits sacs. Leurs pratiques funéraires vont entrer en contact avec celles qui étaient observées en Famenne depuis des millénaires et vont les influencer : le mobilier qui accompagne les défunts dans les grottes et les marchets sera alors analogue à celui des « Champs d'Urnes ».

Vers 700-650 ACN, de petits groupes humains venant de l'est introduisent le fer dans notre pays. La supériorité de leur armement leur permet de prendre aisément l'ascendant sur les populations locales, qui sont forcées de se réfugier dans les cavernes des environs. Les vestiges datant de cette époque sont relativement rares en Famenne, mais ceux qui ont été découverts dans d'autres régions montrent que la présence de ces groupes n'a pas modifié fondamentalement la culture matérielle des populations aux « Champs d'Urnes ».

Au Ve siècle avant notre ère, ce sont des populations celtiques qui pénètrent dans nos régions. Leur arrivée marque le début du second âge du fer, appelé

³⁶ Le bronze est un alliage de cuivre et d'étain, avec prédominance de cuivre.

La Tène. Elle entraîne troubles et insécurité qui forcent à nouveau les habitants de la région de Durbuy à se réfugier dans les grottes et sur les bordures des plateaux. Après ces premières difficultés, la période semble toutefois avoir été assez prospère pour le bassin de l'Ourthe : les relations commerciales se sont intensifiées, la production s'est diversifiée et la population a augmenté. Cette prospérité semble être confirmée par l'important trésor de monnaies gauloises découvert à Fisenne en 1832.

5. L'époque romaine

Au début de l'époque romaine, un élément particulièrement important se développe en Gaule : le réseau routier. Construit sur un réseau plus ancien, il s'enrichit dans la foulée des conquêtes de César (58-51 ACN), qui ont permis à Rome de mettre la main sur d'importants territoires, à l'intérieur desquels les déplacements doivent être facilités. Dès la deuxième moitié du premier siècle de notre ère, deux grandes chaussées parcourent la Famenne : la voie qui unit Bavai à Trèves et celle qui relie Tongres à Metz via Arlon. Cette dernière devait vraisemblablement franchir l'Ourthe à Grandhan. Elle n'était cependant pas la seule route à traverser la région : des axes secondaires de moindre importance le faisaient également, comme celui dont l'hypothétique tracé devait relier Givet à Tongres et Cologne en passant par Ny, Wéris ou encore Izier. C'est autour de ce réseau routier que se sont développées les principales installations d'époque romaine des environs de Durbuy. Elles ont de plus pu profiter de l'essor commercial et religieux du tout proche *vicus* de Vervoz. On connaît très peu de ces vestiges d'époque romaine car le matériel archéologique mis au jour est très pauvre : il s'agit souvent d'objets isolés, récoltés en dehors de leur contexte ; les traces de la présence d'une habitation se réduisent souvent à quelques tuiles, tessons de poterie ou moellons ; quant aux lieux de sépulture, ils sont moins connus que ceux des périodes précédentes³⁷.

Les différentes prospections effectuées dans la région ont permis d'identifier cinq nécropoles d'époque romaine : à Barvaux, où des sépultures contenant

³⁷ M.-H. CORBIAU, Durbuy à l'époque romaine, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés*, 20 août-26 septembre 1982, Bruxelles, 1982, p. 57. Cet article présente un bref aperçu du matériel archéologique d'époque romaine collecté dans les environs de Durbuy ; A. BAIJOT, Durbuy, hier et aujourd'hui : une histoire multiséculaire, dans *Durbuy à l'aube du Troisième Millénaire : histoire, études, développement et perspectives 2000*, Durbuy, 2000, p. 21 ; J. MERTENS, *La Belgique à l'époque romaine*, Bruxelles, 1968, p. 7-11, 20-22.

des cendres et des fragments de poterie ont été mises au jour sur la colline du Ténimont ; à Enneilles, où on a découvert une sépulture à incinération ; à Petithan, où de nombreux ossements ont été récoltés dans le nord du village ; à Warre, où des fragments de poterie et des urnes remplies de cendres attestent la présence d'un cimetière ; à Tohogne enfin, où des ossements ont été retrouvés à l'ouest de l'église (ils datent semble-t-il de la fin de la période). À côté des os et des fragments de poterie, les débris de tuile et de brique ont permis de localiser certaines constructions romaines. Malheureusement, ces localisations sont souvent restées hypothétiques et n'ont pour la plupart jamais été vérifiées. De plus, le matériel archéologique récolté dans les derniers siècles a parfois été perdu, ce qui rend son étude impossible. On pense toutefois que des établissements romains devaient être présents à Bomal, Borlon³⁸, Grandhan, Petithan, Rome, Tour, Hermanne-Houmart et Wéris. À Heyd, de nombreuses scories laissent penser qu'une exploitation de traitement de minerai de fer était installée à proximité³⁹. À Tohogne, des sondages ont permis de constater que l'église romane s'élevait sur l'emplacement d'un établissement d'époque romaine, non identifié⁴⁰.

Quelques objets intéressants ont été mis au jour dans les différents villages de la région : des monnaies tout d'abord à Grandhan, Petithan, Warre et Wéris ; des figurines de terre cuite ensuite, représentant un personnage féminin assis sur un cheval, qui pourrait être la déesse Epona⁴¹, à Durbuy⁴² et Grandhan ; des réalisations diverses enfin, comme la statuette en bronze d'Hercule, la clochette, les perles et le petit bouquetin de bronze trouvés à Izier, ou encore la pipe en terre cuite et le glaive de Grandhan⁴³.

Comme nous pouvons le constater, les renseignements sur la période romaine sont peu nombreux. Ils ne permettent pas d'approcher avec précision l'occupation de la Terre de Durbuy dans les premiers siècles de notre ère. Les installations

³⁸ Outre l'article de M.-H. CORBIAU, voir aussi J. BERNARD, Un établissement gallo-romain à Borlon ?, dans *Ardenne et Famenne*, t. 1-2, 1958, p. 75.

³⁹ A. NELISSEN, Quelques sites belgo-romains inédits, dans *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, t. 66, 1955, p. 54-55.

⁴⁰ J. ALENUS-LECERF, Sondages dans l'église Saint-Martin de Tohogne, dans *Archaeologia Belgica*, t. 186, 1976, p. 95-99. Nous aurons l'occasion de reparler longuement de cette église par la suite.

⁴¹ Epona est une divinité gauloise protectrice des chevaux et de la vie agricole : M.-H. CORBIAU, *op. cit.*, p. 58 ; V. KRUTA, *Les Celtes. Histoire et Dictionnaire des origines à la romanisation et au christianisme*, Paris, 2000, p. 603.

⁴² J.-B. GEUBEL, Rapport sur les fouilles de Durbuy, dans *Annales de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques dans la Province de Luxembourg*, t. 1, 1849-1851, p. 73-76 : cet article est un compte-rendu de fouilles effectuées à Durbuy au milieu du XIX^e siècle.

⁴³ J.-B. GEUBEL, Voyage de Marche à Rome en vingt-quatre heures, dans *A.I.A.L.*, t. 8, 1874, p. 222 ; sur toutes les découvertes effectuées dans la région : M.-H. CORBIAU, *op. cit.*, p. 58-61.

qui y étaient implantées devaient être de petites exploitations agricoles isolées et situées à proximité des grands axes parcourant les environs. Dès la deuxième moitié du troisième siècle de notre ère, la région va subir les invasions des peuplades germaniques. Elle restera toutefois occupée jusqu'aux périodes suivantes.

6. La période mérovingienne

Les vestiges de l'époque mérovingienne sont peu présents dans la région de Durbuy. Cela est dû à plusieurs facteurs : les sources écrites contemporaines manquent ; l'habitat, qui se compose à cette époque essentiellement de bois et de torchis, n'a pas laissé d'empreintes dans le sol comme l'ont fait les villas d'époque romaine ; enfin, l'emplacement des villages n'a guère évolué depuis l'époque mérovingienne, ce qui fait que des habitations modernes recouvrent souvent des anciens sites et gênent leur exploitation. Par conséquent, seule l'étude des nécropoles peut nous fournir des informations sur la période. Malheureusement, comme c'était déjà le cas pour l'époque romaine, les découvertes ont souvent été fortuites, les hypothèses n'ont pas toujours été vérifiées et le matériel archéologique a parfois été perdu. On recense toutefois pas moins d'une dizaine de lieux d'inhumation dans les environs de Durbuy, qui se situent généralement à proximité de l'Ourthe et de ses affluents. Cette concentration traduit des préoccupations différentes de celles de l'époque romaine, marquées par le recours à une économie fermée et l'abandon des axes routiers romains⁴⁴.

On trouve des nécropoles des Ve-VIIe siècles à Bomal, Izier, Barvaux, Heyd, Comblain-Fairon, Sy, Borlon, Grandhan, Durbuy, Bende et Tohogne⁴⁵. Ces différents lieux d'inhumation ont fourni peu de matériel archéologique et n'ont pas été étudiés de manière approfondie. Les cimetières de Hamoir et de Vieuxville ont par contre fait l'objet de nombreuses fouilles. Ainsi, le cimetière de Vieuxville, en usage dès le Ve

⁴⁴ J. LECERF, L'occupation dans la région de Durbuy, du Ve au VIIe siècle, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 62. Pour compléter ces informations : B. MAILLEUX, Les cimetières mérovingiens, dans *Au temps des Mérovingiens ; Wéris, 3 avril-30 octobre 1988*, Wéris, 1988, p. 37-39 ; M.-F. MATHEBE, Les Mérovingiens dans la région, dans *Au temps des Mérovingiens ; Wéris, 3 avril-30 octobre 1988*, Wéris, 1988, p. 65-68.

⁴⁵ J. ALENUS-LECERF, Les nécropoles, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 64-68 ; H. ROOSENS, *De merovingische begraafplaatsen in België. Repertorium Algemene Beschouwingen*, Gand, 1949, p. 68-76 ; M.-H. CORBIAU, *Repertoires Archéologiques*, t. 11, *Repertoire bibliographique des trouvailles archéologiques de la province de Luxembourg*, Bruxelles, 1978, p. 50, 61, 66, 84-86, 107, 126-127, 144-145, 260-262.

siècle, aurait été créé par des fédérés germaniques au service des Romains⁴⁶. On y a retrouvé une soixantaine de tombes, dont une vingtaine de grande dimension isolées et situées à la périphérie occidentale du champ de repos. Le matériel mis au jour dans les sépultures se compose essentiellement d'armes (très importantes car elles nous informent sur le statut social du défunt), de pièces métalliques qui ornaient les vêtements et les ceintures des dépouilles et de mobilier funéraire varié (vases, vaisselle, ...)⁴⁷. Le cimetière de Hamoir, quant à lui, nous donne des indications sur quelques aspects de la communauté des vivants. J. Alénus-Lecerf a en effet remarqué que deux groupes de population de même importance coexistaient dans la nécropole dans le courant du VI^e siècle, avant que l'un d'entre eux ne l'emporte sur l'autre et se développe fortement au siècle suivant. Elle a également souligné que l'on pouvait trouver des armes dans plus de septante tombes, ce qui laisse penser que la société représentée dans ce cimetière devait être largement constituée d'hommes libres. Ce fait est assez inhabituel dans nos régions, car c'est alors le régime de la grande exploitation foncière qui domine, régime qui implique généralement l'existence d'une importante population servile⁴⁸.

Les cimetières des Ve-VII^e siècles marquent la fin de notre aperçu de l'occupation de la Terre de Durbuy de l'époque paléolithique à l'époque mérovingienne. Bientôt, l'époque carolingienne et les siècles suivants vont voir de grands lignages s'intéresser directement à Durbuy. Les sources narratives et diplomatiques vont faire leur apparition : elles nous permettront, dans la deuxième partie de ce travail, de nous intéresser aux différents seigneurs qui se sont succédés dans la région.

⁴⁶ Les fédérés sont des peuples germaniques qui ont contracté avec les Romains un traité de paix (*foedus*). A. BARENTSEN, Les vestiges de l'enceinte villageoise de Vieuxville, dans *De la Meuse à l'Ardenne*, t. 1, 1985, p. 12.

⁴⁷ J. LECERF, *op. cit.*, p. 63 ; J. ALÉNUS-LECERF, *op. cit.*, p. 68 ; J. ALÉNUS-LECERF, Le cimetière de Vieuxville. 4^e campagne de fouilles, dans *Archaeologia Belgica*, t. 258, 1984, p. 89-93.

⁴⁸ J. ALÉNUS-LECERF, Le cimetière mérovingien de Hamoir, dans *Archaeologia Belgica*, t. 201, 1978, p. 79.

Chapitre V : les témoins du Moyen Age : quelques sources monumentales de la région de Durbuy

1. Un passé bien présent

Les sources monumentales se rencontrent en grand nombre dans les environs de Durbuy. Elles nous rappellent constamment le passé de la région et présentent souvent un intérêt certain. Nous n'allons pas dans les pages qui vont suivre les passer toutes en revue, car elles ont déjà été largement étudiées. Nous nous contenterons d'en choisir quatre, qui représentent quatre aspects différents de la vie dans la Terre de Durbuy : l'aspect religieux avec l'église de Tohogne, l'aspect civil et judiciaire avec la Halle aux blés, l'aspect commercial avec le Mont-Saint-Rahy et enfin l'aspect militaire avec la tour d'Izier. Ces quatre sites illustrent également quatre formes d'architecture : leur description va nous permettre de donner un bref aperçu de ce qui pouvait se faire au Moyen Age.

2. L'église Saint-Martin de Tohogne¹

L'église de Tohogne occupe une place très importante dans l'histoire de la Terre de Durbuy et de sa structuration paroissiale². Elle se situe dans un village qui a connu très tôt l'évangélisation, dès le VIIe siècle. Le bâtiment, dédié à Saint-Martin, a été édifié au XIe siècle, vraisemblablement au milieu d'une ancienne villa gallo-romaine, dans le style roman-mosan primitif. Actuellement, seules les cinq travées des nefs sont romanes et appartiennent au XIe siècle, alors que la tour et le chœur datent du XVIIe. Cette église, qui est la plus grande église romane de la première moitié du XIe siècle en terres

¹ Sur cet édifice : *Le patrimoine monumental de la Belgique*, t. 7, *Province de Luxembourg, Arrondissement de Marche-en-Famenne*, Liège, 1979, p. 119-120 ; J.-L. JAVAUX, L'église St-Martin de Tohogne, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 124-128 ; F. BELLIN, *L'église romane de Tohogne*, s.l.n.d. ; J. ALENUS-LECERF, Sondages dans l'église Saint-Martin de Tohogne, dans *Archaeologia Belgica*, t. 186, 1976, p. 95-99.

² Nous développerons cet aspect ultérieurement car il s'agit ici de ne s'intéresser qu'au bâtiment et à son architecture.

luxembourgeoises, reflète bien les caractéristiques de son style, avec ses trois nefs situées entre un chœur plus bas à l'est et une tour plus haute à l'ouest. Extérieurement, cela se traduit par des niveaux qui se répartissent sur plusieurs étages. L'édifice est classé depuis le 10 mars 1948 ; il a subi divers travaux de restauration dans la deuxième moitié du XXe siècle.

Si la tour actuelle date du XVIIe siècle, elle a quand même conservé l'aspect massif et sévère de la tour originelle, qui servait de refuge aux villageois en cas de danger. Elle s'étend sur six niveaux, rez-de-chaussée compris, surmontés par une flèche de forme octogonale. Elle est percée par quatre meurtrières, quatre ouïes et par le portail servant actuellement d'entrée. Ce portail date du XIIIe siècle et ne se trouve à cet endroit que depuis la reconstruction de la tour.

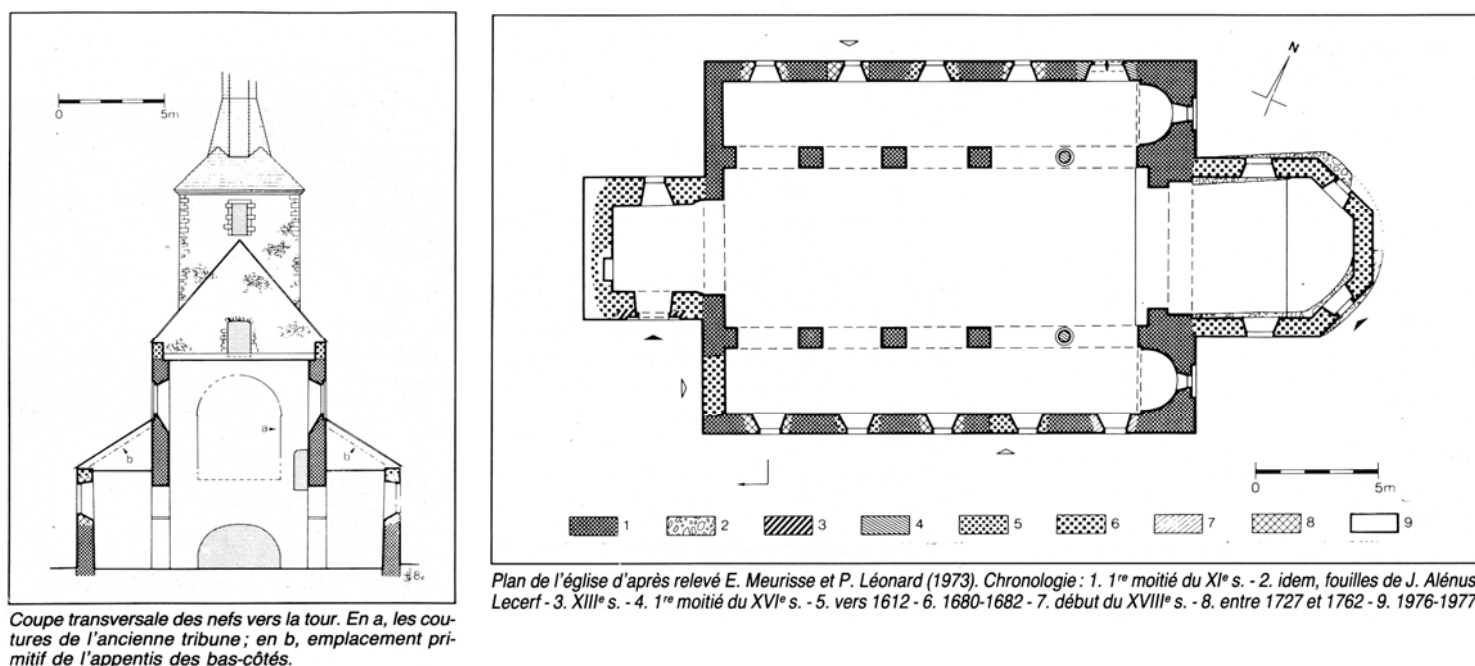
Les murs des nefs sont constitués de moellons irréguliers de calcaire, de grès et de « pierre d'avoine » scellés grâce à un mortier jaune-blanc très granuleux. L'extérieur de l'église était par le passé recouvert d'un crépi gris-jaune, dont il reste quelques traces sur les bas-côtés. La nef principale est divisée en cinq travées identiques, séparées par des arcades romanes en plein cintre qui s'appuient de chaque côté sur cinq piliers massifs et une colonne. Ses murs sont percés de cinq fenêtres hautes en plein cintre d'origine. Ils ont été légèrement rehaussés lors de la mise en place de la charpente en 1612. La toiture est en ardoises.

Les collatéraux se terminent à l'est par une absidiole empâtée (terminaison arrondie servant de pied à un mur), voûtée d'un cul-de-four (quart de sphère) et ajourée d'une fenêtre en plein cintre prise dans une arcade aveugle à l'extérieur. Ils comportent les vestiges de deux portes romanes : l'une dans le mur nord et l'autre dans le mur sud. Certaines irrégularités dans le moellonage du pignon ouest du collatéral sud laissent penser que le portail d'entrée du XIIIe siècle se trouvait à l'origine à cet endroit. Les fenêtres percées dans les collatéraux datent de trois époques différentes : XVIIe, XVIIIe et XVe siècle pour la cinquième fenêtre du collatéral nord qui est du style gothique flamboyant.

A l'intérieur, on ne rencontre ni chapiteaux, ni piliers sculptés mais uniquement les caractéristiques essentielles de l'art roman : arcs en plein cintre et piliers massifs. Le plafond est plat et planchéié en chêne depuis 1976. Lors des restaurations de 1975, on a découvert dans les nefs des peintures murales, cachées sous de nombreuses

couches de mortier et de chaux. Elles ont été partiellement dégagées. Le chœur date quant à lui du XVII^e siècle. Il se compose d'un *presbyterium* rectangulaire et d'un chevet polygonal (au niveau duquel une petite porte rend possible l'accès au cimetière). Il est éclairé par quatre fenêtres : deux grandes baies rectangulaires dans les murs nord et sud du *presbyterium*, et deux petites baies rectangulaires dans les pans nord-est et sud-est du chevet.

Figure I.5.1. : l'église romane de Tohogne³



3. La Halle aux blés⁴

L'ancienne halle de Durbuy est sans doute l'un des plus beaux monuments de la ville, facilement remarquable par son grand pignon à colombage. Elle apparaît pour la première fois dans les documents en 1380⁵, et est appelée « Halle » ou « Maison de

³ Illustrations tirées de F. BELLIN, *op. cit.*, p. 9, 11. Ces schémas sont également reproduits dans l'article de J.-L. JAVAUX. Nous présentons des photos de l'église en annexe.

⁴ F. PIROTTE et J. BERNARD, Durbuy : le château, la ville et la communauté des bourgeois, de 1500 à 1795, dans *A.I.A.L.*, t. 99, 1968, p. 191-195 ; H. D'OTREPPE, Durbuy. L'ancienne halle, rue du comte d'Ursel, n° 83-83b, dans *Le patrimoine majeur de Wallonie*, Liège, 1993, p. 365-367 ; H. D'OTREPPE, L'ancienne halle de Durbuy, dans *A l'abri des châteaux forts*, Wéris, 1995, p. 47-49 ; : *Le patrimoine monumental de la Belgique*, t. 7, Province de Luxembourg, Arrondissement de Marche-en-Famenne, Liège, 1979, p. 60-62.

⁵ Dans les comptes des receveurs : AGR, CC, 6209, f° 38 v° : « c'est l'overaige del bressine del halle de Durbuy ».

ville » jusqu'à la fin de l'Ancien Régime ; l'appellation « Halle aux blés » ou « Maison espagnole » est plus tardive⁶. L'origine exacte de ce bâtiment n'a jamais vraiment pu être déterminée : on sait qu'il a été longtemps le siège principal des activités judiciaires et administratives de la Terre de Durbuy, mais qu'était-il à l'époque de sa construction ? Un entrepôt de blé ? Un lieu de réunion avec salles d'enchères et de criée ? Malheureusement, nous ne possédons aucune source iconographique ancienne le concernant. Il faut donc s'en remettre entièrement à l'archéologie pour étudier l'édifice et ses évolutions successives.

La dendrochronologie a permis de dater le bâtiment actuel des environs de 1530. Celui-ci ne représente toutefois en terme de dimensions qu'une partie des bâtiments primitifs. Il semblerait en effet qu'à l'origine le niveau inférieur de la Halle était plus grand, ouvert au public et pouvait servir d'abri. Il a été ensuite fermé par une façade de maçonnerie qui pourrait dater de 1718 ou même d'avant. L'étage est quant à lui organisé selon un schéma à colombages très strict, sauf sur la gauche où le bâtiment est amputé par la maison voisine. L'encorbellement de la toiture est supporté par des consoles ornées de personnages symboliques (la Folie à gauche et la Sagesse à droite) et le sommet de la façade comporte un poinçon pendant qui représente une tête d'animal hybride (tenant à la fois du reptile et de l'équidé) : ces trois éléments sont les seuls vestiges de la ferme débordante qui précédait le pignon côté rue. Les façades occidentale et arrière sont en maçonnerie, alors qu'elles devaient être elles aussi en colombages à l'origine. Les grandes fenêtres que l'on peut voir sur la façade avant datent des travaux de 1756, tandis que celles des deux autres datent tantôt du XVIII^e siècle, tantôt de 1718.

Autrefois, la Halle aux blés appartenait aux châtelains de Durbuy. Jusqu'il y a peu, ils la louaient à des particuliers. Aujourd'hui, le bâtiment est propriété de la ville de Durbuy : il a d'ailleurs abrité pendant quelques années le Syndicat d'Initiative avant que celui-ci ne soit déplacé. Actuellement, il n'est pas occupé et se trouve dans un état assez délabré⁷.

⁶ Selon F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 191 : « Sans doute lui donna-t-on ce nom de Halle aux Blés tardivement parce qu'on se souvenait que les manants venaient devant cette construction percevoir les miches qui leurs étaient dues quand ils apportaient les dîmes, mais le blé était la plupart du temps entreposé ailleurs, dans les greniers du seigneur. »

⁷ Les photos de la Halle aux blés sont exposées en annexe.

4. Le Mont-Saint-Rahy⁸

Mont-Saint-Rahy est un village aujourd'hui abandonné, situé à égale distance entre Bomal, Vieuxville et Juzaine dans un endroit boisé dominant la vallée de l'Ourthe⁸. On peut encore y voir la chapelle dite « de Saint-Rahy » (construite au XIXe siècle) ainsi que diverses substructions mises au jour par les différentes fouilles qui se sont succédées depuis 1928. Il semblerait que le site ait été fréquenté depuis des époques lointaines (on y a notamment découvert du matériel néolithique), mais il faut cependant attendre 1133⁹ pour voir apparaître l'endroit dans un document. Au Moyen Age, le village fait partie de la seigneurie foncière de Petit-Bomal, dont il est le centre paroissial durant plusieurs siècles (le curé y avait sa résidence près de l'édifice religieux). Son église, construite par des moines de Stavelot-Malmedy et placée sous le patronat de saint Denis¹⁰, est très tôt l'objet d'un pèlerinage : on s'y rend pour soigner les enfants souffrant de « langueur traînante » (sorte de rachitisme). La popularité de saint Rahy va vite attirer de nombreuses foules et contribuer au développement du village. Cet essor sera également favorisé par la foire annuelle¹¹ qui se tient à la Saint-Denis, jour de dédicace de l'église. Il faut savoir qu'au Moyen Age pèlerinage et foire vont très souvent de pair car il faut pouvoir loger, nourrir, vêtir, soigner et divertir les pèlerins. De par sa situation à la limite du Pays de Liège, de la Principauté de Stavelot-Malmedy et du Duché de Luxembourg, la foire attire rapidement des gens de tous horizons. Mais de tels rassemblements ne se font pas sans incidents : violences, trafics, rixes, bagarres sont

⁸ Sur le Mont-Saint-Rahy : A. BAIJOT, *Le Mont-Saint-Rahy : la mémoire du sol, fascicule 1*, Wéris, 1992 ; A. BAIJOT, *Mont-Saint-Rahy : les fouilles*, Wéris, 1992 ; P. NEUVILLE-GHISLAIN, Le Mont-St-Rahy, un centre de pèlerinage populaire au Moyen Age, dans *Terre de Durbuy*, t. 42, 1992, p. 47-52 ; J. YERNAUX, Mont-Saint-Rahy lez-Bomal sur Ourthe, dans *B.I.A.L.*, t. 71, 1955-1956, p. 209-231 ; J. DECKERS, Un village déserté de la vallée de l'Ourthe : Mont-Saint-Rahy-Lez-Bomal, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 87-89 ; C. CHARLIER, La fouille du Mont Saint-Rahy, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 89-93.

⁹ Cfr. J. HALKIN et C.G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. 319-320 : le terme apparaît dans un acte où Wibald, abbé de Stavelot, déclare à Hériband de Logne et à ses successeurs dans la garde du château de Logne qu'ils n'auront plus la collation de Logne et de Mont-Saint-Rahy (*in Monte Sancti Rainheri*) mais seulement le droit de présentation à ces bénéfices.

¹⁰ C'est bien saint Denis qui est à l'origine le patron du lieu ; saint Rahy est inconnu au martyrologue chrétien et à très certainement été créé par les croyances populaires : A. BAIJOT, *Le Mont-Saint-Rahy : la mémoire du sol, fascicule 1*, Wéris, 1992, p. 28.

¹¹ Sur les foires, voir D. GRUSELIN-LECLERCQ, Les Marchés en Ardenne du IXe au XIIIe siècle : Bastogne, Logne, Saint-Hubert et Stavelot, dans *Glain et Salm Haute-Ardenne*, 8, 1978, p. 47-56 ; L. MARQUET, Les foires de la Principauté de Stavelot-Malmedy, dans *Folklore Stavelot-Malmedy-St-Vith*, t. 51, 1987, p. 5-10.

monnaie courante. C'est d'ailleurs en raison des troubles qui s'y produisaient que la foire du Mont-Saint-Rahy sera supprimée en 1289¹².

L'existence d'un village au Mont-Saint-Rahy n'est attestée par aucun document contemporain, mais on peut raisonnablement penser que la foire et le pèlerinage ne se tenaient pas au milieu de nulle part : des habitations devaient certainement être présentes autour du lieu de culte. On sait en tout cas qu'après la suppression de la foire le site est entré dans une période de déclin irréversible, sans pour autant disparaître tout de suite. On peut penser que les habitants l'ont abandonné pour les villages voisins des vallées dès le XIV^e siècle.

Les différentes campagnes de fouilles ont permis de préciser le plan de l'église et de discerner plusieurs stades dans son évolution. Aux alentours du Xe siècle, une petite communauté s'installe sur le plateau du Mont-Saint-Rahy. Elle choisit d'enterrer ses morts le long du principal axe routier qui parcourt le plateau. C'est à cet endroit qu'est implanté le premier édifice perceptible, que nous ne connaissons que de manière fragmentaire. Cet édifice pourrait dater du milieu du Xe siècle et se situer dans le cadre du développement de l'architecture mosane. L'influence mosane va s'accroître avec la construction d'une tour massive (traduisant la vocation défensive de l'édifice), qui va modifier complètement la partie occidentale de l'église. Le bâtiment primitif va ensuite connaître de nombreux remaniements au cours des XIV^e et XV^e siècles : démolition des collatéraux, construction d'une abside semi-circulaire venant se greffer sur le chœur à l'est, installation d'un pavement en grès, ... Mais les modifications cesseront au XVI^e siècle : le déplacement du centre paroissial vers la vallée sera lourd de conséquences : la démolition de la tour, du porche, la suppression de la partie occidentale de la nef, tout cela montre que l'espace réservé aux fidèles est désormais réduit et laisse l'église dans un état que les premières fouilles permettront d'entrevoir¹³.

A côté des fouilles de l'église, celles du cimetière se sont également révélées riches d'informations : forme des tombes, squelettes, matériel funéraire, monnaies, profondeur d'inhumation, orientation, disposition spatiale peuvent nous apporter des éléments intéressants. On constate par exemple que la concentration d'enfants morts-nés

¹² Nous développerons ces événements dans la partie consacrée aux seigneurs de Durbuy.

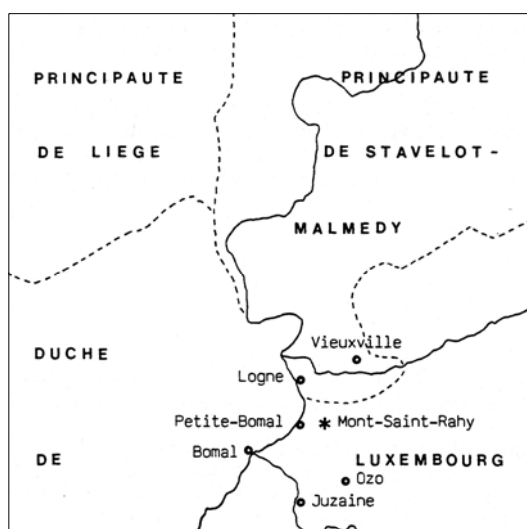
¹³ Sur l'église : A. BAIJOT, L'église disparue du Mont-Saint-Rahy (Bomal), dans *Terre de Durbuy*, t. 63, 1997, p. 41-59.

ou morts en bas âge est très importante : cela semble confirmer que des enfants malades ont fréquenté l'endroit, très certainement lors du pèlerinage de la Saint-Denis.

En contrebas de l'église, les fouilles ont permis de mettre au jour les vestiges d'un bâtiment imposant, organisé selon un plan en U autour d'une cour intérieure fermée sur le quatrième côté par un mur. La présence d'un four circulaire, de deux caves et d'une vidange destinée à recevoir les restes de chauffe et de cuisine évoquent une organisation communautaire de la vie domestique et de l'activité économique. Ces données ont amené André Baijot à émettre l'hypothèse suivante : le pèlerinage et ses retombées économiques pourraient être à l'origine de la création d'un établissement monastique, destiné à accueillir et à encadrer les pèlerins¹⁴.

Pour terminer l'inventaire des vestiges mis au jour par les fouilles, nous pouvons mentionner le four à chaux découvert à l'ouest du bâtiment en U ou encore la cabane à fond excavé située à proximité. Des traces d'une activité métallurgique ont aussi été relevées.

Figure I.5.2. : situation du Mont-Saint-Rahy¹⁵



¹⁴ A. BAIJOT, *Mont-Saint-Rahy : les fouilles*, Wéris, 1992, p. 37. A. Baijot a revu cette hypothèse : il pense aujourd'hui que ce bâtiment devait être la maison forte des seigneurs de Petit-Bomal, et ce pour plusieurs raisons : - la situation stratégique : à cette époque, une demeure édifiée sur des hauteurs est un gage de sécurité.

- la nature de l'édifice : c'est un bâtiment important de plus ou moins 400 mètres carrés qui possède des murs très épais. Il est possible que l'on retrouve à proximité des fossés de défense, comblés par les travaux agricoles (hypothèse à vérifier par de nouvelles fouilles)
- la proximité du réseau routier, qui a pu déterminer les seigneurs à s'installer à cet endroit.

Il faudrait donc de nouvelles fouilles pour déterminer la nature exacte de ce bâtiment. Il se peut également qu'il ait d'abord servi d'habitation seigneuriale, qu'il ait été abandonné par la suite et repris alors pour servir d'*hospitium* aux pèlerins. (toutes ces informations ont été récoltées lors d'un entretien avec André Baijot).

¹⁵ Illustration extraite de A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 12.

5. La tour d'Izier

Nous aurions pu nous intéresser au château et à l'enceinte de la ville de Durbuy, mais nous ne le ferons pas : le sujet a déjà été largement traité¹⁶. De plus, les vestiges médiévaux ont quasiment tous disparu, le château ayant subi de nombreuses transformations au cours des siècles. Les derniers aménagements datent ainsi de la fin du XIX^e siècle ; ils reflètent bien l'esprit romantique qui était alors à la mode¹⁷. Parmi les différents bâtiments à vocation militaire de la Terre de Durbuy, nous avons donc choisi de décrire la tour d'Izier, qui, elle, a peu évolué depuis le Moyen Âge. Cette tour remplissait un rôle défensif extrêmement important car elle faisait partie des différents points d'appui qui renforçaient le château de Durbuy et qui contrôlaient l'accès à la ville, au même titre que les tours de Petite-Somme, de Wéris, de Soy, de Tour-Loheré, de Barvaux et les maisons fortes de Fisenne et Bomal¹⁸.

Située sur un plateau à proximité de Bomal, la seigneurie d'Izier n'appartenait pas au départ à la Terre de Durbuy : c'était en effet une seigneurie foncière annexe. Elle a été absorbée avec de nombreuses autres au moment de l'unification de la Terre au XV^e siècle. Le noyau de cette seigneurie était formé d'un château-ferme, d'un cimetière et d'une église¹⁹. La tour, habitation seigneuriale, est sans doute la construction la plus remarquable de l'ensemble²⁰. C'est un édifice presque carré (10 x 9,60 m) construit au XIV^e ou XV^e siècle en moellons calcaires. Il s'étend sur quatre niveaux et est recouvert par un toit d'ardoises à quatre pans. Sur la face nord, une tourelle d'escalier permet d'accéder aux différents niveaux. C'est essentiellement sur cette tourelle que se situent les éléments défensifs (fentes de tir et autres), ce qui est tout à fait normal puisque

¹⁶ Sur la ville de Durbuy : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 142-158 ; *Le patrimoine monumental de la Belgique*, t. 7, *Province de Luxembourg, Arrondissement de Marche-en-Famenne*, Liège, 1979, p. 58-60 ; J. BERNARD, Durbuy, ville et forteresse, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 139-141 ; S. JACQUEMIN, *La Terre de Durbuy à la fin du XIV^e siècle : une petite ville et une recette de domaine en Luxembourg*, mém. de licence inédit, Louvain-La-Neuve, 1990, p. 46. On ne connaît pas grand chose de l'aspect du château au Moyen Âge.

¹⁷ Nous présentons des photos du château en annexe.

¹⁸ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 129.

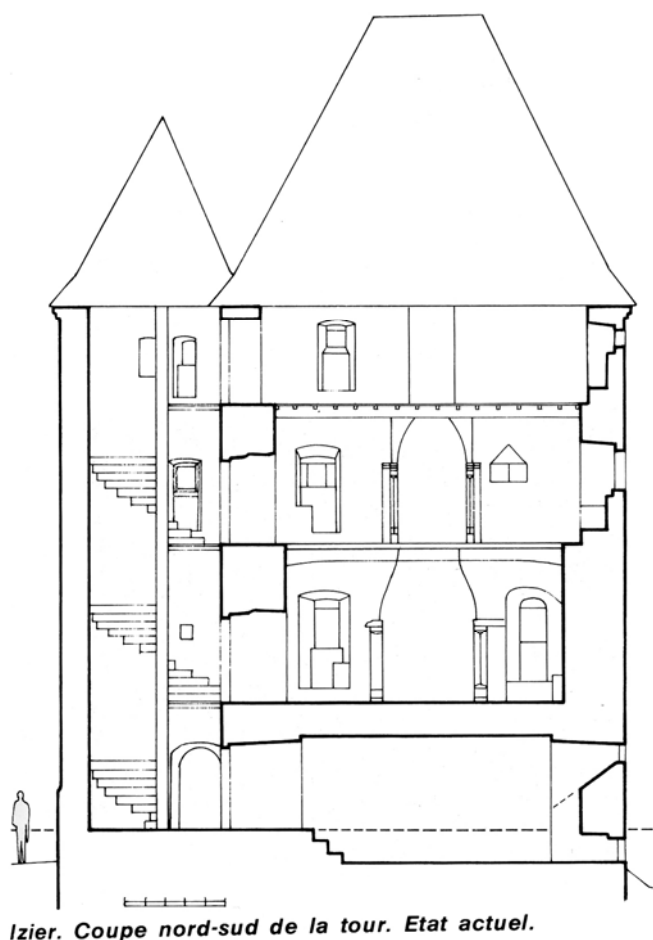
¹⁹ L'église primitive a aujourd'hui disparu : elle a été remplacée par un édifice néo-gothique construit à proximité. Le cimetière à quant à lui été abandonné au profit d'un autre, plus grand, situé en dehors du village.

²⁰ Sur la tour : A. TANGHE, La Tour d'Izier, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 154-159 ; *Le patrimoine monumental de la Belgique*, t. 7, *Province de Luxembourg, Arrondissement de Marche-en-Famenne*, Liège, 1979, p. 84-86 ; A. LEMEUNIER, Izier, dans *Le grand livre des châteaux de Belgique*, t. 1, Bruxelles, 1975, p. 156.

c'est par elle que l'on pénètre dans le bâtiment. Les différents niveaux sont éclairés par de petites fenêtres.. Chaque étage semble avoir une fonction bien précise : la cave voûtée permet la conservation des provisions, le premier niveau comporte une grande cuisine et une cheminée, le deuxième, plus luxueux, devait être réservé à la famille et aux visiteurs importants tandis que le troisième est plus simple et plus bas de plafond.

Cette tour correspond bien à la notion médiévale de l'habitation seigneuriale : c'est une construction dans laquelle on peut se réfugier et se protéger contre des agressions externes. Mais, par certains aspects, elle montre bien que nous sommes déjà à la fin du Moyen Age : l'absence d'obstacles extérieurs (fossé, ...) et la présence d'une tourelle d'escaliers plutôt que d'escaliers *intra muros* montrent qu'on a affaire à un bâtiment défensif plus « moderne ». Son aspect symbolique ne doit pas non plus être négligé : sa hauteur symbolise la supériorité sociale et le pouvoir de ses locataires tandis que ses matériaux en pierre montrent leur richesse et leur prestige.

Figure I.5.3. : la tour d'Izier²¹



²¹ Schéma extrait de A. TANGHE, *op. cit.*, p. 157.

Deuxième partie : Les seigneurs

L'histoire de la Terre de Durbuy aux VIIIe-Xe siècles est tout à fait obscure. Il faut en effet attendre la fin du XIe siècle pour voir apparaître des documents écrits la concernant. Ces premières sources se rattachent à deux personnages issus de familles prestigieuses : Régeline d'Ardenne-Verdun et son époux Albert II de Namur. Avant d'exposer les faits essentiels de leurs biographies et le rôle qu'ils ont pu jouer dans l'histoire de Durbuy, il est peut-être utile de revenir rapidement sur les origines de leurs familles respectives.

Chapitre Ier : la maison d'Ardenne-Verdun

La maison d'Ardenne-Verdun constitue avec la maison d'Ardenne-Bar et celle d'Ardenne-Luxembourg les trois principales branches de la maison d'Ardenne¹, dont l'histoire se confond à bien des égards avec celle de la Lotharingie². Les origines de la maison d'Ardenne sont mystérieuses et son extinction sera rapide. Le premier personnage connu qui s'y rattache est un certain Wigéric, comte palatin du roi de France Charles le Simple (898-923)³. Il appartient à une famille très puissante, de race royale, car sa seconde

¹ M. PARISSE, Généalogie de la Maison d'Ardenne, dans *La Maison d'Ardenne Xe-XIe siècles : actes des Journées Lotharingiennes 24-26 octobre 1980*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 95, 1981, p. 15.

² La Lotharingie est une entité territoriale issue du partage de l'empire carolingien de Louis le Pieux entre ses trois fils par le traité de Verdun de 843 : Louis le Germanique reçoit alors la *Francia Orientalis* (au-delà du Rhin), Charles le Chauve la *Francia Occidentalis* (limitée par le Rhône, la Saône, la Meuse et l'Escaut) et Lothaire la *Francia Media* (au milieu des deux autres territoires). En 855, Lothaire II, fils de Lothaire, reçoit le nord du royaume de son père : cette partie prend alors le nom de *Lotharii regnum*, plus tard *Lotharingia* : c'est la Lotharingie. Cette région va être la source de nombreux conflits entre la Francie et la Germanie, qui désirent toutes deux se l'approprier. Elle sera toutefois définitivement annexée aux duchés germaniques en 925. En 959, elle est divisée en duchés de Haute-Lotharingie (qui correspond plus ou moins à la province ecclésiastique de Trèves) et de Basse-Lotharingie (plus ou moins la province ecclésiastique de Cologne). On peut considérer que l'histoire de la Lotharingie se termine en 1047 : elle laisse alors la place à celle de la Lorraine pour la moitié sud et à celle des principautés tréviroises et belges pour la moitié nord : M. PARISSE, Lotharingie, dans *Dictionnaire Encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 2, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 912-913 ; H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 1, *Des origines au commencement du XIVe siècle*, 5^e éd., Bruxelles, 1929, p. 39-87.

³ Le 19 janvier 916, Charles le Simple réunit ses fidèles à la diète d'Herstal. Wigéric y tient un rôle important. C'est dans un diplôme royal daté de ce jour qu'il est nommé : « *Widricus, comes palatii* ». Cet acte n'est cependant pas le premier où l'on voit apparaître le nom de Wigéric : il est en effet cité dans une charte du 23 janvier 899 où Zwentibold le qualifie de *venerandus comes* : C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 1, Luxembourg, 1935, p. 147-148, 170-171. Notons bien, Wigéric est comte à l'époque où Charles le Simple appuie les nobles révoltés de Lotharingie pour tenter de déstabiliser le contrôle de la Germanie sur ces régions. Le fait que Zwentibold le qualifie de *venerandus comes* laisse penser que Wigéric n'a pas participé à ces révoltes.

épouse, Cunégonde, descend en ligne directe de Louis le Bègue, fils de Charles le Chauve (843-877)⁴. Leurs enfants sont à l'origine des différentes branches de la famille⁵.

La branche qui nous intéresse ici est donc celle d'Ardenne-Verdun. Elle a été fondée par Godefroid le Captif (petit-fils de Cunégonde), comte de Verdun dès 944 par la volonté de l'empereur Otton Ier. Godefroid est le parfait exemple du fonctionnaire impérial qui peut être nommé et révoqué par l'autorité souveraine. Il fait partie de ces aristocrates locaux que l'empereur élève au rang de comtes pour asseoir son pouvoir en Lotharingie et préserver celle-ci des incursions « françaises »⁶. Sa fidélité à l'empereur est sans limites : il a l'occasion au cours de sa vie de le prouver à maintes reprises, comme lors du siège de Verdun par le roi de France Lothaire en 985, au cours duquel il est fait prisonnier avec deux de ses fils (Frédéric et Adalbéron). Sa captivité durera deux ans⁷, avant qu'il ne recouvre la liberté en échange de biens importants prélevés notamment sur ceux de l'évêché de Verdun (géré par son fils Adalbéron). Cet élément est important car il montre que Godefroid, tout en étant un fonctionnaire fidèle, considère déjà son comté comme un bien patrimonial et non plus comme une terre d'Empire dont il doit préserver l'intégrité. Ce fait annonce déjà la montée en puissance des princes territoriaux au détriment du pouvoir central⁸. Godefroid le Captif était l'époux de Mathilde de Saxe, qui lui a donné au moins cinq fils : Godefroid, Frédéric, Herman, Adalbéron et Gozelon.

Frédéric, l'aîné, succède à son père : il apparaît avec le titre comtal dès 995 et est sans doute à cette époque associé au Captif, puisque celui-ci ne meurt qu'après 997.

⁴ J. GOEDERT, *La Formation Territoriale du Pays de Luxembourg depuis les origines jusqu'au milieu du XVe siècle. Exposition documentaire organisée par les Archives de l'Etat, septembre-octobre 1963*, Luxembourg, 1963, p. 30-32. Cunégonde a épousé en secondes noces le comte Ricuin de Verdun. La première épouse de Wigéric s'appelait quant à elle Eve.

⁵ Frédéric I sera à l'origine de la branche d'Ardenne-Bar ; Sigefroid sera le fondateur du futur comté de Luxembourg et le premier membre de la famille d'Ardenne-Luxembourg ; Gozlin sera le père de Godefroid le Captif, fondateur de la maison d'Ardenne-Verdun : M. PARISSE, , *Généalogie de la Maison d'Ardenne*, dans *La Maison d'Ardenne Xe-XIe siècles : actes des Journées Lotharingiennes 24-26 octobre 1980*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 95, 1981, p. 9-42 ; J. VANNERUS, La première dynastie luxembourgeoise, dans *R.B.P.H.*, t. 25, 1946-1947, p. 801-859. Sur Sigefroid : J. GOEDERT, *op. cit.*, p. 32-36 ; J. VANNERUS, Sigefroid, dans *B.N.B.*, t. 22, Bruxelles, 1914-1920, col. 394-435 ; P. MORAW, Luxembourg, dans *L.D.M.*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 28-33 (et plus spécialement les colonnes 28-29) .

⁶ G. DESPY, La fonction ducal en Lotharingie puis en Basse-Lotharingie de 900 à 1100, dans *Revue du Nord*, t. 48, 1966, p. 107 ; R. PETIT, La formation du pays de Luxembourg, dans *Anciens Pays et Assemblées d'Etats*, t. 5, 1953, p. 114.

⁷ Le surnom de « Captif » lui a été donné en référence à ces événements.

⁸ J.-P. EVRARD, Les comtes de Verdun aux Xe et XIe siècles, dans *La Maison d'Ardenne Xe-XIe siècles : actes des Journées Lotharingiennes 24-26 octobre 1980*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 95, 1981, p. 154-158 ; H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 79-80 ; M. PARISSE, *op. cit.*, p. 24 ; M. PARISSE, Gottfried der Gefangene, dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1601-1602.

Il ne conserve toutefois pas longtemps la dignité comtale car il entre en religion à l'abbaye de Sainte-Vanne (Verdun) aux environs de 1005 et doit dès lors abandonner son titre à son frère Godefroid⁹. Celui-ci obtient en plus le titre de duc de Basse-Lotharingie, qu'il conserve jusqu'à sa mort en 1023¹⁰. C'est alors son frère Gozelon qui lui succède ; il parvient même à être nommé à la fois duc de Basse et de Haute-Lotharingie. Cette concentration de pouvoir l'amène à se comporter en véritable prince territorial, préoccupé uniquement par son patrimoine. Il s'oppose notamment à l'empereur Conrad II, ce qui lui fait perdre son comté de Verdun. Ses fils Gozelon et Godefroid le Barbu se battent pour récupérer ces terres¹¹. Ces deux garçons n'étaient pas les seuls enfants de Gozelon. Il était en effet aussi le père de Mathilde, Frédéric (qui deviendra le pape Etienne IX), Uda et Régeline. Cette dernière nous intéresse particulièrement : c'est elle qui épouse Albert II de Namur et qui nous apporte les premières informations sur la région de Durbuy¹².

Régeline appartient donc à une famille très importante, qui détient le comté épiscopal de Verdun depuis 950. La position stratégique de ce territoire a amené les membres de la famille à remplir d'importantes fonctions pour le compte de l'empereur germanique : ils ont en effet détenu le titre de duc de Basse-Lotharinge pendant 88 ans et

⁹ J.-P. EVRARD, *op. cit.*, p. 158.

¹⁰ J.-P. EVRARD, *op. cit.*, p. 159 : Evrard présente Godefroid comme un duc de Haute-Lotharingie, alors que l'article de M. Parisse dans le même ouvrage spécifie bien que le titre de duc de Haute-Lotharingie est dans la maison d'Ardenne-Bar de Frédéric I (959-978) à Frédéric III (mort en 1033). A l'époque où vit Godefroid, c'est bien Frédéric III d'Ardenne-Bar qui est duc de Haute-Lotharingie. Ce n'est qu'à la mort de ce dernier que Gozelon récupère le titre. Tous les autres ouvrages que nous avons consultés vont dans ce sens : G. DESPY, Gottfried II., dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1598 ; M. PARISSE, Généalogie de la Maison d'Ardenne, dans *La Maison d'Ardenne Xe-XIe siècles : actes des Journées Lotharingiennes 24-26 octobre 1980*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 95, 1981, p. 9-42 ; M. PARISSE, Friedrich, dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 951-952 ; M. PARISSE, Friedrich I., dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 951 ; M. PARISSE, Friedrich II., dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 952 ; M. PARISSE, Dietrich I., dans *L.D.M.*, t. 3, Munich-Zurich, 1986, col. 1024 ; H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 82 ; H. TRIBOUT DE MOREMBERT, Bar, dans *Dictionnaire de biographie française*, t. 5, Paris, 1951, col. 104-107.

¹¹ H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 82-84 ; J.-P. EVRARD, *op. cit.*, p. 159-160 ; M. PARISSE, Gozelo, dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1616 ; G. DESPY, Gottfried III. der Bärtige, dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1601 ; M. PARISSE, Généalogie de la Maison d'Ardenne, dans *La Maison d'Ardenne Xe-XIe siècles : actes des Journées Lotharingiennes 24-26 octobre 1980*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 95, 1981, p. 30 ; A. WAUTERS, Gothelon I, dans *B.N.B.*, t. 8, Bruxelles, 1884-1885, col. 151-154.

¹² On la retrouve dans la généalogie de saint Arnulfe : « *Regelindis, soror Godefridi ducis et Ode, genuit Albertum comitem Namucensem* » : Genealogia ex stirpe sancti Arnulfi descendunt Mettensis, éd. I. HELLER, dans *M.G.H., SS.*, t. 25, Hanovre, 1880, p. 384. Elle est également citée par Gislebert de Mons : « *Filius quoque habuerat ipse Gosselo duas : Raelendem scilicet primam Namurcensem comitissam Alberto desponsatam...* » : GISLEBERT DE MONS, *Chronicon Hanoniense*, éd. L. VANDERKINDERE, Bruxelles, 1904, p. 9.

y ont même ajouté celui de duc de Haute-Lotharingie pendant 13 ans. Cette famille se caractérise par une piété très vive. Elle a bénéficié d'une excellente réputation¹³.

Chapitre II : la maison de Namur

On considère généralement que la maison de Namur a été fondée par Bérenger. Ce personnage est issu d'une famille prestigieuse : son grand-père, Evrard, était le fils d'un *missus dominici* de Charlemagne et sa grand-mère, Gisèle, était quant à elle la fille de l'empereur Louis le Pieux. Evrard et Gisèle eurent sept enfants, dont trois filles. L'une d'entre elles est probablement la mère de Bérenger. Celui-ci est mentionné pour la première fois en 907. Il est l'époux de la fille de Régnier au Long-Col, fille dont on ignore le nom, qui lui a vraisemblablement apporté en dot le *comitatus Lomacensis*¹. La dernière mention de ce personnage date de 937².

En 946, un comte Robert apparaît pour la première fois en possession du *Lomacensis*. Selon L. Vanderkindere, il serait né d'une des filles de Bérenger, qui serait mort sans héritier mâle³. Le nom de l'épouse de Robert n'est pas connu. On sait qu'il a eu quatre fils, dont Albert Ier⁴. Ce dernier est cité comme comte pour la première fois en 981. Son règne est assez obscur. C'est à partir de cette époque que les domaines épiscopaux commencent à échapper à la juridiction du comte du *Lomacensis* pour passer

¹³ M. PARISSE, , Généalogie de la Maison d'Ardenne, dans *La Maison d'Ardenne Xe-XIe siècles : actes des Journées Lotharingiennes 24-26 octobre 1980*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 95, 1981, p. 12.

¹ Le *Lomacensis* est en quelque sorte le comté primitif de Namur. A l'époque carolingienne, il forme avec la Hesbaye, le Condroz et l'Ardenne l'un des quatre grands *pagi* du diocèse de Liège. C'est une région fortement romanisée, qui est aux IXe-Xe siècles une contrée de riches propriétaires fonciers, ecclésiastiques et laïques. Tous les propriétaires laïques sont issus de grandes familles. Quant aux ecclésiastiques, on peut notamment les trouver dans les nombreux monastères implantés dans la région dès l'époque mérovingienne : Nivelles, Fosses, Aulne, Malonne, ... Au IXe siècle, le *Lomacensis* forme un seul comté mais il va connaître de nombreux dénombrements aux Xe et XIe siècles car depuis l'époque de Notger (972-1008) l'évêque de Liège exerce les droits régaliens dans les terres dépendant de son Eglise. Les terres qui appartenaient jusqu'alors au comte passent ainsi sous contrôle du prélat, qui peut profiter de sa puissance nouvelle pour étendre sa protection sur toute une série de grandes seigneuries. Cette protection se fait une fois de plus au détriment de celle du *comes Lomacensis*. Petit à petit, le comté va correspondre de moins en moins en étendue au *pagus* originel. Dès la fin du Xe siècle, il commence à prendre le nom de la résidence principale du comte : Namur : F. ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur de la première race (946-1196)*, Bruxelles, 1936, p. XV-XIX.

² F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. XX-XXVIII ; L. GENICOT, Namur, dans *L.D.M.*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 1011-1013 ; J. DE SAINT-GENOIS, Bérenger, dans *B.N.B.*, t. 2, Bruxelles, 1868, col. 174-175.

³ L. VANDERKINDERE, *La formation territoriale des principautés belges au Moyen Age*, t. 2, Bruxelles, 1902, p. 199.

⁴ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. XXIX-XXXVI ; H. PIRENNE, Robert Ier de Namur, dans *B.N.B.*, t. 19, Bruxelles, 1907, col. 479-480.

sous le contrôle de l'évêque de Liège⁵. Albert Ier a épousé Ermengarde, fille de Charles de France, et il en a eu deux fils : Robert II et Albert II⁶. Robert II, le fils aîné, succède à son père un peu avant 1011. Il meurt entre 1018 et 1031, année où son successeur Albert II apparaît pour la première fois dans un texte en qualité de comte de Namur. C'est cet Albert qui épouse Régeline⁷.

Régeline et Albert proviennent donc tous deux de familles importantes et puissantes dans leurs régions respectives. En évoquant brièvement les origines de celles-ci, nous avons planté le décor pour l'étude des différents seigneurs qui vont se succéder à la tête de la Terre de Durbuy jusqu'en 1471.

Chapitre III : Régeline et Albert II

Comme nous l'avons vu, Régeline était la fille de Gozelon. A la mort de celui-ci (1044), les biens patrimoniaux de la famille furent répartis entre les différents enfants. Régeline reçut la région de Durbuy, qu'elle apporta en dot à son mari Albert II. Ces terres jouissaient d'un statut particulier : elles formaient ce qu'on appelle un alleu (*allodium*, *alodium*, *alos*). L'alleu, du germanique *all-od*, « le bien entier », est une terre que l'on possède en pleine propriété. Il échappe dès lors au système féodal : son propriétaire n'a de comptes à rendre à personne, il n'est chargé d'aucun service, d'aucune redevance et n'est soumis à aucun pouvoir supérieur de justice et de police. L'alleu est donc un territoire qui n'a rien à voir avec les fiefs accordés de manière viagère par les seigneurs à leurs vassaux en échange de prestations administratives, militaires ou autres. Il reste généralement à l'intérieur d'une même famille et se partage à la mort du père ou de la mère entre les différents enfants, même féminins¹. Le fait que la région de Durbuy soit un

⁵ Voir note 1.

⁶ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. XXXVII-L ; J. BORGNET, Albert I, dans *B.N.B.*, t. 1, Bruxelles, 1866, col. 195-196.

⁷ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, L-LXXV ; H. PIRENNE, Robert II de Namur, dans *B.N.B.*, t. 19, Bruxelles, 1907, col. 480 ; J. BORGNET, Albert II, dans *B.N.B.*, t. 1, Bruxelles, 1866, col. 196-197.

¹ Sur l'alleu : J.-F. LEMARIGNIER, *La France médiévale : institutions et société*, Paris, 1970, p. 172-173 ; K.H. BURMEISTER, Allod, dans *L.D.M.*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 440-441 ; A. LUCHAIRE, *Manuel des institutions françaises*, Paris, 1892, p. 147-148 ; G.-J. NINANE, L'ancienne Terre de Durbuy et sa structuration paroissiale, dans *A.I.A.L.*, t. 99, 1968, p. 51-54. Nous avons également consulté N.FUSTEL DE COULANGES, *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France : l'alleu et le domaine rural*, Paris, 1889, p. 149-171

alleu est un élément très important. Cela lui confère une homogénéité et une unité qui vont contribuer à lui donner une originalité et une structure tout à fait particulières. Ainsi, nous aurons l'occasion de le voir par la suite, les évolutions seront beaucoup plus lentes qu'ailleurs, les habitudes seront tenaces et les mentalités seront toujours attachées aux droits d'usages qui accompagnent la vie à l'intérieur de la Terre depuis toujours.

Nous savons très peu de choses sur la façon dont Albert II a géré la région de Durbuy. Ce personnage, qui succède à son frère Robert à la tête du comté de Namur entre 1018 (dernière mention de Robert) et 1031 (première mention d'Albert)², a en tout cas été amené à intervenir en Lotharingie car son mariage avec Régeline le rattachait directement à la maison d'Ardenne-Verdun. On le vit ainsi prendre part à la lutte contre Eudes, comte de Champagne. Celui-ci, qui ne vivait pas en bons termes avec l'Empire germanique, envahit la Haute-Lotharingie en 1037. Le duc de Lotharingie Gozelon réunit alors une importante armée à laquelle se joignirent les troupes de l'évêque de Liège, de l'évêque de Metz et du comte de Namur. La confrontation eut lieu près de Bar-le-Duc et l'armée lotharingienne remporta une victoire écrasante. Eudes de Champagne fut tué au cours de la bataille³.

(certes vieilli mais contenant des éléments que nous avons retenus); J. FAVIER, *Dictionnaire de la France médiévale*, Paris, 1993, p. 7 ; P. RICHE, Alleu, dans *Dictionnaire des Francs : les temps mérovingiens*, Paris, 1996, p. 34 (ces deux dernières références sont peut-être d'une qualité inférieure à celles que nous avons citées en début de note, mais nous les mentionnons tout de même car elles nous ont servi lors de l'élaboration de notre texte) . Pour des généralités sur le système féodal : F.-L. GANSHOF, *Qu'est-ce que la féodalité ?*, Bruxelles, 1957 ; M. BLOCH, *La société féodale : les classes et le gouvernement des hommes*, Paris, 1949 ; R. BOUTRUCHE, *Seigneurie et féodalité. L'apogée (XIe-XIIIe siècle)*, Paris, 1970.

² On ne connaît aucune charte émanant directement de Robert II. Ce comte n'apparaît que dans un seul document diplomatique, daté de 1018, où l'empereur Henri II prend sous protection le monastère de Florennes. Cet acte est édité dans *M.G.H., DD.*, t. 3, Hanovre, 1900-1903, p. 493-497 ; voir aussi F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. LV. En 1031, Albert II prend part à un synode où l'évêque de Liège Réginard confirme la fondation et la dotation du chapitre de Saint-Barthélemy. Dans la charte qui transcrit la décision du prélat, on voit apparaître un *Albertum comitem de Namuco* en deuxième position sur la liste des témoins laïques, directement après Gozelon, duc de Lotharingie : A. MIRAEUS et J.-F. FOPPENS, *Opera Diplomatica et Historica*, t. 2, Bruxelles, 1723, p. 809-810 (nous n'avons pu trouver d'édition plus récente); F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. LVI.

³ Le chroniqueur liégeois Rupert de Saint-Laurent affirme qu'Albert II a été tué au cours de cette bataille. C'est totalement faux, car on sait qu'Albert est mort en 1063 ou 1064 : on conserve en effet une charte de 1070 datée de la septième année du règne de son successeur ; cela prouve que le comte est mort en 1063-1064. Cette charte est éditée dans *A.S.A.N.*, t. 5, 1857-1858, p. 428. Nous reviendrons sur ce document . En fait, le récit de Rupert, qui écrit au début du XIIe siècle, manque cruellement d'objectivité : il exagère le rôle de l'évêque de Liège Réginard et relègue au second plan l'action de Gozelon et de son fils Godefroid le Barbu. Cette version de la mort d'Albert II a été reprise vers 1180 par Renier de Saint-Laurent dans son ouvrage consacré à la vie de Réginard. On la retrouve souvent dans l'historiographie liégeoise : F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. LVIII ; Ruperti chronica sancti Laurentii Leodiensis, éd. W. WATTENBACH, dans *M.G.H., SS.*, t. 8, Hanovre, 1848, p. 272 ; Reineri monachi sancti Laurentii Leodiensis opera historica : Vita Reginardi episcopi Leodiensis, éd. W. ARNDT, dans *M.G.H., SS.*, t. 20, Hanovre, 1868, p. 577 ; S. BALAU, *Les sources de l'histoire de Liège au Moyen Age*, Bruxelles, 1903, p. 345, 351.

Le rôle qu'Albert II a pu jouer dans les révoltes qui ont secoué la Lotharingie de 1044 à 1049 est moins connu. L'insurrection avait été provoquée par le beau-frère d'Albert, Godefroid le Barbu, qui n'avait pas apprécié que l'empereur ne lui confie que l'administration de la Haute-Lotharingie, alors que son père Gozelon était duc de Haute et de Basse-Lotharingie. Le Barbu obtint l'appui des comtes de Hollande, de Hainaut, de Flandre et d'autres seigneurs mais il ne parvint pas à s'imposer car il trouva sur sa route différents évêques qui, directement concernés par le système de l'Eglise impériale, étaient de fidèles serviteurs de l'empereur. L'insurrection fut domptée en 1049 et Godefroid, dépouillé de ses hautes dignités, ne conserva que ses biens patrimoniaux. Albert ne semble pas avoir participé à ces événements. Il était même en bons termes avec l'évêque de Liège Wazon, l'un des plus fervents défenseurs de la cause impériale. Il n'a vraisemblablement pas pris part non plus aux nouvelles révoltes féodales qui traversèrent la Lotharingie de 1050 à 1056, mais ses rapports avec le successeur de Wazon, Théoduin, furent beaucoup plus tendus. Le prélat profita en effet de l'appui de l'empereur pour étendre sa suzeraineté sur deux seigneuries qui étaient jusque là sous contrôle du comte de Namur : la seigneurie de Florennes et la seigneurie de Hierges. Le comte compensa ces pertes par des acquisitions territoriales en dehors du *Lomacensis*, mais il n'apprécia pas l'attitude expansionniste de Théoduin et il y eut de sérieux différends entre les deux hommes.

En ce qui concerne l'histoire de Namur, l'élément marquant du règne d'Albert II est la fondation du chapitre de Saint-Aubain vers 1047. On pouvait déjà trouver la collégiale Notre-Dame dans la ville, mais cette église appartenait à l'évêque de Liège et le comte n'en était que l'avoué. Il voulut créer une collégiale dont il serait le maître incontesté. Il fit donc édifier une nouvelle église, qu'il dota richement⁴.

Voilà les faits essentiels du règne d'Albert II. Mais quelle a été son action à l'intérieur de la Terre de Durbuy ? Malheureusement, les sources sont quasiment inexistantes à ce sujet. Nous savons juste qu'Albert et Régeline pourraient avoir détaché le ban d'Ouffet de l'alleu de Durbuy pour le confier à l'Eglise de Liège. C'est ce que

⁴ Sur la collégiale de Saint-Aubain : N.-J. AIGRET, *Histoire de l'église et du chapitre de Saint-Aubain à Namur*, Namur, 1881 (ouvrage certes assez ancien mais qui comporte tout de même bon nombre d'informations utiles). On conserve une courte chronique sur la fondation et les premières années de Saint-Aubain. Elle date de peu après 1067 et a été publiée sous le titre *Fundatio ecclesiae S. Albani Namucensis*, éd. O. HOLDER-EGGER, dans *M.G.H., SS.*, t. 152, Hanovre, 1888, p. 962-964 ; F. ROUSSEAU, *op.cit.*, p. LIX note 2 ; S. BALAU, *op.cit.*, p. 238-240.

signale en tout cas un acte du XVI^e siècle relatif aux privilèges d'Ouffet : « ... *c'est choese vraie et notoire comme ceux du ban d'Ouffet furent donnés à Dieu et à Monsieur saint Lambert en franchise et en maniemment si comme il appert par les chartes du comte Albert et de la comtesse Rolenza* ». Les chartes citées dans cet extrait sont introuvables et doivent dater d'entre 1044 et 1064⁵. Le ban d'Ouffet n'était pas un territoire important et il manquait quelque peu de cohésion avec le reste de l'alleu. En s'en séparant, Régeline et Albert II n'ont porté aucun préjudice au futur comté de Durbuy⁶.

Albert II meurt en 1063 ou 1064⁷ et est enterré à Saint-Aubain où sa veuve, qui le rejoindra quelques années plus tard, fait élever un mausolée en son honneur⁸. Il laisse deux fils : Albert, l'aîné, lui succède dans le Namurois ; Henri, le second, reçoit pour sa part en apanage l'alleu de Durbuy, qui devient dès lors un comté. Il est le fondateur de la branche cadette dite de Durbuy⁹.

⁵ Cet acte a été publié par E. SCHOOLMEESTERS, Documents concernant l'église et le village d'Ouffet, dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. 17, 1881, p. 71 et 92. Voir aussi G.-J. NINANE, *op. cit.*, p.53 ; F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. LXVIII et 74. Il est vrai qu'il y a un écart chronologique très important entre les chartes du XI^e siècle et leur mention dans un document du XVI^e, mais Rousseau et Ninane ont repris cette information et lui ont accordé une pleine confiance ; Rousseau reproduit même une partie de la charte du XVI^e siècle dans son *recueil*. Nous considérons pour notre part cette information comme étant valable.

⁶ G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 53-54.

⁷ On possède en effet une charte de l'année 1070 datée de la septième année du règne d'Albert III (« ... *Alberti autem Namucensis comitis principatus anno septimo* ») éditée dans *A.S.A.N.*, t. 5, 1857-1858, p. 428.

Nous avons consulté plusieurs ouvrages concernant Albert II. Le plus intéressant est sans conteste celui de F. ROUSSEAU (*op. cit.*), où la vie du comte est étudiée dans les pages LVI-LXXV. Le travail de G.-J. NINANE (*op. cit.*, p. 51-54.) est lui aussi de qualité. D'autres sont beaucoup moins précis : c'est le cas de l'ouvrage de S.P. ERNST, *Des comtes de Durbuy et de La Roche aux XI^e et XII^e siècles*, Liège, 1836, p. 7-8, qui est vieilli ou encore des pages de J. BORNET, *Histoire du comté de Namur*, Bruxelles, s.d., p. 23-25, sur le règne d'Albert II, où de nombreuses erreurs apparaissent. Quant aux ouvrages plus anciens, ils comportent eux aussi bon nombre de confusions et d'inexactitudes : citons par exemple J. BERTHOLET, *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et comté de Chiny*, t. 3, Luxembourg, 1742, p. XIII-XIV et 302-303 et P. DE CROONENDAEL, *Cronique contenant l'estat ancien et moderne du pays et conté de Namur*, éd. Cte DE LIMMINGHE, t. 1, Bruxelles, 1878, p. 117-137 (Croonendael attribue par exemple la majeure partie des faits d'Albert III à son père Albert II).

⁸ Sur la sépulture d'Albert II, voir H. KOCKEROLS, Les tombes présumées des comtes de Namur Albert II († 1063/1064) et Albert III († 1102) à l'ancienne collégiale de Saint-Aubain d'après deux dessins du 18^e siècle, dans *Bulletin de la Société Royale « Le Vieux-Liège »*, t. 293, avril-juin 2001, p. 162-168 ; H. KOCKEROLS, *Monuments funéraires en pays mosan. Arrondissement de Namur. Tombes et épitaphes 1000-1800*, Malonne, 2001, p. 79.

⁹ « *Albertus genuit Albertum qui nunc est, et fratrem eius Henricum comitem de Durboio* » : *Genealogia comitum Buloniensium*, éd. L.-C. BETHMANN, dans *M.G.H., SS.*, t. 9, Hanovre, 1851, p. 300-301. L'apanage, du latin médiéval « *apanare* », « donner de quoi vivre », désigne les biens donnés aux fils puînés et aux filles en échange de leur renonciation à l'héritage paternel : J. LE GOFF, Apanage, dans *Dictionnaire du Moyen Age : histoire et société*, Paris, 1997, p. 78-82 ; L. MAKSIMOVIC, Apanage, dans *L.D.M.*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 741-742.

Chapitre IV : les trois comtes de Durbuy de la maison de Namur

1. Henri Ier

On peut raisonnablement se demander pourquoi la région de Durbuy a été dénommée « comté » à la mort d'Albert II. C'était en effet un alleu, et non une terre d'Empire : il aurait été absurde que son propriétaire renonce à tous ses avantages pour se placer sous la suzeraineté de l'empereur. En fait, le titre de « comte » est intimement lié à la personnalité d'Henri Ier de Durbuy. Celui-ci est un personnage important, qui apparaît comme le bras droit de son frère Albert III. La gestion de son territoire est semblable en de nombreux points à celle du comté de Namur : on y suit par exemple la « loi de Namur ». Dès lors, en gardant ces éléments à l'esprit, on peut penser que le titre de « comte » attribué à Henri était surtout honorifique et servait avant tout à montrer qu'il pouvait être considéré comme l'*alter ego* de son frère, le comte de Namur¹.

La première mention d'Henri de Durbuy date de 1067. Tout au long de sa vie, on le retrouvera souvent cité dans les actes diplomatiques directement après son frère, qui reste tout de même un personnage plus important que lui². En 1076, Albert devient en

¹ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXXVI ; G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 56 ; J. BORGNET et S. BORMANS, *Cartulaire de la commune de Namur*, t. 1, Namur, s.d., p. CXIII.

² Le 30 août 1067, le duc de Lotharingie, Frédéric, cède l'alleu de Sprimont à l'abbaye de Stavelot-Malmedy. Albert III apparaît dans l'acte en tant qu'avoué du monastère. Son frère est cité directement après lui : « *Cujus traditionis testes hii sunt : Albertus comes de Namuco et frater eius Heinricus* ». Cet acte est antidaté. Il semblerait qu'il ait été rédigé plutôt vers 1085 : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. 236-239. Henri est en tout cas cité de manière certaine en 1068, dans un acte où l'évêque de Liège Théoduin autorise les brasseurs de Huy à se procurer où bon leur semble le *pigmentum* nécessaire à la fabrication de la cervoise, l'eau de cette ville n'étant pas propre à cet usage. Dans les témoins, on voit ainsi apparaître : « *Comes albertus. Frater que eius henricus* » : E. SCHOOLMEESTERS et S. BORMANS, Notice d'un cartulaire de l'ancienne église collégiale et archidiaconale de Notre-Dame, à Huy, dans *B.C.R.H.*, 4^e série, t. 1, 1873, p. 98-100. Voici quelques autres documents diplomatiques où le comte de Durbuy est cité : on le voit apparaître comme témoin dans une charte de 1078 relative à la collégiale Saint-Barthélemy, dont il est l'avoué : « *Suscepit vero hanc traditionem qui tunc advocatus erat comes Henricus de Dolbui castello* » : J. PAQUAY, *La collégiale Saint-Barthélemy à Liège : inventaire analytique des chartes*, Liège, 1935, p. 94. Cet acte est important, car il est le premier où le toponyme *Dolbui* apparaît (voir chapitre sur la toponymie). On remarquera également qu'il n'est fait aucune distinction entre la ville de Durbuy et sa forteresse. Henri est aussi cité *comes Heinricus de Durbuy* dans un acte de 1084 relatif à l'alleu de Donceel, que nous énoncerons plus loin : J. DE CHESTRET DE HANEFFE, La terre franche de Haneffe et ses dépendances, dans *B.I.A.L.*, t. 38, 1908, p. 114-117. Il est également présent en tant que témoin dans des chartes de 1082 et 1087 par lesquelles l'évêque de Liège donne à l'abbaye de Saint-Hubert ses alleux de Bras et de Grupont : « *Signum Alberti comitis. Signum Henrici frater eius* » : G. KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne*, t. 1, Bruxelles, 1903, p. 56-57 ; 69-72. Enfin, il apparaît aussi dans un diplôme d'Henri IV en faveur de l'abbaye de Saint-Airy de Verdun daté du 5 avril 1089 : « *praesentibus... comitibus Namurcensi Alberto et fratre eius*

effet l'un des hommes les plus puissants de Lotharingie. Cette année là, le duc Godefroid le Bossu meurt sans héritier, non sans avoir désigné comme successeur un fils de sa sœur Ide et du comte de Boulogne Eustache II, le jeune Godefroid qui sera connu plus tard sous le nom de Godefroid de Bouillon. Mais l'empereur Henri IV ne l'entend pas de cette oreille : le Boulonnais est situé dans le royaume de France, sous la mouvance du comte de Flandre et le souverain préfère que la dignité ducale reste aux mains d'un Lotharingien. Pour cette raison, il donne le titre de duc de Basse-Lotharingie à son propre fils Conrad, âgé de deux ans à peine, et élève Albert III au rang de vice-duc. Fort de sa nouvelle puissance, Albert nourrit de grandes ambitions : en tant que fils de Régeline d'Ardenne-Verdun, il réclame la succession des fiefs et alleux de Godefroid le Bossu³. Soutenu par la veuve de ce dernier, Mathilde de Toscane, il entre en compétition avec Godefroid de Bouillon. Pour calmer la situation, Henri IV tranche : il nomme Godefroid marquis d'Anvers et accorde à Albert l'avouerie de l'abbaye de Stavelot-Malmedy, l'un des établissements ecclésiastiques les plus riches de Basse-Lotharingie. Cette acquisition permet au comte de Namur d'exercer désormais des droits dans les environs de l'alleu de son frère Henri de Durbuy, lui qui possède déjà dans la région le comté de Laroche, qui lui a été amené par sa femme Ide de Saxe. Les choses ne s'arrangent toutefois pas, car Albert essaye de mettre la main sur le Verdunois et sur les terres comprises entre la Chiers⁴ et Bouillon. Toutes ses tentatives se soldent par des échecs, dus en grande partie à l'opposition de l'évêque de Liège Henri de Verdun, apparenté à Godefroid le Bossu⁵.

Les hostilités entre Albert et Godefroid cessent en 1082, à l'époque de l'instauration de la Trêve de Dieu et du Tribunal de la Paix dans le diocèse de Liège. Albert III joue un rôle très important dans la création de ces institutions destinées à promouvoir la paix. Nous le savons notamment grâce à Gilles d'Orval, qui nous a laissé une liste des grands qui intervinrent dans l'acte constitutif de la Paix liégeoise : le comte

Henrico » : A. MIRAEUS et J.-F. FOPPENS, *Opera Diplomatica et Historica*, t. 1, Bruxelles, 1723, p. 164. Ces actes sont quelques exemples significatifs parmi d'autres. S.P. ERNST, *op. cit.*, p. 9 ; F. ROUSSEAU, *ibidem*. Sur la notion d'avoué : M. PARISSE, Avouerie, Avoué, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 160 ; R. LAPRAT, Avoué, Avouerie ecclésiastique, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 5, Paris, 1931, col. 1220-1241.

³ Godefroid le Bossu est fils de Godefroid le Barbu et neveu de Régeline. Albert III est son cousin.

⁴ Rivière de Lorraine, affluent de la Meuse.

⁵ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. LXXXIII-LXXXVII ; J. BORNET, *Histoire du comté de Namur*, Bruxelles, s.d., p. 25-27 ; J. BORNET, Albert III, dans *B.N.B.*, t. 1, Bruxelles, 1866, col. 197-199. Sur les liens de parenté de Godefroid le Bossu et Henri de Verdun : J.-L. KUPPER, *Liège et l'Eglise impériale XIe-XIIe siècles*, Paris, 1981, p. 135-138.

de Namur et son frère Henri y sont cités en première position⁶. Cette place de choix est très certainement liée à la fonction de vice-duc qu'Albert exerçait alors, fonction qui lui sera retirée en 1087 à l'avènement du fils d'Henri IV, Conrad. La charge de duc de Basse-Lotharingie sera alors vacante, et le souverain germanique décidera cette fois de l'attribuer à Godefroid de Bouillon. Ce choix n'entraînera pas de nouveaux conflits entre Albert et Godefroid. Ils vivront en bons termes jusqu'au départ en croisade du nouveau duc en 1096⁷.

Il semble qu'Henri de Durbuy a noué d'excellents contacts avec l'évêque de Liège Henri de Verdun. En 1084, le prélat le charge de réaliser, à Metz, l'acquisition de l'alleu de Donceel au profit de l'abbaye de Saint-Jacques à Liège. Cette terre, située dans le comté de Huy, était possédée par un certain Régnier de Briey, vassal de Mathilde de Toscane, cousine du comte de Durbuy⁸. Celle-ci, mise au ban de l'Empire en raison de sa position dans la Querelle des Investitures⁹, avait vu ses territoires vendus. Ce fut le cas pour l'alleu de Donceel, que l'évêque de Liège s'empressa d'acheter¹⁰. Les relations entre le comte de Durbuy et le successeur d'Henri de Verdun, Otbert, ont été beaucoup plus tendues : on peut parler de véritable haine entre les deux hommes. Même si Henri de

⁶ « ... quorum ista sunt nomina : Comes Namucensis et frater eius Henricus, comes palatinus, marchio, comes Conradus, comes Henricus de Lemburch, comes Henricus de Lache, comes Arnulphus de Los, comes de Loviniaco, comes Cono de Horri » : Aegidii Aureavallensis gesta episcoporum Leodiensium, éd. I. HELLER, dans *M.G.H., SS.*, t. 25, Hanovre, 1880, p. 90. On peut constater qu'Albert et Henri apparaissent avant le comte palatin, le marquis d'Anvers (c'est-à-dire Godefroid de Bouillon) et les comtes de Luxembourg, de Limbourg, de Laach, de Looz, de Louvain et de Montaigu-sur-Ourthe : F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. LXXXVIII. Sur la Paix de Dieu, voir A. JORIS, Observations sur la proclamation de la Trêve de Dieu à Liège à la fin du XI^e siècle, dans *Recueils de la Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions*, t. 14, 1961, p. 503-545 ; J.-L. KUPPER, *op. cit.*, p. 457-463 ; E. DE MOREAU, *Histoire de l'Eglise en Belgique des origines au début du XII^e siècle*, t. 1, Bruxelles, 1940, p. 348-349 ; H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 123-124.

⁷ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. LXXXVIII-LXXXIX.

⁸ Régeline de d'Ardenne-Verdun, la mère d'Henri de Durbuy, était la sœur du père de Godefroid le Bossu, qui avait épousé Mathilde de Toscane. Mathilde et Henri sont donc cousins.

⁹ Elle a en effet été de 1076 à 1115 la principale alliée des papes contre Henri IV, puis contre Henri V. C'est d'ailleurs dans son château, à Canossa, que l'empereur vient s'humilier devant Grégoire VII en 1077. Rappelons que la Querelle des Investitures concernait, comme son nom l'indique, l'investiture des ecclésiastiques par l'empereur, ce à quoi le pape s'opposait formellement : D. HAGERMANN, Mathilde von Tuszien, dans *L.D.M.*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 393-394 ; H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 1, *Des origines au commencement du XIV^e siècle*, 5^e éd., Bruxelles, 1929, p. 86.

¹⁰ Henri de Durbuy se rendit à Metz, où Albert de Briey, avoué de Régnier et fondé de pouvoir de Mathilde de Toscane, lui fit le transport de la terre en présence de Herman, évêque de Metz, et de nombreux autres personnages. Lorsqu'il revint à Liège, le comte de Durbuy se rendit à St-Jacques et transféra son droit au patron de l'église en présence d'Henri de Verdun, du comte de Looz, avoué de l'abbaye, et d'autres grands personnages : « *Facta est autem in urbe Metensium a predicto Alberto propter hoc quia longe positus a nostra in illius urbis vicinia commanebat, suscipiente illam Heinricho comite de Durbuy quam illuc miserat ad hoc ipsum... Predictus autem comes Heinrichus de Durbuy ipsam traditionem sancto Jacobo in ipsius ecclesia reddidit, offerens eam ad sacrosanctum altare, me quidem Heinricho episcopo presente* » : J. DE CHESTRET DE HANEFFE, La terre franche de Haneffe et ses dépendances, dans *B.I.A.L.*, t. 38, 1908, p. 91, 114-117. F. ROUSSEAU, *ibidem* ; G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 57-58.

Durbuy est cité aux côtés de son frère parmi les *principes imperii* qui assistèrent à un synode tenu à Liège en 1095 sur le comté de Brugeron¹¹, il n'a souscrit aucune charte d'Otbert et a soutenu les abbayes contre les prétentions de l'évêque. La chronique de Saint-Hubert nous apprend ainsi qu'Otbert avait décidé de fortifier le *castrum* de Mirwart, situé à proximité du monastère ardennais. Les moines étaient loin d'être ravis et ils tentèrent d'amener l'évêque à revenir sur sa décision. Celui-ci les négligea et ne tint pas compte de leurs demandes. Quelque temps après, Otbert fut capturé par Henri et emmené jusqu'à Durbuy sur un cheval tellement fougueux et féroce que l'évêque faillit y laisser la vie : il resta frappé d'infirmité et fut désormais incapable de se déplacer par ses propres moyens¹².

Après cette affaire, qui date de 1097, il n'est plus question d'Henri de Durbuy. Les circonstances de sa mort ne sont pas connues, de même que le lieu où il a été inhumé. Il est possible qu'il ait été enterré à Saint-Aubain, comme ses parents, ou alors à l'église de Tohogne, dont l'édification date, selon G.-J. Ninane, de son époque¹³. Le nom de son épouse est inconnu, mais F. Rousseau émet toutefois l'hypothèse suivante : il est possible qu'elle appartenait au lignage des comtes de Montaigu-sur-Ourthe, qui détenaient l'avouerie de Saint-Barthélemy avant qu'Henri ne la capte. Cette avouerie lui aurait alors été apportée en dot¹⁴.

2. Godefroid de Durbuy

¹¹ « ... ad hec dux ipse in primis, Albertus quoque Namucensis et Henricus Durboiensis » : *La chronique de Saint-Hubert dite Cantatorium*, éd. K. HANQUET, Bruxelles, 1906, p. 186. On remarquera que cette fois le comte de Namur est cité après le duc Godefroid de Bouillon, qui est devenu le premier personnage de Lotharingie. F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. XCI-XCII.

¹² « Otbertus captus est a comite Henrico, et Durboium usque deductus incitato equo et satis feroci, durissime et inhoneste collisus vix mortem erat » : *La chronique de Saint-Hubert dite Cantatorium*, éd. K. HANQUET, Bruxelles, s.d., p. 219. « Otbertus iste confractus fuit corpore et cophini bajulabatur subvectione » : *Annales Rodenses*, éd. G. H. PERTZ, dans *M.G.H.*, SS., t. 16, Hanovre, 1859, p. 692 ; J.-L. KUPPER, *Liège et l'Eglise impériale XIe-XIIe siècles*, Paris, 1981, p. 282 ; 296 ; J.-L. KUPPER, Otbert, dans *L.D.M.*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 1556 ; H. PIRENNE, Otbert, dans *B.N.B.*, t. 16, Bruxelles, 1901, col. 356-362. Sur Mirwart : A. MATTHYS, Les châteaux de Mirwart et de Sugny, centres de pouvoirs aux Xe et XIe siècles, dans *Villes et campagnes au Moyen Age : mélanges Georges Despy*, sous la dir. de J.-M. DUVOSQUEL et A. DIERKENS, Liège, 1991, p. 469-470 ; pour les périodes plus récentes : A. MARCHANDISSE, Mirwart, un *casus belli* entre Liège et Hainaut aux confins des XIIIe et XIVe siècles, dans *Actes du LIIIe Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique. 6^e Congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique (Congrès de Mons, 25-27. VIII. 2000)*, sous presse.

¹³ G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 59.

¹⁴ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXXVI-CXXVII.

On ignore presque tout du règne de Godefroid de Durbuy. Selon les *Généalogies de Foigny*, rédigées peu après 1160 par Robert d'Esch, allié de la famille de Durbuy, il serait un frère du comte de Namur et du comte de Laroche¹⁵. Or, comme le souligne Félix Rousseau, le comte de Laroche, Henri, était fils d'Albert III et frère de Godefroid, comte de Namur dès 1102. Comme il est peu probable que deux frères aient porté en même temps le même prénom, il convient d'admettre que Robert d'Esch s'est trompé et de supposer que Godefroid de Durbuy était le fils d'Henri I de Durbuy. Il serait alors le cousin et non le frère des comtes de Namur et de Laroche¹⁶.

On ne sait rien du rôle que Godefroid de Durbuy a joué dans les événements de son époque. La maison de Namur, à laquelle il se rattache, est alors encore très puissante, mais elle n'occupe plus les premiers rangs en Lotharingie : depuis 1106, c'est en effet la famille de Louvain qui détient la charge de duc de Basse-Lotharingie et qui s'impose comme un lignage incontournable dans la région. Malgré cela, les membres de la famille de Namur conservent des fonctions importantes : Godefroid, cousin de Godefroid de Durbuy, est comte de Namur ; Henri, un autre cousin, est comte de Laroche ; Frédéric, un troisième cousin, est élu évêque de Liège à la mort d'Otbert¹⁷.

Le nom de l'épouse de Godefroid de Durbuy est connu : il s'agit d'Alice (ou Adélaïde) de Grandpré, d'une grande famille de l'Argonne, fille du comte Hescelin et d'Ermentrude de Jeux. Elle lui donna trois enfants : Richard, qui fut archidiacre de Laon et de Verdun avant de devenir évêque de Verdun en 1163, Henri, qui succéda à son père dans le comté de Durbuy et Adélaïde, qui se fit religieuse¹⁸. Godefroid est mort avant 1124, car sa veuve est alors déjà remariée à Godefroid d'Esch, qui est cité dans un acte de

¹⁵ « ... comiti Godefrido de Durbuil, fratri comitis de Namuco et comitis de Rupe. » : *Genealogiae scriptoris Fusniacensis*, éd. G. WAITZ, dans *M.G.H., SS.*, t. 13, Hanovre, 1881, p. 256.

¹⁶ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXXVII. Voir les tableaux généalogiques que nous présentons en annexe.

¹⁷ J.-L. KUPPER, *Liège et l'Eglise impériale XIe-XIIe siècles*, Paris, 1981, p. 146-153 ; G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 60-61. Cette élection ne se déroula pas sans mal car l'archidiacre Alexandre convoitait lui aussi l'évêché. Ces dissensions entraînèrent un combat entre Godefroid de Namur, qui soutenait son frère, et les alliés d'Alexandre. Dans les *Gesta Abbatum Trudonensium*, éd. R. KOEPKE, dans *M.G.H., SS.*, t. 10, Hanovre, 1852, p. 299, on apprend qu'au cours de la bataille le comte de Namur dut faire face à la défection de nombreux chevaliers, même des siens : « *Frederici partes tuebatur frater eius comes Godefridus de Namuco cum suis sed non omnibus* ». Godefroid de Durbuy était-il présent à la bataille ? Si c'était le cas, est-il resté fidèle à son cousin ? Il est malheureusement impossible de le savoir.

¹⁸ Voici le passage des *Généalogies de Foigny* relatif à ce mariage. Nous l'avons déjà cité en partie : « *Veneranda Adelidis, germana dicti Henrici, nupsit comiti Godefrido de Durbuil, fratri comitis de Namuco et comitis de Rupe. De quo peperit Richardum Laudunensem atque Viridunensem archidiaconum, frater quoque eius Henricum et sororem eius Adelidem sanctimoniam* » : *Genealogiae scriptoris Fusniacensis*, éd. G. WAITZ, dans *M.G.H., SS.*, t. 13, Hanovre, 1881, p. 256.

cette année comme tuteur et nourricier (*nutricius*) d'Henri II de Durbuy¹⁹. Il repose dans l'église de Tohogne²⁰.

3. Henri II

Henri II était très jeune lorsqu'il hérita du comté de Durbuy : nous avons vu qu'il était *comes de Durbui adhuc puer* en 1124 et que c'est Godefroid d'Esch qui exerçait alors la mambournie²¹ dans le comté. Combien de temps cette situation a-t-elle duré ? Difficile à dire. Henri apparaît en tout cas seul, sans le titre de comte toutefois, dans un acte de 1134 daté de Thourout par lequel Thierry d'Alsace, comte de Flandre, règle un différend entre les moines de Saint-Martin de Tournai et un certain Hugo de Ramegnies²². Ces deux mentions sont malheureusement les seules que l'on possède du règne d'Henri II

¹⁹ « *Defuncto autem Godefrido de Durbuil, predicta Adelidis nupta Godefrido de Aissa...* » : *Genealogiae scriptoris Fusniacensis*, éd. G. WAITZ, dans *M.G.H., SS.*, t. 13, Hanovre, 1881, p. 256. Dans une charte faite à Stavelot en 1124, l'abbé Conon relate comment il a pu mettre fin aux longues contestations qui s'étaient élevées au sujet de l'église de Bra, donnée à l'abbaye en 1105. On peut y lire : « ... *presente Heinricho adhuc puero et nutricao ejus Godefrido de Asca sub cuius tutela erat et matre ejus pueri Adolide comitissa* », ou encore : « *Testes sunt... Godefridus de Asca et comes de Durbui Heinrichus adhuc puer* » : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. 291. Voir aussi J. VANNERUS, *Les anciens dynastes d'Esch-sur-la-Sûre*, dans *Ons Hemecht*, t. 11, 1905, p. 236-270, 304-310, 387-392, 434-442, 485-493, 532-540 ; F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXXVII-CXXVIII.

²⁰ G.-J. Ninane est très clair à ce sujet : les comptes des receveurs de la Terre de Durbuy montrent bien que Godefroid est inhumé là-bas. Dans les différentes redevances à payer, on trouve en effet chaque année des mentions du comte : « *Item, pour l'anniversaire le conte Godeffroy qui gist a Thohongne, ...* » : S. JACQUEMIN, *La Terre de Durbuy à la fin du XIVe siècle : une petite ville et une recette de domaine en Luxembourg*, mém. de licence inédit, Louvain-La-Neuve, 1990, p. 207 ; G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 62-63. Notons bien, les premiers historiens qui se sont intéressés à l'histoire de Durbuy ont souvent négligé Godefroid : c'est le cas de S.P. ERNST (*op. cit.*, p. 10-11), pour qui le successeur d'Henri I est Henri II, père d'Henri III. En réalité, les deux premiers Henri de Ernst sont une seule et même personne : il s'agit d'Henri I. Henri III est en fait Henri II, fils de Godefroid. On peut se demander pourquoi Ernst a dédoublé Henri en Henri I et Henri II. Peut-être qu'en voyant qu'apparaissait un comte Henri en bas âge en 1124, il a estimé que Henri I devait être trop vieux pour être son père. Comme il ne connaissait pas les *Généalogies de Foigny*, il n'a pas pu savoir que Godefroid s'intercalait entre les deux Henri. Il aurait donc ajouté un comte Henri entre les deux autres pour combler un vide chronologique.

²¹ Le terme « mambour » est synonyme de « tuteur », « protecteur », « administrateur ». Il est issu du germanique *munthoro* composé de *munth*, « bouche, parole », et de *beran*, « porter, soutenir ». On peut l'utiliser dans différentes circonstances. Ici, il désigne le tuteur d'une personne frappée d'une incapacité juridique liée à son âge, son sexe ou son état physique ou mental : A. MARCHANDISSE, *La vacance du siège épiscopal et la mambournie sede vacante à Liège aux XIIIe-XVe siècles*, dans *Sede vacante : La vacance du pouvoir dans l'Eglise du Moyen Age*, Bruxelles, 2001, p. 75 (*Centre de Recherches en histoire du droit et des institutions*, cahier n° 15) ; P. GODDING, *Le droit privé dans les Pays-Bas méridionaux du 12^e au 18^e siècle*, Bruxelles, 1987, p. 73-76, 78-83, 124-130, 289, 398-399 ; F. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, t. 5, New-York-Vaduz, 1961, p. 79-80.

²² Il est en effet cité dans les témoins : « *S. Henrici de Durbui* » : T. DE HEMPTINNE et A. VERHULST, *De oorkonden der graven Vlaanderen : regering van Diederik van de Elzas (Juli 1128-Januari 1168)*, Bruxelles, 1988, p. 54-55 ; A. D'HERBOMEZ, *Chartes de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai*, t. 1, Bruxelles, 1898, p. 54 ; F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXXVIII ; G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 64.

de Durbuy²³. On ne sait rien de sa femme et de ses enfants, mais on peut penser qu'il est mort sans héritier, car la Terre de Durbuy fit alors retour au comte de Namur, Henri l'Aveugle. Les relations de ce dernier avec le frère d'Henri II, Richard, archidiacre de Verdun, furent très tendues, à tel point que suite à une intervention de saint Bernard de Clervaux le conflit fut réglé par le pape Eugène III lui-même lors de son séjour à Trèves (29 novembre 1147-13 janvier 1148)²⁴. Les dissensions entre les deux hommes semblent avoir été d'ordre temporel : peut-être concernaient-elles la succession au comté de Durbuy ? Dans ce cas, Henri II de Durbuy serait mort vers 1147, très jeune. En 1151, la Terre de Durbuy était déjà administrée par Henri l'Aveugle, comme l'indique le fait que le château de Durbuy ait été incendié par l'évêque de Liège au cours d'une guerre contre le comte de Namur²⁵. Quoi qu'il en soit, Henri l'Aveugle cite Durbuy parmi ses comtés dans un acte de 1163²⁶.

De 1063/1064 à 1147, trois comtes se sont donc succédés dans la Terre de Durbuy, avant que la branche cadette de Durbuy ne s'éteigne. Leur règne aura été paisible, dans un comté dont on ignore l'étendue exacte²⁷.

²³ D'autres personnages « de Durbuy » apparaissent au XII^e siècle, mais ils n'appartiennent pas à la famille comtale. On trouve par exemple un Francon de Durbuy en 1113 (J. COSSE-DURLIN, *Cartulaire de Saint-Nicaise de Reims*, Paris, 1991, p. 226 ; O. DE GOURJAULT, Chartes inédites extraites du Cartulaire de Saint-Nicaise de Reims, dans *B.C.R.H.*, 4^e série, t. 10, 1882, p. 175 ; F. DE REIFFENBERG, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, t. 8, Bruxelles, 1848, p. 55) et un Garnier de Durbuy en 1161 (F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 40). Pour Félix Rousseau, ce sont des *milites* ou des *ministeriales*, voire des châtelains de Durbuy : F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXXVIII. Selon Verkooren (A. VERKOOREN, *Inventaire des chartes et cartulaires du Luxembourg (Comté puis Duché)*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 9), on peut rattacher à l'année 1148 un acte non daté par lequel le seigneur de Rochefort fait connaître un accord intervenu entre lui et le « comte de Laroche et de Durbuy ». Il n'y a rien à en tirer car ce document date en réalité du début du XIII^e siècle : G. ROLAND, Chartes namuroises inédites, dans *A.S.A.N.*, t. 24, 1900, p. 261-267.

²⁴ Acte édité dans C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 1, Luxembourg, 1935, p. 614-615.

²⁵ « 1151. Eodem anno castrum Deburnae deiecit et combussit. » : Annales Sancti Jacobi Leodiensis, éd. G.H. PERTZ, dans *M.G.H.*, SS., t. 16, Hanovre, 1859, p. 641.

²⁶ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 41-42. On peut en effet lire dans cet acte, dont nous reparlerons plus loin : « ... omnia allodia mea et omnes familias meas infra honores et comitatus de Namuco et de Rocha et de Lusceleburc et de Durbui... ».

²⁷ Nous avons utilisé essentiellement les pages de Rousseau (*op. cit.*, p. CXXVIII-CXXIX) pour rassembler ces différentes informations sur Henri II : le travail de G.-J. NINANE (*op. cit.*, p. 63-64) ne nous apprend en effet rien de plus et les auteurs anciens, comme nous l'avons souligné, ne nous ont pas laissé de travaux de qualité. Rousseau a semble-t-il rassemblé toutes les informations possibles sur le règne des trois comtes de Durbuy de la maison de Namur.

Chapitre V : Henri l'Aveugle¹

Henri, second fils du comte Godefroid de Namur et d'Ermesinde de Luxembourg, naît vers 1113. En 1136, à la mort de son cousin germain Conrad II, il entre en possession du comté de Luxembourg. Trois ans plus tard, il hérite du comté de Namur suite au décès de son père. Trois autres comtés viennent bientôt s'ajouter aux deux premiers : le comté de Longwy, qu'il reçoit de sa mère ; le comté de Durbuy, qui revient comme alleu dans les possessions de la maison de Namur suite à l'extinction de la branche cadette de Durbuy ; le comté de Laroche, enfin, qui lui revient comme fief en 1152-1153. Avec ses cinq comtés, Henri l'Aveugle est maître d'un territoire qui s'étend de la Moselle à la Meuse. De plus, il possède l'avouerie de trois établissements ecclésiastiques d'importance : Saint-Maximin de Trèves, Echternach et Stavelot-Malmedy. Il s'impose donc comme un des personnages les plus puissants de son époque, mais son règne n'a pas toujours été heureux : il s'est en effet souvent lancé à la moindre occasion dans des guerres dont l'issue ne lui a pas toujours été favorable. A cette époque, la Terre de Durbuy, en tant qu'alleu, garde une certaine autonomie car les liens qui l'unissent au comte de Namur ne sont que des liens personnels, mais elle va beaucoup souffrir tout au long de la deuxième moitié du XII^e siècle².

Les premières années du règne d'Henri l'Aveugle sont marquées par sa lutte contre l'Eglise impériale. En 1141, il profite de la situation de faiblesse dans laquelle se trouve alors l'évêque de Liège Albéron de Chiny pour envahir la principauté, qui est mise à sac et incendiée. Cette occupation ne dure toutefois pas car les deux hommes se

¹ Ce surnom, qui lui a été attribué dès le XIII^e siècle, ne doit pas être pris dans une acception morale, comme l'ont pensé certains auteurs. Henri était bel et bien aveugle à la fin de sa vie, après être resté longtemps borgne. Nous le savons notamment grâce à Gislebert de Mons : « ... *et cum duos oculos haberet quorum unius lumen a multis annis extinctum erat, alterius lumen Deo volente amisit ; itaque, toto oculorum lumine perduto, cecatus est.* » : GISLEBERT DE MONS, *Chronicon Hanoniense*, éd. L. VANDERKINDERE, Bruxelles, 1904, p. 145 ; F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXV.

² F. ROUSSEAU, *Henri l'Aveugle, Comte de Namur et de Luxembourg (1136-1196)*, Paris-Liège, 1921, p. 58-60 ; G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 65. A côté des troubles politiques, les habitants de nos régions durent également faire face aux famines qui apparurent en 1146 et 1151. La région de Durbuy n'a certainement pas été épargnée par ces difficultés, qui sont mentionnées dans de nombreuses sources narratives : Annales Fossenses, éd. G.H. PERTZ, dans *M.G.H., SS.*, t. 4, Hanovre, 1841, p. 31 ; Annales Laubienses, éd. G.H. PERTZ, dans *M.G.H., SS.*, t. 4, Hanovre, 1841, p. 23 ; Annales Floreffienses, éd. L.C. BETHMANN, dans *M.G.H., SS.*, t. 16, Hanovre, 1859, p. 624 ; Annales Sancti Jacobi Leodiensis, éd. G.H. PERTZ, dans *M.G.H., SS.*, t. 16, Hanovre, 1859, p. 641 ; Annales Rodenses, éd. G.H. PERTZ, dans *M.G.H., SS.*, t. 16, Hanovre, 1859, p. 719 ; Sigeberti Continuatio Gemblacensis, éd. L.C. BETHMANN, dans *M.G.H., SS.*, t. 6, Hanovre, 1844, p. 389.

réconcilient assez rapidement. En 1145, Henri de Leez succède à Albéron dans la dignité épiscopale et ses relations avec le comte de Namur sont, dans un premier temps, assez bonnes : les deux hommes participent même ensemble en 1149 à une expédition contre le comte de Flandre, qui se solde d'ailleurs par un échec. Mais cela va changer : en 1150, Henri, comte de Laroche³, parent et allié du comte de Namur, entre en guerre contre son voisin, le comte de Montaigu. Comme ce dernier est soutenu par l'évêque de Liège, le conflit entre Henri de Leez et Henri l'Aveugle semble inévitable. Rapidement, le comte de Namur envahit une nouvelle fois les terres liégeoises et dévaste la ville de Ciney. L'évêque de Liège réagit : il porte ses troupes à la rencontre de celles d'Henri l'Aveugle. La confrontation a lieu en février 1151 lors de la bataille d'Andenne, où le comte de Namur est nettement battu. Les hostilités durent encore quelque temps, avant qu'une paix définitive ne soit signée en 1152. C'est de cette époque que date la destruction du château de Durbuy par les troupes de l'évêque de Liège⁴. Après 1152, il n'y aura plus de problèmes avec la principauté. Henri l'Aveugle réussira même en 1167 à faire élire comme évêque de Liège son neveu Raoul de Zähringen.

A côté des conflits qui l'opposèrent à l'évêque de Liège, Henri l'Aveugle eut également de nombreux démêlés avec l'archevêque de Trèves, Albéron de Montreuil. Tout commença en 1141, quand Henri intervint dans une querelle relative à l'indépendance du monastère de Saint-Maximin de Trèves, dont il était l'avoué. Ses armées marchèrent sur la ville, mais elles furent détournées par celles de Frédéric de Vianden⁵. Henri dévasta alors le plat pays et s'empara de la forteresse du Rudolfsberg, qui devint un point d'appui pour ses troupes qui pillaient la région. Albéron de Montreuil vint mettre le siège devant le fort, qu'il prit en 1143. En 1144, Henri marcha à nouveau sur Trèves en pillant et dévastant tout sur son passage. Les hostilités durèrent encore deux ans, avant que la Paix de Spire de janvier 1147 ne marque la fin des conflits. Henri devint

³ Rappelons que c'est seulement à la mort de cet Henri en 1152-1153 que le comté de Laroche retourne au comte de Namur.

⁴ Nous avons déjà cité en partie cet extrait des *Annales Sancti Jacobi Leodiensis*, éd. G.H. PERTZ, dans *M.G.H.*, SS., t. 16, Hanovre, 1859, p. 641 : « 1151. *Heinricus episcopus II. Heinricum comitem Namucensem Andanae devicit ; eodem anno castrum Deburnae deiecit et combussit* ».

⁵ Avoué de l'Eglise de Trèves.

alors l'allié de l'archevêque : ce n'était pas la première fois qu'il changeait ainsi d'attitude après avoir été tenu en échec⁶.

Dans la deuxième partie de son règne, Henri l'Aveugle est occupé par un problème de taille : celui de sa succession. En 1163, il se retrouve en effet sans épouse et sans héritiers : Laurette de Flandre, sa seconde femme, vient de le quitter. Comme il n'a pas d'enfants, il décide alors de déjà régler sa succession allodiale, la seule dont il puisse disposer librement. En juin, lors d'une assemblée de vassaux convoquée à Heppignies, il transmet par la motte et le rameau à son beau-frère le comte de Hainaut, à sa sœur Alice et à leur fils aîné Baudouin (futur Baudouin V), la nue-propriété de tous ses alleux situés dans les comtés de Namur, Luxembourg, Laroche et Durbuy, à la condition d'en conserver l'usufruit sa vie durant⁷. Malgré ces dispositions, Henri contracte cinq ans plus tard un nouveau mariage avec Agnès de Gueldre, fille du comte Henri de Gueldre. Il compte sur l'argent de son beau-père pour récupérer la ville de Maastricht, que sa mère et lui ont engagée à l'empereur pour 1 600 marcs d'argent⁸. Ne voyant rien venir après

⁶ Sur les campagnes militaires du comte de Namur : F. ROUSSEAU, *Henri l'Aveugle...*, p. 22-56 ; M. PARISSE, Heinrich der Blinde, dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 2073.

⁷ Acte édité dans F. ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur...*, p. 41-42 ; C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 1, Luxembourg, 1935, p. 655-656. L'événement a également été rapporté par Gislebert de Mons (*op. cit.*, p. 61-62), qui est une source majeure lorsque l'on s'intéresse à la question de la succession d'Henri l'Aveugle. Il est peut-être bon de rappeler quelques éléments à son sujet : Gislebert, chancelier de Baudouin V et chroniqueur officiel du Hainaut, a souvent été témoin oculaire des faits qu'il rapporte et a présenté bon nombre d'informations précises et de qualité. Mais il a aussi été fidèle à son rôle, qui n'était pas celui de critique. Il a ainsi parfois fait preuve de partialité pour son maître Baudouin V, en passant sous silence certains événements qui n'ont pas profité directement au comte. Il lui est aussi arrivé d'exagérer le rôle de celui-ci dans certaines situations. Il faut garder cela à l'esprit lorsque l'on étudie sa chronique, qui reste cependant une œuvre d'excellente fortune : F. ROUSSEAU, *Henri l'Aveugle...*, p. 68-69 note 3 ; GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. XXXI-XXXII ; J.-L. KUPPER, *Liège et l'Eglise impériale XIe-XIIe siècles*, Paris, 1981, p. 17 ; J. PYCKE, Gislebert de Mons, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 21, Paris, 1986, col. 27-31 (article à la bibliographie abondante) ; T. DE HEMPTINNE, Gislebert de Mons, dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1467-1468 ; K. HUYGENS, Sur la valeur historique de la chronique de Gislebert de Mons, dans *Revue de l'Instruction Publique en Belgique*, t. 32, 1889, p. 301-315 ; S. BORMANS, Gilbert, dans *B.N.B.*, t. 7, Bruxelles, 1883, col. 750-754. Gislebert a également rédigé vers 1198 un autre document parlant de l'inféodation du comté de Namur. Il a été publié sous le titre de GISLEBERT DE MONS, *Relatio de infeodatione comitatus Namucensis*, éd. W. ARNDT, dans *M.G.H., SS.*, t. 21, Hanovre, 1869, p. 610-611.

⁸ L'engagère est une pratique dont nous aurons l'occasion de reparler abondamment par la suite. Lorsqu'un seigneur avait besoin d'argent, il pouvait confier certains territoires comme garantie à des personnes qui lui prêtaient des sommes importantes : ces terres étaient appelées « engagères ». Pour les récupérer, il lui suffisait de rembourser l'intégralité des sommes empruntées : P. GODDING, *Le droit privé dans les Pays-Bas méridionaux du 12^e au 18^e siècle*, Bruxelles, 1987, p. 215-216. Dans les pages qui vont suivre, nous utiliserons souvent le terme « seigneur engagiste » pour désigner la personne qui reçoit une terre en gage. Il s'agit en fait d'un néologisme, car Godding ne le mentionne pas dans son ouvrage : il emploie plutôt les notions de « créancier » et de « débiteur ». Nous préférons le terme « engagiste » car nous estimons qu'il correspond mieux à la situation de la Terre de Durbuy aux XVe-XVIIe siècles : ses seigneurs sont alors plus que de simples créanciers qui attendent leur argent pour restituer la seigneurie. Ils se comportent comme si la Terre leur appartenait vraiment. Nous ne sommes pas le seul à employer ce terme : A. UYTTEBROUCK (*Le gouvernement du duché de Brabant au bas moyen âge (1355-1430)*, t. 1, Bruxelles, 1975, p. 100) et G. TRAUSCH (*Histoire du Luxembourg*, Paris, 1992, p. 43) distinguent eux aussi « seigneur engagiste » et « seigneur légal ».

quatre années de vie commune, Henri renvoie son épouse, leur union n'ayant pas été consommée⁹.

Pendant l'hiver 1182-1183, Henri, qui est alors malade, promet à son neveu Baudouin V qu'il sera le dépositaire non seulement de sa succession allodiale, mais aussi de ses biens féodaux, si Frédéric Barberousse marque son accord¹⁰. Baudouin doit donc négocier avec l'empereur, mais il faut d'abord qu'il trouve un terrain d'entente avec l'évêque de Liège, Raoul de Zähringen, qui peut lui aussi prétendre à la succession de son oncle Henri l'Aveugle¹¹. Au mois d'avril, lors d'une assemblée tenue à Liège, Raoul et Baudouin tombent d'accord : l'évêque de Liège renonce à ses droits sur l'héritage namurois et promet aide et assistance à Baudouin, qui lui garantit en échange de lui céder en viager, après la mort de leur oncle, tous les revenus de l'alleu de Durbuy, hormis la forteresse. Ces dispositions ne seront jamais réalisées, car Raoul mourra avant Henri¹².

Il ne reste alors plus à Baudouin qu'à convaincre Frédéric Barberousse, ce qu'il fait à Haguenau, en Alsace, le 11 mars 1184 : l'empereur promet que la question sera réglée définitivement lors de la diète de Mayence, prévue pour la fête de la Pentecôte¹³. Cela laisse juste le temps à Baudouin de se rendre à Gerpinnes auprès de son oncle, qui l'investit solennellement de tout son héritage allodial et le déclare héritier de tous ses fiefs, à la condition d'en conserver la jouissance pendant sa vie¹⁴. Peu après, des décisions

⁹ GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 98-99 ; F. ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur...*, p. CXVI.

¹⁰ GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 145-147 ; F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXVII. Barberousse est le suzerain du comte de Namur : c'est à lui de décider qui récupérera les fiefs qu'il lui a confiés. Notons bien, il arrivait souvent qu'un prince territorial désigne un héritier pour sa succession féodale, avec l'accord de l'empereur.

¹¹ L'évêque de Liège est en effet fils de Conrad, duc de Zähringen, et de Clémence de Namur, sœur d'Henri l'Aveugle. il est donc neveu du comte de Namur au même titre que Baudouin V : G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 67.

¹² L'acte relatant ces engagements a été publié par C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 1, Luxembourg, 1935, p. 698-700. L'aide promise par Raoul n'était semble-t-il pas une aide militaire mais bien un soutien dans les négociations : J.-L. KUPPER, *Raoul de Zähringen, évêque de Liège (1167-1191). Contribution à l'histoire de la politique impériale sur la Meuse moyenne*, Bruxelles, 1974, p. 101-102 ; J.-L. KUPPER, La politique des ducs de Zähringen entre la Moselle et la mer du Nord dans la seconde moitié du XIIe siècle, dans *Le Moyen Age*, t. 78, 1972, p. 448 ; J.-L. KUPPER, Rodolphus, dans *Series episcoporum ecclesiae catholicae occidentalis. Series V : Germania*, t. 1, *Archiepiscopatus Coloniensis*, Stuttgart, 1982, p. 79-80 ; E. SCHOOLMEESTERS, Radulphus de Zaehringen, dans *B.N.B.*, t. 18, Bruxelles, 1905, col. 551-555. Sur Baudouin V, on pourra notamment consulter : W. PREVENIER, Balduin VIII., dans *L.D.M.*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 1371 ; F. BAIX, Baudouin V, comte de Hainaut, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 6, Paris, 1932, col. 1396-1409 ; J. FALMAGNE, *Baudouin V, comte de Hainaut, 1150-1195*, Montréal, 1966 (ouvrage critiqué par certains mais qui est néanmoins repris dans la bibliographie de l'article de Prevenier).

¹³ GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 150-152 ; F. ROUSSEAU, *ibidem*.

¹⁴ L'acte reproduisant ces engagements a été étudié et publié par F. ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur...*, p. CXVII ; 55-58.

importantes sont prises lors de la diète de Mayence (20-22 mai 1184)¹⁵ : Baudouin recevra l'intégralité des possessions de son oncle, qui seront érigées en marquisat à son profit : cela lui permettra d'exercer le même pouvoir sur l'ensemble de ses territoires¹⁶. D'autre part, l'empereur y trouvera également son compte : il pourra ainsi rattacher à l'Empire de petites terres qui échappaient jusque là à son contrôle. De plus, Baudouin portera à la mort de son oncle le titre de « prince d'Empire », ce qui le placera sur le même pied que le duc de Brabant et le comte de Flandre¹⁷.

Ces résolutions ne plaisent évidemment pas au duc de Brabant et aux grands rivaux de Baudouin V. Leur seul espoir est désormais de réconcilier Henri l'Aveugle et Agnès de Gueldre : seul un enfant pourrait venir perturber les plans du comte de Hainaut. Les grands vont tout faire pour que les époux reprennent la vie commune et leurs efforts vont payer : en 1186, la comtesse de Namur met au monde une fille, que l'on appelle Ermesinde¹⁸. Cela change tout, et Henri va bien vite oublier toutes ses promesses. Il va même se conduire dangereusement en cherchant uniquement un gendre assez puissant pour défendre les droits de sa fille par les armes, sans même négocier avec l'empereur et le comte de Hainaut. En 1187, il fiance ainsi sa fille, qui n'a même pas un an, à Henri, comte de Champagne, neveu du roi de France Philippe Auguste¹⁹.

Baudouin V est bien décidé à ne pas se laisser faire, et il sait qu'il peut compter sur l'appui de l'empereur. En 1188, il envahit le Namurois, s'empare de plusieurs forteresses, dont celle de la ville de Namur, et occupe la région jusqu'à la Meuse. Certains

¹⁵ Elles figurent dans un diplôme édité sous le titre de *Conventio cum comite Hainoensi de marchia imperii constituenda*, éd. P. DEEST, dans *M.G.H., Constitutiones et Acta Publica Imperatorum et Regum*, t. 1, Hanovre, 1893, p. 423-424.

¹⁶ Dans ce cas, l'alleu de Durbuy perdrait son autonomie et ne serait plus qu'une terre parmi d'autres.

¹⁷ F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXVII-CXVIII ; GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 161-162. Il y a une chose que Gislebert n'a évidemment pas précisée quant à ces décisions : Baudouin a dû déboursier de grosses sommes d'argent pour être reconnu héritier de la succession namuroise par l'empereur et par la *curia* impériale. Ce fait est rapporté par la *Sigeberti Continuatio Aquicinctina*, éd. L.C. BETHMANN, dans *M.G.H., SS.*, t. 6, Hanovre, 1844, p. 425 : « ... *pro eo adipiscendo tam imperatori Frederico quam ceteris de curia, multas dederat pecunias.* » ; F. ROUSSEAU, *Henri l'Aveugle...*, p. 79-82.

¹⁸ GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 190 ; F. ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur...*, p. CXVIII. Cette naissance n'est pas uniquement le fruit d'un complot visant à priver Baudouin V de la succession du Namurois : elle se situe dans un conflit plus large, qui oppose les partisans de l'empereur à ceux de l'archevêque de Cologne, soutenu par le pape : M. MARGUE, Ermesinde. Notice biographique, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg : études sur la femme, le pouvoir et la ville au XIIIe siècle*, sous la dir. de M. MARGUE, Luxembourg, 1994, p. 11-27.

¹⁹ Cette alliance paraît avantageuse, mais c'est en réalité loin d'être le cas : le comte de Champagne a de nombreuses obligations à remplir vis-à-vis de son suzerain, le roi de France, et ses Etats sont éloignés du Namurois. De plus, il avait promis au comte de Hainaut d'épouser sa fille cadette, Yolande. Enfin, l'empereur n'appréciera certainement pas qu'un Français s'implante en Lotharingie : F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. CXIX ; GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 191.

arrangements sont alors prévus : la garde des châteaux de Namur et de Durbuy devra être confiée, tant que vivra Henri l'Aveugle, à Roger de Condé, vassal à la fois du comte de Namur et du comte de Hainaut. A la mort d'Henri, ces forteresses devront être données à Baudouin. Mais lorsque Roger de Condé vient à Durbuy pour prendre possession du château, il y trouve une garnison champenoise, qui est venue prêter main forte au comte de Namur²⁰. Celui-ci n'a pas dit son dernier mot, car il bénéficie du soutien du duc de Brabant et du comte de Champagne. La situation est si délicate et les enjeux tellement importants que le roi de France lui-même tente de trouver une issue au conflit : il propose que le comté de Namur revienne à Baudouin V, que les comté de Laroche et Durbuy soient attribués au comte de Champagne et que le Luxembourg soit laissé à la libre disposition de l'empereur²¹. Ses conseils ne sont pas suivis et les hostilités se poursuivent jusqu'en juillet 1190. Un traité de paix est alors conclu entre Baudouin V et Henri l'Aveugle, traité qui est largement favorable au comte de Hainaut. Peu après, à la diète de Swäbisch-Hall, en Souabe, Henri²², roi des Romains, érige les comtés de Namur, Laroche et Durbuy en marquisat et en principauté d'Empire au profit de Baudouin, qui voit ainsi ses efforts couronnés de succès²³. En 1194, Henri l'Aveugle tentera bien de reconquérir le Namurois, occupé par Baudouin depuis 1188, mais il sera battu à Noville-sur-Mehaigne par le comte de Hainaut et ses troupes²⁴.

Henri meurt le 14 août 1196. Il est inhumé à l'abbaye de Floreffe, qui avait été fondée par son père Godefroid, et à laquelle il avait cédé peu de temps avant sa mort la dîme et le patronage de l'église de Tohogne. Cette donation, nous le verrons, sera contestée par Ermesinde et Thibaut de Bar²⁵.

²⁰ GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 219-220 ; F. ROUSSEAU, *Henri l'Aveugle...*, p. 92-99 ; C.G. ROLAND, Les seigneurs de Morialmé avant le quinzième siècle, dans *A.S.A.N.*, t. 35, 1922, p. 34.

²¹ GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 241 ; F. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 99-100.

²² Son père, l'empereur Frédéric Barberousse, est alors en croisade.

²³ Le Luxembourg n'est pas intégré dans le marquisat, alors que c'était initialement prévu par la diète de Mayence de mai 1184 : F. ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur...*, p. CXXI.

²⁴ F. ROUSSEAU, *ibidem* ; GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 93 et suivantes.

²⁵ G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 67 ; V. BARBIER, *Histoire de l'abbaye de Floreffe de l'ordre de Prémontré*, t. 1, Namur, 1892, p. 62 ; F. ROUSSEAU, *ibidem*. Ce droit de patronage va permettre à l'abbé de Floreffe de choisir lui-même le curé de Tohogne. Il devra cependant obtenir l'accord de l'évêque et veiller à entretenir le prêtre et les bâtiments : J. GAUDEMET, Patronage, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 2, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 1172-1173.

Chapitre VI : Ermesinde

Nous l'avons vu, Ermesinde, fille d'Henri l'Aveugle et d'Agnès de Gueldre, est fiancée à Henri de Champagne alors qu'elle n'a pas deux ans. Elle passe ensuite sa petite enfance à la cour de Champagne mais, en 1191, son fiancé part en croisade en Terre Sainte, où il épouse l'année suivante Isabelle, reine de Jérusalem. Les hommes du comte de Champagne, qui convoitent ses revenus et espèrent obtenir les terres du comte de Namur, gardent d'abord la fillette, avant de la renvoyer à son père dans le courant de l'année 1192¹. A la mort de ce dernier en 1196, selon les dispositions de la diète de Swäbisch-Hall, Ermesinde n'a aucun droit sur la succession des fiefs qu'il détenait : ils doivent revenir à la maison de Hainaut. Comme Baudouin V est mort en 1195, ce sont ses fils qui récoltent l'héritage : Baudouin VI devient comte de Hainaut et de Flandre et Philippe marquis de Namur, à charge de relever ce fief du Hainaut. Logiquement, Philippe aurait dû recevoir les comtés de Durbuy et de Laroche, qui avaient été intégrés au marquisat, mais ce ne sera pas le cas : l'empereur Henri VI les donne en effet avec le comté de Luxembourg à son frère Otton, comte palatin de Bourgogne élevé au rang de prince d'Empire. Pourquoi ne pas avoir suivi ce qui avait été décidé à Swäbisch-Hall ? Peut-être l'empereur a-t-il eu peur de la puissance croissante du comte de Flandre-Hainaut et a-t-il préféré élargir le domaine impérial en Lotharingie² ?

Quoi qu'il en soit, Otton de Bourgogne ne va pas garder ces fiefs très longtemps : en 1197, il les vend à Thibaut, comte de Bar-Mousson, qui s'empresse d'essayer de reconquérir le Namurois, sans succès³. Au même moment, dans les années

¹ GISLEBERT DE MONS, *op. cit.*, p. 225 ; F. ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur...*, p. CXXII-CXXIII ; M. MARGUE, Ermesinde. Notice biographique, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg : études sur la femme, le pouvoir et la ville au XIIIe siècle*, sous la dir. de M. MARGUE, Luxembourg, 1994, p. 11-15 ; M. MARGUE, Ermesinde, dans *Nouvelle biographie nationale de Belgique*, t. 2, Bruxelles, 1990, p. 147 ; M. PARISSE, Ermesinde, comtesse de Luxembourg et marquise d'Arlon 1186-1247, dans *Le Luxembourg en Lotharingie : mélanges Paul Margue*, Luxembourg, 1993, p. 489.

² F. ROUSSEAU, *ibidem* ; M. PARISSE, *ibidem* ; M. MARGUE, Ermesinde, dans *Nouvelle biographie nationale de Belgique*, t. 2, Bruxelles, 1990, p. 147

³ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 1, Luxembourg, 1935, p. 769-770 ; Reineri Annales, éd. G.H. PERTZ, dans *M.G.H.*, SS., t. 16, Hanovre, 1859, p. 653 ; Chronica Albrici monachi Trium Fontium, éd. P. SCHEFFER-BOICHORST, dans *M.G.H.*, SS., t. 23, Hanovre, 1874, p. 870. Sur Thibaut de Bar : M. PARISSE, Thiébaud, comte de Bar et de Luxembourg, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg : études sur la femme, le pouvoir et la ville au XIIIe siècle*, sous la dir. de M. MARGUE, Luxembourg, 1994, p. 161-167 ; M. PARISSE, Thibaut I, dans *L.D.M.*, t. 8, Munich, 1997, col. 690 ; G. POULL, *La Maison souveraine et ducal de Bar*, Nancy, 1994, p. 135-137.

1196-1198, Thibaut épouse Ermesinde, qu'il avait pris sous sa garde depuis un certain temps et qu'il avait eu l'occasion de côtoyer à la cour de Champagne puisque, en tant que cousin d'Henri de Champagne, il avait l'occasion de s'y rendre assez fréquemment⁴.

Le conflit autour de l'héritage d'Henri l'Aveugle se règle en 1199. A cette époque, Baudouin VI et son frère Philippe cherchent à faire passer le comte de Bar et de Luxembourg dans le camp anglo-guelfe : Thibaut, qui s'est entendu avec Otton de Bourgogne, passe en effet alors pour un partisan des Gibelins⁵. Ils parviennent à le convaincre et signent avec lui, le 26 juillet 1199, le premier traité de Dinant, qui consacre le partage définitif de l'ancien comté de Namur : en plus des comtés de Luxembourg, de Laroche, et de Durbuy, Thibaut de Bar reçoit les terres namuroises situées à l'est de la Meuse à l'exception de la forêt d'Arche, terres qui formeront par la suite la prévôté de Poilvache. En échange, il s'engage à les relever en fief du comte de Flandre-Hainaut et promet, en tant que nouveau vassal du roi d'Angleterre, de combattre Philippe Auguste et Philippe de Souabe. Si le comte de Bar laisse un héritier de son union avec Ermesinde, cet héritier jouira de tous ces fiefs. S'il meurt sans lui donner de descendance, c'est l'enfant qu'elle pourra avoir d'un nouveau mariage qui en héritera⁶. Le traité de Dinant est

⁴ Reineri Annales, éd. G.H. PERTZ, dans *M.G.H., SS.*, t. 16, Hanovre, 1859, p. 676 ; Chronica Albrici monachi Trium Fontium, éd. P. SCHEFFER-BOICHORST, dans *M.G.H., SS.*, t. 23, Hanovre, 1874, p. 870. M. MARGUE, *Ermesinde. Notice biographique...*, p. 15-17 ; M. PARISSE, *op. cit.*, p. 490 ; F. ROUSSEAU, Le mariage d'Ermesinde de Namur et de Thibaut de Bar : 1189 ou 1196-1197 ?, dans *Etudes d'Histoire et d'Archéologie Namuroises dédiées à Ferdinand Courtoy*, Namur, 1952, p. 361-371. Sur la date de ce mariage, les historiens ont souvent été gênés par un acte de 1189 où Thibaut dote sa seconde épouse Ermesinde. En fait, cette Ermesinde n'est pas celle qui nous intéresse car c'est la veuve du seigneur de Trainel. Le mariage d'Ermesinde de Namur et de Thibaut de Bar a bien eu lieu entre 1196 et 1198.

⁵ Guelfes et Gibelins sont deux clans qui luttent pour contrôler l'Empire germanique après la mort d'Henri VI (28 septembre 1197). Celui-ci avait fait reconnaître comme successeur son fils Frédéric II, alors âgé de quatre ans. Comme Frédéric est trop jeune pour régner, Philippe de Souabe, frère d'Otton de Bourgogne et d'Henri VI, doit exercer la régence. Il est soutenu par le parti des Gibelins, qui regroupe les partisans des Hohenstaufen originaires de Souabe. Face à lui, on trouve Otton IV de Brunswick, qui veut renverser la dynastie en place et qui est soutenu par le parti Guelfe regroupant les partisans des Welf de Bavière. En rachetant les trois comtés, Thibaut de Bar a offert son alliance à la maison de Souabe et a fait œuvre ensuite de Gibelin en attaquant Philippe de Namur (qui est avec son frère allié et vassal du roi d'Angleterre). Cependant, la guerre entre le roi de France et le roi d'Angleterre a repris et de nombreux grands vassaux sont dans le camp anglo-guelfe. Ils veulent convaincre Thibaut de changer de camp et ce sera chose faite après 1199 : Thibaut sera alors hostile aux Gibelins, tout en restant un Guelfe très tiède : C. JOSET, *Ermesinde (1186-1247). Fondatrice du Pays de Luxembourg*, Arlon, 1947, p. 21-32.

⁶ Acte édité dans C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 1, Luxembourg, 1935, p. 773-777. A. VERKOOREN, *Inventaire des chartes et cartulaires du Luxembourg (Comté puis Duché)*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 13-16 ; A. WAUTERS, *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, t. 3, Bruxelles, 1871, p. 115 ; M. MARGUE, *Ermesinde. Notice biographique...*, p. 19.

confirmé en novembre 1200 par le premier acte émanant d'Ermesinde à avoir été conservé⁷.

Jusqu'en 1214, la comtesse intervient peu dans les affaires politiques de son temps. On sait peu de choses sur la façon dont elle a géré le comté de Durbuy. En 1209, on constate en tout cas qu'elle et son mari se méfient des religieux de Stavelot-Malmedy et surtout de leur château de Logne, qui menace directement la Terre de Durbuy. Pour apaiser leurs craintes, l'abbé Gérard et les religieux du monastère déclarent qu'ils n'utiliseront pas leur château pour leur nuire en quoi que ce soit⁸. Ces promesses ne suffiront vraisemblablement pas car, nous le verrons, Ermesinde et son époux s'empareront de ce château quelques années plus tard. En 1212, Ermesinde et Thibaut tentent de récupérer les privilèges autrefois accordés par Henri l'Aveugle à l'abbaye de Floreffe, privilèges qu'ils avaient toujours contestés. Grâce à la médiation de l'évêque de Liège Hugues de Pierrepont, Wiric, abbé de Floreffe, et Thibaut tombent d'accord : le comte de Bar-Luxembourg devra donner le patronage de l'église de Tohogne et soixante livres monnaie de Valenciennes à l'Eglise de Floreffe. En échange, il récupérera la dîme de Tohogne et tous les documents relatifs à cette affaire. Cet accord est confirmé la même année par Hugues de Pierrepont dans un acte où il reprend quasi textuellement les termes de l'arrangement⁹. Le document par lequel le pape Innocent III confirme les possessions et privilèges de Floreffe sur Tohogne reçu peu après n'y changera rien : la dîme de Tohogne est perdue à jamais pour Floreffe. En conservant le droit de patronage, l'abbaye soustrait la paroisse de Tohogne à la juridiction archidiaconale de Liège. L'abbé pourra visiter ses églises, y établir le curé ou le vicaire de sa propre autorité, citer au synode tous les auteurs de délits commis dans la paroisse, il aura le droit de citer le monitoire (avertissement officiel de l'autorité ecclésiastique) et peut-être l'excommunication¹⁰.

Thibaut de Bar meurt le 11 février 1214. Ermesinde lui a donné quatre enfants : Renaud, Elisabeth-Isabelle, une seconde fille et un quatrième enfant ; en 1215,

⁷ C. WAMPACH, *UQB*, t. 2, Luxembourg, 1938, p. 2-4 ; F. DE REIFFENBERG, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, t. 1, Bruxelles, 1844, p. 5-6.

⁸ J. HALKIN et C.G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 4-5.

⁹ E. PONCELET, *Actes des princes-évêques de Liège. Hugues de Pierrepont (1200-1229)*, Bruxelles, 1941, p. LXXIX ; 107-108 ; V. BARBIER, *op. cit.*, t. 1, Namur, 1892, p. 97 ; t. 2, Namur, 1892, p. 61 ; G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 68-69.

¹⁰ G.-J. NINANE, *ibidem* ; V. BARBIER, *op. cit.*, t. 2, Namur, 1892, p. 62-64 (pour l'édition de l'acte).

seule Elisabeth est encore en vie¹¹. Ermesinde est veuve, elle n'a reçu en douaire de Thibaut que la terre de Marville¹² et doit absolument trouver un deuxième époux qui puisse l'aider à s'imposer dans ses terres patrimoniales. De plus, le climat européen est alors très tendu car les luttes pour la succession de l'empire germanique se poursuivent : elles opposent toujours d'un côté la France, unie à Frédéric II, empereur proposé par le pape Innocent III et agréé par Philippe Auguste, et de l'autre l'Angleterre, soutenant l'empereur excommunié Otton IV et pouvant notamment compter sur l'appui du comte de Flandre. Le fils de Thibaut de Bar, héritier du comté du même nom, s'est rangé dans le camp français. Les grands vassaux luxembourgeois, eux, désirent avant tout rester étrangers au conflit et échapper à l'influence barroise. Ils vont jouer un rôle non négligeable dans le second mariage d'Ermesinde. Après trois mois de veuvage, celle-ci épouse en effet Waleran, fils cadet du duc Henri III de Limbourg qui est à cette époque veuf de Cunégonde, fille du seigneur de Bitche¹³.

Le contrat de mariage d'Ermesinde et de Waleran mérite que l'on s'y arrête quelques instants. En 1214, Waleran, en tant que fils cadet d'Henri III de Limbourg, n'a logiquement aucune chance d'hériter du duché de son père. Par contre, son mariage avec Ermesinde peut lui apporter la gestion de trois comtés. Il a donc beaucoup à gagner dans cette union et il va devoir donner dans le contrat certaines garanties à son épouse : tout d'abord, avec l'accord de sa famille, il lui apporte en dot le marquisat d'Arlon, à l'exception de l'avouerie de ces terres¹⁴. Ensuite, il promet de ne faire construire ni de fortifier aucun château qui ne soit dépendant de Luxembourg, de Laroche ou de Durbuy. Il reconnaît également qu'un conseil composé de dix grands vassaux aura le droit de contrôler les finances et d'approuver les dépenses qui se feront dans les trois comtés et

¹¹ M. MARGUE, *ibidem*.

¹² Le douaire est un territoire qu'un homme confie à son épouse pour qu'elle puisse subsister en cas de veuvage. Il est souvent l'objet de négociations préalables et est administré par le mari pendant la durée de l'union. A la mort de la veuve, il retourne aux héritiers de l'époux : J. FAVIER, *Dictionnaire de la France médiévale*, Paris, 1993, p. 358. A. WAUTERS, *op. cit.*, t. 3, Bruxelles, 1871, p. 402.

¹³ *Gesta Treverorum Continuatio IV*, éd. G. WAITZ, dans *M.G.H.*, SS., t. 24, Hanovre, 1879, p. 390-391 : « *Hic est Walerannus, qui post mortem Theobaldi comitis Barenis relictam eius viduam comitissam de Lucellenburch accepit uxorem* » ; M. PARISSE, Ermesinde, comtesse de Luxembourg et marquise d'Arlon 1186-1247, dans *Le Luxembourg en Lotharingie : mélanges Paul Margue*, Luxembourg, 1993, p. 490 ; C. JOSET, *op. cit.*, p. 37 ; M. MARGUE, Ermesinde, dans *Nouvelle biographie nationale de Belgique*, t. 2, Bruxelles, 1990, p. 148. Sur Waleran : M. YANS, Waleran III, dans *B.N.B.*, t. 27, Bruxelles, 1938, col. 54-59 ; M. RICHARTZ, *Waleran de Limbourg (ca 1165-1226). Le devenir d'un grand politique entre Meuse et Rhin*, mém. de licence inédit, Liège, 2000.

¹⁴ Ces terres n'appartenaient pas au départ à Waleran : son père les lui a données peu avant 1214 pour qu'il puisse les apporter en dot à son épouse : A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 23-24 ; C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 2, Luxembourg, 1938, p. 84-85.

dans le douaire de sa femme. Enfin, il s'engage à respecter les libertés et les privilèges qui avaient été accordés aux habitants par Henri l'Aveugle. Telles sont quelques unes des clauses du contrat de mariage, contrat qui profite à la fois à Ermesinde et à Waleran : la comtesse est désormais assurée de conserver l'héritage paternel et elle pourra transmettre à un éventuel héritier un territoire considérablement accru par son douaire¹⁵. Waleran, lui, passe du rang de simple seigneur à celui de marquis et de comte et peut gérer un territoire étendu qui s'étend de la Moselle à la Meuse¹⁶. Il respectera toujours ce contrat, qui détache définitivement Arlon du Limbourg, même lorsqu'il héritera de façon inattendue du duché de son père. Il tentera également de s'imposer par les armes dans les terres namuroises de l'ouest de la Meuse, avant de renoncer et de signer en 1223 le second traité de Dinant qui confirme le premier¹⁷. Waleran meurt en 1226. Ermesinde lui a donné trois enfants : Catherine, Henri et Gérard. On ignore tout de ce qu'il a pu accomplir dans la Terre de Durbuy. Son fils cadet d'un premier lit, Waleran, seigneur de Montjoie, va épouser Elisabeth-Isabelle, issue du premier mariage d'Ermesinde dont nous avons parlé plus haut.

En 1226, Ermesinde est donc à nouveau veuve. Son mambour est son gendre et beau-fils Waleran de Montjoie¹⁸. On possède quelques informations sur ce qu'ils ont pu réaliser dans la Terre de Durbuy. En 1228, Waleran et Ermesinde envahissent les terres de l'abbaye de Stavelot-Malmedy, dont la comtesse était l'avouée. Ils s'emparent du château de Logne et de la maison forte de Comblain, positions stratégiques situées sur l'Ourthe, détruisent certains châteaux et se livrent à de nombreuses exactions. L'évêque de Liège et l'archevêque de Trèves réagissent : ils menacent de l'interdit toutes les terres de la comtesse situées dans les diocèses de Trèves et de Liège. De son côté, le pape Grégoire IX, à la demande des prélats de Liège et de Cologne, menace Ermesinde et

¹⁵ Le contrat prévoit en effet que le douaire restera aux descendants d'Ermesinde après sa mort.

¹⁶ Contrat édité par C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 2, Luxembourg, 1938, p. 85-88. Voir aussi A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 24-26 ; J. GEORGES, *Documents relatifs à l'histoire du Luxembourg*, t. 1, *Antiquité et Moyen Age*, Louvain-Bruxelles, 1972, p. 41-45 ; C. JOSET, *op. cit.*, p. 37-44.

¹⁷ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 33-35 ; C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 2, Luxembourg, 1938, p. 161-165 ; M. MARGUE, *Ermesinde. Notice biographique...*, p. 21.

¹⁸ La loi salique prévoit en effet qu'une femme ne peut gouverner seule et détenir des fiefs. Le mambour est un protecteur, un gouverneur, qui va gérer les territoires d'une veuve ou d'un enfant en bas âge, comme c'était le cas avec Robert d'Esch pour Henri II de Durbuy. Toutefois, la mambournie qu'exerce Waleran de Montjoie est vide de tout contenu : à cette époque, la loi salique est tombée en effet petit à petit en désuétude et Ermesinde peut être considérée comme la véritable propriétaire de ses fiefs : G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 70 ; M. BLOCH, *La société féodale : les classes et le gouvernement des hommes*, Paris, 1949, p. 215-216, 284-286 ; P. GODDING, *op. cit.*, p. 73-76, 78-83, 129.

Waleran de l'excommunication s'ils ne restituent pas les territoires qu'ils ont pris. Finalement, en 1229, un accord est conclu entre l'abbaye de Stavelot et la comtesse de Luxembourg, qui s'engage à restituer le château de Logne, la maison-forte de Comblain et d'autres terres contestées. Cet accord est confirmé au Latran par Grégoire IX dans un acte du 22 mars 1229¹⁹.

A cette époque, le château de Durbuy remplit un rôle très important : il est le gardien du nord des territoires de la comtesse. Le châtelain qui y assure le service de garde doit donc être une personne de confiance. En 1232, son nom est connu : il s'agit de Gilles de Beaufort. Dans un acte du 24 avril de cette année, il fait en effet savoir qu'il relève en fief d'Ermesinde les villages de Ny, Grandhan, Rendeux et Grimbiémont et qu'il s'engage à faire le service de garde au château pendant un an et un jour²⁰. Tout cela n'empêchera pas le château de Durbuy d'être à nouveau incendié par les Liégeois en 1236-1237 à la suite de dissensions avec l'évêque de Liège²¹. Après ces événements, Ermesinde pratique une politique territoriale plus prudente. Avec son fils aîné Henri, qu'elle a associé au pouvoir à sa majorité, elle fait hommage à l'évêque et à l'Eglise de Liège des fiefs de Natoye, de Hotton et de Melreux et prend certains engagements vis-à-vis du prélat. Ces dispositions sont consignées dans un acte daté du 21 avril 1237 qui est riche d'informations : on y apprend par exemple que la comtesse s'engage dorénavant à relever la dîme de Tohogne en fief de l'évêque de Liège, dîme qu'elle avait récupérée, rappelons-

¹⁹ Tous les actes concernant cette affaire ont été publiés par J. HALKIN et C.G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 28-31 ; G.-J. NINANE, *ibidem*.

²⁰ « Je, Giles, chastelains de Derbuit... A tout ce que je ai et de ceste terre et d'autre, que je tiens de li, li doi je wardeir a Derbuis an et jour. » : C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 2, Luxembourg, 1938, p. 263-264 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 49-50 ; F. PIROTTE et J. BERNARD, Durbuy : le château, la ville et la communauté des bourgeois, de 1500 à 1795, dans *A.I.A.L.*, t. 99, 1968, p. 129-130 ; O. COMANNE, *La seigneurie de Beaufort-sur-Meuse des origines au XVIII^e siècle : le site-les hommes-la terre*, mém. de licence inédit, Liège, 1995-1996, p. 99-102.

²¹ L'évêque Jean d'Eppes est en effet alors en guerre avec Waleran de Fauquemont et Poilvache, soutenu par Ermesinde et son fils Henri. Le château de Durbuy est détruit lors de représailles menées par l'évêque dans les Ardennes : JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly myreur des histors*, éd. A. BORGNET, t. 5, Bruxelles, 1867, p. 227. Jean d'Outremeuse est un auteur souvent critiqué pour son manque d'esprit critique, ses nombreuses erreurs, le caractère romanesque de son œuvre et les détails qu'il invente pour donner plus de vie à son récit. Toutefois, après avoir consulté les principales sources narratives des règnes d'Ermesinde et de Jean d'Eppes, nous n'avons pu trouver ailleurs des références exactes au château de Durbuy. Jean d'Outremeuse est donc la seule source sur laquelle nous sommes en mesure de baser cette information. S. BALAU, *Les sources de l'histoire de Liège au Moyen Age*, Bruxelles, 1903, p. 559-576 ; A. MARCHANDISSE, Jean II d'Eppes, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 26, Paris, 1997, col. 1502-1503. Notons bien, tous les auteurs qui se sont intéressés à l'histoire de Durbuy n'ont pas mentionné cette destruction, et ceux qui l'ont fait ne citent pas leurs sources : c'est le cas notamment de G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 70 et de J. BERNARD, Durbuy ville et forteresse, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 142.

le, de l'abbaye de Floreffe²². Ce geste n'est pas innocent car Ermesinde a encore des prétentions sur les terres situées entre la forêt d'Arche et la Meuse, terres dont elle a été privée par le traité de Dinant. Elle a besoin de l'appui de l'évêque si elle veut pouvoir un jour les récupérer. Dans ce même acte, elle promet, si elle les obtient, de les relever également en fief de l'Eglise de Liège²³. Ces engagements et cet hommage sont notifiés par l'évêque Jean d'Eppes à la même date²⁴.

Le 2 mai 1242, Ermesinde réaffirme ses engagements envers l'évêque de Liège Robert de Thourotte²⁵. Peu de temps après, Thomas, comte de Flandre et de Hainaut, et sa femme la comtesse Jeanne vont intervenir dans cette affaire : le traité de Dinant spécifiait que Thibaut de Bar devait relever les comtés de Luxembourg, de Laroche et de Durbuy en fiefs du comte de Flandre et de Hainaut. Or, Ermesinde vient de faire hommage à l'évêque de Liège de terres situées dans ces comtés sans passer par le comte de Flandre. Dans un acte daté du Quesnoy du 3 novembre 1242, Thomas et Jeanne reconnaissent l'hommage et les engagements en soulignant bien qu'ils sont suzerains de ces territoires²⁶, ce que reconnaîtra Ermesinde le 9 juillet 1243²⁷.

Ces deux affaires, relatives l'une à l'abbaye de Stavelot-Malmedy, l'autre à l'Eglise de Liège, constituent tout ce que l'on peut connaître de l'intervention d'Ermesinde dans la Terre de Durbuy. La comtesse meurt en 1247, après avoir réparti ses territoires comme suit : Henri, le fils aîné du deuxième lit, recevra la majeure partie de l'héritage ; son frère Gérard recevra le fief de Durbuy et sa sœur Catherine les terres de Poilvache et de Marville-Arrancy²⁸.

²² « et s'avons permis a bone foi ke nos porchacherons a no pooir ke nos reprendrons de lui le dyme de Tohoinge et de la terre de Durbuilh, ensi que li évesques et li glise en poront jouïr par loi » : S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liège*, t. 1, Bruxelles, 1893, p. 377-378. Ces lignes sont également importantes pour une autre raison : elles comportent la plus ancienne mention de l'expression « Terre de Durbuy », qui est aujourd'hui souvent utilisée lorsque l'on étudie tout ce qui a trait au passé de la région : on peut ainsi parler de « Terre de Durbuy » à l'époque paléolithique sans commettre d'anachronisme, car l'expression doit être comprise comme synonyme de « région de Durbuy »

²³ « et se ilh avenoit que la terre ki est entre Vinei et Mouse revenoit a nos, u une partie de la terre, nos devons le veske et le glise remettre en tel tenure que ilh furent au tens le conte Thiebaut de Bar le pere le conte Henri ki or est » : S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *ibidem*. La forêt de Viné est située à proximité de Tohogne : G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 71.

²⁴ S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1893, p. 378.

²⁵ S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1893, p. 423-424.

²⁶ S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1893, p. 428-429. Dans cet acte, il est question de la « *decimam de Thoogne et de Weriche... quam de nobis tenent in feodum* » : cette « dîme de Tohogne et de Wéris » ne fait qu'une, elle est équivalente à la « dîme de Tohogne » ou à la « dîme de la terre de Durbuy » : G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 72.

²⁷ S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1893, p. 452-453.

²⁸ G.-J. NINANE, *ibidem*

Chapitre VII : Gérard de Durbuy

Gérard de Luxembourg, deuxième fils d'Ermesinde et de Waleran, devient seigneur de Durbuy en 1247 à la mort de sa mère. Avant le décès de cette dernière, ce territoire était géré par le frère de Gérard, Henri (surnommé « le Blondel »), depuis 1243 au moins : cette année là, Henri apparaît en effet avec le titre de « seigneur de Durbuy » dans un acte où il prend sous sa sauvegarde et protection les personnes et les biens du monastère du Val-Saint-Lambert, et spécialement les bois de Harre et de Fainages¹. Il semble même qu'il ait séjourné un certain temps à Durbuy, comme l'atteste un acte de 1244 par lequel il donne à l'abbaye de Stavelot la vicomté dépendante de la cour de Bra, sauf les hommages, qu'il se réserve². Cependant, dès cette époque, Henri n'agit pas seul dans les territoires relevant de Durbuy car son frère est déjà bien présent à ses côtés : ensemble, ils commettent de nombreuses exactions dans les terres de l'abbaye de Stavelot-Malmedy, dont Henri est l'avoué. La situation s'aggrave à un point tel que Hugues de Sainte-Sabine, légat pontifical choisi comme arbitre, devra intervenir pour réconcilier Henri de Gueldre, évêque de Liège et administrateur de Stavelot, et les deux frères³.

Henri le Blondel ne va pas conserver la Terre de Durbuy. Nous avons vu qu'Ermesinde en avait fait le principal héritier de ses Etats. Le 23 juin 1247, alors qu'il est déjà comte de Luxembourg et de Laroche et marquis d'Arlon, il cède à son frère la Terre et châtellenie de Durbuy, avec juridiction sur tous les hommes qui y ressortissent, ainsi que sur les hommes vivant dans les terres de l'abbaye de Stavelot-Malmedy situées de Durbuy à Havelange, de Havelange à Huy et de Huy à Liège en suivant la Meuse. Il lui donne également les terres de Villance et de Famenne, Dalheim et Filsdorf. Enfin, il déclare qu'il ne pourra retenir les hommes de son frère, ni celui-ci les siens, pas même s'ils habitent leurs terres respectives, mais qu'ils devront, si des contestations surgissent à ce

¹ J.G., SCHOONBROODT, *Inventaire analytique et chronologique des archives de l'abbaye du Val-Saint-Lambert, Lez-Liège*, t. 1, Liège, 1875, p. 63. Les bois de Harre et de Fainages vont être à l'origine de nombreuses querelles entre Gérard de Durbuy et l'abbaye. Sur ces bois et leur exploitation : D. VAN DERVEEGHDE, *Le domaine du Val Saint-Lambert de 1202 à 1387. Contribution à l'histoire rurale et industrielle du Pays de Liège*, Paris, 1955, p. 42, 43, 46, 47, 54, 84, 105, 108, 114, 116, 117, 128, 129, 130, 156, 180, 182, 188.

² J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 44-45 ; J. BERNARD, *op. cit.*, p. 142-143.

³ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 86-89 ; J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 49-52.

sujet, les échanger sur décision d'arbitres. De son côté, Gérard s'engage à relever tous ces territoires en fief de son frère, accepte l'arbitrage en cas de contestations éventuelles et renonce à toutes prétentions sur la succession paternelle et maternelle⁴. Par cet acte, Henri s'assure la succession d'Ermesinde en dédommageant son frère, qui devient seigneur de Durbuy. La Terre de Durbuy est désormais à nouveau aux mains d'un seigneur qui ne détient aucun autre bien foncier, comme c'était le cas pour les trois comtes de la branche cadette de Namur.

On dispose de nombreuses informations sur le règne de Gérard, qui est très certainement l'un des seigneurs de Durbuy les mieux connus. Les principaux spécialistes le considèrent comme un des grands rassembleurs de la Terre de Durbuy : il faut savoir qu'à l'origine la seigneurie de Durbuy était entourée de seigneuries foncières adjacentes qui échappaient en partie à son contrôle. Petit à petit, au XIII^e et surtout au XIV^e siècles, ces territoires annexes vont être intégrés dans la Terre et passer sous contrôle du seigneur hautain de la seigneurie. Gérard de Durbuy et Jean de Bohême, quelques années plus tard, ont joué un rôle important dans ce processus sur lequel nous reviendrons plus loin. Paradoxalement, les auteurs du XX^e siècle qui se sont intéressés au règne de Gérard n'ont pas réussi ou n'ont simplement pas cherché à montrer l'importance qu'il a pu avoir dans les affaires de son temps. Il se sont bien souvent limités à décrire son action à l'intérieur de la Terre de Durbuy, sans insister sur sa « politique extérieure ». Pourquoi ? Il est possible d'apporter quelques éléments de réponse : Fernand Pirotte, nous l'avons dit, est considéré comme le grand spécialiste de l'histoire de Durbuy, mais ses ouvrages ne débutent qu'en 1500⁵. Il n'a donc pas été amené à envisager le règne de Gérard de manière exhaustive, et s'est contenté de développer certains aspects du personnage lorsque cela pouvait éclaircir ses propos. D'un autre côté, G.-J. Ninane, dans son article sur l'ancienne Terre de Durbuy et sa structuration paroissiale, a bien rassemblé des sources sur Gérard, mais celles-ci ne concernent que son action vis-à-vis des différents établissements ecclésiastiques de la région et certains faits marquants de son règne⁶. Les autres auteurs de la fin du XX^e siècle n'ont fait que reprendre cet article et les mentions présentes chez Pirotte, mais ils ont négligé un ouvrage essentiel, quoi qu'un peu vieilli :

⁴ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 4-6 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t.1, Bruxelles, 1914, p. 81-82. Cet acte est suffisamment intéressant pour que nous le reproduisons en annexe.

⁵ Pour une liste des différents travaux de F. Pirotte, voir la bibliographie qui se trouve à la fin de ce travail.

⁶ G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 73-77.

celui de l'abbé de Leuze, consacré à l'histoire de Laroche et de Durbuy, où le règne de Gérard est largement développé⁷. F. Pirotte connaissait cet ouvrage et l'a, semble-t-il, utilisé. Mais ce livre est aujourd'hui très rare et très difficile à trouver : certains auteurs le connaissaient mais n'ont pas pu mettre la main dessus. Tout ceci peut expliquer les lacunes présentes dans les notices biographiques qui ont été consacrées au personnage.

Gérard de Durbuy a donc joué un rôle très important dans les événements politiques de la deuxième moitié du XIII^e siècle. Il apparaît très souvent aux côtés de son frère Henri le Blondel, comte de Luxembourg et de Laroche et marquis d'Arlon, comme Henri I^{er} de Durbuy apparaissait souvent aux côtés de son frère Albert III de Namur, mais la comparaison s'arrête là. Si Henri I^{er} a pu tirer de nombreux avantages de la puissance de son frère, il n'a jamais été en soi un personnage de grande envergure. Gérard, par contre, n'intervient pas uniquement aux côtés du Blondel parce qu'il est son frère, mais bien parce qu'il a une réelle importance en lui-même. Cette importance transparaît dans les actes diplomatiques, et plus particulièrement dans trois cas bien précis : les actes où Gérard est cité comme témoin dans des affaires concernant son frère, actes dont l'étude est sans doute la moins intéressante⁸ ; ceux où il remplit un rôle d'arbitre ou se porte garant de son frère, d'un membre de sa famille ou simplement d'un personnage important⁹ ; enfin, ceux où il est directement concerné et où il n'adopte pas toujours la même position que son frère ou les membres de sa famille¹⁰. Gérard de

⁷ A. DE LEUZE, *Laroche et Durbuy*, Arlon, 1883, p. 253-266. Ouvrage indispensable lorsque l'on s'intéresse à Gérard de Durbuy.

⁸ Ces actes sont nombreux. Nous pouvons en mentionner quelques-uns : C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 72-73, 146-147, 213-214, 288, 302-303, 321 ; t. 4, Luxembourg, 1940, p. 16-19, 49-50, 59-60, 155-159, 419-420, 539-540, 637-640. Cette liste est loin d'être exhaustive : nous voulons simplement montrer que Gérard apparaît souvent.

⁹ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 96-97, 108, 125, 172-174, 175, 247-248, 302-303. Les remarques de la note précédente sont toujours valables ici.

¹⁰ Ces actes sont évidemment les plus intéressants à étudier. Notons que la titulature de Gérard de Durbuy est variable. Différentes formes apparaissent :

- **Gérard de Luxembourg** : « *seignor Gerart de Lucembourg* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 125) ; « *Girars de Luxembourg* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 146-147) ; « *G[erardus] de Luc(em)b(urch)* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 172-174) ; « *Gerard de Luccelborch* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 175) ; « *Gerardi de Lussemborg* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 288) ; « *Gerars de Lucembourg* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 36-38) ...
- **Gérard de Luxembourg, seigneur ou sire de Durbuy** : « *Girardt, chevalier de Luxembourg, seigneur de Durbus* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 96-97) ; « *Girart de Luceleb(orc), signor de Dourbuis* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 213-214) ; « *Gerardus de Luiceleborc, dominus de Dourbui* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 321) ; « *Gerardus de Lucenburch, dominus de Durbuht* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 361-362) ; « *Gerars de Luxcelborgh, sires de Dierbuis* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 637-640)...

Durbuy mériterait qu'on lui consacre une étude ou un article, tant les choses à dire sont nombreuses. Dans ces pages, nous allons nous contenter de mentionner brièvement les principaux faits relatifs à sa « politique extérieure », et nous développerons davantage son action à l'intérieur de la Terre de Durbuy.

Au début des années 1250, Gérard intervient comme arbitre avec Henri d'Houffalize dans une affaire qui oppose Elisabeth de Montjoie et son fils Waleran à Henri le Blondel au sujet du partage de biens patrimoniaux situés dans les terres de Marville-Arrancy. Cette Elisabeth n'est autre que la fille d'Ermesinde et de Thibaut de Bar : elle est donc la demi-sœur d'Henri et de Gérard et peut légitimement prétendre à cet héritage. Henri le Blondel et sa femme Marguerite connaîtront des difficultés avec les bourgeois de Marville, mais une paix sera signée en mars 1252¹¹. Quant à la lutte pour le partage des biens, elle sera définitivement réglée le 10 mars 1254¹². Gérard de Durbuy a joué un rôle non négligeable dans le dénouement de ce conflit. Dans les années qui vont suivre, il s'illustrera souvent comme arbitre dans des affaires d'importance moyenne et se portera garant de personnes illustres dans d'autres. Il rencontrera aussi certains problèmes, notamment avec la cité de Trèves¹³.

En 1264, Gérard faillit se brouiller avec son frère sur une question de premier plan : la succession du marquisat de Namur. Suite au traité de Dinant, Ermesinde avait renoncé à cette succession mais Henri le Blondel, lui, ne le fera pas : il envahit et occupe le Namurois, mais cette situation ne dure pas. En 1264, il tombe en effet d'accord

- **Gérard de Durbuy, ou Gérard, seigneur ou sire de Durbuy** : « *Gerars, sires de Dulbus* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 72-73) ; « *sire d'Erbens* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 108) ; « *Girardus dominus de Dolboi* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 144) ; « *Gerart, sign(eur) de Drebuy* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 302-303) ; « *Gerart, seignor de Durbuiz* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 574-576) ; « *Gerard, signor de Durbuy* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 16-19) ; « *Gerart, signour de Durbuy* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 49-50) ; « *Gerardi domini de Deurbuys* » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 59-60) ; « *Gerard de Durboi* » » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 139-140) ; « *li sires de Durbui* » » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 155-159) ; « *Gerart de Dre Boul* » » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 453) ; « *li sires de Derbui* » » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 512-513) ; « *Gerart, signor de Durbui* » » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 517-518) ; « *Gerardo domino de Dolbaye* » » (C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 539-540)... Ce sont les titulatures de cette catégorie qui se rencontrent le plus souvent.

¹¹ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 96-97 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 91.

¹² C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 172-174 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 96-97.

¹³ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 361-362 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 114.

avec Gui de Dampierre, comte de Flandre, qui a racheté les droits sur le marquisat. La paix est scellée par un double mariage : celui de Gui de Dampierre avec Isabelle, fille du Blondel, et celui de la sœur d'Isabelle avec le second fils de Gui¹⁴. Gérard n'accepte pas cet accord et ne reconnaît pas Gui de Dampierre comme marquis de Namur. Son frère reste inflexible et le menace même : dans un acte daté du 21 mai 1264, il déclare, avec sa femme Marguerite, qu'ils soutiendront le comte de Flandre si Gérard décide de mener une guerre contre ce dernier¹⁵. Cette guerre n'aura pas lieu car le 29 mai 1265, le seigneur de Durbuy renonce définitivement à ses prétentions sur le Namurois¹⁶.

Dans les années 1270, Gérard de Durbuy se retrouve impliqué dans la guerre dite de « La Vache de Ciney »¹⁷ qui l'oppose lui, son frère et le comte de Flandre à l'évêque de Liège Jean d'Enghien. Gérard prend une part active dans ce conflit, et ses Etats sont souvent envahis par l'armée ennemie. Pour se venger des ravages causés par les troupes liégeoises dans les territoires luxembourgeois, Henri le Blondel prend et brûle une partie de la ville de Ciney. Après bien des hostilités de part et d'autre, les belligérants s'en remettent finalement à la décision d'arbitres sur proposition du roi de France Philippe III le Hardi (1278) et le *statu quo ante bellum* est instauré¹⁸. Peu après, Gérard participe à une

¹⁴ A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 254-255 ; C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 521-525.

¹⁵ « ... se me sire Gerars de Luxelebourc, nostre frere movoit guerre contre noble dame Margherite, contesse de Flandres et de Haynau, ne contre son fil Guion, conte de Flandres et marchis de Namur, pour les choses de la contei de Namur, nous lor avons promis et prometons ke nous lor en seriens aidant et confortant contre nostre devant dit frere et ses aydes de la guerre en boene foi. » : C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 526-527.

¹⁶ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 560-562.

¹⁷ Cette guerre a été dénommée ainsi parce que, selon la légende créée par Jean d'Outremeuse, elle aurait éclaté suite au vol d'une vache par un paysan namurois à un habitant du Condroz et à la conduite arbitraire du bailli de ce pays, qui fit pendre le voleur. En réalité, ce n'est pas une vache mais des contestations territoriales qui sont à l'origine du conflit : Jean de Beaufort, seigneur de Goesnes, avait été jusqu'en 1271 un vassal de l'évêque de Liège. En 1271, il inféode son château et sa terre de Goesnes au comte de Namur, et c'est à partir de là que le conflit entre le comte de Flandre et de Namur et l'évêque de Liège va se déclencher. Les chroniqueurs ont déformé l'information parce qu'ils étaient éloignés des événements et qu'ils voulaient avant tout plaire en frappant l'imagination : JEAN D'OUTREMEUSE, *op. cit.*, p. 403-405 ; JEAN DE HOCSEM, *Chronicon*, éd. G. KURTH, Bruxelles, 1927, p. 59-62 ; Annales Floreffenses, éd. L.C. BETHMANN, dans *M.G.H., SS.*, t. 16, Hanovre, 1859, p. 628 ; Annales Fossenses, éd. G.H. PERTZ, dans *M.G.H., SS.*, t. 4, Hanovre, 1841, p. 33 ; *La Chronique liégeoise de 1402*, éd. E. BACHA, Bruxelles, 1900, p. 216-219 ; E. PONCELET, La guerre dite « de la Vache de Ciney », dans *B.C.R.H.*, 5^e série, t. 3, 1893, p. 275-395 ; E. PONCELET, Nouveaux documents relatifs à la guerre dite « de la Vache de Ciney », dans *B.C.R.H.*, 5^e série, t. 7, 1897, p. 494-510 ; O. COMANNE, *La seigneurie de Beaufort-sur-Meuse des origines au XVIII^e siècle : le site-les hommes-la terre*, mém. de licence inédit, Liège, 1995-1996, p. 116-123.

¹⁸ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 474-477, 547-550 ; Fragments de la Chronique de Jean de Warnant à partir du règne d'Henri de Gueldre, d'après un manuscrit de Tongerlo, éd. S. BALAU, dans *Chroniques liégeoises*, t. 1, Bruxelles, 1913, p. 35-36 ; Chronique de Jean de Brusthem, éd. E. FAIRON, dans *Chroniques liégeoises*, t. 2, Bruxelles, 1931, p. 53-55 ; A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 255 ; A. MARCHANDISSE, Entre défiance et amitié... Des relations politiques, diplomatiques et militaires tourmentées entre le roi de France et le prince-évêque de Liège au bas moyen âge (XIII^e-XV^e siècles), dans *B.C.R.H.*, t. 164, 1998, p. 51-53, 74-75.

nouvelle campagne qui vise cette fois à soutenir le duc de Limbourg contre l'archevêque de Cologne Siegfried de Westerburg, qui a envahi une partie de ses territoires. En guise de représailles, l'archevêché de Cologne et la ville d'Aix-la-Chapelle sont attaqués. La paix sera conclue suite à l'intervention du duc Jean Ier de Brabant¹⁹.

Au début des années 1280, Gérard prend part à une autre grande querelle : la guerre de succession de Limbourg. En 1283, Ermengarde de Limbourg, titulaire du duché du même nom, meurt sans enfants. Les prétendants à la succession sont nombreux. Waleran, sire de Fauquemont, Renaud de Gueldre, Adolphe de Berg, le comte Henri VI de Luxembourg²⁰ et son oncle Gérard de Durbuy sont du nombre. Renaud de Gueldre, mari d'Ermengarde, avait obtenu de l'empereur la possession viagère des fiefs de sa femme si celle-ci venait à mourir. Il est donc un prétendant de premier ordre à cette succession. Or, il se fait que le duc de Brabant Jean Ier, suzerain du Limbourg, rachète les titres de Renaud et entre par conséquent dans la course à l'héritage. Très rapidement, deux clans se forment : le duc de Brabant et ses alliés d'une part, les ennemis du duc groupés autour de l'archevêque de Cologne de l'autre. Les hostilités durent cinq ans, et se terminent le 5 juin 1288 par la bataille de Worringen, près de Cologne, qui consacre la victoire du duc Jean Ier et marque la fin de l'indépendance du Limbourg, qui sera désormais rattaché au Brabant²¹. Quelle a été la position de Gérard de Durbuy dans ce conflit ? N'oublions pas qu'en tant que fils de Waleran III, il se rattache directement à la maison de Limbourg et peut avoir des prétentions légitimes sur l'héritage. N'oublions pas non plus qu'Henri VI de Luxembourg, neveu de Gérard, n'est que le petit-fils de ce même Waleran. Gérard est donc un personnage incontournable dans la question de la succession. Cette fois, il ne va pas suivre le comte de Luxembourg, qui s'opposera au duc de Brabant et sera tué à Worringen. Il va même adopter une position tout à fait contraire à celle de son neveu en abandonnant ses prétentions sur le Limbourg et en se rangeant

¹⁹ A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 256-257.

²⁰ Henri le Blondel est mort en 1281. Henri VI est son fils.

²¹ Sur la guerre de succession de Limbourg, voir U. LEHNART, *Die Schlacht von Worringen 1288 : Kriegführung im Mittelalter*, Francfort, 1994 ; *Der Tag bei Worringen 5. Juni 1288*, Düsseldorf, 1988, p. 116, 120, 237, 243, 304, 306 ; P. AVONDS, Brabant en Limburg (1100-1403), dans *Nieuwe Algemene geschiedenis der Nederlanden*, t. 2, Haarlem, 1982, p. 452-482 ; P. BONENFANT, Brabant en Gelre voor en na Woeringen, dans *Algemene geschiedenis der Nederlanden*, t. 2, Utrecht, 1950, p. 256-268 ; J. BAERTEN, La bataille de Worringen (1288) et les villes brabançonnaises, limbourgeoises et liégeoises, dans *Villes et campagnes au Moyen Age : mélanges Georges Despy*, sous la dir. de J.-M. DUVOSQUEL et A. DIERKENS, Liège, 1991, p. 71-86 ; H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 1, *Des origines au commencement du XIVe siècle*, 5^e éd., Bruxelles, 1929, p. 249-253.

dans le camp du duc Jean Ier. Pourquoi a-t-il fait cela ? Tout d'abord, Gérard était lié à la famille de Jean Ier par sa femme, Mathilde. D'un autre côté, le duc de Brabant a très vite compris qu'il fallait se l'attacher s'il voulait qu'il renonce à ses droits. Il va agir en conséquence. Le 20 octobre 1283, il promet à Gérard et à sa femme de leur assigner un revenu annuel de 300 livrées de terres²². Le 29 juin de l'année suivante, en exécution de cette promesse, il leur cède tout ce qu'il possède en biens et en juridiction à Mélin, près de Jodoigne, en y conservant toutefois la souveraineté et l'hommage²³. En échange, le 24 janvier 1285, Gérard renonce définitivement au Limbourg et prie le roi de Romains Rodolphe de Habsbourg de transporter à Henri, landgrave de Hesse, agissant au nom du duc de Brabant, tous les droits qu'il pouvait avoir sur ce duché²⁴. Par cet acte, le seigneur de Durbuy se rapproche désormais du duc Jean Ier et les relations entre les deux hommes vont dès lors être relativement bonnes. Moins de deux mois plus tard, Gérard accompagne et sert le duc de Brabant dans un voyage en Aragon, en échange de 1 166 livres, 13 sous et 4 deniers tournois²⁵. Le 30 mars, Jean Ier augmente le fief qu'il lui avait cédé de 200 livres de Louvain, prélevées sur la recette de Tirlemont²⁶. En se rangeant dans le camp de la maison de Brabant lors de la guerre de succession de Limbourg, Gérard de Durbuy a fait le bon choix et a sans doute évité une fin aussi funeste que celle de son neveu. Cette guerre termine notre bref tour d'horizon de la « politique extérieure » du sire de Durbuy. Nous allons maintenant nous attacher à décrire son action à l'intérieur de la Terre de Durbuy.

Gérard de Durbuy s'est montré très actif au sein de sa seigneurie et a parfois eu un peu trop tendance à y convoiter des terres qui ne lui appartenaient pas, notamment celles des grands établissements ecclésiastiques de la région. Nous avons vu qu'en 1243 Henri le Blondel avait pris sous sa protection certaines possessions de l'abbaye du Val-Saint-Lambert. En novembre 1255, Gérard, qui est alors avoué de l'établissement, confirme cet engagement et prend à son tour sous sa sauvegarde les biens et les personnes

²² C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 5, Luxembourg, 1948, p. 78-79.

²³ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 5, Luxembourg, 1948, p. 109.

²⁴ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 5, Luxembourg, 1948, p. 136-137 ; A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 257-260. Sur tout ce qui se rapporte à la bataille de Worringen et à ses causes, on pourra également consulter la *Rymkronyk van Jan van Heelu betreffende den slag van Woeringen*, éd. J.F. WILLEMS, Bruxelles, 1836. La deuxième partie de cet ouvrage rassemble en outre les principales sources diplomatiques concernant le conflit. C'est cette partie qui a retenu notre attention.

²⁵ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 5, Luxembourg, 1948, p. 142.

²⁶ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 5, Luxembourg, 1948, p. 143.

du Val-Saint-Lambert, et spécialement les bois de Harre et Fainages²⁷. Mais le seigneur de Durbuy ne va pas tenir ses promesses et va causer de nombreux dommages dans ces bois et dans d'autres nommés « Tenchons », si bien qu'en 1278 une enquête est ouverte pour déterminer quels sont les droits exacts des deux parties sur ceux-ci. Les experts, originaires de terres appartenant à l'abbaye de Stavelot-Malmedy et donc étrangers au conflit, déclarent que seule l'abbaye du Val-Saint-Lambert a des droits sur les bois contestés²⁸. Le verdict est clair, mais Gérard ne s'y conformera pas. En 1292, les choses s'enveniment : le seigneur de Durbuy s'est emparé des bois de Harre, de fermes et d'autres biens appartenant au monastère et la situation devient vraiment délicate. L'affaire passe par Liège et Cologne avant d'aboutir au Saint-Siège entre les mains du pape Nicolas IV. Dans une bulle du 15 mai 1292, celui-ci désigne des juges pour régler le conflit, juges qui font savoir quatre jours plus tard au doyen et aux curés du concile d'Ouffet qu'ils sont tenus d'assigner Gérard à vingtaine à Reims²⁹. La situation ne se débloque que quatre ans plus tard, en 1296, et Gérard est alors bien obligé de reconnaître ses torts : le 26 juillet de cette année, il donne purement et simplement les bois de Harre, de Fainages et de « Tenchons » à l'abbaye du Val-Saint-Lambert. Cette donation marque la fin du conflit qui l'opposait à l'établissement religieux³⁰.

A côté du Val-Saint-Lambert, Gérard aura également de nombreux problèmes avec l'évêque de Liège Jean IV de Dampierre. Les contestations touchent cette fois le village de Paille, que l'évêque a acheté au seigneur de Durbuy mais que celui-ci ne lui a pas cédé, alors qu'il a été payé par le prélat. Les deux protagonistes en viennent rapidement aux armes, et une bataille a lieu vers 1280 au Mont-Saint-Rahy³¹. Finalement, suite à l'intervention du duc de Brabant Jean Ier en tant qu'arbitre-conciliateur, la paix est rétablie en septembre 1280. Gérard cède le village de Paille à l'évêque, qui lui verse en

²⁷ J.G. SCHOONBROODT, *op. cit.*, t. 1, Liège, 1875, p. 85-86.

²⁸ J.G. SCHOONBROODT, *op. cit.*, t. 1, Liège, 1875, p. 135-136.

²⁹ J.G. SCHOONBROODT, *op. cit.*, t. 1, Liège, 1875, p. 146-147.

³⁰ J.G. SCHOONBROODT, *op. cit.*, t. 1, Liège, 1875, 151. L'affaire est également rapportée par G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 73, où nous avons relevé certaines erreurs et certaines confusions. De plus, Ninane ne cite qu'en partie ses sources et fait référence à des auteurs de seconde main. Voir aussi A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 264.

³¹ Cette bataille est connue sous le nom de bataille de « Rahyermont », qui est l'ancienne forme du toponyme « Mont-Saint-Rahy ». Si Gérard a connu de nombreux démêlés avec la principauté de Liège, il semblerait toutefois qu'il en ait été le mambour pendant quelques temps: A. MARCHANDISSE, Un prince en faillite. Jean de Flandre, évêque de Metz (1279/80-1282), puis de Liège (1282-1291), dans *B.C.R.H.*, t. 163, 1997, p. 15, 49-50, 58-59; S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1895, p. 462-463.

contrepartie 800 livres tournois de plus. Les prisonniers faits de part et d'autre lors de la bataille sont relâchés³².

Le Mont-Saint-Rahy n'est pas seulement resté dans les mémoires pour la bataille qui s'y est déroulée. Nous l'avons vu, il était également célèbre pour son pèlerinage et la foire qui s'y déroulait chaque année à la Saint-Denis. En 1289, Gérard, en accord avec les religieux de Stavelot-Malmedy³³, va supprimer la foire, officiellement pour mettre fin aux troubles et aux dangers qui survenaient lors de celle-ci³⁴. Mais, lorsque l'on sait qu'une nouvelle foire voit le jour à Durbuy dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, ne peut-on pas plutôt penser que l'action de 1289 visait avant tout à supprimer une foire concurrente³⁵ ?

L'action de Gérard de Durbuy vis-à-vis des établissements ecclésiastiques possessionnés dans la région n'a, semble-t-il, jamais été vraiment désintéressée. Bien sûr, il lui est arrivé de faire preuve de largesse vis-à-vis de ceux-ci, comme en 1256 lorsqu'il cède la dîme de Borlon au chapitre de la collégiale de Saint-Martin de Liège³⁶, mais, d'une manière générale, il y avait toujours pour lui des intérêts en jeu, surtout par rapport à la possession de certains bois. Si le seigneur de Durbuy n'a pas réussi à s'imposer dans les bois de Harre, il parvient par contre en 1298 à prendre possession d'une partie des bois de Villers-Sainte-Gertrude, territoire qui relève alors de l'abbaye de Nivelles³⁷. La politique expansionniste de Gérard de Durbuy a évidemment été bénéfique à la Terre de Durbuy et nous pouvons maintenant facilement concevoir qu'il ait été considéré comme un des grands rassembleurs de cette terre. D'un autre côté, Gérard est également un seigneur qui s'est préoccupé du bien être de ses sujets, ainsi que nous allons à présent le montrer.

Le 29 janvier 1275, il affranchit la ville de Nassogne, y supprime certaines corvées et certaines redevances (mainmorte, formariage, plaids généraux, tailles et toutes

³² C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 616-618 ; S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1895, p. 315-316.

³³ Le Mont-Saint-Rahy est une terre qui dépendait de l'abbaye de Stavelot-Malmedy. Gérard y intervient en tant qu'avoué du monastère.

³⁴ « ... *especialement pour eschiweir les bestens et les peris, avons deffaite et ostee et deffaisons a tous jours permanaublement la foire et la sollempniteit qui at esteit de ci a or en Rahiermont le jour de la feste saint Dyonis...* » : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 87.

³⁵ Cette hypothèse a en tout cas été émise par A. BAIJOT, *Le Mont-Saint-Rahy : la mémoire du sol, fascicule 1*, Wéris, 1992, p. 32-34.

³⁶ J.G. SCHOONBROODT, *Inventaire analytique et chronologique des chartes du chapitre de Saint-Martin, à Liège*, Liège, 1871, p. 17 ; A. DE LEUZE, *ibidem*.

³⁷ J.J. HOEBANX, *L'Abbaye de Nivelles des origines au XIV^e siècle*, Gembloux, 1951, p. 367 ; G.-J. NINANE, *ibidem*.

autres coutumes) et garantit la liberté de ses habitants. Cet affranchissement se fait sous certaines conditions que Gérard expose clairement : il fixe les amendes à payer en cas de violence, réglemente la possession des douaires, oblige chaque ménage, chevaliers et clercs mis à part, à payer un cens de 12 deniers à la Noël et de 12 autres à la Saint-Jean-Baptiste, réglemente les droits d'usage dans les bois seigneuriaux et précise surtout que s'il survient entre lui et les bourgeois quelque difficulté dont il n'est pas fait mention dans l'affranchissement, ceux-ci devront se rendre à Durbuy, chef-lieu de Nassogne, et se conformer à ce qui y sera décidé³⁸. Nous pouvons raisonnablement penser que si Durbuy est désignée comme chef-lieu d'une ville fraîchement affranchie, c'est qu'elle l'est déjà elle-même à cette époque. Pourquoi sinon Gérard aurait-il affranchi une ville comme Nassogne alors que la principale localité de sa seigneurie ne l'aurait pas été ? Malheureusement, nous ne possédons aucune trace de l'affranchissement de Durbuy, que nous situerons donc par hypothèse avant 1275. Peut-être Gérard a-t-il affranchi d'autres agglomérations de la Terre de Durbuy, mais une fois de plus les sources ne nous permettent pas de le savoir. Il ne s'est en tout cas pas contenté de combler les localités de sa seigneurie : il s'est aussi montré généreux envers les seigneurs de sa terre dont il a reçu l'hommage. Certains d'entre eux nous sont connus : il s'agit de Jacques d'Orchimont, Gérard de Hollenfels, Robert d'Usdenge, Symon de Kayl ou encore Guillaume de Mortagne³⁹.

Dans les dernières années de sa vie, Gérard de Durbuy poursuit sa politique d'expansion en acquérant notamment des biens à Ocquier, Jenneret, Arras, Bende et Oneux⁴⁰ ou encore en échangeant avec le comte Jean de Hainaut le village et le ban de Villance et la terre de Transinne contre mille livrées de terres situées dans le comté de Hainaut⁴¹. Mais il prend surtout certaines libertés qui ne plaisent pas à tout le monde en décidant de frapper monnaie à Durbuy. Le 12 novembre 1298, suite aux protestations de l'évêque de Liège Hugues de Chalon qui estimait que cette devise portait préjudice à celle

³⁸ « ... et ce entre nous le devandit borjois avoit nulle rien affaire dont mention ne soit faite en cette lettre, il en doivent venir a Durbuy a leur chef lieu et ce qu'il en rapporteroient de la pour leurs fealtez, nous en devons tenir... » extrait de l'acte d'affranchissement publié par C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 448-450 ; G. KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne*, t. 1, Bruxelles, 1903, p. 398-400. Sur l'affranchissement, voir aussi A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 261-264 et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 143.

³⁹ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 5, Luxembourg, 1948, p. 208-210 ; t. 6, Luxembourg, 1949, p. 45-47, 200-202, 204-205.

⁴⁰ J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 91-93.

⁴¹ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 6, Luxembourg, 1949, p. 98-99 ; A. WAUTERS, *op. cit.*, t. 6, Bruxelles, 1881, p. 525. Wauters parle de 100 livrées de terre et non de 1 000 mais l'acte édité par Wampach prouve le contraire.

de son évêché⁴², Gérard s'engage à ne plus battre monnaie et à retirer celle qui est en circulation⁴³. Cet événement est le dernier fait marquant de la vie de Gérard de Durbuy, qui meurt avant l'année 1304.

Ainsi s'achève le règne de ce seigneur de Durbuy qui aura été l'un des personnages marquants de son époque, tant par le rôle qu'il a joué dans les affaires lotharingiennes que par la volonté d'expansion et le souci du bien-être de ses populations manifestés à l'intérieur de sa seigneurie.

Chapitre VIII : Henri VII

A la mort de Gérard de Durbuy, la seigneurie du même nom est au centre d'une querelle entre divers héritiers potentiels. Visiblement, le sire de Durbuy n'a pas pris la peine de régler la question de sa succession avant de rendre l'âme. Or, sa femme Mathilde ne lui a donné que des filles. Lorsque l'on sait qu'à l'époque il est encore difficile et rare pour des filles de recueillir l'héritage paternel, on peut facilement concevoir que d'autres héritiers aient contesté cette succession. Mais qui pouvait prétendre à la seigneurie, à part les filles de Gérard ? Le comte de Luxembourg, cela va sans dire. A la mort d'Ermesinde, le comté de Durbuy était en effet un territoire luxembourgeois, qu'Henri le Blondel céda en seigneurie à son frère Gérard. Maintenant que ce dernier est mort sans héritier mâle, le comte peut légitimement faire valoir ses droits sur l'héritage, d'autant qu'il possède certains liens de parenté avec le sire défunt : à cette époque, le comte de Luxembourg n'est autre que le futur empereur Henri VII, fils d'Henri VI de Luxembourg et de Béatrix d'Avesnes, petit-fils du Blondel et par conséquent petit-neveu de Gérard de Durbuy¹. Il va réussir à s'imposer dans la Terre de Durbuy.

⁴² Bernays et Vannérus ont précisé ceci : « Cette mesure déplut à Hugues de Châlon, évêque de Liège (1296-1301), sans doute parce que ce prélat, qui falsifiait outrageusement le numéraire de sa principauté, ne souffrait pas de voir établir une comparaison entre les nouvelles monnaies et son mauvais billon » : E. BERNAYS et J. VANNERUS, *Histoire numismatique du comté puis duché de Luxembourg et de ses fiefs*, Bruxelles, 1910, p. 75. Sur le prélat : A. JORIS, Hugues de Chalon, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 25, Paris, 1995, col. 203-205 ; P. ROMAN D'AMAT, Chalon (Hugues de), dans *Dictionnaire de biographie française*, t. 8, Paris, 1956, col. 217-218.

⁴³ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 6, Luxembourg, 1949, p. 194-196.

¹ Sur Henri VII : H. THOMAS, Heinrich VII, dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 2047-2049 ; M. PARISSE, Henri VII, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1,

Le 28 mars 1304, grâce à l'intervention de sa mère Béatrix comme arbitre, Henri parvient à écarter Gérard de Grandpré, seigneur d'Houffalize, de la lutte pour la succession. Ce seigneur, en tant que fils de l'une des filles de Gérard -son nom ne nous est pas parvenu-, revendiquait la possession des châteaux, châtelainies et terres de Durbuy et de Roussy, du ban de Villance et de tous les autres biens provenant de la succession de son grand-père. Suite aux négociations, il se contente des château et châtelainie de Roussy avec toutes les terres qui en dépendent ainsi que de cent livrées de terres, qu'il tiendra en fiefs du comte de Luxembourg. Henri doit également lui remettre Nassogne, Wavreille, Belvaux, Terwagne et Seny. En échange, il renonce au reste de l'héritage de son aïeul et s'engage à ne pas aliéner et fortifier les localités qui lui ont été confiées sans l'accord du comte de Luxembourg². Ces dispositions sont confirmées le même jour dans un acte émanant cette fois directement du seigneur d'Houffalize³.

Henri VII semble avoir intégré la qualification de « seigneur de Durbuy » à sa titulature directement après ces événements. Le 11 avril 1304, il apparaît en effet en tant que comte de Luxembourg et de Laroche, marquis d'Arlon et seigneur de Durbuy dans un acte concernant le patronage de l'église de Tohogne⁴. Le compromis qui avait été trouvé en 1212 n'est alors plus observé et des querelles ont surgi entre le seigneur de Durbuy et l'abbé de Floreffe Hugues I de Refayt. Alors que le patronage de Tohogne avait été reconnu en 1212 comme appartenant à l'abbaye, Henri s'engage dans cet acte à

Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 718. Il existe une bibliographie abondante sur le personnage. Nous pouvons citer quelques travaux : F. COGNASSO, *Arrigo VII*, Milan, 1973 ; F. SCHNEIDER, *Kaiser Heinrich VII.*, Stuttgart-Berlin, 1940 ; W.M. BOWSKY, *Henry VII in Italy. The conflict of Empire and City-State*, s.l., 1960 ; K. KLEFISCH, *Kaiser Heinrich VII. Als graf von Luxemburg*, Bonn, 1971.

² C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 6-11 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 332-333 ; A. WAUTERS, *op. cit.*, t. 8, Bruxelles, 1892, p. 111. Notons que Verkooren a commis une erreur dans l'analyse de ce texte : il le date en effet du 18 mars 1304 alors que l'on peut lire clairement que ces lettres « furent faites et données l'an de grace mil trois et quatre la vigile de Paskes ». Comme Pâques tombait un 29 mars en 1304, ce document date bien du 28 et non du 18 mars. Wampach et Wauters n'ont pas commis cette erreur. Sur la date de Pâques en 1304 : E.I. STRUBBE et L. VOET, *De chronologie van de Middeleeuwen et de Moderne Tijden in de Nederlanden*, Anvers-Amsterdam, 1960, p. 121. Les événements de 1304 sont également rapportés par A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 265, qui ne cite toujours pas ses sources, et par G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 74, qui se trompe en affirmant que Gérard de Grandpré est le mari d'une des filles de Gérard, puisque c'est en réalité le fils de l'une d'entre elles.

³ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 11-12 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 333-334. Cet acte comporte un élément assez étonnant. On peut en effet y lire : « ... de ce que nous demandiens de droit avoir en la maison de Durby et des appendices par le secoire de nostre oncle mons(ignour) G(erars), signour de Durby... ». Pourquoi Gérard de Grandpré appelle-t-il Gérard de Durbuy « nostre oncle » alors que celui-ci est son grand-père maternel, ce que précise clairement Béatrix dans l'acte du 18 mars ?

⁴ « ... Henricus, comes Luccenburgensis et Ruppefortis, marchio Arlunensis et dominus de Durbuy... ». L'acte est publié par V. BARBIER, *Histoire de l'abbaye de Floreffe de l'ordre de Prémontré*, t. 2, Namur, 1892, p. 232-234. Voir aussi C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 13-14 et A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 335.

céder la moitié seulement de ce droit à l'établissement, en échange de la renonciation des religieux au droit qu'ils prétendaient avoir sur les dîmes de la localité. Il y aura ainsi alternance dans la présentation des candidats à la cure de Tohogne et c'est Henri qui choisira le premier titulaire. Pas question donc de toucher à la dîme levée depuis toujours par les seigneurs de Durbuy⁵ ! Celle-ci est une source de revenus bien trop importante pour qu'ils la laissent filer. Le 21 juin 1304, selon les accords qui ont été conclus, Henri présente son candidat à l'archidiacre de Liège Guillaume d'Arras : il s'agit de Gossein de Jupille⁶. Que s'est-il passé pour que le patronage de Tohogne échappe ainsi à Floreffe ? Gérard de Durbuy s'est-il immiscé dans l'affaire en l'usurpant purement et simplement ? En tout état de cause, si Henri VII donne la moitié du droit de patronage à Floreffe en 1304, c'est qu'avant cette date ce droit échappait en tout ou en partie à l'établissement. Si l'on garde à l'esprit l'action expansionniste de Gérard de Durbuy à l'intérieur de sa seigneurie et les nombreux démêlés qu'il a eus avec les établissements ecclésiastiques possessionnés dans la région, il est possible d'émettre l'hypothèse selon laquelle ce serait lui qui aurait été à l'origine du différend entre l'abbé de Floreffe et Henri VII : Gérard aurait usurpé le droit de patronage de Tohogne et cela aurait évidemment déplu aux religieux de l'abbaye, qui auraient remis l'affaire sur le tapis après sa mort. Malheureusement, nous n'avons trouvé aucune trace de cette usurpation. Toutes ces affirmations restent dès lors hypothétiques.

Après avoir réglé ses différends avec l'abbé de Floreffe, le seigneur de Durbuy doit quelques mois plus tard trouver une issue à un autre conflit, qui l'oppose cette fois à Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, seigneur de Frise. Les contestations touchent notamment le comté de Laroche et les terres de Durbuy, Poilvache, Beaumont, Beaufort, Revin, Villance et Fumay. La situation est suffisamment grave pour nécessiter l'intervention d'un arbitre, choisi dès le premier octobre 1303 en la personne de Jean, duc de Bretagne et comte de Richemont⁷. Quelle était l'origine de ces contestations ? Les actes diplomatiques ne le mentionnent pas mais il est possible que les dissensions concernant la Terre de Durbuy aient été liées aux clauses

⁵ « ... in decimis dicte ecclesie parochialis de Thohongia intra limites seu alias ubicumque et quibuscumque locis, seu terminis constitentibus, et appenditiis ipsius decime de Thohongia, quas domini de Durbuy ante tempore dicit domini comitis Lucceburgensis perceperunt seu percipere consueverunt... » : V. BARBIER, *ibidem*.

⁶ V. BARBIER, *op. cit.*, t. 2, Namur, 1892, p. 234-235.

⁷ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 6, Luxembourg, 1949, p. 424-425.

du fameux traité de Dinant. Ce traité prévoyait entre autres que le seigneur de Durbuy devait relever sa terre en fief du comte de Hainaut. Or, le présent conflit concerne justement l'hommage et la possession de terres dont il était question dans ce même traité. Pourquoi ne pas imaginer dès lors qu'Henri VII ait refusé de prêter hommage au comte de Hainaut pour la Terre de Durbuy et pour d'autres territoires qu'il considérait comme ses biens patrimoniaux ? Cela pourrait être une cause logique du conflit. Quoi qu'il en soit, la situation s'aggrave entre 1303 et 1304, à tel point que le roi de France Philippe IV le Bel doit intervenir pour inviter les deux parties à conclure une paix. Celle-ci survient le 3 septembre 1304 et débouche sur une situation de compromis : le comte de Luxembourg se reconnaît redevable d'hommage envers le comte de Hainaut pour le comté de Laroche et les terres de Durbuy et de Poilvache et renonce à ses prétentions sur les terres de Beaumont, Beaufort, Revin et Fumay. Le comte de Hainaut, de son côté, s'engage à assigner au comte de Luxembourg 2 200 livrées de terres prélevées sur différentes villes et châtellenies et lui cède les villes et terres de Dourlers et de Villance⁸. Cet accord est renouvelé, confirmé et ratifié le 7 mars 1305 par le fils de Jean d'Avesnes, Guillaume Ier⁹, et ses dispositions appliquées avant le 28 juillet de cette même année¹⁰.

Dans les deux années qui suivent, Henri VII doit à nouveau trouver un terrain d'entente avec un autre héritier de Gérard de Durbuy : Gérard de Blankenheim, qui est l'époux de l'une des filles de l'ancien seigneur de Durbuy, Ermengarde¹¹. Gérard

⁸ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 25-30 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 335-337 ; L. LAHAYE, Poilvache, dans *A.S.A.N.*, t. 21, 1895, p. 144-145.

⁹ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 47-53 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 339-340.

¹⁰ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 76-80 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 342-344.

¹¹ Les auteurs contemporains ont souvent limité la descendance de Gérard de Durbuy à deux filles. En réalité, elles étaient bien plus nombreuses, comme l'a démontré F.-X. Wurth-Paquet dans un travail qui, même s'il est ancien, reste de qualité. L'auteur utilise en effet de nombreuses sources inédites ignorées par Wampach ; il fixe leur nombre à cinq :

- une fille dont le nom ne nous est pas parvenu, qui était la mère de Gérard de Grandpré. Cette fille est certainement l'aînée, puisque son fils est suffisamment âgé en 1304 pour revendiquer l'héritage de Gérard de Durbuy.
- Ermengarde, mariée à Gérard de Blankenheim et qui vit encore en 1307.
- Catherine, mariée avant 1282 à Aubert, seigneur de Vorne, décédée avant 1289.
- Marguerite, mariée en 1289 avec Jean, seigneur de Ghisteltes, de Wormeselles et de Westines.
- Pentecôte, mariée vers 1289 à Guillaume de Mortagne, morte avant 1298.

F.-X. WURTH-PAQUET, Note sur les enfants de Gérard de Luxembourg, seigneur de Durbuy, et la date du décès de celui-ci, dans *Publications de la société pour la recherche et la conservation des monuments historiques dans le Grand-Duché de Luxembourg*, t. 14, 1858, p. 79-86. A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 265-266 a lui aussi précisé que les filles de Gérard pouvaient être au moins cinq. Les auteurs contemporains ne parlent sans doute seulement que de deux filles parce que deux autres au moins sont déjà mortes au moment des querelles

de Blankenheim est un concurrent qu'il convient de ne pas négliger car il a recherché dès 1304 la protection de l'évêque de Liège en lui promettant de tenir à sa disposition le château et la terre de Durbuy si, par son aide, il pouvait rentrer en possession de ces biens¹². L'affaire se règle en 1307 : le 5 février, Gérard renonce personnellement à l'héritage de son beau-père et s'engage à se constituer prisonnier à Echternach s'il ne parvient pas à obtenir la renonciation de sa femme et de ses fils avant le 5 mars¹³. Ces derniers abandonnent leurs prétentions le 19 février¹⁴ et la question de la succession est définitivement résolue le 7 août : Gérard et ses héritiers renoncent alors à l'héritage de Gérard de Durbuy en échange de 2 000 livres de petits tournois qu'ils devront consacrer à l'acquisition de terres ou rentes qu'ils relèveront en fiefs d'Henri VII et de ses successeurs¹⁵.

Toutes ces actions d'Henri VII à l'intérieur de la Terre de Durbuy se déroulent alors qu'il n'est encore que comte de Luxembourg et de Laroche, marquis d'Arlon et seigneur de Durbuy. En 1308, il est élu roi des Romains par les princes électeurs germaniques, ce qui l'amène à délaisser quelque peu le comté de Luxembourg pour se concentrer sur l'Empire et surtout sur l'Italie, où la situation est des plus délicates. Ses dernières interventions dans la Terre de Durbuy datent de 1308-1309 et concernent le château de Logne, qui a préoccupé tous ses prédécesseurs avant lui. Le 12 décembre 1308, Henri, abbé de Stavelot, fait savoir que Henri VII, souverain avoué de l'établissement, lui a remis la forteresse et déclare que ceux qui la tiendront prêteront le serment de fidélité au comte de Luxembourg¹⁶. Cette déclaration est renouvelée le 5 mai 1309, l'abbé s'engageant en plus à ne causer aucun tort au comté de Luxembourg par le biais du château de Logne¹⁷. Peu de temps après, Henri VII part pour l'Italie où il doit lutter pour

pour la succession de leur père. Comme ces auteurs (G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 74 et J. BERNARD, *ibidem* entre autres) ne se sont intéressés qu'à ces querelles, ils ont sans doute cru que les filles n'étaient que deux.

¹² S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 3, Bruxelles, 1898, p. 44-45 ; C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 18-19.

¹³ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 151-154 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 363-364.

¹⁴ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 156-159 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 365-366.

¹⁵ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 7, Luxembourg, 1949, p. 172-174 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1914, p. 366.

¹⁶ J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 129-130. Le château de Logne occupe une position stratégique idéale en dominant la vallée de l'Ourthe du côté de Bomal-sur-Ourthe. Situé à l'extrémité nord de la Terre de Durbuy, il était extrêmement dangereux pour celle-ci.

¹⁷ J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 131-132.

pénétrer dans Rome et être couronné empereur le 29 juin 1312. Il meurt près de Sienne l'année suivante, vraisemblablement de la malaria.

Chapitre IX : Jean de Bohême

1. Vie et action dans la Terre de Durbuy

Après avoir été élu roi des Romains en 1308, Henri VII avait associé son fils aîné Jean au gouvernement de ses Etats, fils qui après son mariage avec Elisabeth de Bohême va parvenir à mettre la main sur le royaume du même nom. En 1313, à la mort de son père, Jean est donc roi de Bohême, comte de Luxembourg et de Laroche, marquis d'Arlon et seigneur de Durbuy, mais il ne deviendra jamais empereur : le trône impérial est en effet alors convoité à la fois par Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière. Grâce au soutien du nouveau roi de Bohême, c'est finalement Louis de Bavière qui l'emporte. Dans les premières années de son règne, Jean de Bohême reste très fidèle au nouvel empereur. Il l'accompagne dans bon nombre de ses voyages et prend part aux guerres suscitées contre lui. Cela l'amène à se déplacer souvent et à résider tantôt en France, tantôt au Luxembourg, tantôt en Hongrie¹. C'est donc à nouveau un personnage important et un grand voyageur qui gère la Terre de Durbuy. On pourrait croire que cette petite seigneurie ne pesait pas bien lourd au milieu de tous ces Etats, mais ce serait une erreur : nous allons voir que Jean de Bohême lui accordait une importance particulière et qu'il y a séjourné souvent.

Contrairement à son père, Jean de Bohême n'a aucun mal à s'imposer dans la Terre de Durbuy car les descendants de Gérard de Durbuy ont abandonné leurs prétentions depuis un certain temps. Ainsi, le 24 juin 1314, Jean et Gérard, fils de Gérard, seigneur de Blankenheim, confirment qu'ils ont renoncé à tous les droits qu'ils pouvaient

¹ Sur le personnage, voir : H. THOMAS, Johann von Luxemburg, dans *L.D.M.*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 496-497 ; C. PIOT, Jean l'Aveugle, dans *B.N.B.*, t. 10, Bruxelles, 1888-1889, col. 193-201 ; A. LENZ, *Jean l'Aveugle, roi de Bohême, comte de Luxembourg, marquis d'Arlon : esquisse biographique*, Gand, s.d. ; *Un itinéraire européen : Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg et roi de Bohême (1296-1346)*, sous la dir. de M. MARGUE, Bruxelles, 1996 ; C. FUNCK, La politique de Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg 1310-1346, dans *Hemecht*, t. 6, 1953, p. 57-105, 190-222 ; t. 7, 1954, p. 320-350 ; t. 8, 1955, p. 285-348.

faire valoir sur le château de Durbuy et ses appartenances². Pas de difficultés donc pour le nouveau sire de Durbuy, qui ne perd pas de temps et surtout d'argent pour prendre pied dans sa seigneurie. L'argent ! Voilà bien un problème qui préoccupe Jean de Bohême tout au long de sa vie et qui fait partie intégrante d'une politique articulée autour d'un double objectif : engranger des fonds et enrôler des troupes. L'argent, il le trouve en pressurant la Bohême. Quant aux hommes d'armes, il se les attache en multipliant, à prix d'argent surtout, le nombre de ses vassaux. Il a aussi besoin de places fortes et a deux possibilités pour s'en procurer : construire, voire acheter des forteresses et fortifier des villes en les transformant en franchises militaires³. C'est ce qui va se passer avec la ville de Durbuy.

Nous avons vu qu'il est possible que Durbuy ait été affranchie avant 1275⁴. Une chose est certaine : elle est bel et bien ville franche en 1314⁵ et ses privilèges sont confirmés en 1331⁶. Par leur position stratégique dans le nord du Luxembourg, la forteresse et la ville de Durbuy étaient sans conteste des possessions que Jean de Bohême ne pouvait négliger. Or, à l'époque, le château de Durbuy avait déjà été détruit deux fois par les Liégeois. Il convenait donc de le fortifier, de lui donner les moyens de se défendre et de protéger les territoires luxembourgeois. Transformer la ville en franchise militaire en accordant certains privilèges aux habitants en échange de services bien précis était un moyen pour y parvenir. La franchise de Durbuy regroupait les principales caractéristiques

² A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1915, p. 17-18. Verkooren nous donne l'analyse de cet acte original sans le reproduire mais en l'ayant tout de même vu. Wampach et Wauters ne le mentionnent pas.

³ C.-J. JOSET, *Les villes au Pays de Luxembourg (1196-1383)*, Bruxelles-Louvain, 1940, p. 124-125.

⁴ Voir le passage du chapitre sur Gérard de Durbuy consacré à l'affranchissement de Nassogne.

⁵ J. Grob et J. Vannérus ont publié le premier document nous parlant de la structure de la Terre de Durbuy. Il s'agit d'un livre terrier intitulé : « *La valour de la terre de Durbuy, eschuewe et contée par les eschevins de la haulte court de la dite terre, l'an 1314* ». C'est un document très important, qui sera étudié en profondeur dans la troisième partie de ce travail. Nous le citons ici car la mairie de Durbuy y est mentionnée : « *En la mairie de la francize de Durbuy...* » : J. GROB et J. VANNERUS, *Dénombrements des feux des duché de Luxembourg et comté de Chiny*, t. 1, Bruxelles, 1921, p. 551.

⁶ C'est ce que précisent des auteurs tels que A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 267 ; J. BERNARD, *op. cit.*, p. 143 ; J. BERNARD, La démolition des fortifications de Durbuy en 1675, dans *Ardenne et Famenne*, t. 4, 1958, p. 164 ; C.-J. JOSET, *ibidem*. De là à affirmer que Durbuy a été élevée au rang de ville en 1331, c'est un peu audacieux. Pourtant, tous les auteurs contemporains se réfèrent sans cesse à cette date en soulignant que c'est depuis lors que Durbuy est « la plus petite ville du monde ». Certaines remarques peuvent être formulées : c'est l'abbé de Leuze qui a précisé le premier que Durbuy avait été élevée au rang de ville par Jean de Bohême en 1331, mais il mentionnait également que la charte d'affranchissement ne lui était pas connue. Dans sa foulée, les auteurs contemporains n'ont fait que reprendre l'information, mais aucun n'a présenté de document prouvant l'affranchissement. L'information de de Leuze était-elle sûre ? Difficile à dire. Nous préférons adopter une fourchette chronologique plus large en situant cet affranchissement entre 1275 au plus tard et 1314. La ville le devrait alors à Gérard de Durbuy, à Henri VII ou à Jean de Bohême. Ce qui est nouveau à l'époque de ce dernier, c'est le caractère résolument militaire de la ville.

de ce type de localité : fortifications à entretenir par les habitants, présence d'un corps d'arbalétriers, d'une mairie héréditaire, de sept échevins nommés à vie, d'un doyen et de maîtres bourgeois, de droits de bourgeoisie, de bourgeois forains chargés de fournir le charroi et les animaux nécessaires pour le ravitaillement en viande de la petite milice lors des expéditions...⁷

L'importance militaire et stratégique de Durbuy justifie l'intérêt que le roi de Bohême lui portait, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il ait négligé les populations de la seigneurie. Il est possible qu'il ait joué un rôle dans l'établissement d'une institution importante : la maladrerie de La Hesse, qui avait pour mission d'aider les « confirmés-ladres », c'est-à-dire les pauvres malades de la seigneurie⁸. Durbuy était aussi une ville où il pouvait recevoir les grands personnages de la région : en 1320, il y passe l'année entière pour accueillir des princes, des comtes, des voisins, l'évêque de Liège et l'archevêque de Reims⁹. En 1322, le mariage de sa sœur Marie avec le roi de France Charles IV exerce une influence certaine sur lui : il oublie les intérêts de l'Allemagne et se révèle désormais très attaché à ceux de la France. Il se brouille d'ailleurs rapidement avec l'empereur Louis de Bavière, qu'il soutenait depuis une dizaine d'années, parce que celui-ci était hostile aux rois de France.

Jean de Bohême s'est également montré très généreux envers ses vassaux. En 1324 par exemple, pour récompenser le chevalier Simon Philippe de Pistoja, il lui cède en fief des terres situées dans les prévôtés de Poilvache, de Laroche et de Durbuy. Le chevalier reçoit ainsi dans la prévôté de Durbuy la ville et mairie de Heyd, les villes de Tour, de Lorcé et d'Aisnes ainsi que les moulins d'Aisnes sous Heyd, d'Aisnes sous Fisenne, de Leu et de La Fosse¹⁰. En 1325, Jean de Bohême règle un problème relatif à la ville de Durbuy : avec l'autorisation du pape avignonnais Jean XXII, il démolit la chapelle de Durbuy qui gêne la défense du château et la rebâtit à un meilleur endroit¹¹. En 1331, il

⁷ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 131-134 ; C.-J. JOSET, *op. cit.*, p. 124-131.

⁸ G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 11-12. L'institution existe en tout cas déjà en 1314 car elle apparaît dans le livre terrier : « ... à la povre mason de la Heistre... » : J. GROB et J. VANNERUS, *op. cit.*, p. 550. Nous reviendrons sur cette maladrerie dans la troisième partie de notre travail. C'était surtout le souci du salut de son âme qui poussait un prince à créer ce genre d'établissement.

⁹ J. BERNARD, Durbuy ville et forteresse, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 143 ; A. MACHABEY, *Guillaume de Machault 130?-1377 : la vie et l'œuvre musicale*, t. 1, Paris, 1955, p. 20.

¹⁰ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1915, p. 115-116.

¹¹ « ... capella de Delbui... est propinqua et adherens fortelicio castri et domus regie de Delbui, quod ipsi fortelicio prejudicat et impedimentum etiam sumministrat. Quare idem rex nobis humiliter supplicavit ut cum ipse aliam capellam loco ejus sub eodem vocabulo et melioratam prius in condecanti loco ejusdem loci de

fait à nouveau preuve de largesse en récompensant des seigneurs qui lui ont été fidèles : le 4 avril, il restitue ainsi à Jean et à Colard de Bomal des revenus et des droits seigneuriaux qui avaient été cédés naguère à leur frère Henri de Bomal à Boclainville, Enneilles, Herbet et Bomal et que Gérard de Durbuy avait usurpés. Ces privilèges concernent des droits sur l'eau de l'Ourthe, la pêche de l'Aisne de Bomal à Roche-à-Frêne, les amendes grandes et petites en chemins et hors chemins, le droit de tonlieu, celui de vendre de la bière dans la brasserie de Bomal et dans le jardin du Saule situé devant ladite brasserie, le droit de garde à Bomal le 8 septembre, jour de la fête de ce village, et l'obligation imposée aux habitants de Juzaine de faire moudre leurs grains au moulin de leur localité¹². Ces deux frères devaient être des personnages importants pour que le seigneur de Durbuy leur accorde autant de droits. Ils faisaient sans doute partie de ces innombrables vassaux que le roi de Bohême achetait à prix d'or.

Dans les années qui suivent, Jean séjourne souvent à Durbuy : il y est peut-être en 1331, et certainement en 1332 et en 1334¹³. L'année 1334 est d'ailleurs particulière pour lui puisque c'est celle de son remariage avec Béatrix de Bourbon, fille de Louis, duc du Bourbon, comte de Clermont et de La Marche et chambrier de France¹⁴. Cette union le rapproche encore davantage de la France. Le contrat de mariage prévoit aussi sa succession : les enfants mâles qu'il pourrait avoir de Béatrix de Bourbon hériteront du comté de Luxembourg, du marquisat d'Arlon, du comté de Laroche, des terres de Durbuy et de Poilvache ainsi que de tout ce qu'il possède en France ; si son épouse lui donne des filles, elles recevront les terres lui appartenant dans le comté de Hainaut¹⁵. Cette même année, le seigneur de Durbuy reconnaît, ce que son père Henri VII avait nié pendant longtemps, qu'il tient à hommage de son cousin Guillaume Ier, comte de Hainaut et de Hollande, et de ses successeurs au comté de Hainaut, le comté de Laroche et les terres et

Delbui construere sit paratus... » : A. FAYEN, *Lettres de Jean XXII (1316-1334) : textes et analyses*, t. 1, Bruxelles-Paris, 1908, p. 592-593 ; J. BERNARD, *ibidem* ; F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 240, 384.

¹² A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1915, p. 150-151. Verkooren est une fois de plus le seul à avoir analysé cet acte original ; Wauters et Wampach ne le mentionnent pas.

¹³ J. BERNARD, *ibidem*. Il convient d'être prudent avec la date de 1331. Bernard se base en effet sur la chartre non retrouvée mentionnée par de Leuze pour affirmer que Jean de Bohême était présent dans la ville à cette date. Ce raisonnement est peut-être un peu trop simpliste car rien ne prouve que cette chartre, si elle existe, a été élaborée à Durbuy même. Le séjour du roi de Bohême à Durbuy en 1331 doit donc rester hypothétique tant que l'on ne parviendra pas à mettre la main sur le document en question.

¹⁴ Le contrat de mariage est publié par C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 11, Luxembourg, 1997, p. 76-82. Voir aussi A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1915, p. 163-165.

¹⁵ A. VERKOOREN, *ibidem*.

château de Durbuy avec toutes leurs appartenances, à l'exception des ville et prévôté de Marche-en-Famenne¹⁶.

En 1335, Jean de Bohême s'occupe d'une autre affaire qui préoccupe les seigneurs de Durbuy depuis toujours : le château de Logne. Le 8 juillet, il convient avec l'évêque de Liège Adolphe de La Marck que l'abbaye de Stavelot-Malmedy ne pourra être dépossédée du château de Logne, et que cette forteresse ne pourra servir ni contre l'un ni contre l'autre en cas de guerre entre eux¹⁷. L'année suivante, il établit à Ocquier une cour allodiale soumise à sa féauté, comme l'attestent Werry de Harzé, châtelain de Durbuy, et Hugues de Hamoir, prévôt, dans un acte daté du 17 août¹⁸. Le 9 septembre 1340, Jean teste et crée ses légataires universels en la personne de ses trois fils : Charles, l'aîné, héritera du royaume de Bohême, des terres de Pologne et des districts de Bautzen et de Görlitz ; Jean, le puîné, recevra le marquisat de Moravie ; Wenceslas, le cadet, récupérera quant à lui le comté de Luxembourg et les terres et biens qu'il possède en France¹⁹. Le 15 juillet 1341, Werry de Harzé intervient à nouveau, cette fois en tant que chevalier et sénéchal du comté de Luxembourg, dans un acte consignant une transaction entre Hanes de Bohon et Gilekin de Beaufort, châtelain de Durbuy²⁰. Rien ne semble alors troubler la vie dans la Terre de Durbuy, mais la seigneurie ne va pas échapper aux problèmes financiers de Jean de Bohême. En 1342, celui-ci reconnaît en effet devoir 13 000 florins à Waleran, archevêque de Cologne, et à son frère Guillaume, comte de Juliers, et leur donne, en garantie du paiement de cette somme, le château et la ville de Durbuy²¹.

Le dernier acte où Jean de Bohême apparaît comme seigneur de Durbuy est, à notre connaissance, un document daté du 5 février 1346 émanant de Huwart Huwenas, prévôt de Durbuy²². Six mois plus tard, Jean, combattant aux côtés du roi de France Philippe VI de Valois contre le roi d'Angleterre Edouard III, tombe à la bataille de Crécy, à laquelle il avait pris part malgré sa cécité. Son action à l'intérieur de la Terre de

¹⁶ Acte édité par L. DEVILLERS, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, t. 3, Bruxelles, 1915, p. 160.

¹⁷ J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 194-195.

¹⁸ J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 209-211.

¹⁹ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1915, p. 213-215.

²⁰ C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 11, Luxembourg, 1997, p. 119-121.

²¹ Fragments publiés par M. KREGLINGER, Extrait de pièces relatives à l'histoire de Belgique qui se trouvent aux archives de Coblenz, dans *B.C.R.H.*, 1^{ère} série, t. 3, 1840, p. 250-251.

²² C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 11, Luxembourg, 1997, p. 137-140.

Durbuy aura été remarquable, grâce à sa générosité envers ses vassaux et à l'importance qu'il a accordée à cette seigneurie.

2. Guillaume de Machaut et le *Jugement dou roy de Behaingne*

L'histoire de la Terre de Durbuy est connue essentiellement grâce aux différents documents diplomatiques dans lesquels ses seigneurs interviennent. Les sources narratives ne comportent en effet que de brèves mentions de la seigneurie ici ou là. Toutefois, à l'époque de Jean de Bohême, un texte nous informe sur le château de Durbuy : le *Jugement dou roy de Behaingne*, composé par un auteur majeur du XIV^e siècle, Guillaume de Machaut.

Guillaume de Machaut est né vers 1300 dans le bourg champenois de Machault, aujourd'hui chef-lieu de canton du département des Ardennes. Après des études littéraires et peut-être théologiques assez poussées, il entre vers 1323 comme clerc lettré au service de Jean de Bohême, dont il devient rapidement l'aumônier, puis le notaire et le secrétaire. Il sert ce seigneur pendant une quinzaine d'années et l'accompagne dans ses expéditions en Allemagne, en Autriche, en Silésie, en Pologne, en Lituanie et en Italie. En récompense de ses services, Jean de Bohême obtient pour lui de nombreux bénéfices. Ainsi, en 1337, Guillaume reçoit un canonicat à Notre-Dame de Reims. Cette charge et les obligations qu'elle entraîne l'empêchent alors de continuer à suivre le roi de Bohême dans ses pérégrinations. Parallèlement, Machaut profite de son temps libre pour se consacrer à son œuvre musicale et littéraire : cette période est extrêmement féconde pour lui. A la mort de Jean de Bohême (1346), il passe au service de sa fille, Bonne de Luxembourg, puis de Charles le Mauvais, roi de Navarre, et enfin de Charles V, roi de France. Il a aussi pour patrons des princes tels que Jean de Berry ou Amédée VI de Savoie. Guillaume de Machaut meurt en avril 1377. Il repose dans la cathédrale de Reims²³.

²³ G. BECKER et S. LEFEVRE, Guillaume de Machaut, dans *Dictionnaire des Lettres françaises : Le Moyen Age*, sous la dir. de G. HASENOHR et M. ZINK, Paris, 1992, p. 630-636 ; C. MAITRE, Guillaume de Machaut, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 699-700 ; S. MEYER-ELLER, Guillaume de Machaut, dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1781-1782 ; A. MACHABEY, *Guillaume de Machault 130?-1377 : la vie et l'œuvre musicale*, 2 t., Paris, 1955.

L'œuvre poétique et musicale de Machaut est remarquable. On conserve de lui plus de créations que pour tout autre compositeur du XIV^e siècle et il a influencé des personnes telles qu'Eustache Deschamps, Jean Froissart, Christine de Pisan, Otton de Grandson ou Geoffrey Chaucer. En musique, Machaut a écrit dans tous les genres, religieux et profanes, pratiqués à son époque. Il a introduit ou développé de nouveaux procédés de composition, connus sous le nom d'*Ars nova*. Son œuvre littéraire peut se diviser en textes lyriques et en dits²⁴. L'œuvre lyrique est presque entièrement d'inspiration courtoise. Elle se caractérise par un souci technique remarquable. Avec Guillaume de Machaut, la poésie se coule dans les cadres bien précis de genres à formes fixes : lai²⁵, ballade, chant royal, rondeau²⁶, virelai²⁷. Ces textes ont parfois été mis en musique, mais ce n'est pas toujours le cas car, pour cet auteur, le rythme musical est loin d'être indispensable au rythme poétique et il lui est subordonné. À côté de cette production lyrique, les dits sont des récits caractérisés par une écriture en « je » qui superpose notamment les personnages du narrateur et de l'amant. Machaut en a composé un certain nombre : le *Dit dou vergier*, le *Jugement dou roy de Navarre*, le *Remede de Fortune* (1341), le *Dit dou Lyon* (1342), le *Dit de l'Alérion* (avant 1349), le *Comfort d'ami* (1357), la *Fonteinne amoureuse* (vers 1361), le *Voir-Dit* (1364), son œuvre majeure, la *Prise d'Alexandrie* (après 1369) et le *Jugement dou roy de Behaingne*, qui nous intéresse ici.

Le *Jugement dou roy de Behaingne* a été vraisemblablement composé vers les années 1340 dans une forme tout à fait particulière : des quatrains de trois vers décasyllabiques et d'un vers tétrasyllabique. Il raconte le débat d'une dame dont l'amant est mort, avec un chevalier trahi par son amie. Chacun prétend qu'il est le plus malheureux. Le narrateur, qui a surpris leur conversation, propose de requérir la sentence du roi de Bohême. Celui-ci, aidé par un conseil d'allégories, tranche en faveur du chevalier²⁸. Les vers 1373 à 1427 sont particulièrement intéressants : ils concernent directement le château de Durbuy et constituent la description la plus ancienne de cette

²⁴ Les dits sont de petites pièces traitant d'un sujet familier ou d'actualité.

²⁵ Poème narratif ou lyrique.

²⁶ Poème à forme fixe, sur deux rimes avec des vers répétés.

²⁷ Petite pièce sur deux rimes avec refrain.

²⁸ G. BECKER et S. LEFEVRE, *op. cit.*, p. 632-633 ; M. FANON, *Au XIV^e siècle. Guillaume de Machaut. Premier chantre de Durbuy*, dans *Terre de Durbuy*, t. 35, 1990, p. 33-46 ; t. 57, 1996, p. 58-59.

forteresse. Il sont de plus accompagnés d'une splendide miniature intitulée : « *Comme le chevalier et la dame et l'acteur regardent durbui le chastel* », dont l'auteur est inconnu²⁹.

Figure II.9.1. : « *Comme le chevalier et la dame et l'acteur regardent durbui le chastel* »³⁰

**Cōme le chīr et la dame et l'acteur regar
dēt durbui le chastel.** ~~~~~



Comme son titre l'indique, trois personnages apparaissent dans la miniature : la dame (à gauche), le chevalier (au centre) et l'auteur (à droite), qui désigne d'un geste de la main l'enceinte et le château de la ville. De petits groupes d'arbres, une rivière et une colline sont également représentés. Il y a de fortes chances pour que l'auteur de l'illustration n'ait pas vu ce paysage et qu'il se soit uniquement basé sur le texte pour la réaliser. La représentation du château risque dès lors de n'être qu'emblématique et les éléments topographiques ne servent sans doute qu'à illustrer le poème lui-même³¹. Que

²⁹ Cette miniature est notamment reproduite deux fois dans le catalogue *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, en couverture et page 138. L'original est conservé à la Bibliothèque Nationale de France, Manuscrit français 1578, f° 69.

³⁰ Illustration tirée de la couverture du catalogue que nous mentionnons à la note précédente.

³¹ C'est un point de vue que nous partageons avec S. JACQUEMIN, *La Terre de Durbuy à la fin du XIVe siècle : une petite ville et une recette de domaine en Luxembourg*, mém. de licence inédit, Louvain-La-Neuve, 1990, p. 51.

nous apprennent les vers 1373-1427³² ? Dans les premières lignes, l'auteur conduit le chevalier et la dame à Durbuy. Lorsque ces derniers arrivent sur les lieux, leur surprise est grande : ils n'ont jamais rien vu d'aussi beau³³. Suit alors une description du château et de son environnement : la construction est d'une conception remarquable et de peu de défense, à tel point que si les rois d'Allemagne ou de France y mettaient le siège ils n'auraient aucun mal à la prendre³⁴ ; cette bâtisse, établie sur un rocher, est entourée de prés où l'herbe est abondante, où les vergers foisonnent et où le chant des oiseaux accompagne le bruissement de la rivière qui traverse la vallée³⁵. Nos trois protagonistes s'émerveillent longuement devant ce paysage enchanteur, avant d'être ramenés à la raison : il faut qu'ils partent, car ils ne font rien en admirant le site³⁶. Ils doivent aller à la rencontre du roi de Bohême pour qu'il règle la question qui les oppose. Ainsi s'achève le passage qui nous intéresse.

Ce texte lyrique et poétique à souhait est évidemment une source de premier plan lorsque l'on étudie l'histoire de la ville de Durbuy et de sa forteresse. Mais sa lecture peut susciter certaines interrogations : Pourquoi Guillaume de Machaut s'émerveille-t-il autant devant le château, alors que ses voyages avec Jean de Bohême l'ont très certainement amené à en fréquenter de plus grands et de plus prestigieux ? Comment se fait-il qu'il considère la « *maison sus la roche* » comme une résidence aristocratique peu défendue, alors que nous avons vu clairement que le château de Durbuy avait à l'époque

³² Nous reproduisons ces vers en annexe, en nous conformant aux *Œuvres de Guillaume de Machaut*, éd. E. HOEPFFNER, t. 1, Paris, 1908, p. 109-111. Nous ne mentionnerons ici que les passages pouvant illustrer directement nos propos.

³³ « *Et quant il ont veü Durbuy de près,*

Si s'arrestoient,

Et dou vëoir forment se mervilloient,

Car onques mais en leur vie n'avoient

Veü si bel, ne si gent, ce disoient »

: *Œuvres de Guillaume de Machaut*, éd. E. HOEPFFNER, t. 1, Paris, 1908, p. 109, vers 1379-1383.

³⁴ « *Il est moult fors et de très grant plaisance,*

Biaus et jolis et de po de deffence.

Car se li rois d'Alemaingne et de France

Devant estoient,

Cil de dedens ja pour ce ne lairoient

Qu'il n'alassent hors et ens, s'il voloient,

Toutes les fois qu'a besoignier aroient

En la contrée. »

: *Œuvres de Guillaume de Machaut*, éd. E. HOEPFFNER, t. 1, Paris, 1908, p. 109, vers 1385-1392.

³⁵ Voir les vers reproduits en annexe.

³⁶ « *Quant la maison*

Orent veüt, je les mis a raison

Et si leur dis : « De l'aller est saison.

Alons nous en ; car ci riens ne faisons. » »

un rôle militaire et défensif majeur dans le Luxembourg ? Enfin, Machaut utilise le terme « *durbui* » pour désigner la forteresse. Que fait-il de la localité ? La considère-t-il uniquement comme une dépendance de la forteresse³⁷ ? Quoi qu'il en soit, ces interrogations ne doivent pas ternir l'importance de ce document, qui reste une source majeure.

Chapitre X : Charles IV

A la mort de Jean de Bohême, son fils Wenceslas, né de son mariage avec Béatrix de Bourbon, hérite des principautés luxembourgeoises. Cependant, comme il n'est alors âgé que de neuf ans, c'est son demi-frère Charles, issu du premier mariage de Jean l'Aveugle avec Elisabeth de Bohême, et son grand-oncle Baudouin, archevêque de Trèves¹, qui exercent la régence de ses Etats. Né à Prague en 1316, Charles se prénomme à l'origine Wenzel mais le roi de France Charles IV, à la cour duquel il a passé son enfance, lui a imposé son propre nom. Marié à Blanche de Valois en 1329, Charles devient lieutenant de son père en Italie du Nord en 1331 et marquis de Moravie en 1334. En juillet 1346, il est élu roi des Romains, quelques semaines seulement avant de prendre part, aux côtés de son père, à la bataille de Crécy. Dans les années qui suivent, il est couronné roi d'Italie en 1355, empereur peu après et enfin roi de Bourgogne en 1365. Charles, empereur germanique connu sous le nom de Charles IV, règne alors sur une terre très étendue. Il meurt à 62 ans, en 1378, et est notamment resté célèbre pour la fameuse *Bulle d'Or* qu'il a fait publier à Metz en 1356 et qui règle de façon définitive le déroulement de l'élection impériale².

Mais revenons à l'année 1346. Charles n'est encore que roi des Romains et gère les territoires luxembourgeois en attendant l'avènement de son demi-frère. La

: *Œuvres de Guillaume de Machaut*, éd. E. HOEPFFNER, t. 1, Paris, 1908, p. 111, vers 1424-1427.

³⁷ Ces questions ont également été évoquées par J. BERNARD, *op. cit.*, p. 139.

¹ Baudouin, fils d'Henri VI et de Béatrix d'Avesnes ; frère d'Henri VII ; oncle de Jean de Bohême ; grand-oncle de Wenceslas et de Charles IV. Il meurt en 1354 : F.-J. HEYEN, Balduin von Luxemburg, dans *L.D.M.*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 1372-1374 ; G. ALLEMANG, Baudouin de Luxembourg, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 6, Paris, 1932, col. 1423-1424. La notice de H. VANDER LINDEN, Wenceslas I, dans *B.N.B.*, t. 27, Bruxelles, 1938, col. 169-176 comporte une légère erreur : on peut y lire que Baudouin est oncle de Wenceslas, ce qui est faux.

² M. PARISSE, Charles IV, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 302 ; P. MORAW, Karl IV., dans *L.D.M.*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 971-974.

seigneurie de Durbuy en fait évidemment partie . Est-il souvent intervenu à l'intérieur de celle-ci ? Lui accordait-il la même importance que son père ? Une fois de plus, les auteurs du XXe siècle qui se sont intéressés à l'histoire de Durbuy n'ont pas insisté sur le personnage³. C'est tout à fait compréhensible, car l'action de Charles dans la seigneurie n'a peut-être pas été aussi remarquable que celle de ses prédécesseurs. Mais ce n'est pas une raison pour le négliger, d'autant que les sources diplomatiques nous permettent d'entrevoir ses principales interventions dans la Terre de Durbuy. Nous allons les passer en revue, mais il est bon de préciser certains points auparavant. Visiblement, Charles a, comme son père, eu besoin de beaucoup d'argent au cours de son règne. Il a souvent emprunté d'importantes sommes à des personnages de premier plan, qui exigeaient des garanties quant au remboursement. La seigneurie de Durbuy devait à l'époque être fort convoitée, car Charles l'a donnée en gage à plusieurs reprises. Tant qu'il ne restituait pas les sommes qui lui avaient été prêtées, le contrôle de la Terre lui échappait. Il devait cependant y être attaché car au cours des années où il a géré les territoires luxembourgeois la seigneurie n'a jamais été engagée⁴ longtemps à la même personne. Il s'efforçait en effet de la récupérer au plus vite. La Terre de Durbuy passait donc à l'époque d'une main à une autre et revenait périodiquement à Charles, mais qu'en était-il du rôle militaire conféré à la ville de Durbuy par Jean de Bohême ? Sans doute était-il moins important, sinon comment Charles aurait-il pu confier cette ville à l'un ou à l'autre ?

La première intervention de Charles dans la Terre de Durbuy date, semble-t-il, de 1346. Le 3 octobre, il déclare avoir donné en gage à Arnoul d'Arlon le comté de Durbuy, pour sûreté du remboursement d'une somme de deux mille cinquante florins⁵.

³ Nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner : Fernand Pirotte n'a jamais vraiment été amené à développer l'histoire seigneuriale pour les années antérieures à 1500. D'autres auteurs n'ont fait que mentionner le personnage en développant un point ou l'autre. C'est le cas de Joseph Bernard : dans son article sur les seigneurs de Durbuy (*op. cit.*, p. 144), seules quelques lignes sont consacrées à Charles IV. L'auteur n'a peut-être pas jugé bon d'en dire plus. Il base son information sur les pages que de Leuze avait écrites pour le tome 5 des *Communes luxembourgeoises* d'Emile Tandel. Ces pages ne font que reprendre ce que le même de Leuze écrivait dans son ouvrage *Laroche et Durbuy*, Arlon, 1883, p. 267-268. Bernard n'a donc pas approfondi sa recherche. Quant à de Leuze, il connaissait certains actes diplomatiques mais pas tous. Les autres auteurs ont pour leur part souvent utilisé Tandel pour rassembler des informations sur le personnage. Aucune étude complète n'a été menée sur l'action de Charles IV dans la Terre de Durbuy.

⁴ Les termes « engager » et « engagère » reviendront souvent dans les pages qui vont suivre. L'engagère est étroitement liée à l'emprunt de sommes d'argent. En échange d'un certain montant, un seigneur engage une terre à un autre. Tant qu'il n'a pas remboursé ses dettes, le contrôle de cette terre lui échappe mais dès qu'il a restitué l'argent il dégage le territoire et peut à nouveau en jouir. L'engagère est donc une garantie pour celui qui prête de l'argent et un moyen pour celui qui emprunte de ne pas vendre un territoire dont il ne veut pas se séparer. (Cfr. note 8 p. 79).

⁵ M. KREGLINGER, *op. cit.*, dans *B.C.R.H.*, 1^{ère} série, t. 3, 1840, p. 263.

Cette situation dure moins de deux ans car Baudouin de Luxembourg, archevêque de Trèves, intervient pour dégager de nombreuses villes du Luxembourg, dont Durbuy. Le 17 février 1348, l'archevêque fait en effet savoir que le roi des Romains, Charles, lui a engagé le comté de Luxembourg et le marquisat d'Arlon pour la somme de cinquante mille marcs d'argent, en indemnité des dépenses qu'il avait faites pour dégager le comté de Laroche, l'avouerie de Stavelot-Malmedy et des villes comme Marche, Bastogne ou encore Durbuy⁶. La ville est donc dégagée à cette époque, mais qu'en est-il du comté ? Le comté ne l'est pas : il est alors engagé au chevalier Renier de Schonawe. C'est ce que laisse penser un acte du 17 avril 1348 où les héritiers d'Arnoul d'Arlon concluent avec Baudouin, archevêque de Trèves, une convention par laquelle ils renoncent à toute réclamation dans le comté de Luxembourg et, d'autre part, rachètent les biens provenant d'Arnoul moyennant paiement de 20 000 réaux d'or, qui seront notamment employés pour désengager le comté de Durbuy confié, avec d'autres, à Renier de Schonawe pour la même somme⁷. L'argent est utilisé pour dégager le comté, mais, moins d'un mois plus tard, Charles réengage le château et la ville de Durbuy au même Renier de Schonawe⁸. Il a de gros problèmes d'argent, d'autant que son élection comme roi des Romains est loin d'avoir été gratuite. Heureusement pour lui, Baudouin de Luxembourg, son parent, intervient régulièrement pour lui prêter des sommes importantes. Fait-il cela uniquement par solidarité familiale ? Certainement pas ! L'archevêque de Trèves a, comme ses petits-neveux, des droits sur certaines possessions luxembourgeoises et ils ne veulent pas que ces terres lui échappent si Charles les engage. Cette situation apparaît clairement dans les premiers mois de l'année 1349 : Baudouin vient de dépenser des sommes considérables pour dégager le comté de Laroche, l'avouerie de Stavelot-Malmedy, des villes comme

⁶ Edition dans A. MIRAEUS et J.-F. FOPPENS, *Opera Diplomatica et Historica*, t. 7, Bruxelles, 1734, p. 162-163. (Nous n'avons pu trouver d'édition plus récente).

⁷ M. KREGLINGER, op. cit., dans *B.C.R.H.*, 1^{ère} série, t. 3, 1840, p. 270-271.

⁸ E. TANDEL, *Les communes luxembourgeoises*, t. 5, *L'arrondissement de Marche*, Bruxelles, 1980, p. 221. Cet ouvrage ne date pas de 1980 car il s'agit en fait d'une réédition du tome 26 des *Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg* de 1892. Dans les pages consacrées à Durbuy (p. 197-227), la rubrique « cartulaire » (p. 218-227) reprend quelques actes diplomatiques relatifs à la seigneurie, rassemblés par l'abbé de Leuze, dont nous avons déjà longuement parlé. De Leuze cite ses sources en utilisant des abréviations qui se réduisent bien souvent à une seule lettre. L'acte par lequel Charles IV réengage le comté à Renier de Schonawe (6 mai 1348) provient selon lui du *Catal. Renesse*, qui ne se trouve pas dans la liste des abréviations situées au début du tome 1 des *Communes luxembourgeoises*. Wampach, Wauters, Verkooren et Kreglinger ne mentionnent pas cet acte. Nous devons donc nous fier uniquement à l'analyse fournie par de Leuze.

Marche et Bastogne et les seigneuries de Durbuy et de Rulant. De plus, Charles lui doit des dizaines de milliers de marcs d'argent et continue à emprunter régulièrement. Le 10 février 1349, le roi des Romains, en garantie du remboursement de ses dettes, fait savoir qu'il a engagé à Baudouin les comtés de Luxembourg et de Laroche, l'avouerie de Stavelot-Malmedy, les villes de Marche et de Bastogne, les seigneuries de Durbuy et de Rulant et le prieuré de Luxembourg et d'Arlon. L'archevêque gèrera ces terres tant que Charles n'aura pas résolu ses problèmes financiers⁹.

Que fait Baudouin de la seigneurie de Durbuy ? Il en vend presque immédiatement une partie à l'évêque de Liège Englebert de La Marck, et pas n'importe laquelle puisqu'il s'agit des château et ville de Durbuy et de leurs dépendances. Paradoxal, non, pour une ville qui a déjà été détruite deux fois par les Liégeois ! La vente est conclue avant le 27 juillet 1349, car à cette date l'archevêque de Trèves fait savoir à Englebert et au chapitre de la cathédrale Saint-Lambert qu'il leur envoie Pierre Sarrazin pour encaisser les 6 000 florins qu'ils lui doivent pour le château de Durbuy¹⁰. Cette fois, il semble bien qu'il ne s'agisse plus d'une engagère mais d'une vente pure et simple. Baudouin et Charles doivent donc obtenir l'accord de Wenceslas, puisque ce territoire fait partie intégrante des possessions qu'il est censé récupérer à son avènement. C'est chose faite avant juillet 1349¹¹. Englebert de La Marck peut alors prendre possession de la ville de Durbuy, mais les choses ne se déroulent pas sans mal. Premièrement, la population de la ville n'est pas du tout disposée à prêter hommage à l'évêque de Liège, ce qui oblige Charles IV à la menacer de sanctions si elle ne s'exécute pas¹². Comme nous venons de le souligner, on peut comprendre aisément que les habitants de Durbuy aient été animés de certains ressentiments vis-à-vis de la cité épiscopale. Ensuite, Englebert ne reçoit pas directement

⁹ Pour l'analyse des actes des premiers mois de 1349, voir E. TANDEL, *op. cit.*, p. 222 ; M. KREGLINGER, *op. cit.*, dans *B.C.R.H.*, 1^{ère} série, t. 3, 1840, p. 272-273.

¹⁰ S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1900, p. 117. La date exacte de la vente est difficile à déterminer : J.G. SCHOONBROODT, *Inventaire analytique et chronologique des chartes du chapitre de Saint-Lambert, à Liège*, Liège, 1863, p. 198 mentionne en effet quatre chartes de 1348-1349 relatives à la vente de Durbuy. Parmi celles-ci, des actes du 7 janvier, du 3 février et du 10 mai concernent le paiement d'acomptes par l'évêque et le chapitre. Ces chartes n'apparaissent pas chez Bormans et Schoolmeesters alors qu'on s'attendrait à les trouver dans cet ouvrage. Que faire ? Nous avons vu que la Terre de Durbuy est engagée à l'archevêque le 10 février 1349. Or, c'est lui qui négocie la vente de Durbuy avec Liège. C'est qu'il est donc déjà en possession de la seigneurie. Ces faits devraient alors se situer après le 10 février 1349, mais rien ne nous dit que Baudouin ne contrôlait pas déjà la Terre de Durbuy lorsque Charles la lui a engagée officiellement. Nous avons dès lors choisi d'adopter une position de prudence, en affirmant que la vente a eu lieu avant le 27 juillet 1349.

¹¹ S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1900, p. 115-117.

¹² M. KREGLINGER, Extrait des diplômes de la maison de Manderscheid-Blankenheim, dans *B.C.R.H.*, 1^{ère} série, t. 5, 1842, p. 76.

la ville après que la vente ait été conclue : il se rend à Aix-la-Chapelle, mais Charles IV n'a pas le temps de le recevoir pour l'en investir officiellement. Il doit donc patienter, avant que le roi des Romains ne l'invite à venir prendre possession de Durbuy¹³. Est-ce cela qui l'entraîne à retarder ses paiements ? C'est possible. Toujours est-il qu'il ne verse pas les sommes qui avaient été initialement prévues, ce que n'apprécient pas Charles et Baudouin. Le 16 septembre 1349, ils le lui font savoir et l'invitent à payer le prix convenu, sous peine de poursuites¹⁴. Dans les mois qui suivent, l'évêque s'exécute et verse divers acomptes¹⁵. L'affaire se termine bien, mais Englebert n'en reste pas là : il convoite également la Terre de Durbuy toute entière, qu'il achète à Charles IV pour 20 000 florins. Mais c'est sans compter sur Baudouin de Luxembourg, qui use de son droit de réméré¹⁶ pour dégager une partie de la seigneurie moyennant 14 000 florins, qu'il verse pour partie en argent, pour une autre en bijoux, à l'évêque¹⁷. Le reste sera dégagé lorsque 6 000 autres florins auront été versés.

Telles sont les principales actions de Charles IV et de Baudouin de Luxembourg dans la Terre de Durbuy entre 1346 et 1354. Le 13 mars 1354, Charles IV érige le comté de Luxembourg en duché au profit de son demi-frère Wenceslas¹⁸. Désormais, c'est ce dernier qui gèrera la seigneurie de Durbuy.

¹³ M. KREGLINGER, *op. cit.*, dans *B.C.R.H.*, 1^{ère} série, t. 5, 1842, p. 75-76.

¹⁴ S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1900, p. 118.

¹⁵ On trouve dans le cartulaire d'Emile Tandel (*op. cit.*, p. 221-224) une liste de tous les actes relatifs à cette affaire, établie à partir des *Tables chronologiques des chartes et diplômes relatifs à l'histoire de l'ancien comté de Luxembourg* de F.-X. Würth-Paquet, de l'inventaire de Kreglinger et de celui de Schoonbroodt. Les dates de ces actes ne sont pas toujours exactes, mais les informations qu'ils contiennent semblent l'être. Nous ne les mentionnons pas tous ici et nous contentons de garder les plus importants.

¹⁶ Voici la définition que F.-O. Touati donne du terme « réméré » : « Système de vente sous condition suspensive ou résolutoire, le gage vendu au moment du prêt pouvant être racheté par le remboursement de la dette aux termes fixés » : *Vocabulaire historique du Moyen Age*, sous la dir. de F.-O. TOUATI, 2^e éd., Paris, 2000, p. 310. Il ne faut pas confondre vente à réméré et engagère : lors d'une vente à réméré, le seigneur légal donne, par exemple, une terre en gage pour un emprunt qu'il a contracté et il accepte d'abandonner complètement la nue-propriété de cette terre si le prêt n'est pas remboursé dans les délais qui ont été préalablement fixés. Il s'agit bien d'une forme de vente. Ce procédé est donc plus qu'une simple engagère car un seigneur légal qui engage un territoire n'en perd jamais la nue-propriété et ne se voit pas imposer de délai aussi précis pour le remboursement. La vente à réméré rapporte plus d'argent au seigneur légal que l'engagère car les risques sont plus élevés. Si le seigneur légal use de son droit de réméré et règle ses dettes avant l'échéance, il récupère ses biens. Sinon, il les abandonne complètement. Cette vente peut aussi être un moyen de dissimuler des prêts à intérêt sous des opérations immobilières, prêts qui sont normalement interdits par l'Eglise : P. GODDING, *op. cit.*, p. 457, 475 ; H. VAN WERVEKE, Le mort-gage en Flandre et en Lotharingie, dans *R.B.P.H.*, t. 8, 1929, p. 54-55 ; J.-L. KUPPER, Othbert de Liège : les manipulations monétaires d'un évêque d'Empire à l'aube du XIII^e siècle, dans *Le Moyen Age*, t. 86, 1980, p. 372-373.

¹⁷ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 224.

¹⁸ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 3, Bruxelles, 1915, p. 4-5.

Chapitre XI : Wenceslas Ier

Wenceslas est le fils de Jean l'Aveugle et de Béatrix de Bourbon. Il est émancipé à la fin de l'année 1353 et reçoit l'année suivante, conformément aux dispositions du testament de son père, le comté de Luxembourg, transformé en duché par son demi-frère Charles IV. Dès le mois de mars 1352, il avait épousé Jeanne de Brabant, fille de Jean III et veuve de Guillaume II, comte de Hainaut. Après la mort de son beau-père en 1355, il tente de se faire reconnaître duc de Brabant en sa qualité de mari de Jeanne. A la suite de nombreux démêlés avec Louis de Male, il est finalement reconnu mambour effectif du Brabant en 1357 : il héritera du duché si Jeanne meurt avant lui. La même année, il se rapproche de l'Angleterre mais ne tire guère avantage de cette alliance. Il entretient également d'excellents rapports avec la France et assiste ainsi aux sacres de Charles V et de Charles VI. Il meurt de la variole en 1383. A la demande de son demi-frère Charles IV, il avait testé le 1^{er} janvier 1378 et institué son neveu Wenceslas, roi de Bohême, son héritier dans le duché de Luxembourg¹.

Wenceslas intervient dans la Terre de Durbuy dès 1354 : le 16 juin, il charge Thierry de Welchenhausen, son prévôt d'Ardenne, et Wauthier Andréon, son maire de la ville de Marche, de rembourser à l'évêque de Liège et à son chapitre le prix d'achat du château de Durbuy et de récupérer toutes les lettres concernant la vente². La ville et le comté sont dès lors entièrement dégagés et il semble qu'ils vont le rester tout au long du règne de Wenceslas. Peu après, au mois d'octobre, le duc de Luxembourg prête hommage à sa cousine Marguerite, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande et dame de Frise et relève d'elle en un seul fief le comté de Laroche et toutes ses dépendances et en un seul autre la Terre de Durbuy avec tout ce qui en dépend³. A la même occasion, il transporte l'usufruit de ces deux fiefs à son cousin Waleran de Luxembourg, seigneur de Ligny, en stipulant que celui-ci n'en pourra jouir qu'après son décès et la vie durant seulement de Jeanne de Brabant, duchesse de Luxembourg⁴. Waleran de Ligny ne

¹ M. PAULY, Wenzel, dans *L.D.M.*, t. 8, Munich, 1997, col. 2192-2193 ; H. VANDER LINDEN, Wenceslas I, dans *B.N.B.*, t. 27, Bruxelles, 1938, col. 169-176.

² S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1900, p. 190-191 ; J. BERNARD, *op. cit.*, p. 144 ; J. VANNERUS, La famille de Welchenhausen et les seigneurs de Noville-lez-Bastogne et de Laval-lez-Remagne, dans *A.I.A.L.*, t. 45, 1910, p. 306.

³ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 3, Bruxelles, 1915, p. 10-11 ; F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 133.

⁴ A. VERKOOREN, *ibidem*.

possédera jamais Durbuy, car, le 5 décembre, il reconnaît que le transport de l'usufruit du comté de Laroche et de la Terre de Durbuy est en réalité un transport fait par Wenceslas au profit de sa femme, Jeanne de Brabant, et que seule celle-ci pourra en jouir à la mort de son mari. Waleran s'engage également à s'en déshériter dès que la duchesse le lui demandera⁵. Durbuy et Laroche font désormais partie du douaire de Jeanne de Brabant. Elle ne doit normalement en jouir qu'à la mort de son mari, mais nous allons voir qu'elle participe très tôt à la gestion de la seigneurie. Elle peut de plus compter sur le soutien de la population, ce que prouve un acte de janvier 1362 par lequel les magistrats de la ville de Durbuy s'engagent à l'aider à se maintenir dans les seigneuries d'Ivoix, de Virton et de La Ferté, que Wenceslas vient de lui céder pour en jouir sa vie durant⁶.

Dans les années 1360-1370, Wenceslas connaît des difficultés avec l'abbaye de Stavelot-Malmedy, dont il est l'avoué. Cette fois, les contestations ne touchent plus le château de Logne mais les terres d'Odeigne et de Pironster, dont le duc revendique les droits seigneuriaux. La situation est suffisamment grave pour nécessiter l'intervention d'arbitres. Le 17 novembre 1360, Thierry de Welchenhausen fait connaître leur jugement : le doyen et le chapitre de Stavelot possèdent tous les droits seigneuriaux à Odeigne et Pironster, et Wenceslas n'y a que le droit de gîte et une redevance en cire pour son avouerie à payer aux châteaux de Laroche et de Durbuy chaque année⁷. Wenceslas ne se plie pas à cette décision car onze ans plus tard, en 1371, l'affaire revient sur la devant de la scène : le 4 mai, les hommes du château de Laroche réaffirment que les habitants d'Odeigne et de Pironster n'ont d'autres seigneurs que le doyen et le chapitre de Stavelot et doivent seulement onze livres de cire au château de Laroche et onze autres à celui de Durbuy⁸. Les choses sont claires, mais Wenceslas ne s'exécute que deux ans plus tard : le 12 juillet 1373, il confirme les lettres de novembre 1360 reconnaissant au chapitre de Stavelot la haute justice dans les deux localités contestées⁹.

⁵ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 3, Bruxelles, 1915, p. 11-12.

⁶ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 3, Bruxelles, 1915, p. 57-59.

⁷ « ... le duc de Lucelborgh... n'at ne doit avoir, calengyer ne reclamer en la dicte court d'Oidaigne et de Pironster hatour, justiche, saignories, buefs, muton, exaction faire ne demandeir, ne correwee, tailhe, ne crenee, ne autres redevanches nulles par chose qui soit ou estre et avenir poroit, fuer mis et excepteit le gyste quant mestir est, et vintedois livrez de chiere que cheaus d'Oidaingne et de Pironster et sont redevablez chascun anneie, essavoir unze livres a chaustiaul del Roiche et les autres unze livrez a chaustiaul de Drubuy,... » : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 297-301.

⁸ J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 318-319 ; J. BERNARD, *ibidem*.

⁹ J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1930, p. 341-343.

L'année 1378 est marquée par des troubles avec la principauté de Liège. Au mois d'avril, les Liégeois se préparent à envahir le pays de Luxembourg et Durbuy est évidemment menacée. Le 17 avril, Wenceslas écrit à Thierry de Welchenhausen pour le prévenir de l'imminence de l'attaque et l'inviter à se porter immédiatement devant Durbuy et Marche. Il lui ordonne de prendre d'urgence les mesures nécessaires pour assurer la défense des deux villes, et d'informer de cette nouvelle le sénéchal de Luxembourg afin que celui-ci l'aide dans l'accomplissement de sa tâche. Il l'informe également qu'il se portera au plus vite à son secours, avec toutes les forces dont il pourra disposer¹⁰. On ignore l'issue du conflit. Quoiqu'il en soit, les relations avec Liège restent très tendues car, en 1382, Wenceslas ordonne à Jean de Villers, son prévôt de Durbuy, de rester vigilant. Il craint en effet une attaque liégeoise en représailles de son achat à Ponce de Welchenhausen du village de Saint-Vith¹¹. En ce début des années 1380, un soin tout particulier est porté à l'entretien de la ville : le pont-levis est réparé ; le bief du moulin qui passe sous le pont de la première porte est nettoyé ; des artilleurs viennent renforcer les arbalétriers ; Jean de Villers va même chercher des bombardes¹² et des martinets à Verdun¹³.

En 1383, Jean de Villers se rend à Bruxelles auprès de Jeanne de Brabant pour lui demander comment il faut accueillir la requête de Gérard de Bastogne, qui fait valoir ses droits comme héritier de la châtelainie¹⁴. Quelques mois plus tard, Wenceslas meurt à Luxembourg. C'est donc Jeanne de Brabant, qui possède Durbuy en son douaire, qui va désormais gérer la seigneurie.

Chapitre XII : Jeanne de Brabant-Wenceslas II

Les quelques années que Jeanne de Brabant a passées à la tête de la Terre de Durbuy sont riches d'enseignements pour l'étude de la structure interne de la seigneurie :

¹⁰ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 3, Bruxelles, 1915, p. 196-197.

¹¹ J. BERNARD, *ibidem* ; J. VANNERUS, *op. cit.*, p. 318.

¹² Au Moyen Âge, machine de guerre qui servait à lancer des boulets.

¹³ J. BERNARD, *ibidem* ; F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 134, 211, 213, citent des extraits des comptes des receveurs de 1380, que nous avons consultés et dont nous reparlerons longuement dans la troisième partie de ce travail : A.G.R., C.C., n° 6209, f° 11 v° et f° 30 v°.

A.G.R., C.C., n° 13 300, f° 9 v°.

¹⁴ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 136 ; A.G.R., C.C., n° 13 300, f° 14 v°.

on conserve en effet pour cette période les comptes dressés par les receveurs de la duchesse entre 1380 et 1388 et ceux des prévôts de justice pour les années 1380-1390¹. Nous étudierons en profondeur ces sources économiques dans la troisième partie de ce travail, mais nous pouvons d'ores et déjà affirmer que la Terre rapporte alors beaucoup plus qu'elle ne coûte. D'un autre côté, les documents diplomatiques ne nous apportent que peu d'informations sur la politique de la duchesse ; ils sont quasiment muets pour les années 1384-1390. En 1390, le 3 septembre, Jeanne fait savoir qu'un accord est intervenu entre elle et les fondés de pouvoir de son neveu Josse de Moravie, accord en vertu duquel elle déclare renoncer, en faveur de ce même neveu, à la possession des comtés de Chiny et de Laroche et de la Terre de Durbuy, dont elle jouit à titre de douaire conformément à la teneur de son contrat de mariage : à charge pour son neveu de lui concéder, sa vie durant, une rente de 3 500 francs de France par an². Cet accord est confirmé le même jour par les fondés de pouvoir de Josse de Moravie³ et le 19 novembre par Josse lui-même⁴. Jeanne de Brabant ne possède dès lors plus Durbuy. Elle meurt à 84 ans en 1406 au terme d'un règne marqué par le développement de la puissance bourguignonne dans nos provinces. A sa mort, le Brabant et le Limbourg ont en effet déjà été ajoutés en une masse compacte à la Flandre et à l'Artois, possessions des ducs de Bourgogne⁵.

Qui est ce Josse de Moravie, et surtout pourquoi et comment s'est-il imposé dans la Terre de Durbuy ? Nous avons vu que Wenceslas II succède à son oncle Wenceslas Ier dans le duché de Luxembourg en 1384⁶. Or, Wenceslas II a, comme ses prédécesseurs, besoin de beaucoup d'argent. Il emprunte régulièrement des sommes importantes, et c'est ici que Josse intervient : le marquis de Moravie est cousin du duc de Luxembourg et fait partie de ses principaux créanciers. En 1388, Wenceslas II lui engage

¹ Ces comptes sont conservés aux Archives Générales du Royaume, à Bruxelles. Voir la troisième partie de ce travail pour plus de détails.

² A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 41 ; F.-X. WURTH-PAQUET, Table chronologique des chartes et diplômes relatifs à l'histoire de l'ancien Pays de Luxembourg. Règne de Wenceslas II, roi des Romains et de Bohême, duc de Luxembourg et comte de Chiny, dans *Publications de la société d'histoire du Grand-Duché de Luxembourg*, t. 25 (3), 1869-1870, p. 55.

³ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 42 ; F.-X. WURTH-PAQUET, *ibidem*.

⁴ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 42-43 ; F.-X. WURTH-PAQUET, *ibidem*.

⁵ Sur Jeanne de Brabant : P. AVONDS, Johanna, dans *L.D.M.*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 526 ; H. PIRENNE, Jeanne, dans *B.N.B.*, t. 10, Bruxelles, 1888-1889, col. 454-463 ; S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 28, 56-57.

⁶ Wenceslas II est fils de Charles IV et d'Anna de Schweidnitz. Roi de Bohême dès 1363, il est élu roi des Romains en 1376 mais est déchu de la dignité impériale par les Electeurs en 1400. Il meurt à Prague en 1419 : H. VANDER LINDEN, Wenceslas II, dans *B.N.B.*, t. 27, Bruxelles, 1938, col. 178-180 ; I. HLAVACEK, Wenzel IV., dans *L.D.M.*, t. 8, Munich, 1997, col. 2190-2192.

le duché de Luxembourg, sauf les terres appartenant au douaire de Jeanne de Brabant, mais s'entend avec lui pour avoir toujours son mot à dire dans la gestion de ces territoires⁷. Donc, lorsque Josse s'intéresse au douaire en 1390, il gère déjà une bonne partie du duché de Luxembourg : acquérir Durbuy est pour lui un moyen d'arrondir et d'uniformiser ses territoires. Mais la situation du duché devient rapidement très délicate : d'une part, la détresse financière de Wenceslas II y rend la vie difficile ; d'autre part, le Luxembourg est convoité par Louis d'Orléans, qui tente de s'introduire dans les Pays-Bas pour y contrebalancer la puissance bourguignonne. Le Luxembourg est ainsi entièrement plongé dans le conflit qui oppose les Bourguignons et les Armagnacs. Wenceslas II essaye d'intervenir : en 1398, il rend une ordonnance qui vise à assurer le maintien de l'ordre public dans le Luxembourg et qui confirme en même temps les droits, les coutumes et les privilèges qui y sont en vigueur. L'observation de cette ordonnance est jurée par toute une série de personnes, parmi lesquelles figure le magistrat de la ville de Durbuy⁸. Cette attitude est-elle sincère ? Difficile à dire, car Louis d'Orléans peut compter sur le soutien d'une bonne partie de la population.

En 1402, le duc d'Orléans parvient à ses fins : le 18 août, il fait savoir que Josse de Moravie lui a cédé tous les droits d'engagère sur le duché de Luxembourg et le comté de Chiny, cession en échange de laquelle il s'est engagé à payer audit marquis une somme de 100 000 ducats d'or et à lui servir une rente viagère et annuelle de 10 000 ducats d'or⁹. Quelle est la position des habitants de Durbuy vis-à-vis du nouvel engagiste du Luxembourg ? Ils le soutiennent . C'est ce que donne à penser en tout cas un acte du 15 novembre 1402 où Gérard de Bastogne promet et jure de défendre envers et contre tous le château de Durbuy, dont la garde lui a été confiée par le duc d'Orléans et s'engage à lui remettre la forteresse dès qu'il le demandera¹⁰. On pourrait protester en affirmant que ce Gérard n'allait certainement pas s'opposer à celui qui lui avait conféré ses

⁷ N. VAN WERVEKE, Choix de documents luxembourgeois inédits, tirés des archives de l'Etat à Bruxelles, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 40, 1889, p. 162-166. Sur Josse de Moravie : P. HILSCH, Jodok, dans *L.D.M.*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 492-493 ; C. PIOT, Josse de Moravie, dans *B.N.B.*, t. 10, Bruxelles, 1888-1889, col. 559-560.

⁸ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 50-59 ; S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 57 : Jacquemin dresse à cette page une liste des actes diplomatiques concernant les années 1388-1407 en se basant sur Verkooren, qui est le seul recueil que l'on puisse utiliser pour la période, à côté des *Tables chronologiques* de Würth-Paquet et des publications des *Bulletins de la Commission Royale d'Histoire*. Wauters s'arrête en effet en 1350 et Wampach devient lacunaire à partir du règne de Jean l'Aveugle.

⁹ N. VAN WERVEKE, *op. cit.*, p. 168-171 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 62-63.

¹⁰ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 65 ; S. JACQUEMIN, *ibidem*.

fonctions, mais tout porte à croire qu'il était déjà châtelain avant que Louis d'Orléans ne récupère le Luxembourg. En effet, depuis un certain temps déjà, la famille de Bastogne tenait la châtellenie de manière héréditaire¹¹. Il aurait donc apporté son soutien au duc d'Orléans, qui lui aurait permis de conserver ses fonctions.

Nous l'avons dit, Jeanne de Brabant meurt en 1406, mais elle ne possède plus aucun droit sur Durbuy depuis longtemps, puisque ces droits ont été cédés à Josse de Moravie puis à Louis d'Orléans. Toutefois, le duc veut que les choses soient claires : le 3 janvier 1407, il informe la population de la Terre de Durbuy que les territoires du douaire de la duchesse de Brabant ont fait retour au Luxembourg, et envoie Gérard de Bastogne et Thierry de Trinal, prévôt de Durbuy, prendre possession de la forteresse et de la seigneurie en son nom¹². Il semble que cet acte doive avant tout être perçu comme une simple mesure de prudence, car si en 1402 il n'est pas précisé clairement que Louis rachète aussi la seigneurie de Durbuy à Josse de Moravie, on peut tout de même penser que c'est le cas, sinon pourquoi prendrait-il des mesures vis-à-vis d'une forteresse qui ne lui appartient pas ? En 1407, il posséderait alors déjà Durbuy depuis cinq ans.

Comme le souligne Henri Pirenne, le fait que Louis d'Orléans soit possessionné dans une région où les ducs de Bourgogne ne toléraient aucun rival a certainement été l'un des motifs qui ont poussé Jean sans Peur à commanditer son assassinat, qui survient le 23 novembre 1407¹³. Le Luxembourg est ainsi privé de son gouverneur. Qui va reprendre la charge ? Josse de Moravie, qui apparaît dès le 14 décembre 1407 avec le titre de « duc de Luxembourg »¹⁴. Le marquis gère le duché pendant un peu plus de trois ans, avant de mourir le 8 janvier 1411. Il laisse derrière lui certaines dettes, ce qui amène Wenceslas II à engager à Frédéric de Mörs, comte de Saarwerden, les forteresses et villes de Durbuy, Bastogne et Marche-en-Famenne, en attendant de pouvoir lui restituer les 18 000 florins du Rhin qu'il avait prêtés au feu marquis¹⁵. Frédéric de Mörs ne garde pas Durbuy bien longtemps car, quelques mois plus tard, la famille de Bourgogne réussit à son tour à s'imposer dans le duché de Luxembourg.

¹¹ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 136-137.

¹² A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 94-95.

¹³ H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 2, *Du commencement du XIV^e siècle à la mort de Charles le Téméraire*, 3^e éd., Bruxelles, 1922, p. 229.

¹⁴ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 98-99.

¹⁵ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 122-123 ; A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 268.

Chapitre XIII : les engagères

Selon de nombreux auteurs, l'année 1411 marque un changement du statut de la Terre de Durbuy. A partir de cette date et jusqu'en 1756, elle est en effet continuellement engagée, sauf pendant les années 1609-1628, sous les archiducs Albert et Isabelle. Pourquoi retenir cette date, alors que la seigneurie a déjà été engagée plusieurs fois dans la deuxième moitié du XIV^e siècle ? Tous les auteurs du XX^e siècle l'ont reprise, ce qui n'implique pas forcément que nous fassions de même. D'un autre côté, Fernand Pirotte nous a montré que cette conception n'était pas récente et qu'elle prévalait déjà au début du XVII^e siècle : il cite ainsi un document des officiers de Durbuy daté du 20 février 1619 qui évoque : « *l'an 1411, jour de la première engagère de la Terre de Durbuy* »¹. Pirotte se base-t-il sur ce seul document pour présenter 1411 comme une date charnière ? En a-t-il trouvé d'autres ? Les officiers de 1619 connaissaient-ils l'histoire de leur seigneurie ? Avaient-ils accès à des documents qui ne nous sont pas parvenus ? Peut-on vraiment parler d'une « politique d'engagère » à partir de 1411 ? Plusieurs éléments nous font penser le contraire : premièrement, nous venons de le souligner, la Terre de Durbuy a déjà été engagée plusieurs fois avant 1411 : cette date ne peut donc pas marquer le début d'une nouvelle période ; deuxièmement, l'année 1411 se situe dans une période que l'on pourrait qualifier d'« époque des douaires », juste après le douaire de Jeanne de Brabant et avant celui d'Elisabeth de Görlitz : elle ne marque pas de rupture. Tout ceci nous conduit à penser que si l'on veut parler de « période des engagères », ce n'est pas en 1411 mais bien dès les règnes de Jean l'Aveugle et de Charles IV qu'il convient de la faire débiter. Nous avons choisi d'intituler ce chapitre « les engagères » pour une simple question d'organisation des informations et de clarté.

En cette année 1411, c'est Antoine de Bourgogne qui s'impose dans le Luxembourg. Gouverneur du Brabant depuis que sa grand-tante Jeanne de Brabant a abdicué en sa faveur en 1404, et investi ensuite du titre de duc de Brabant et de Limbourg par son père Philippe le Hardi, il convoite le duché depuis un certain temps déjà. En 1409,

¹ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 134. Le document est conservé aux A.G.R., *Fonds d'Ursel*, L. 848 à la date du 20 janvier 1619.

il avait d'ailleurs épousé en secondes noces Elisabeth de Görlitz², nièce de Wenceslas II³, et promis de lui donner comme douaire un revenu annuel de 6 000 couronnes de France sur les terres, villes et châteaux de Fauquemont, Millen, Gangelt et Waldfeucht, en attendant qu'il puisse, aussitôt que sa femme et lui seraient entrés en possession du duché de Luxembourg, assigner ledit douaire sur les comtés de Chiny, ville et château d'Ivoix, mairie et ville de Marche, prévôté, ville et château de Durbuy, sans rien en excepter⁴. Donc, dès 1409, Antoine savait qu'il allait récupérer le Luxembourg un jour ou l'autre. Il met la main dessus après la mort de Josse de Moravie : le 13 août 1411, Wenceslas II fait savoir qu'il donne en dot à sa nièce Elisabeth le duché de Luxembourg, amputé de Laroche, du comté de Chiny et de l'avouerie d'Alsace, pour en jouir sa vie durant⁵.

A cette époque, Durbuy est toujours engagée à Frédéric de Mörs mais Antoine essaye déjà d'y prendre pied. En mars 1412, il ordonne à Henri de Welchenhausen, prévôt de Durbuy, de se rendre dans la localité avec le clerc du comte de Saarwerden pour s'emparer du château en son nom. Henri rassemble vingt cavaliers et s'avance vers la ville, mais il ne parvient pas à la prendre⁶. La seigneurie va toutefois revenir à Antoine car, en juillet 1412, Frédéric de Mörs fait savoir qu'il consent au dégagement de Durbuy, Bastogne et Marche-en-Famenne, villes qui lui avaient été données en engagère par Wenceslas II pour 18 000 florins du Rhin, dont 12 000 doivent encore lui être versés. En cas de non-paiement de cette somme, Frédéric entrera en possession des château, ville et terre de Fauquemont⁷. Le 9 septembre, Henri de Welchenhausen prend possession du château de Durbuy, accompagné de 40 hommes en armes, et y reste jusqu'au 20 octobre, époque où lui parvient l'ordre de recevoir les gens de la Terre de Durbuy. A cette occasion, son frère Ponce le rejoint et séjourne trois jours dans la ville. Henri, quant à lui, continue à tenir garnison à Durbuy jusqu'au 4 novembre⁸. Le 20 novembre, Antoine de Bourgogne récompense son chambellan, Jean de Schoonvorst, pour les services qu'il lui a rendus en lui confiant la garde des château, ville

² A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 110-111.

³ Elisabeth est la fille de Jean, duc de Görlitz, frère de Wenceslas II.

⁴ A. UYTTEBROUCK, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1975, p. 77-80, 84-85 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 115-116. Notons, et c'est suffisamment rare pour le souligner, que la minute originale de cet acte a été conservée.

⁵ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 124-125.

⁶ J. VANNERUS, La famille de Welchenhausen et les seigneurs de Noville-lez-Bastogne et de Laval-lez-Remagne, dans *A.I.A.L.*, t. 45, 1910, p. 332 ; J. BERNARD, *op. cit.*, p. 145-146.

⁷ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 143-146.

⁸ J. VANNERUS, *op. cit.*, p. 332-333.

et Terre de Durbuy, à condition qu'il ne nomme comme châtelain qu'une personne qui lui agréera et s'engagera à rendre la châtellenie à la mort du même Jean⁹.

Antoine contrôle le Luxembourg et Durbuy, mais la situation est loin d'être facile : le Luxembourg est un pays agricole et féodal, habitué à l'absence de ses souverains et à la jouissance d'une certaine autonomie. Une bonne partie de la noblesse est hostile au nouveau duc et bon nombre de villes restent acquises à la cause des Orléans¹⁰. De plus, les grands du Luxembourg ont trouvé en la personne de Sigismond, roi des Romains depuis 1410, un protecteur de choix¹¹. Dès 1412, ce dernier demande aux habitants de toutes les localités des duché de Luxembourg et comté de Chiny de ne pas prêter serment à Antoine de Bourgogne et à Elisabeth de Görlitz. Selon lui, l'engagère desdits comté et duché est contraire au droit écrit de la maison royale de Bohême et a été accordée sans son consentement. Il précise également que son frère Wenceslas II aurait dû doter leur nièce d'une somme d'argent demandée au royaume de Bohême à titre d'aide et de subside, au lieu de lui donner des territoires sur lesquels il entend faire valoir ses droits en qualité d'héritier de Bohême¹². Le 7 décembre 1413, il place Huart d'Autel à la tête des nobles du duché de Luxembourg, et le charge de défendre ses droits contre Antoine de Bourgogne¹³. La Terre de Durbuy reste pour sa part fidèle au duc de Luxembourg, ce qui n'est pas sans risques : Henri de Welchenhausen est obligé d'y tenir garnison du 3 juin 1413 au 10 novembre 1414, car la seigneurie est menacée par les ennemis d'Antoine¹⁴.

Le 25 octobre 1415, Antoine de Bourgogne meurt à la bataille d'Azincourt¹⁵. Sa veuve, Elisabeth de Görlitz¹⁶, continue à gérer seule le duché de

⁹ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 151-152.

¹⁰ H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 2, *Du commencement du XIV^e siècle à la mort de Charles le Téméraire*, 3^e éd., Bruxelles, 1922, p. 232.

¹¹ Sur Sigismond : J. MORSEL, Sigismond, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. de A. VAUCHEZ, t. 2, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 1438-1439 ; S. WEFERS, Siegmund, dans *L.D.M.*, t. 7, Munich, 1995, col. 1868-187 ; *Sigismund von Luxemburg. Kaiser und König in Mitteleuropa 1387-1437 : Beiträge zur Herrschaft Kaiser Sigismunds und der europäischen Geschichte um 1400*, Warendorf, 1994 ; J.K. HOENSCH, *Kaiser Sigismund. Herrscher an der Schwelle zur Neuzeit 1368-1437*, Munich, 1996. Sigismond est fils de Charles IV et frère cadet de Wenceslas II. Il est élu roi des Romains en 1410 et couronné empereur en 1433. Il meurt en 1437. Membre de la famille de Luxembourg, il a de bonnes raisons de s'intéresser au duché du même nom.

¹² A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 138.

¹³ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 156.

¹⁴ J. VANNERUS, *op. cit.*, p. 334.

¹⁵ A. UYTTEBROUCK, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1975, p. 476-490 ; A. UYTTEBROUCK, Antoine de Bourgogne, dans *L.D.M.*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 726.

¹⁶ R. PETIT, Elisabeth von Görlitz, dans *L.D.M.*, t. 3, Munich-Zurich, 1986, col. 1835-1836.

Luxembourg. Dans le Brabant, le fils aîné d'Antoine, Jean¹⁷, est reconnu duc par les états mais comme il n'est alors âgé que d'une douzaine d'années, il est confié à la garde d'un conseil de régence. De son côté, Sigismond rappelle que le Brabant est dévolu à l'Empire et que Jeanne de Brabant avait jadis promis son héritage à Charles IV. Dès lors, deux clans se forment : d'une part, les états de Brabant, qui ont choisi Jean IV pour leur duc et qui sont soutenus par Jean sans Peur ; de l'autre, Sigismond, allié à Elisabeth de Görlitz, qui a changé de camp¹⁸. Et Durbuy ? La seigneurie est toujours engagée à Jean de Schoonvorst, ce que confirme Sigismond dans un acte du 10 janvier 1417¹⁹ et Elisabeth de Görlitz dans un autre du 11 janvier²⁰.

L'opposition entre Sigismond et le Brabant s'aggrave encore davantage après la mort du duc Guillaume IV de Hainaut, qui laisse pour héritière de ses comtés de Hainaut, de Hollande et de Zélande et de la seigneurie de Frise sa fille unique Jacqueline. Jean sans Peur²¹ s'empresse de négocier le mariage de cette dernière avec son neveu Jean IV de Brabant, ce qui entraîne l'union au Brabant des comtés de Hainaut, de Hollande et de Zélande et de la seigneurie de Frise. Cependant, Jean de Bavière, élu de Liège et frère du duc Guillaume, s'oppose à cette union et revendique la tutelle de sa nièce et la régence de ses territoires. Bien que soutenu par Sigismond, il ne parvient pas à faire annuler le mariage, et ce dernier lui fait épouser la veuve du duc Antoine, Elisabeth de Görlitz. Le conflit s'aplanit en 1419, lorsque Jacqueline et son mari abandonnent en fief à Jean de Bavière une partie de la Hollande, sans que Sigismond ne soit au courant de l'arrangement²².

Cependant, la situation reste difficile dans le duché de Brabant car Jean IV y rencontre de nombreuses difficultés, ce qui pousse les états à choisir un autre régent en la

¹⁷ A. UYTTEBROUCK, *Le gouvernement du duché de Brabant...*, t. 1, Bruxelles, 1975, p. 490-503 ; P. AVONS, Johann IV., dans *L.D.M.*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 507-508 ; C. PIOT, Jean IV, dans *B.N.B.*, t. 10, Bruxelles, 1888-1889, col. 275-280.

¹⁸ Pour des généralités sur le contexte de l'époque : H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 234-235 ; G. TRAUSCH, *Histoire du Luxembourg*, Paris, 1992, p. 31-46.

¹⁹ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 165-166.

²⁰ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 166-167.

²¹ G. MICHAUX, Jean sans Peur, dans *Dictionnaire de biographie française*, t. 18, Paris, 1994, col. 577-579 ; J. RICHARD, Jean « sans Peur », dans *L.D.M.*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 334-335.

²² G. TRAUSCH, *Le Luxembourg. Emergence d'un Etat et d'une Nation*, Anvers, 1989, p. 89-106 et plus particulièrement p. 104-105 ; H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 2, *Du commencement du XIV^e siècle à la mort de Charles le Téméraire*, 3^e éd., Bruxelles, 1922, p. 235-238. Nous n'avons pas consulté d'ouvrages plus précis concernant la période car nous voulons seulement situer Durbuy par rapport aux principaux événements de l'époque, en mettant l'accent sur la seigneurie et non sur le duché de Luxembourg.

personne de Philippe de Saint-Pol²³. Philippe, qui n'est autre que le frère de Jean IV, tente évidemment de faire valoir les droits qui, par le décès de son père Antoine de Bourgogne, lui reviennent sur le duché de Luxembourg et le comté de Chiny. Dans cette optique, il multiplie le nombre de ses vassaux luxembourgeois. Le 28 mai 1425, il prend ainsi certaines dispositions vis-à-vis de la Terre de Durbuy, promettant à son cousin Robert de Virneburg, en récompense de ses services, de lui engager les château, ville et terre de Durbuy sous certaines conditions, notamment celle de n'entrer en possession de cette seigneurie qu'à la mort de Jean de Schoonvorst, à qui elle avait été engagée par Antoine de Bourgogne²⁴. Philippe n'aura pas l'occasion de s'imposer dans le Luxembourg car il meurt en 1430, trois ans après être devenu duc de Brabant.

Malgré les revendications de Sigismond, les états de Brabant choisissent un successeur et se prononcent à l'unanimité en faveur de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et cousin de Philippe de Saint-Pol²⁵. Celui-ci fait à son tour valoir ses droits sur le duché de Luxembourg et connaît plus de réussite que son prédécesseur : en 1435, Elisabeth de Görlitz lui vend non seulement toutes ses prétentions à la succession de son premier mari Antoine de Bourgogne, mais aussi tous ses droits sur le Luxembourg, le comté de Chiny et l'avouerie d'Alsace²⁶. Le successeur de Sigismond, Albert II de Habsbourg²⁷, cherche en vain à l'en empêcher²⁸, avant de mourir en 1439. Il laisse derrière lui un fils posthume, Ladislav²⁹, proclamé rapidement roi de Bohême et de Hongrie et placé sous la tutelle de

²³ A. UYTTEBROUCK, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1975, p. 512-521 ; P. AVONDS, Philipp von Saint-Pol, dans *L.D.M.*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 2066-2067 ; E. DE BORCHGRAVE, Philippe de Saint-Pol, dans *B.N.B.*, t. 17, Bruxelles, 1903, col. 321-324.

²⁴ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 192-193 ; A. UYTTEBROUCK, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1975, p. 741.

²⁵ R. VAUGHAN, *Philip the Good*, Londres, 1970 ; P. BONENFANT, *Philippe le Bon*, Bruxelles, 1996 ; J. RICHARD, Philipp III. der Gute, dans *L.D.M.*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 2068-2070 ; H. PIRENNE, Philippe de Bourgogne, dans *B.N.B.*, t. 17, Bruxelles, 1903, col. 220-250. Philippe le Bon (1396-1467) est le fils unique de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière. Il devient duc de Bourgogne à la mort de son père, en 1419.

²⁶ N. VAN WERVEKE, *op. cit.*, p. 189-193 ; A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 217-218 ; H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 2, *Du commencement du XIV^e siècle à la mort de Charles le Téméraire*, 3^e éd., Bruxelles, 1922, p. 254.

²⁷ G. HODL, Albrecht II., dans *L.D.M.*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 313-314. Fils d'Albert IV de Habsbourg, il épouse en 1422 Elisabeth, fille de l'empereur Sigismond ; il succède à son beau-père en 1437 comme roi de Hongrie et en 1438 comme roi de Bohême et comme empereur. Il trouve la mort l'année suivante, et laisse un fils : Ladislav, dit « le Posthume ».

²⁸ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 226-227 ; H. PIRENNE, *ibidem*.

²⁹ K. NEHRING, Ladislav V. Postumus, dans *L.D.M.*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 1611-1612.

son oncle Frédéric, roi des Romains depuis 1439 et futur empereur Frédéric III³⁰. Si Ladislas n'abandonne pas ses prétentions sur le duché de Luxembourg, Frédéric se montre pour sa part plus prudent : il essaye d'éviter les querelles avec Philippe et lui laisse la possession du Luxembourg, mais pas la jouissance légale³¹.

Tout ceci nous situe aux alentours des années 1450. La Terre de Durbuy est toujours engagée : les Virneburg l'ont récupérée à la mort de Jean de Schoonvorst. Robert de Virneburg l'a gérée pendant quelques années, avant de mourir en 1450. Le 8 avril de cette même année, ses fils Robert et Guillaume s'entendent pour ne pas diviser l'héritage paternel et ne pas toucher à l'intégrité des château, ville et terre de Durbuy³². L'engagère reste donc dans la famille, ce que confirme un acte du 16 juin 1451 émanant de Philippe le Bon³³. Cet acte est un des derniers documents significatifs concernant la période que nous avons choisie d'étudier. Le 6 février 1471, Philippe, comte de Virneburg, déclare céder et transporter, moyennant 18 000 florins du Rhin, l'engagère de Durbuy à Louis de La Marck, pour un tiers, et au fils aîné de celui-ci, Erard de La Marck, pour les deux autres tiers³⁴. La Famille La Marck va garder cette engagère jusqu'en 1539.

Une fois encore, les auteurs du XXe siècle n'ont pas insisté sur cette période de l'histoire de la Terre de Durbuy. Pirotte et ses confrères connaissaient certes les noms des engagistes, mais ils se sont bien souvent limités à en donner de simples mentions dans de brefs tableaux ou dans des notes peu développées. Pourtant, certains éléments méritent d'être soulignés. Tout d'abord, le XVe siècle dégage une impression de continuité assez marquée ; la seigneurie est à l'abri des conflits qui déchirent le Luxembourg et qui dépassent largement le cadre de nos régions. Alors que dans les siècles précédents elle avait souvent été associée aux grands traités réglementant la possession des terres luxembourgeoises, il semble que le XVe siècle illustre un certain désintérêt de la part de princes qui sont à la tête d'ensembles territoriaux immenses et pour lesquels gérer

³⁰ J. MORSEL, Frédéric III (1415-1493), dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 631 ; H. KOLLER, Friedrich III., dans *L.D.M.*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 940-943.

³¹ H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 254-261.

³² A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 305-306.

³³ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 4, Bruxelles, 1917, p. 311-312.

³⁴ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 5, Bruxelles, 1922, p. 24-25. Sur les La Marck et Durbuy, outre les différents articles de Pirotte mentionnés dans la bibliographie, voir J. DE CHESTRET DE HANEFFE, *Histoire de la maison de La Marck y compris les Clèves de la seconde race*, Liège, 1898, p. 25, 197, 199, 264, 266, 270-271, 275, 332.

Durbuy n'est plus une priorité. Ils utilisent ainsi la seigneurie pour récompenser des personnes qui leur ont rendu service et dont ils désirent gagner la fidélité. Ceci pourrait expliquer le fait que la Terre de Durbuy soit restée si longtemps aux mains de seigneurs de moindre importance : la famille de Jean de Schoonvorst et les Virneburg qui la possèdent pendant soixante ans, avant qu'une autre famille plus notable, les La Marck, ne la récupèrent pour quelque septante années. Cette continuité doit attirer l'attention : pendant cette période personne n'intervient pour contester l'engagère ou la racheter, ce qui montre bien que la Terre n'est plus aussi convoitée que par le passé.

Les trois premiers quarts du XVe siècle constituent une période relativement obscure : les sources économiques manquent, alors qu'elles sont conservées pour la fin du XIVe siècle et pour les années postérieures à 1477 ; les sources narratives sont totalement absentes ; seuls quelques actes diplomatiques nous permettent de connaître l'identité des engagistes, mais nous ignorons tout de leur action à l'intérieur de la seigneurie et de leur gestion de cette dernière. Le dernier quart du XVe siècle et les siècles suivants sont en revanche mieux connus : ils ont été longuement étudiés par les historiens de la Terre de Durbuy.

Chapitre XIV : *terminus ad quem*

Nous avons choisi d'arrêter notre travail en 1471 pour deux raisons bien précises : les sources et l'histoire. Entre 1400 et 1477, les sources permettant d'étudier la structure interne de la seigneurie font cruellement défaut. Elles réapparaissent après 1477, et ont alors été largement exploitées par les historiens. Il nous fallait donc fixer un *terminus ad quem* cohérent dans les années 1470. Nous avons opté pour la date de 1471 car c'est à ce moment que l'engagère passe des mains des Virneburg à celles des La Marck. Elle peut donc être considérée comme une date de fracture, même si, il convient d'en être conscient, il n'y a pas du point de vue historique d'avant et d'après 1471 : l'engagère ne fait que passer d'une famille à une autre. Date de fracture, il y a ; date charnière, non.

Troisième partie : la Terre

Chapitre Ier : les origines de la Terre de Durbuy : l'hypothèse de Ninane¹

Nous l'avons vu dans la deuxième partie de ce travail : les premières mentions de Durbuy ne se rencontrent qu'au XI^e siècle. Mais que dire des périodes antérieures ? Peut-on déjà parler de terre unifiée avant l'an mil ? Connaît-on les origines de la ville de Durbuy ? Selon l'abbé de Leuze, Durbuy existait déjà à l'époque romaine et était fréquentée par les habitants de l'Empire². Cependant, on peut douter de la véracité de ses affirmations car il a commis beaucoup d'erreurs dans son ouvrage, surtout lorsqu'il parle des origines et des premiers seigneurs de la Terre de Durbuy³. Il paraît dès lors plus prudent de rejoindre l'opinion de Fernand Pirotte, qui affirme que « les origines de Durbuy resteront sans doute toujours mystérieuses⁴ ». Pour lui, la présence romaine est indiscutable dans la région, mais pas dans la ville. Les fouilles n'ont en effet pas fourni les preuves indiscutables d'une occupation à cette époque. Il est donc bien difficile de tirer des conclusions quant aux origines de la ville, mais nous pouvons tout de même essayer de les cerner, en nous penchant sur les hypothèses de travail suivies par G.-J. Ninane. Ces hypothèses constituent actuellement ce qu'il y a de plus vraisemblable sur les origines de la seigneurie. Elles méritent que nous les exposions brièvement.

Au début de son travail, Ninane insiste sur deux points bien précis : premièrement, retrouver les limites d'une paroisse permet souvent de reconstituer celles

¹ G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 79-96. Ces pages constituent la partie la plus intéressante de cet article que nous avons déjà abondamment cité. Les hypothèses et les remarques qui s'y trouvent sont pertinentes et tout à fait fondées. Les éléments que nous citons dans ce chapitre proviennent de ces pages ; lorsque ce n'est pas le cas, nous le précisons par des notes de bas de page. Nos impressions sont confirmées par A. Deblon, qui précise : « Ce travail méritoire comble une lacune. Nous y avons relevé certaines déficiences. Celles-ci concernent cependant des points de détail et n'enlèvent rien à la force probante de la démonstration. La reconstitution de la paroisse primitive de Tohogne et la présentation du démembrement de celle-ci au cours des âges nous paraissent, en effet, incontestables pour l'essentiel » : A. DEBLON, La paroisse primitive de Tohogne, dans *Leodium*, t. 59, 1972, p. 100-101.

² A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 248-249.

³ L'information n'est vraiment cohérente qu'à partir de l'époque de Gérard de Durbuy. C'est pour cette raison que nous n'avons pas mentionné cet ouvrage dès les premières pages de la partie relative à l'histoire seigneuriale. Pour les périodes anciennes par exemple, de Leuze utilise des auteurs des Temps Modernes qui, pour certains, ne sont plus crédibles aujourd'hui, comme Gramaye, qui, dans son *Namurcum* (J.B. GRAMAYE, *Namurcum*, Anvers, 1607, p. 11), mentionne un « *Glomicus etiam Durbuti comes anno 656* ». Nous ignorons où Gramaye a puisé cette information, mais une chose est certaine : il semble qu'il faille lui accorder peu de crédit car les erreurs sont fréquentes chez cet auteur. D'ailleurs, tous les historiens durbuysiens du XX^e siècle ont jugé que cette information n'était pas digne de foi. Paradoxalement, on trouve dans l'ouvrage d'Emile Tandel (E. TANDEL, *op. cit.*, p. 204, qui est rappelons-le une réédition de 1980 d'un article de 1892 écrit par de Leuze) : « En 650, vivait Gloméric, comte de Durbuy ... ». Rien ne prouve l'existence d'un tel personnage.

⁴ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 127.

d'un ancien domaine ; deuxièmement, la Terre de Durbuy étant un alleu dont les frontières évolueront très peu tout au long du Moyen Age, ses habitants seront toujours particulièrement attachés aux coutumes et aux limites de celle-ci, surtout lorsqu'elle sera engagée à des seigneurs « étrangers » qui devront tenir compte des acquis de la population. En partant de ces observations, l'auteur a tenté de retrouver ce qui préfigurait le futur comté de Durbuy et de remonter ainsi aux vestiges d'une organisation paroissiale. Son raisonnement est clair et se fonde sur diverses observations.

Ninane souligne tout d'abord un point important : l'intégrité de ce qui formera plus tard la Terre de Durbuy semble avoir été respectée depuis des époques lointaines. En effet, alors que, à l'époque, les domaines royaux carolingiens sont peu à peu démembrés au profit des comtes et du clergé, aucun acte de donation, de transaction ou d'échange concernant un village de cette terre n'a, semble-t-il, été conservé, alors que ces derniers sont nombreux pour les régions des alentours. Cela pourrait indiquer que la terre présentait alors une certaine unité que l'on ne souhaitait pas briser.

Ensuite, l'auteur fait référence à un phénomène assez fréquent au Moyen Age : le déplacement du centre domanial, ecclésiastique au départ, vers un centre plus stratégique et mieux fortifié. C'est exactement ce qui se passe pour la Terre de Durbuy : Tohogne, centre domanial situé sur de bonnes terres à proximité d'axes routiers importants, va s'effacer vers l'an mil au profit de Durbuy et de sa nouvelle forteresse⁵. Ce point est important : il démontre que les origines de la Terre de Durbuy sont à chercher du côté de Tohogne plutôt qu'à Durbuy même.

Dès lors, deux questions nous viennent à l'esprit : comment Tohogne a-t-elle été amenée à remplir le rôle de centre domanial et surtout depuis quand ? Les relations entretenues avec l'abbaye de Stavelot-Malmedy peuvent nous donner des indications quant à son importance : dans les années 1130-1131, à l'initiative de l'abbé

⁵ Il faut préciser que dès le XI^e siècle les religieux de Stavelot-Malmedy possèdent la redoutable forteresse de Logne, située non loin de Tohogne. Ajoutons à cela que Tohogne est décentrée par rapport au cœur de la Terre de Durbuy et l'on peut comprendre aisément que ses seigneurs aient voulu à un moment donné déplacer le centre domanial vers un endroit plus sûr et mieux situé. Durbuy ne possèdera d'église paroissiale que bien plus tard et restera longtemps desservie par une simple chapelle, Tohogne restant l'église la plus importante de la région.

Wibald, l'abbaye dresse différents inventaires des biens qu'elle possède⁶. Dans le dénombrement des églises à la collation de l'abbé, seule l'église de Tohogne apparaît pour la Terre de Durbuy mais sa situation est particulière : elle se trouve mentionnée parmi les églises qui ne sont pas à la collation de l'abbé (bien qu'elle figure dans les documents anciens⁷). Par ailleurs, dans le relevé des églises payant des redevances à l'église de Stavelot, Wéris (« *ecclesia de Wirices* ») et Heyd (« *ecclesia de Heis* ») apparaissent, alors que Tohogne n'est pas mentionnée⁸. Ces documents de 1130-1131 nous montrent que les églises de Heyd, de Wéris et de Tohogne sont alors liées à l'abbaye de Stavelot-Malmedy, et que c'est surtout Tohogne qui retient l'attention de l'abbé, lui qui n'en possède plus le droit de collation et qui n'en perçoit plus les redevances .

Puisque l'église de Tohogne est citée dans les documents anciens de Stavelot-Malmedy, n'est-il pas possible qu'elle ait été fondée par un des abbés de l'établissement ? C'est ce que rapporte en tout cas une chronique du XVIII^e siècle de l'abbaye de Stavelot, qui cite : « *S. Sigolin qui a fait bâtir Okür et Tohogne* »⁹. Si c'est Sigolin¹⁰ (671/4-678) qui a fondé l'église de Tohogne, cela nous place au tout début de l'évangélisation de nos régions. On peut comprendre que par sa situation sur des terres

⁶ Ces inventaires sont les suivants :

- Dénombrement des biens des monastères de Stavelot et de Malmedy : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. 302-303.
- Dénombrement des biens de l'avouerie de Stavelot-Malmedy : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. 304.
- Dénombrement des églises à la collation de l'abbé de Stavelot : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. 305-306.
- Dénombrement des redevances payées à l'abbé de Stavelot-Malmedy : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. 307-308.
- Relevé des églises et des terres qui payent des redevances à l'église de Stavelot, ainsi que des dépenses que supporte ladite église pour les service des custodes aux différentes fêtes : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. 309-314.

⁷ Le listier précise qu'il en ignore les raisons : « *Que vero subscripta sunt in antiquis monumentis ecclesie inveniuntur, sed nescimus cur modo ab abbate non dentur : ... ecclesia de Tohonges* » : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1909, p.306.

⁸ : J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. 309. Wéris et Heyd sont des filiales de l'église-mère de Tohogne. Wéris est considérée comme la première fille de Tohogne. Heyd est plus récente : G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 19.

⁹ Chronique conservée aux Archives de l'Etat à Liège, à la cote K19. L'extrait cité provient du folio 10. Voir aussi D. GUILLEAUME, L'archidiaconé d'Ardenne dans l'ancien diocèse de Liège, dans *B.S.A.H.L.*, t. 20, 1913, p. 295-296 ; T. DOUCET, *Histoire de la principauté de Stavelot-Malmedy : évangélisation et administration de l'Ardenne et de la Famenne*, t. 1, Bomal, 1966, p. 26. A. Deblon remarque toutefois judicieusement : « Que la paroisse de Tohogne ait été fondée par les moines de Stavelot est vraisemblable. Toutefois il faut souligner le caractère tardif de l'acte sur lequel se base l'argumentation. Ce document établit donc une présomption, il ne fonde pas une certitude » : A. DEBLON, *op. cit.*, p. 99.

¹⁰ Abbé de Stavelot au VII^e siècle : aucun acte ne signale ce personnage et il est difficile de le situer exactement par rapport aux autres abbés. Ninane adopte le point de vue d'Halkin et Roland en faisant de lui le successeur immédiat de saint Remacle : H. PIRENNE, Sigolin, dans *B.N.B.*, t. 22, Bruxelles, 1914-1920, col. 504-505 ;

riches à proximité d'axes routiers importants, Tohogne ait été pour ainsi dire prédisposée à jouer un rôle de tremplin pour la diffusion du christianisme dans nos contrées. Mais qui nous dit qu'elle n'était pas déjà présente avant le VII^e siècle ? Les sources archéologiques ont montré que Tohogne occupait, dès le III^e siècle, le centre d'une exploitation agricole et d'un *vicus* (village de carrefour)¹¹. Il se pourrait ainsi que l'on soit en présence d'un temple païen, situé, comme cela se faisait souvent, au milieu de la *villa* et qui aurait été christianisé par la suite. L'église de Tohogne pourrait aussi être une *Eigenkirche*¹², car nous savons que les églises domaniales sont souvent implantées en pleine *villa*, alors que les églises « libres » le sont sur des terres peu productives et situées à l'écart.

Quoi qu'il en soit, que l'église de Tohogne ait été un ancien temple païen christianisé, une *Eigenkirche* ou une fondation de Stavelot-Malmedy, ses origines sont anciennes, et son influence aussi. Il semblerait qu'elle fut d'abord un lieu de mission pour le *vicus* et les alentours. Ensuite, après la fixation de la dîme tarifée à l'époque de Charlemagne et la mise en place de l'organisation paroissiale sous Louis le Pieux, les limites de la paroisse se sont figées pour des siècles ; celle-ci s'étend déjà au IX^e siècle bien au-delà de Wéris¹³.

Les hypothèses de Ninane sont tout à fait pertinentes : l'élément-clé des origines de la Terre de Durbuy semble bien être Tohogne, agglomération ancienne, très tôt influente et située à l'intérieur d'une région unifiée où elle remplit longtemps un rôle de premier plan. Quant à Durbuy, on ignore à quand remonte exactement sa fondation mais une chose est certaine : elle n'occupe qu'une position secondaire jusqu'au Xe siècle. On peut penser que la paroisse primitive de Tohogne a un temps englobé la quasi totalité

J. HALKIN et C.G. ROLAND, *op. cit.*, t. 1, Bruxelles, 1909, p. XXVI et suivantes ; G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 86-87 note 21.

¹¹ A côté de l'article de Ninane, voir également F. BELLIN, Histoire des origines religieuses au pays de l'église-mère de Tohogne, dans *Terre de Durbuy*, t. 75, 2000, p. 3-16.

¹² Chapelle privée : son propriétaire est le propriétaire du domaine. Il peut choisir le prêtre de cette chapelle mais a pour devoir de le présenter à l'évêque, qui le nomme. C'est aussi lui qui est chargé de l'entretien du prêtre.

¹³ Certains auteurs (J. YERNAUX, *Histoire du comté de Logne. Etude sur le passé politique, économique et social d'un district ardennais*, Liège-Paris, 1937, p. 16 ; F. PIROTTE, *Villers-Sainte-Gertrude : 1 000 ans d'histoire*, Bruxelles, 1966, p. 35) pensent que Wéris était au Xe siècle le centre administratif d'un *comitatus*. Ils se basent pour affirmer cela sur un acte de février 966 où l'empereur Otton confirme la donation à l'abbaye Sainte-Gertrude de Nivelles, par un « *Regnarius comes* », d'une villa appelée « *Villare* » (Villers-Sainte-Gertrude), « *in Pago Ardenna, super fluvio Aisna, in Comitatu Waudricia* » (acte édité dans A. MIRAEUS et J.F. FOPPENS, *Opera Diplomatica et Historica*, t. 1, Bruxelles, 1723, p. 654) Le « *Regnarius comes* » serait Régnier II de Hainaut, possesseur dans la région. Sachant que, quelques années plus tard, l'empereur Otton II va confisquer aux fils de Régnier III l'administration de leur comté pour la confier à Godefroid le Captif, de la maison d'Ardenne-Verdun, cela pourrait expliquer comment cette famille a réussi à prendre pied dans ce qui sera plus tard la Terre de Durbuy : G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 28 note 40.

de la future Terre de Durbuy. Les origines de l'alleu de Durbuy, elles, se perdent dans les premiers siècles de notre ère, mais les sources ne nous permettent pas d'en déterminer la date avec précision. Il faut donc s'en tenir à des hypothèses, et nous sommes tout à fait d'accord avec celles qui ont été exposées par G.-J. Ninane.

Chapitre II : structuration paroissiale et vie spirituelle dans la Terre de Durbuy avant le XVI^e siècle¹

1. Homogénéité et démembrements tardifs

Comme nous venons de le souligner, l'alleu de Durbuy semble être un territoire unifié de longue date qui se caractérise par une grande homogénéité. Nous avons également insisté sur le fait que Tohogne y remplissait un rôle de centre paroissial et domanial ancien. Après la mise sur pied à la fin du VIII^e siècle du système des paroisses rurales par les Carolingiens et la création au IX^e siècle des doyennés (ou conciles)², la paroisse de Tohogne va conserver son unité bien plus longtemps que d'autres paroisses de la région et connaître des démembrements beaucoup plus lents. Cela peut se comprendre aisément : le déplacement du centre domanial vers Durbuy aux alentours de l'an mil n'a affecté en rien la position de Tohogne au point de vue paroissial. La preuve : Durbuy devra se contenter longtemps d'une simple chapelle castrale³ et ses seigneurs manifesteront toujours un attachement particulier envers l'église de Tohogne⁴.

¹ Sur la structuration paroissiale, voir notamment E. NEMERY, Les origines paroissiales et domaniales de la Terre de Durbuy, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 71-74 ; G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 16-49 ; J. BERNARD, Origines des églises et chapelles du pays de Durbuy, dans *Terre de Durbuy*, t. 53, 1995, p. 47-48.

² La paroisse de Tohogne se situe dans le doyenné d'Ouffet, faisant partie de l'archidiaconé de Condroz, lui-même inclus dans le diocèse de Liège. Le diocèse de Liège s'étendait autrefois sur un territoire beaucoup plus vaste que celui qu'il couvre aujourd'hui. Il était divisé en huit archidiaconés : Liège, Hesbaye, Campine, Brabant, Condroz, Ardenne, Famenne et Hainaut. L'archidiaconé de Condroz se divisait pour sa part en doyennés de Saint-Remacle, de Ciney, d'Ouffet et de Hanret. La situation a évolué depuis la réorganisation des diocèses en 1559 : J. PAQUAY, *Pouillé de l'ancien diocèse de Liège en 1497*, Tongres, 1908, p. 13-15.

³ Au XIV^e siècle, les bourgeois de Durbuy avaient leur chapelle dédiée à saint Nicolas. Le curé ou le chapelain de l'église-mère de Tohogne venait y dire la messe le dimanche et les jours fériés : c'était le régime du binage : F. PIROTTE, *La Terre de Durbuy aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les institutions, l'économie et les hommes*, Louvain, 1974, p. 119.

⁴ Ils la font rebâtir dans la première moitié du XI^e siècle et certains d'entre eux y sont enterrés.

Autrement dit, le déplacement du centre domanial n'a pas entraîné de division de l'ancienne paroisse, car cela n'était pas nécessaire. Il n'y avait pas de raisons en effet de diviser des dîmes appartenant à une seule et même personne, le comte. Toutefois, cette unité n'empêchait pas les villages de la Terre de posséder leur propre chapelle et d'y voir le culte assuré par des vicaires rémunérés par le curé de Tohogne. Le démembrement paroissial ne viendra que plus tard, avec l'érection en paroisses des villages les plus éloignés de Tohogne. Nous pouvons dès lors, à côté de l'unité politique qui caractérisait la Terre de Durbuy à ses débuts, parler également d'une véritable unité paroissiale avec un rôle central pour Tohogne, qui même après les démembrements successifs conservera sa position dominante.

2. Sources principales : les pouillés

Le pouillé est une source primordiale pour quiconque veut étudier la structure des anciens diocèses. Le terme, dérivé du latin *polyptycum*, désigne selon De Moreau : « une liste des paroisses, et plus généralement des bénéfices d'un diocèse, établie par doyenné, en vue de répartir la taxe levée sur chacun d'entre eux par la curie épiscopale⁵ ». Cette taxe comprend entre autres le *cathedraticum* (redevance annuelle à payer à l'évêque) et l'*obsonium* (qui permet à l'évêque en visite pastorale de recevoir hospitalité, nourriture et moyens de subsistance), payés le plus souvent en argent dans le diocèse de Liège, alors que généralement la valeur des taxes est exprimée en céréales⁶. Malheureusement, le plus ancien pouillé relatif au diocèse de Liège ayant été conservé date de 1497⁷. Il est dès lors difficile de se faire une idée exacte des démembrements antérieurs à cette époque, ce qui nous contraint bien souvent à rester dans le domaine de l'hypothèse.

Pour bien saisir le contenu des pouillés, il est nécessaire de préciser certains termes de vocabulaire. Tout d'abord, lorsque l'on parle de démembrement paroissial, on utilise souvent les termes « église-mère » et « filiale » : l'église-mère est l'église primitive, la seule à être présente sur le territoire originel de la paroisse (dans le cadre de la Terre de

⁵ E. DE MOREAU, *Histoire de l'Eglise en Belgique*, t. 3, Bruxelles, 1945, p. 361.

⁶ C.B. DE RIDDER, *Les diocèses de Belgique avant 1559 : notices et pouillés*, Louvain, 1866, p. 45.

⁷ Il a été publié par J. PAQUAY, *Pouillé de l'ancien diocèse de Liège en 1497*, Tongres, 1908.

Durbuy, c'est évidemment Tohogne). Petit à petit, lorsque certaines parties de la paroisse deviennent plus peuplées ou lorsque l'éloignement par rapport à l'église-mère se fait ressentir, la paroisse primitive se divise et de nouvelles paroisses apparaissent. Leurs églises sont dites « filiales » car elles sont détachées de l'église-mère et peuvent être considérées comme ses filles. On parle aussi souvent d'église « entière » (« *integra* »), d'église « moyenne » (« *media* ») et de quarte-chapelle (« *quarta capella* »). Ces appellations font référence à la taxe que l'église paye à l'évêque, à l'archidiacre et au doyen : l'« *integra* » paye l'entièreté de la taxe (cela montre l'importance de cette église, qui est souvent l'église primitive) ; la « *media* », généralement démembrée de l'église-mère, ne paye que la moitié de la taxe ; la « *quarta capella* », enfin, n'en paye que le quart (la quarte-chapelle est souvent une filiale qui ne devient que tardivement paroissiale)⁸.

3. Les paroisses

Le pouillé de 1497 laisse apparaître les noms de certaines paroisses⁹ que l'on peut, en suivant l'exemple de Ninane¹⁰, répartir en deux catégories : celles qui ont été érigées sur le territoire primitif de la Terre de Durbuy, et celles qui l'ont été dans les seigneuries adjacentes à cette Terre (liées à cette dernière par des droits de haute justice mais n'entretenant à l'origine aucun rapport avec les seigneurs de Durbuy). Cette distinction est importante car elle nous permet une fois de plus d'apprécier l'homogénéité du territoire primitif de l'alleu : les paroisses des seigneuries adjacentes n'ont rien à voir avec Tohogne et n'en ont pas été détachées, tandis que la plupart des paroisses présentes sur le territoire primitif semblent l'avoir été. La qualification des diverses églises (*integra*, *media* ou *quarta capella*) n'apparaît pas toujours dans le pouillé. Cependant, Ninane, dans son étude, s'est basé sur de nombreux documents postérieurs qui permettent de cerner leur statut. Nous pouvons répartir les paroisses de la manière suivante :

Paroisses présentes sur le territoire primitif de l'alleu :

⁸ G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 17.

⁹ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 135-138.

¹⁰ G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 16-49.

Tohogne : l'église Saint-Martin de Tohogne est la seule *integra* de la Terre de Durbuy, ce qui montre son importance et probablement aussi son ancienneté. Elle est mentionnée comme « *ecclesia, matricularia* » en 1497¹¹ et comme « *matricularia* » en 1558¹².

Wéris : l'église Sainte-Walburge de Wéris peut être considérée comme la fille aînée de Tohogne. Elle en aurait été séparée dans le courant du VIII^e ou du IX^e siècle. Wéris, centre régional parsemé de nombreuses routes, a certainement joué avec Tohogne un rôle non négligeable dans l'évangélisation de l'alleu de Durbuy. Son église¹³, en grande partie romane, témoigne de cette importance. Elle apparaît comme « *vicaria, matricularia* » en 1497¹⁴ : elle est alors desservie par un vicaire. Elle ne sera *media* que plus tard et ne formera une paroisse qu'au XVII^e siècle.

Beffe : L'église Saint-Lambert de Beffe est dite « *ecclesia* » en 1497¹⁵. Elle sera appelée « *quarta capella* » par la suite. Il est difficile de préciser si cette paroisse a été démembrée de Tohogne : Nemery pense que c'est le cas¹⁶ mais Ninane émet des doutes à ce propos en soulignant que Beffe ne faisait peut-être pas partie de l'alleu de Durbuy à l'origine¹⁷. Toujours est-il qu'en 1497 elle est bien mentionnée comme étant à la collation du seigneur de Durbuy.

Heyd : l'église Saint-Donat de Heyd est qualifiée d'« *ecclesia* » en 1497¹⁸. Elle sera présentée comme « *quarta capella* » par la suite.

Grandmenil : son église, dédiée à saint Maurice, est dite « *ecclesia* » en 1497¹⁹. Elle aussi sera « *quarta capella* » par la suite.

Borlon : apparaît également en tant que « *capella* » en 1497²⁰. Elle ne constitue pas encore à cette époque une paroisse indépendante et ne sera démembrée de Tohogne qu'entre 1559 et 1608.

¹¹ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 137.

¹² C.B. DE RIDDER, *op. cit.*, p. 202.

¹³ Voir *Le patrimoine monumental de la Belgique*, t. 7, *Province de Luxembourg, Arrondissement de Marche-en-Famenne*, Liège, 1979, p. 136-137.

¹⁴ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 138.

¹⁵ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 135.

¹⁶ E. NEMERY, *op. cit.*, p. 73.

¹⁷ G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 20-21.

¹⁸ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 136. Ninane se montre plus prudent que Nemery par rapport à Heyd. Il précise que cette paroisse a été démembrée avant le X^e siècle mais n'affirme pas avec certitude, contrairement à Nemery, qu'elle est fille de Tohogne. Il admet seulement que c'est probable : G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 24 ; E. NEMERY, *ibidem*.

¹⁹ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 137. Ici aussi, Ninane s'interroge sur l'église-mère de Grandmenil, alors que Nemery la présente comme fille de Tohogne : G.-J. NINANE, *ibidem* ; E. NEMERY, *ibidem*.

²⁰ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 136.

Soy : l'origine de cette paroisse est assez obscure. Son église, dédiée à saint Martin, est signalée comme « *ecclesia* » en 1497²¹. Nous saurons par la suite que c'est une *media*.

Fisenne : l'église Saint-Rémy de Fisenne est dite « *ecclesia* » en 1497²². Elle sera *media* par après.

Oppagne : son église, dédiée à saint Martin, est mentionnée comme « *ecclesia* » en 1497²³. Elle sera *media* par la suite. En tant que terre liégeoise appartenant au chapitre Saint-Jean de Liège, son érection est due à un autre propriétaire foncier que le seigneur de Durbuy.

Paroisses présentes dans les seigneuries adjacentes :

Grandhan (église Saint-Georges), **Petithan** (église Saint-Martin ; Petithan est encore appelé Favenaille en 1497) et **Enneilles** (paroisse Sainte-Marguerite) relevaient de la seigneurie de Rianwé (fief concédé par les seigneurs de Durbuy aux châtelains de la ville en échange de prestations militaires). Grandhan, qui existe déjà en 1497, est pourtant absente du pouillé, alors que ses deux filles sont bien présentes²⁴.

Enfin, **Izier**, **Logne**, **Juzaine**, **Mont-Saint-Rahy**, **Harre**, **Ocquier** et **Bomal** apparaissent également dans ce pouillé²⁵ et ne présentent aucun lien de parenté avec l'église-mère de Tohogne : Izier, Logne et Harre sont détachées de l'église-mère de Xhignesse ; l'église de Bomal a longtemps été liée à l'abbaye de Saint-Hubert ; celle du Mont-Saint-Rahy l'était avec Stavelot-Malmedy, de même que celle d'Ocquier.

Voilà ce que l'on peut dire de la structuration paroissiale de la Terre de Durbuy avant le XVI^e siècle. Les paroisses filiales de Tohogne sont souvent des quarte-chapelles, pauvrement dotées à l'origine, qui apparurent lorsque l'éloignement par rapport à l'église-mère commençait à poser problème. La rareté des sources nous empêche d'en savoir davantage, mais celles-ci nous permettent tout de même de saisir l'importance jouée par l'église-mère de Tohogne. Nous avons reporté toutes ces paroisses sur une carte afin de clarifier la situation.

²¹ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 137.

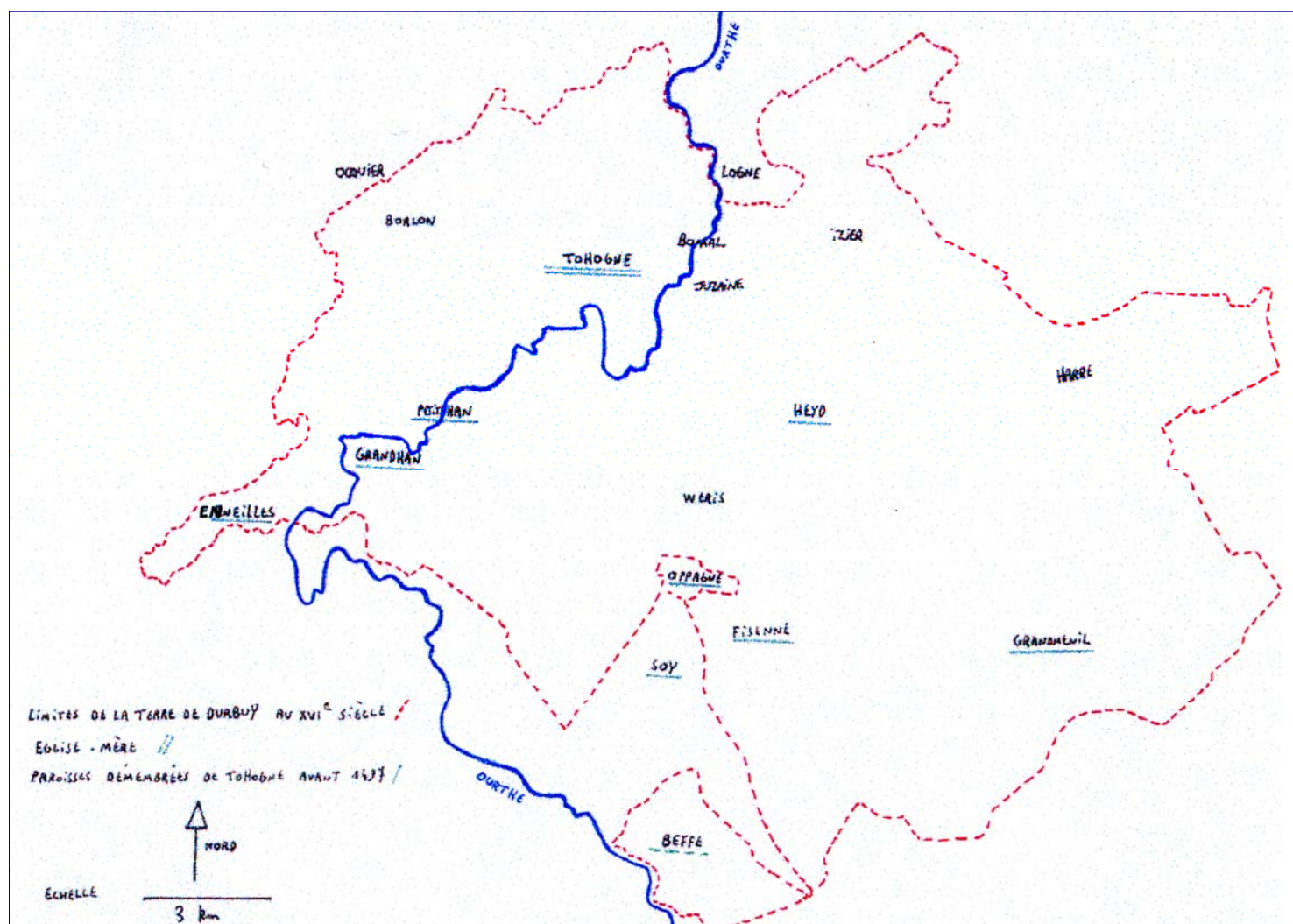
²² J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 136.

²³ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 137.

²⁴ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 136. Sur ces églises, voir aussi A. PICKART, De l'origine de l'église Sainte-Marguerite de Grande-Enneilles, dans *Terre de Durbuy*, t. 33, 1990, p. 3-46 ; M. SIMAL-GILLIS, Les églises de Grandhan, dans *Terre de Durbuy*, t. 56, 1995, p. 5-15.

²⁵ J. PAQUAY, *op. cit.*, p. 135-138. Il est possible que Bomal ait certains liens de parenté avec Tohogne : G.-J. NINANE, *op. cit.*, p.42.

Figure III.2.1. : la structuration paroissiale de la Terre de Durbuy à la fin du XVe siècle²⁶



4. Les saints patrons

Le saint le plus vénéré dans la région de Durbuy est sans conteste saint Martin. On le retrouve en effet non seulement à Tohogne, mais aussi à Petithan, Oppagne et Soy. Saint Martin est né en Hongrie dans la première moitié du IV^e siècle. Après avoir passé son enfance à Pavie, il s' enrôle dans l' armée romaine, qu' il quitte en 356. Baptisé dès 354, il devient notamment évêque de Tours en 371. Il meurt en 397. Il est célébré

²⁶ Nous avons dressé cette carte en nous basant sur les informations de l' article de Nemery (E. NEMERY, *op. cit.*, p. 72), sur des cartes inédites de Fernand Pirotte et sur celle que ce même Pirotte présente dans son article sur la vie économique de la Terre de Durbuy (F. PIROTTE, Aspects de la vie économique dans la Terre de Durbuy de 1500 à 1648, dans *Ardenne et Famenne*, t. 38-39, 1967, après la page 132). Nous y faisons apparaître toutes les paroisses citées dans le pouillé de 1497, à l' exception de celle du Mont-Saint-Rahy, située sur les hauteurs de Bomal.

unanimement comme un saint, fait rarissime pour un personnage qui n'a pas subi le martyre. Son influence a été considérable tout au long du Moyen Âge et son culte a joué un rôle important dans l'évangélisation de nos régions²⁷.

Si l'on ajoute à saint Martin saint Remi à Fisenne, saint Maurice à Grandmenil et saint Lambert à Beffe, nous aurons, comme le souligne E. Nemery : « les titulatures les plus anciennes de la région²⁸ ». Saint Remi (438-533), archevêque de Reims ayant baptisé Clovis, est un personnage majeur dans la propagation du christianisme en Gaule²⁹. Saint Lambert, évêque de Tongres et de Maastricht assassiné en 705, est quant à lui un saint dont l'influence a été très présente dans le bassin mosan³⁰. Enfin, saint Maurice, saint militaire patron des chevaliers, des Croisés et des soldats, est lui aussi très ancien³¹.

5. Charité et pèlerinage

Charité et pèlerinage sont présents dans la Terre de Durbuy. Nous avons déjà mentionné dans la première partie de notre travail le pèlerinage qui se déroulait au Mont-Saint-Rahy à la Saint-Denis, pèlerinage au cours duquel les fidèles invoquaient le saint local pour la « langueur traînante » des enfants³². Nous avons également évoqué brièvement une autre institution importante : la maladrerie de La Hesse, qui venait en aide aux malades et, à l'époque qui nous intéresse, aux lépreux. Que peut-on en dire ?

Tout d'abord, la date de sa fondation ne nous est pas connue. L'institution existe en tout cas déjà en 1314, car elle est mentionnée dans le *Livre Terrier* de 1314-1315 :

²⁷ D. JEANSON, Chronologie, dans *Saint Martin (336-397), apôtre des Gaules*, Tours, 1996, p. 4-5 ; R. PERNOUD, *Martin de Tours*, Paris, 1996, p. 155-172 ; L. REAU, *Iconographie de l'art chrétien*, t. 3.2, Paris, 1958, p. 900-917 ; P. GEORGE, Martin de Tours, dans *Saint-Martin : Mémoire de Liège*, sous la dir. de M. LAFFINEUR-CREPIN, Liège, 1990, p. 89-94.

²⁸ E. NEMERY, *op. cit.*, p. 73.

²⁹ L. REAU, *op. cit.*, t. 3.3, Paris, 1959, p. 1141-1147 ; U. NONN, Remigius, dans *L.D.M.*, t. 7, Munich, 1995, col. 707.

³⁰ L. REAU, *op. cit.*, t. 3.2, Paris, 1958, p. 783-784 ; J.-C. POULIN, Lambertus, dans *L.D.M.*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 1627-1628 ; J.-L. KUPPER, Saint Lambert : de l'histoire à la légende, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 79, 1984, p. 5-49.

³¹ L. REAU, *op. cit.*, t. 3.2, Paris, 1958, p. 935-939.

³² Cfr. Le chapitre sur le Mont-Saint-Rahy.

« *A prestre de (Toongne) [Tobongne], par tant qu'il desert à la povre mason de la Heistre doit-on héritablement par an, espeate, 4 muis. »*

« *Item à mambours de la dite maladrerie, soile (seigle), 1/2 muy, valour espeate, 1 muy pour anchiennes almoignes. »*³³.

Le receveur de la seigneurie la mentionne également en 1384 : « *Pour desservir le bestre payet a vestit de Tobongne espelte 4 m[uids]. Pour les povres malades de bestre, soile 4 st[iers]* »³⁴. Elle est aussi présente dans les comptes de 1485 et de 1499.

Ces différentes mentions sont intéressantes. Elles permettent de conclure, comme le fait F. Pirotte, que : « la présence de mambours rétribués par le seigneur atteste la création laïque de la ladrerie ; elle est l'œuvre d'un seigneur de Durbuy, collateur de la cure de Tohogne, qui a l'administration du temporel de l'institution. »³⁵. Quant à savoir à quel seigneur on doit sa fondation, il est bien difficile de se prononcer³⁶.

La maladrerie est dite de « La Hesse » en référence au lieu-dit où elle a été établie : *li hèsse*, en wallon, signifie « le hêtre ». Or, à l'orée nord du bois de Viné³⁷, se dressait autrefois un arbre que l'on pouvait apercevoir de nombreux villages de la Terre de Durbuy. Il dominait la crête condruzienne qui s'étend de Houmart à Maffe à une altitude de 330 mètres environ. C'est là que fut établie la léproserie de la seigneurie³⁸.

A l'époque qui nous intéresse, l'institution accueille effectivement des lépreux. Malheureusement, son fonctionnement ne nous est connu qu'à partir du XVIIe

³³ J. GROB et J. VANNERUS, *Dénombrements des feux des duché de Luxembourg et comté de Chiny*, t. 1, Bruxelles, 1921, p. 550.

³⁴ A.G.R., C.C., n° 2656, f° 64 v°.

³⁵ F. PIROTTE, Note sur l'évolution de la ladrerie de La Hesse à Tohogne. Du Moyen Age à la fin de l'Ancien Régime, dans *A.I.A.L.*, t. 106-107, 1975-1976, p. 165. Cet article est le meilleur qui ait été écrit sur la maladrerie de La Hesse. On trouve également des informations chez de Leuze (A. DE LEUZE, *op. cit.*, p. 288-291, reproduites dans les *Communes luxembourgeoises* de Tandel aux pages 293-294), mais elles sont moins étoffées et moins précises.

³⁶ Ninane ne le fait pas (G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 11 et 77) et Pirotte admet que le fondateur est inconnu (F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 166). Il mentionne toutefois un registre de la cure de Tohogne datant de 1573 où l'on peut lire : « *Anniversaire du Comte de Durbuy qui était aveugle duquel fut édifié la Haist parmy quoi ce fut de son bon plaisir de délaissier à un curé de Tohogne un muid spelt, pour aller célébrer deux fois l'année à la fondation et à la Sainte-Madeleine, accensé sur toute la seigneurie de Durbuy* » : A.G.R., *Fonds d'Ursel*, L 858 à la date de 1784 (le texte original date de 1573 mais il a été transcrit en 1784 par le curé Aldringen, ce qui explique cette date). Ce bref passage montre qu'au XVIe siècle on attribuait la fondation de La Hesse à un comte aveugle, mais plusieurs remarques peuvent être formulées : premièrement, ce comte n'a peut-être fondé que la chapelle du lieu et non l'institution elle-même ; ensuite, rien ne nous prouve que ces affirmations sont exactes ; enfin, Pirotte dit que ce comte pourrait être Henri l'Aveugle, mais n'oublions pas non plus que Jean de Bohême était lui aussi aveugle à la fin de sa vie. A ce stade de la recherche, il subsiste beaucoup trop d'interrogations pour permettre de préciser qui était le fondateur de l'institution.

³⁷ Situé dans la région de Tohogne.

³⁸ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 164-165.

siècle, époque à laquelle ses activités se sont diversifiées. Des noms de lieux-dits (*maladrèye, fond des malades*) à Enneilles, Jenneret, Izier et Soy portent Pirotte à croire qu'il y eu d'autres laderies proches de la Terre de Durbuy³⁹.

6. Éléments de réflexion

Il y a peu de conclusions à tirer par rapport à la structuration paroissiale de la Terre de Durbuy avant le XVe siècle. Les sources sont rares et ne nous permettent que d'esquisser les démembrements. Toutefois, les auteurs qui se sont penchés sur la seigneurie ont réussi, en élargissant leur champ d'action et en utilisant des sources parfois postérieures de plusieurs siècles aux faits, à dégager certaines observations et quelques hypothèses pertinentes. On peut considérer que leurs travaux ont fait le tour de la question paroissiale et qu'il y a peu de choses à y ajouter. Ce n'était d'ailleurs pas notre but. Nous avons en effet abordé l'histoire paroissiale sous un angle particulier, celui de la comparaison avec l'évolution politique de la seigneurie afin de voir si on y retrouvait la même homogénéité et la même continuité, qui seront le maîtres-mots de cette troisième partie. Les résultats nous confortent dans ce que nous pensions.

Résumons rapidement notre propos : nous avons un centre domanial qui se déplace aux alentours de l'an mil et un centre paroissial, Tohogne, qui ne bouge pas. Cela n'est pas nécessaire : il est inutile de diviser des dîmes qui reviennent de toute façon au comte. Nous constatons également un processus de démembrement paroissial beaucoup plus lent que celui des régions voisines. Cela n'est pas innocent. On peut considérer que cette situation est le reflet du climat, des conditions dans lesquelles la seigneurie évolue au Moyen Age. Nous avons vu dans la deuxième partie que tous les seigneurs qui ont géré Durbuy l'ont toujours considérée comme un bien à part et ne l'ont jamais fondue dans la masse de leur possessions. L'alleu primitif n'a ainsi jamais eu à subir des amputations, des remaniements ou des usurpations diverses. Il s'est même agrandi grâce à l'annexion d'un certain nombre de seigneuries adjacentes. Tout cela s'est certainement fait ressentir dans le démembrement paroissial : le comte a presque toujours réussi à garder un certain

³⁹ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 166. Cet article concerne surtout le fonctionnement de l'institution aux XVIIe et XVIIIe siècles. A consulter pour des informations sur ces périodes.

contrôle sur les églises de ses territoires⁴⁰, ce qui fait que la situation a pu évoluer d'elle-même, lentement, quand les besoins commençaient à se faire sentir. On peut donc considérer cette situation paroissiale comme le reflet de la stabilité et la conséquence de l'homogénéité qui caractérisent la Terre de Durbuy. Ces particularités vont se retrouver dans d'autres domaines.

Chapitre III : justice et administration dans la Terre de Durbuy au XVIe siècle

1. Pourquoi le XVIe siècle ?

Ce millésime s'impose car il est très difficile de décrire l'organisation judiciaire et administrative de la Terre de Durbuy pour les périodes antérieures : les sources font trop souvent défaut. Toutefois, nous pouvons quand même esquisser cette organisation en partant d'institutions en place au XVIe siècle et connues grâce à des sources diverses. Comme l'unification de la Terre de Durbuy est alors terminée depuis longtemps et que ses habitants sont encore très attachés à leurs coutumes et à leurs droits, nous pouvons raisonnablement penser que ces institutions, si elles ne remontent pas à des périodes plus anciennes, sont au moins le reflet d'une situation qui n'a guère évolué au fil du temps.

Dans les pages qui vont suivre, nous nous baserons essentiellement sur les différents travaux de Fernand Pirotte¹, figure majeure et spécialiste de l'histoire de Durbuy des XVIe-XIXe siècles. Celui-ci a longuement étudié la justice à partir d'archives de la Haute Cour, de la Cour féodale, de la ville et franchise de Durbuy et des justices subalternes ainsi que de comptes multiples s'étalant de la fin du XVe au XIXe siècle. Il n'hésite jamais à citer des extraits des sources qu'il a utilisées et multiplie les annexes. Toutes ces raisons font qu'il est considéré comme la référence en matière d'histoire administrative et judiciaire et qu'il est tant apprécié des amateurs de l'histoire de Durbuy.

⁴⁰ Rappelons quand même que le comte a eu quelques soucis avec l'abbaye de Floreffe concernant Tohogne, mais les choses se sont arrangées par la suite.

¹ L'ouvrage le plus intéressant en matière de justice est sans conteste F. PIROTTE, *La Terre de Durbuy aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les institutions, l'économie et les hommes*, Louvain, 1974.

Nous allons donner un bref aperçu des institutions de la seigneurie, et nous verrons ensuite ce que l'on peut en retenir.

2. Durbuy : ville et franchise militaire²

Comme nous l'avons vu précédemment, l'origine de la ville ne serait pas religieuse mais plutôt militaire et stratégique. La première mention de Durbuy, datant de 1078³, renforce cette hypothèse : on parle en effet à cette époque de « *Dolbui castello* » pour désigner à la fois la ville et la citadelle. Grâce à sa forteresse, Durbuy étend tout au long du XIV^e siècle sa protection sur des villages qui n'appartenaient pas à l'alleu primitif (Harre, Villers-Sainte-Gertrude, Bomal, Ny, Ville, Ozo, Fisenne, Izier, ...)⁴. A la fin du siècle, elle peut ainsi être considérée à la fois comme lieu de résidence du seigneur hautain, comme centre administratif de la seigneurie et comme ville-citadelle protégeant la région. Elle remplit à cette époque toutes les caractéristiques de la franchise militaire⁵ : fortifications, présence d'un corps d'arbalétriers, mairie héréditaire, échevins, doyen, maîtres bourgeois, droits de bourgeoisie et bourgeois forains.. Après avoir joué un rôle protecteur et défensif très important, la ville perdra progressivement cet aspect militaire à partir du XV^e siècle⁶.

3. La seigneurie de Rianwé⁷

L'existence d'un château à Durbuy a entraîné la présence d'un châtelain dans la ville dès le XIII^e siècle, voire même avant. Rapidement, la châtellenie appartient à titre héréditaire aux seigneurs de Rianwé. Ceux-ci habitent la maison de Rianwé, qui possède sa propre chapelle et est située à l'intérieur de l'enceinte de la ville, entre la Halle

² F. PIROTTE et J. BERNARD, Durbuy : le château, la ville et la communauté des bourgeois, de 1500 à 1795, dans *A.I.A.L.*, t. 99, 1968, p. 127-136.

³ J. PAQUAY, *La collégiale Saint-Barthélemy à Liège : inventaire analytique des chartes*, Liège, 1935, p. 94.

⁴ Ces villages appartenaient à des seigneuries adjacentes sur lesquelles les maîtres de Durbuy vont petit à petit étendre leur influence.

⁵ Nous avons déjà eu l'occasion d'insister sur le rôle important joué par cette franchise dans la défense du nord des territoires luxembourgeois. En échange de certains privilèges, ses habitants devaient veiller à l'entretien du matériel de guerre et s'acquitter de tâches militaires.

⁶ Cfr. l'histoire seigneuriale de cette époque. Nous voulons seulement montrer que la vocation de la ville a longtemps été purement militaire.

⁷ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 136-141.

et le grand pont gardé par la porte dite « de Rianwé ». Ils détiennent des biens dans la région de Grandhan et de Petithan et président la cour de Rianwé, qui siège à Durbuy et est compétente pour certaines maisons et jardins situés dans ou à l'extérieur de la ville et pour certains biens situés dans la région de Grandhan. Cette cour semble être très ancienne, antérieure même à la fondation de la châtelainie. Lorsque cette dernière sera supprimée par les seigneurs engagistes, les seigneurs de Rianwé seront dédommages dans le courant du XVe siècle par l'érection en seigneurie foncière, dite « seigneurie de Rianwé », de la région de Grandhan, Petithan, le Marteau et Chêne à Han.

4. Les principaux agents de la vie administrative et judiciaire

A) Le seigneur hautain⁸ : Au XVIe siècle, le seigneur hautain est le seigneur engagiste. Ses principales compétences sont des pouvoirs de justice⁹ même si c'est la gestion économique de sa seigneurie qui lui importe le plus. Son influence s'étend sur la ville de Durbuy, sur les quatre cours (ou bans) de Wéris, Barvaux, La Sarte et Grandmenil¹⁰ et sur les seigneuries foncières rattachées à la seigneurie de Durbuy au fil du temps¹¹.

⁸ Sur les rouages de la justice et de l'administration, voir F. PIROTTE, *La Terre de Durbuy aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les institutions, l'économie et les hommes*, Louvain, 1974, p. 21-60.

⁹ On distingue habituellement haute justice et basse justice. La haute justice concerne des affaires de premier plan (lèse-majesté, affaires relatives à la propriété des biens ou à la liberté des personnes, crimes ayant entraîné la mort, ...), alors que la basse justice confère aux seigneurs une compétence en matière civile et d'examen des délits secondaires. A la fin du XIIIe siècle, en raison du nombre croissant de délits secondaires, les spécialistes du droit ont mis sur pied la moyenne justice, qui reprend les cas supérieurs de la basse justice. Nous parlerons donc dans ces pages de haute, moyenne et basse justices : A. BOUTRUCHE, *Seigneurie et Féodalité. L'apogée (XIe-XIIIe siècles)*, Paris, 1970, p. 131.

¹⁰ Selon Pirotte (F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 159), il n'y avait au départ que trois cours : Barvaux, Wéris et Grandmenil ; pour lui, la cour de La Sarte faisait initialement partie de celle de Wéris, avant d'en être détachée dans le courant du XVe siècle. Cette vision des choses a depuis été critiquée par S. Jacquemin (S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 26 note 33), qui affirme qu'il y avait déjà à Durbuy quatre cours de justice à la fin du XIVe siècle : Wéris, Barvaux, Grandmenil et Han. Nous reviendrons sur l'argumentation de Jacquemin.

¹¹ Voir M. BOURGUIGNON, l'Engagère de la Terre et Seigneurie de Durbuy en 1628, dans *A.I.A.L.*, t. 77-78, 1946-1947, p. 413. En 1628, ces seigneuries sont au nombre de 18, dont 17 seulement sont énumérées dans les lettres patentes de cette année :

1. La seigneurie et cour de Rianwé.
2. La seigneurie de Grande-Bomal.
3. La seigneurie de Petite-Bomal.
4. La seigneurie d'Enneilles.
5. La seigneurie de Petite-Somme.
6. La seigneurie de Houmart.
7. La seigneurie de Verlaine.
8. La seigneurie d'Izier.
9. La seigneurie de Villers-Sainte-Gertrude.
10. La seigneurie de Fisenne.
11. La seigneurie de My.
12. La seigneurie d'Ozo.

En matière de justice, le seigneur hautain a autorité sur la Haute Cour, la Cour féodale, les cours seigneuriales et les cours basses foncières. Il est le seul à avoir le droit d'exécuter un condamné à mort et ses officiers sont chargés de constater tout décès accidentel avant inhumation. Lorsque l'affaire est importante, les frais d'enquête, d'emprisonnement et d'exécution sont à sa charge mais il peut en contrepartie confisquer les biens du coupable. Enfin, il est tenu d'entretenir à ses frais tout enfant trouvé dans la Terre de Durbuy.

Pour ce qui est de la police et de l'ordre, le seigneur hautain peut compter sur des officiers fidèles. Haut sergent, sergents, haut forestier et ses subalternes et garde des eaux veillent à faire appliquer ses décisions et à maintenir la paix. Il peut également, lorsque la situation le demande, mobiliser la petite garnison de Durbuy, utiliser la prison de la ville, voire appeler aux armes les habitants de la Terre.

Enfin, il se réserve le droit de chasse et de pêche et perçoit le droit de passage (aussi appelé winage)¹² et le hautban¹³. Au XVI^e siècle, il possède le droit de collation des états et offices à Durbuy et dans les quatre cours, de même que la collation des cures et bénéfices des églises de Tohogne, Durbuy, Borlon, Barvaux, Heyd, Erezée, Beffe, Grandmenil et Wéris.

B) Le prévôt¹⁴ : Le prévôt est le fondé de pouvoir du seigneur hautain en matière politique et judiciaire. Il préside les assemblées de la Haute Cour et de la Cour féodale mais c'est avant tout un homme d'armes qui dirige la police et a sous ses ordres une petite garnison. Fieffé dans la Terre de Durbuy, il est très attaché à ses fonctions, et ce malgré une rétribution somme toute assez modique.

13. La seigneurie de Mormont (Noirmont).

14. La cour de Harre-Saint-Lambert.

15. La cour de Grimbiéville et Grimbiémont.

16. La cour de Ramesée.

17. Le vicomté de Férot.

¹² Le winage est une taxe sur les marchandises transportées par terre et par eau. En vigueur depuis 1295, il fut affermé par la suite : F. PIROTTE, *La Terre de Durbuy aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les institutions, l'économie et les hommes*, Louvain, 1974, p. 23. Notons qu'à l'origine le winage était une taxe sur la plantation des vignes. C'est par la suite que son sens fut étendu au transport de marchandises : F. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, t. 8, New-York-Vaduz, 1961, p. 248.

¹³ Ici, le hautban est une taxe prélevée sur le bois. A l'origine, c'était un impôt que le souverain percevait sur les artisans, auxquels ils accordait le droit d'exercer : F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 24 ; F. GODEFROY, *op. cit.*, t. 4, New-York-Vaduz, 1961, p. 436.

¹⁴ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 25-28. Le terme « prévôt » vient du latin « *praepositus* », « placé à la tête ». Il désigne l'intendant d'un domaine seigneurial qui a pour rôle d'administrer, de juger et de percevoir les taxes : *Vocabulaire historique du Moyen Age*, sous la dir. de F.-O. TOUATI, 2^e éd., Paris, 2000, p. 252.

C) Les échevins¹⁵ : Les échevins siègent à la Haute Cour. Ce sont avant tout des « juges » chargés d'interpréter « la loi du pays », c'est-à-dire la coutume. Pour mener à bien leur mission, ils consultent les documents conservés dans les « coffres de justice », dont seuls trois membres de la Cour détiennent les clés, et ils interrogent la mémoire collective. Au XVI^e siècle, ce sont principalement des notables originaires de la région. On attend d'eux qu'ils jugent de manière juste en respectant la coutume. Leur charge est hautement honorifique et peu contraignante : les échevins, tout comme le prévôt, le greffier, le haut sergent et les sergents n'exercent leurs fonctions de manière régulière que le samedi. Le reste du temps, ils n'interviennent que lorsqu'on a besoin d'eux et qu'on les convoque.

D) Les seigneurs fonciers¹⁶ : Le seigneur foncier est maître dans sa seigneurie, mais il ne jouit pas des mêmes droits que le seigneur hautain : il ne peut pas exécuter un condamné ni confisquer ses biens ; il n'a aucun droit sur la chasse et la pêche¹⁷ ; il ne peut pas prélever le winage et le hautban ; il n'y a pas de Cour féodale dans sa seigneurie ni de prévôt. Bref, il ne possède aucun des droits réservés au seigneur hautain depuis l'unification de la Terre de Durbuy. Le seigneur foncier siège à la Cour féodale et occupe parfois le poste d'échevin ou de greffier à la Haute Cour. A partir du milieu du XVII^e siècle, la peste, la guerre, l'exode rural, la ruine des paysans et l'abandon des terres auront un impact catastrophique sur ses revenus et seront causes d'affaiblissement. Ses rapports avec le seigneur hautain s'en trouveront alors profondément modifiés.

5. La Haute Cour¹⁸

La Haute Cour est une institution fondamentale dans la Terre de Durbuy. Elle se compose d'un prévôt (qui représente le seigneur hautain), de sept échevins, d'un greffier, d'un haut sergent et de quatre sergents¹⁹. Elle siège dans les quatre cours (ou

¹⁵ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 45-51.

¹⁶ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 32-37.

¹⁷ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 23 : dans un premier temps, le seigneur hautain est le seul à contrôler la chasse et la pêche dans l'ensemble de la Terre de Durbuy. Par la suite, il accordera à certains seigneurs fonciers le droit de chasse et de pêche à l'intérieur de leur seigneurie.

¹⁸ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 37-43 ; F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 161.

¹⁹ Le terme sergent vient du latin « *serviens* », « qui sert » : il désigne le serviteur, le valet, l'agent d'un seigneur : *Vocabulaire historique du Moyen Age*, sous la dir. de F.-O. TOUATI, 2^e éd., Paris, 2000, p. 283.

bans)²⁰ de la Terre aux dates suivantes : le lendemain des Rois et le lundi après la Quasimodo²¹ à Wéris pour les cours de Wéris et de La Sarte ; le second jour après les Rois et le mardi après la Quasimodo à Barvaux ou à Durbuy pour la cour de Barvaux ; enfin, le lendemain du premier dimanche du mois d'août à Grandmenil pour la cour du même nom²¹. Les sujets des différentes bans sont tenus d'être présents sous peine d'amende. A côté de ces plaids généraux, des plaids ordinaires se tiennent à Durbuy de huitaine en huitaine.

Les compétences de cette cour sont très étendues : elle exerce la haute, la moyenne et la basse justice dans les quatre bans ; elle instruit non seulement toutes les affaires concernant des actions réelles²², personnelles, civiles ou criminelles, mais aussi des affaires touchant des domaines divers tels que les vols, les bagarres, les délits, les infractions aux règlements, les reliefs, les ventes, les testaments, les demandes d'autorisations, ... Elle est présidée par le prévôt. Il peut arriver que le prévôt intervienne dans la haute justice des seigneuries foncières, habituellement réservée aux seigneurs locaux, lorsque l'affaire est suffisamment grave pour entraîner une peine afflictive ou la peine de mort. Dans ce cas, c'est lui qui instruit le procès.

A côté de leurs activités judiciaires, le prévôt et les échevins de la Haute Cour peuvent aussi intervenir dans des tâches qui concernent la gestion économique de la seigneurie : ce sont eux qui dirigent les assemblées où sont mises aux enchères les dîmes,

²⁰ Rappelons que ces divisions sont des divisions judiciaires.

²¹ La Quasimodo est aussi appelée « le dimanche de Quasimodo ». Elle est située le dimanche après l'octave de Pâques.

²¹ Nous nous basons essentiellement sur la coutume de Durbuy éditée par Leclercq (M.N.J. LECLERCQ, *Coutumes des Pays, Duché de Luxembourg et Comté de Chiny*, t. 1, Bruxelles, 1867, p. 274-283) et par Tandel (E. TANDEL, *Les communes luxembourgeoises*, t. 5, *L'arrondissement de Marche*, Bruxelles, 1980, p. 206-214) pour exposer ces dates car F. Pirotte est resté beaucoup trop général lorsqu'il a décrit les différentes sessions de la Haute Cour. Il cite en effet (F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 38) : « La Haute Cour tient deux plaids généraux pour trois bans, à Durbuy, le lendemain du jour des Rois et le lundi après la Quasimodo et un plaid général à Grandmenil pour le quatrième ban au début d'août ». D'abord, nous avons vu que la Haute Cour ne siège pas uniquement à Durbuy et qu'elle se réunit aussi à d'autres dates que celles citées par Pirotte. Ensuite, cette façon de présenter les choses pourrait laisser croire que la Haute Cour juge en même temps des affaires concernant des cours différentes, ce qui n'est absolument pas le cas. Ce qu'affirme Pirotte n'est donc pas valable pour les périodes qui nous intéressent, mais l'historien n'a pas tort non plus car dès la fin du XVI^e siècle Durbuy va s'imposer progressivement comme centre de réunion (A. FRAIPONT, *Vocabulaire toponymique de trois communes du ban de la Sarte : Amonines, Beffe, Erezée*, mém. de licence inédit, Liège, 1966-1967, p. 9). Bref, ce que Pirotte écrit est valable pour les XVII^e et XVIII^e siècles mais pas pour les siècles antérieurs à 1500.

²² Le terme vient du latin « *res* », « la chose », « le bien ». Les actions réelles concernent la possession de biens. On peut les opposer aux actions personnelles, qui concernent les personnes. On distingue également les affaires civiles et les affaires criminelles : F. PIROTTE, *ibidem*.

le haut passage, les accenses de coups d'eau²³, de moulins, de cens appartenant au seigneur. Ils participent également à des enquêtes dans des domaines variés, comme par exemple le contrôle de la bière et de sa tarification.

En ce qui concerne la procédure, la demande ou la plainte est introduite devant les plaids généraux ou ordinaires. Lorsque la Cour a tous les éléments pour trancher, elle fait œuvre de loi. La sentence est prononcée par le prévôt, qui a consulté au préalable les échevins. Elle est sans appel dans les affaires criminelles mais pas dans les affaires civiles. Les peines sont variables et peuvent prendre la forme de blâme, d'amende, d'excuses publiques, de saisies, d'emprisonnement, de confiscation, de fustigation, de bannissement et parfois de mort. Elles sont souvent affichées ou proclamées devant la Halle, à la sortie de la messe ou un jour de marché.

6. La Cour féodale²⁴

La Cour féodale est présidée par le seigneur hautain ou par son prévôt. Son existence est de loin antérieure à celle de la Haute Cour. Elle réunit tous les seigneurs fonciers, les notables et les fiefés de la Terre de Durbuy au moins une fois par an (le jour des Cendres et parfois à d'autres dates qui ne sont pas fixes) et est compétente pour toutes les affaires qui concernent les féodaux, leurs biens et les fonctions qu'ils exercent au nom du seigneur hautain. Elle instruit également les affaires qui n'ont pas été tranchées par les cours basses foncières.

Dès le XVI^e siècle, les compétences de cette cour sont progressivement usurpées par la Haute Cour, qui s'approprie les droits féodaux. Son déclin sera accentué par l'indépendance croissante des cours basses foncières et par la désertion des seigneurs fonciers. La Cour féodale conservera toutefois sa fiscalité et les fiefés leurs privilèges jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Cet attachement à la coutume et aux privilèges est l'une des caractéristiques essentielles de la Terre de Durbuy : au XVI^e siècle, le seigneur engagiste, dont les préoccupations sont essentiellement d'ordre économique, n'est ainsi pas en mesure d'imposer ses vues à la population ni de modifier les lois

²³ L'accense est un bail à cens : E. PONCELET, M. YANS et G. HANSOTTE, *Les records de coutumes du pays de Stavelot*, t. 1, Bruxelles, 1958, p. 398.

²⁴ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 29-32.

existantes. Cela influe sur les activités de la Cour féodale : elle n'est alors plus une assemblée de nobles comme elle l'était par le passé mais un lieu où des paysans enrichis viennent uniquement pour défendre certains droits et s'opposer, au nom de la tradition, à toute mesure qui pourrait compromettre leurs privilèges. Ils ne font alors plus preuve de solidarité envers le seigneur hautain et adoptent une position qui est surtout défensive²⁵.

7. Les cours basses foncières²⁶

Les cours basses foncières sont sous le contrôle de la Cour féodale et jugent des affaires mineures concernant des « *fonds et royes* » (biens-fonds et labours). Elles existent dès le XIV^e siècle, après que les abbayes possessionnées dans la Terre de Durbuy aient renoncé à l'exploitation directe de leurs domaines²⁷. Il fallait alors en effet que l'on puisse régler les différents conflits susceptibles de survenir entre les propriétaires et leurs tenanciers et entre les tenanciers eux-mêmes. Ces cours sont considérées comme des fiefs héréditaires qui se relèvent devant la Cour féodale ; elles sont aliénables et peuvent sous-inféoder certaines terres et maisons.

8. Les cours de justice et les communautés d'habitants des seigneuries foncières²⁷

Comme nous l'avons vu, les seigneurs fonciers exercent surtout dans leurs fiefs la moyenne et la basse justice. Ils choisissent les membres de leur cour, qui comporte un mayeur (ou maire)²⁸, 6 échevins, un greffier, un sergent, et des forestiers²⁹. Les officiers sont rémunérés grâce aux différentes taxes que la cour perçoit dans le fief. La cour doit

²⁵ F. PIROTTE, Aspects de la vie sociale dans la Terre de Durbuy de 1500 à 1648, dans *Ardenne et Famenne*, t. 38-39, 1967, p. 185, 200.

²⁶ F. PIROTTE, *La Terre de Durbuy aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les institutions, l'économie et les hommes*, Louvain, 1974, p. 43-45.

²⁷ L'abbaye de Stavelot était présente à Ozo, Fisenne, My, Ville, Ocquier et Borlon ; celle de Saint-Hubert à Bomal et Ny ; le chapitre de Nivelles à Villers-Sainte-Gertrude ; la cathédrale de Liège à Oneux ; le Val-Saint-Lambert à Harre ; le monastère de Saint-Trond à Rappa et Seny : F. PIROTTE, Aspects de la vie économique dans la Terre de Durbuy de 1500 à 1648, dans *Ardenne et Famenne*, t. 38-39, 1967, p. 91.

²⁷ F. PIROTTE, *La Terre de Durbuy aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les institutions, l'économie et les hommes*, Louvain, 1974, p. 51-56, 148-149.

²⁸ Le terme « maire » vient du latin « *maior* » : « plus grand », « premier ». Il désigne un agent de l'administration royale ou seigneuriale qui, dans un village, sert d'auxiliaire au prévôt : *Vocabulaire historique du Moyen Âge*, sous la dir. de F.-O. TOUATI, 2^e éd., Paris, 2000, p. 190.

²⁹ Le forestier est un agent subalterne dans une cour de justice : E. PONCELET, M. YANS et G. HANSOTTE, *op. cit.*, p. 418.

veiller à l'application des mesures promulguées par la Haute Cour. Elle dispose d'une ferme (ou fourrière), appelée aussi prison, et est chargée d'assurer la police. Les échevins de ces cours de justice, tout comme ceux de la Haute Cour, sont des notables locaux connaissant la coutume.

A côté des cours de justice, on trouve également dans les seigneuries foncières des communautés d'habitants regroupant les chefs de famille de terroirs donnés. Ces communautés sont sous la dépendance du maître de l'endroit. Elles ont trois plaids par an, mais sont différentes des séances de la Haute Cour, ouvertes à tous les habitants, car elles peuvent se tenir à différents endroits et sont délibérantes sans « bureau » ni greffier. Ces assemblées permettent de régler les questions relatives à la gestion des biens communaux et à la répartition des tâches à l'intérieur de la communauté. Elles ont joué un rôle très important en marge des institutions.

9. Droits des individus et catégories sociales

Quels rapports le seigneur foncier entretient-il avec la population ? Est-il en mesure de lui imposer ses vues ? Le fait de pouvoir choisir les officiers de sa cour de justice est certes pour lui un gage de puissance mais nous savons, d'une part, que ses pouvoirs sont limités par la coutume et, d'autre part, qu'il n'est en matière de haute justice que le représentant d'instances supérieures. Bref, le seigneur est puissant mais la communauté est souvent en mesure de lui résister. Pirotte a étudié l'exercice de la justice dans les seigneuries foncières et a mis en évidence son caractère arbitraire et inégalitaire³⁰ : le seigneur est avantagé, car sa cour contrôle à la fois l'ordre, la justice, l'administration et les finances. Il est juge et partie dans les procès et peut se permettre d'interpréter la coutume à son avantage. Il peut donc orienter la justice, d'autant plus qu'il est impossible de récuser un juge.

D'un autre côté, les manants sont lésés par cette justice où les inégalités sont nombreuses : ce sont en effet les plus pauvres qui doivent supporter l'essentiel du poids des corvées et des redevances alors que les seigneurs fonciers, les gentilshommes et les ecclésiastiques sont exempts de redevances et que les fiefés et les bourgeois sont

³⁰ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 57.

exempts de communs services³¹. De plus, les biens censaux tenus par les petits propriétaires ne possèdent pas le même statut que les biens féodaux, les droits de l'individu ne sont pas définis et la division en propriété éminente et propriété utile ne laisse pas de place à la propriété individuelle³².

Que dire de cette justice ? La communauté des habitants pèse un certain poids ; elle peut s'appuyer sur la coutume pour défendre et préserver ses intérêts et profite du fait que les échevins, originaires de la région, se portent garants du respect de cette coutume. Toutefois, même si le seigneur n'est pas en mesure d'imposer ses vues et qu'il doit parfois faire des concessions, tout l'appareil administrativo-judiciaire est construit autour de lui et est à son service. Il ne peut définir la justice puisque la coutume l'en empêche mais en contrôlant son application il se dote d'une puissance réelle.

10. La coutume

La coutume est un élément fondamental dans la vie judiciaire de la Terre de Durbuy. Son influence va se faire sentir jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. La date de sa rédaction est inconnue mais la charte d'affranchissement de Nassogne³³ peut laisser croire qu'elle existe déjà en 1275. Durbuy est en effet alors chef-lieu de cette localité et la charte comporte des éléments de droit coutumier qui se retrouvent dans la coutume de la Terre. On peut dès lors penser que cette charte a été rédigée en reprenant certaines caractéristiques de la coutume de Durbuy, qui existait déjà à l'époque.

L'édition principale de cette source est celle de M.N.J. Leclercq³⁴, publiée en 1867 sur base d'une copie des Archives de l'Etat de Liège et d'une autre provenant du « protocole de feu le notaire Schmit d'Arlon »³⁵. La copie des Archives de l'Etat, jugée plus correcte par Leclercq, sert de référence à l'édition alors que l'autre n'est utilisée que pour mentionner les différentes variantes. La date de rédaction de cette copie est certainement postérieure à 1603, car cette date apparaît dans les passages consacrés aux

³¹ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 161-162.

³² La propriété éminente est celle qui appartient au seigneur, qui en est le nu-propriétaire. La propriété utile correspond à l'usufruit détenu par un tenancier.

³³ Acte d'affranchissement publié par C. WAMPACH, *U.Q.B.*, t. 4, Luxembourg, 1940, p. 448-450 ; G. KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne*, t. 1, Bruxelles, 1903, p. 398-400. Voir l'histoire seigneuriale pour plus de détails.

³⁴ M.N.J. LECLERCQ, *op. cit.*, p. 274-283.

³⁵ M.N.J. LECLERCQ, *op. cit.*, p. 274.

monnaies qui ont cours dans la Terre de Durbuy. Cette édition de Leclercq a été reprise mot pour mot par Tandel quelques années plus tard³⁶.

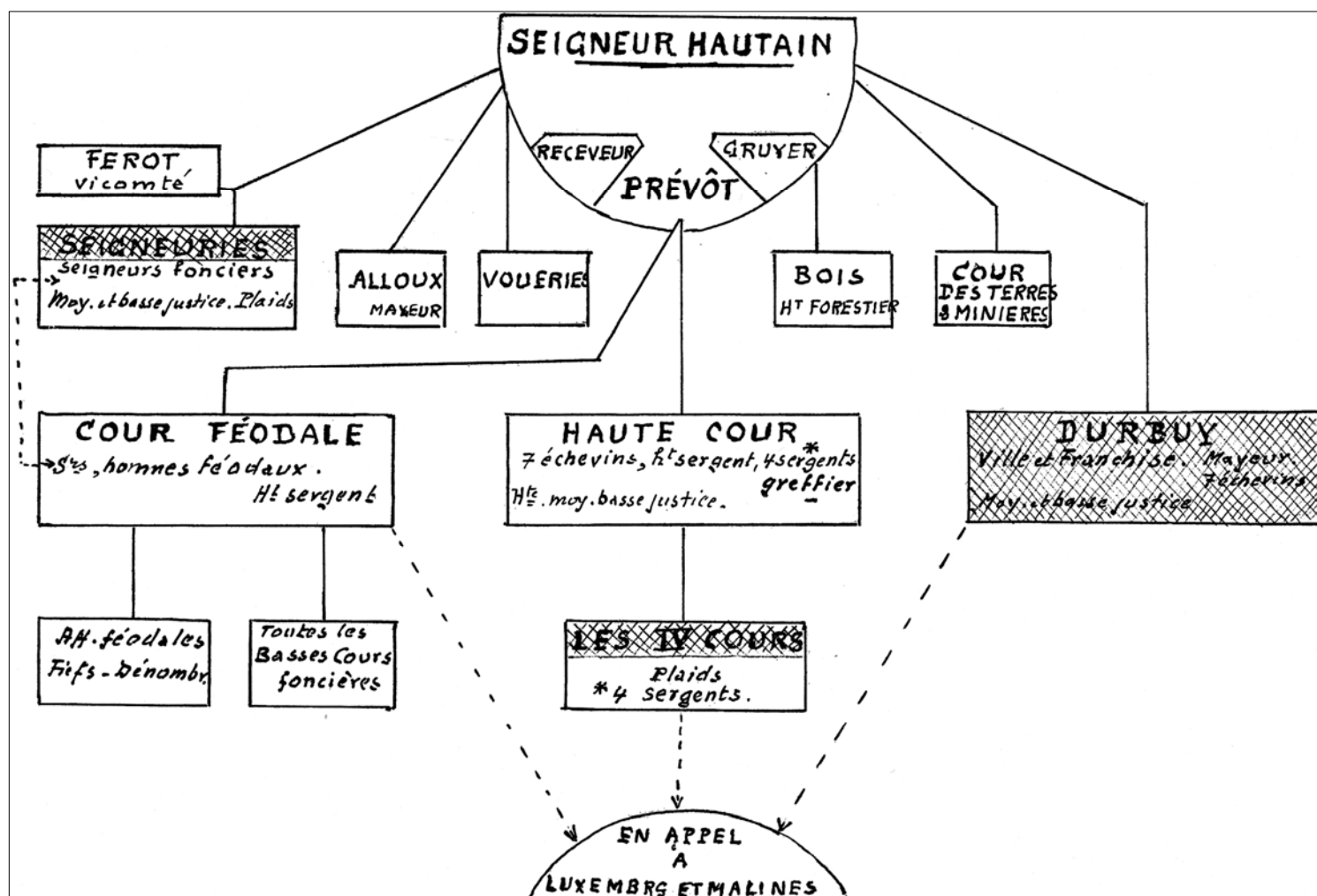
La coutume était observée dans la ville et franchise de Durbuy et dans les quatre cours. Quel est son contenu ? Tout d'abord, elle fixe les modalités de comparution d'un accusé et les sanctions qu'il risque s'il ne se présente pas devant la cour ; elle expose également la procédure à suivre pour tout ce qui concerne les héritages (personnel compétent pour l'enregistrement, conflits entre héritiers, ...) ; c'est aussi elle qui fixe les dates et l'organisation des plaids généraux et les règlements sur le retrait de biens vendus : que faire si le mari a vendu des biens appartenant à son épouse ? Que peut vendre quelqu'un qui possède une terre en viager et quels sont ses droits par rapport au propriétaire ? La coutume régleme aussi les contrats de mariage : que se passe-t-il lors du décès d'un des conjoints ? Quels sont les droits de la veuve par rapport à ceux des héritiers ? Enfin, elle organise également les testaments, les successions (droits des filles sur la succession, droits des enfants d'un premier mariage, ...), le relief des fiefs et précise les monnaies qui ont cours dans la Terre de Durbuy³⁷.

Voilà l'essentiel de ce que l'on peut dire des institutions durbuysiennes du XVI^e et des siècles suivants. Pour en faciliter la compréhension, nous reproduisons ci-dessous un schéma de F. Pirotte³⁸ qui les reprend et montre clairement les rapports qui peuvent exister entre elles.

³⁶ E. TANDEL, *op. cit.*, p. 206-214. Tandel, comme c'est souvent le cas dans son ouvrage, ne mentionne pas ses sources : le nom de Leclercq n'apparaît pas une seule fois dans ces pages.

³⁷ Nous renvoyons aux ouvrages de Leclercq et Tandel pour une édition du texte.

³⁸ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, entre les pages 162 et 163.

Figure III.3.1. : les institutions de la Terre de Durbuy aux XVIe-XVIIe siècles³⁹

11. Une continuité des institutions ?

Ce bref aperçu des institutions des XVIe-XVIIe siècles est riche d'enseignements. Bien sûr, nous avons simplifié la matière en n'offrant qu'un résumé des principaux travaux de F. Pirotte : nous renvoyons à ses ouvrages pour une étude complète de ces périodes. Nous ne sommes pas entré davantage dans le détail pour plusieurs raisons : d'une part, nous n'aurions pu que répéter ce que Pirotte avait déjà dit ; d'autre part, ces périodes n'entrent pas dans le cadre de notre travail et les sources qui la

³⁹ Certaines fonctions dont nous n'avons pas parlé apparaissent sur ce schéma : le receveur est chargé d'encaisser les redevances ; le gruyer est un officier responsable des bois ; la cour des terres et minières instruit les affaires concernant les mineurs et les ouvriers des forges ; la cour des alloux traite celles qui concernent les biens allodiaux.

définissent non plus, sources qui ont d'ailleurs été largement étudiées et dont on ne peut rien dire de bien neuf. Nous avons donc abordé ces institutions différemment, en ayant une question à l'esprit : peut-on parler de continuité en matière d'administration et de justice, autrement dit y a-t-il des chances pour que les institutions du XVI^e siècle ne soient que le reflet ou le prolongement d'une situation qui existe depuis un certain temps ? Comme le souligne M. Bourguignon : « la terre de Durbuy passa somme toute sans aucune transition du Moyen Age au régime moderne en 1795⁴⁰ ». Est-ce que cela veut dire pour autant que la situation est restée inchangée tout au long de la période médiévale ? Cette interrogation mérite que l'on s'y attarde quelques instants.

Evidemment, nos considérations ne peuvent qu'être hypothétiques puisque nous manquons de sources. Toutefois, la coutume peut servir de base à notre réflexion. Nous savons qu'elle a revêtu un rôle très important et qu'elle existe certainement depuis la fin du XIII^e siècle. Nous savons également que les principaux agents de la vie administrative et judiciaire sont des locaux qui se portent garants de son application et de son respect. Si l'on ajoute à cela que la Terre est unifiée depuis longtemps, qu'elle conserve un statut particulier et que les seigneurs engagistes ont un champ d'action relativement limité, il y a de bonnes raisons de croire que la situation a peu évolué au fil du temps. Toutes les institutions du XVI^e siècle reflètent les périodes antérieures : l'organisation de la Haute Cour a peu évolué depuis le XIII^e siècle, la Cour féodale conserve certaines compétences qui montrent qu'elle devait être plus puissante par le passé, les cours basses foncières plongent leurs racines dans le Moyen Age, ...

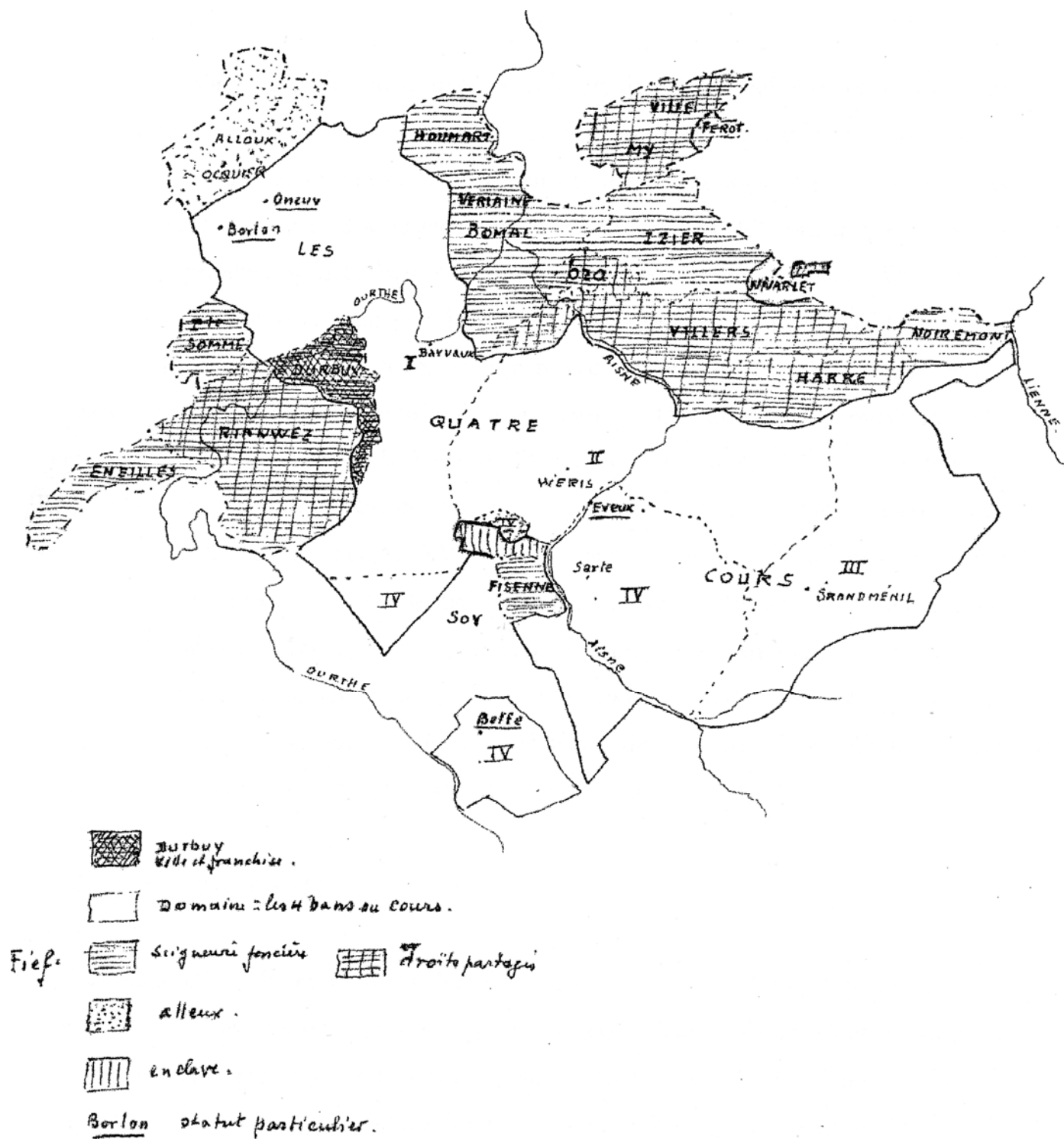
Serait-il trop audacieux d'affirmer que cette organisation complexe et cohérente que constituent les institutions du XVI^e siècle n'est que continuité d'une situation antérieure ? Nous ne pensons pas. Certes, il y a dû y avoir des évolutions au cours des siècles, mais d'une manière générale il est probable que les principales caractéristiques soient restées les mêmes. Nous aurions alors à côté d'une homogénéité politique et paroissiale une continuité et une cohérence des institutions tout au long du Moyen Age.

Avant de refermer ce chapitre, nous présentons ci-dessous une carte inédite de F. Pirotte qui nous a été aimablement prêtée par A. Bajiot. Elle a le mérite d'exposer

⁴⁰ M. BOURGUIGNON, *op. cit.*, p. 403.

clairement la situation de la seigneurie aux XVI^e-XVII^e siècles. Sa consultation facilitera la compréhension des institutions et des territoires sur lesquels leur action s'étendait.

Figure III.3.2. : la Terre de Durbuy aux XVI^e-XVII^e siècles⁴¹



⁴¹ Carte inédite de F. Pirotte.

Chapitre IV : activités économiques et ressources de la Terre de Durbuy

1. Introduction

S'intéresser aux ressources de la Terre de Durbuy telles qu'elles pouvaient exister avant 1471 n'est pas chose aisée car les documents à caractère économique concernant ces périodes sont rares : nous devons en effet nous contenter du *Livre terrier* de 1314-1315¹ et des comptes des receveurs de la fin du XIV^e siècle² pour tenter de mettre en avant les principales caractéristiques de la seigneurie dans ce domaine. De plus, la carence des sources ne permet pas de se faire une idée précise quant aux origines de secteurs tels que la métallurgie, la navigation fluviale ou encore l'exploitation des mines. Toutefois, cela ne nous a pas empêché de les aborder. De nouveau, l'immuabilité et la persistance de traits propres à la Terre de Durbuy du Moyen Age à la fin de l'Ancien Régime ont fait que l'organisation de certains secteurs a très peu évolué au cours des siècles. Ainsi, des documents du XVI^e siècle, voire même du XVII^e, décrivent bien souvent une situation en place depuis plusieurs centaines d'années et peuvent nous apporter de précieux renseignements sur l'époque que nous étudions. Nous pouvons alors les utiliser, en faisant preuve de la plus grande prudence et en évitant les généralisations abusives, pour compléter l'ébauche des activités économiques et des ressources de la Terre de Durbuy au Moyen Age.

2. Monnaies, mesures et prix

A) Les monnaies : les comptes du XIV^e siècle peuvent nous fournir des informations utiles sur les différentes monnaies utilisées et sur leur valeur, mais ces éléments doivent être traités avec précaution car leur cours peut fluctuer et évoluer d'une année à l'autre. Nous allons donc nous tenir à des généralités, en évitant d'entrer dans le détail. Une chose est certaine, le système monétaire de la Terre de Durbuy a très tôt été calqué sur celui de

¹ Edité par J. GROB et J. VANNERUS, *Dénombrements des feux des duché de Luxembourg et comté de Chiny*, t. 1, Bruxelles, 1921, p. 547-560

² Ces comptes sont pour la plupart inédits. Nous en donnerons le détail plus loin.

Liège, située à proximité et offrant de nombreux débouchés aux produits de la seigneurie. Nous l'avons vu, en 1298 déjà, Gérard de Durbuy frappait des pièces selon des subdivisions qui existaient dans la principauté, ce qui ne plaisait pas à l'évêque du lieu qui voulait éviter que l'on compare la monnaie de Durbuy avec celle de Liège qu'il falsifiait abondamment³. Les principales monnaies du XIV^e siècle peuvent être réparties ainsi⁴ :

Monnaie de compte : l'unité principale est le marc ; il vaut 30 gros ou 3 florins.

<u>Monnaies réelles</u> :	or	1 franc = 13 (ou 14) gros.
		1 florin = 10 gros.
		20 francs = 26 florins.
	argent et billon ⁵	noirets (mailles ou tournois français ou luxembourgeois) sous : 20 sous de monnaie de Liège = 3 florins

Notons qu'il faut 8 deniers de Durbuy pour faire un gros⁶ et qu'un sou compte 12 deniers⁷. Le sou vaut 1, 5 gros.

B) Les mesures : la métrologie de la Terre de Durbuy a été étudiée par le passé par Fernand Pirotte et Joseph Bernard⁸. Ceux-ci se sont basés sur un démembrement du XVIII^e siècle⁹ pour exposer les différents récipients et mesures alors en vigueur dans la prévôté¹⁰. Leur travail a depuis été repris fidèlement par Serge Jacquemin¹¹, qui l'a étayé d'une série de références puisées dans les comptes de la fin du XIV^e siècle. Voilà ce que nous pouvons retirer de ces deux ouvrages :

³ Voir le chapitre de l'histoire seigneuriale consacré à Gérard de Durbuy.

⁴ E. BERNAYS et J. VANNERUS, *Histoire numismatique du comté puis duché de Luxembourg et de ses fiefs*, Bruxelles, 1910, p. 235 ; S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 78.

⁵ Monnaie de moindre qualité.

⁶ E ; BERNAYS et J. VANNERUS, *op. cit.*, p. 76.

⁷ S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 78.

⁸ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 306-314.

⁹ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 307.

¹⁰ Même si ces mesures sont celles qui sont en vigueur au XVIII^e siècle, nous avons déjà souligné que la Terre de Durbuy a peu évolué au Moyen Âge et tout au long de l'Ancien Régime. On peut donc raisonnablement penser qu'elles existent déjà à l'époque que nous étudions. D'ailleurs, Jacquemin les utilise pour la fin du XIV^e et Pirotte pour le XVI^e.

¹¹ S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 79-84.

Mesures de capacité pour matières sèches¹² : Les matières sèches sont généralement estimées dans des récipients tels que le setier, la quarte ou le melay. Ces récipients sont présents dans les moulins, dans les dépôts de grains et dans les magasins. Le muid est également utilisé mais il s'agit d'un terme de marché et non d'un récipient.

	A Durbuy	A Liège
Le muid = 8 setiers	250, 4 litres	245, 7024 l. ¹³
Le setier = 4 quartes ou mesures	31, 3 l.	30, 7128 l.
La quarte = 4 melays	7, 825 l.	7, 6782 l.
Le melay = 1/16 de setier	1, 95 l.	1, 9195 l.

Malgré les petites différences que l'on peut constater ci-dessus, on admettait généralement l'équivalence des mesures de la Terre de Durbuy et de celles de Liège. Cela se comprend facilement dès lors que l'on prend en compte les débouchés économiques que Liège pouvait offrir à Durbuy. Le setier était surtout utilisé pour mesurer les grains et la farine, mais il servait aussi pour les pois, les navets, les topinambours, le sel ou la chaux, tandis que le minerai et le charbon se vendaient par chars.

Mesures de capacité pour liquides¹⁴ : ces mesures sont identiques à Durbuy et à Liège.

Le pot ou la quarte = 1, 2797 l.¹⁵

La pinte ou demi-pot = 0, 639825 l.

La demi-pinte ou chopine = 0, 3199 l.

Ces récipients sont par exemple utilisés pour la bière et le vin ; lorsque ces denrées sont vendues au gros, on utilise le baril, la tonne, l'aime (pour le vin), le tonneau ou le ponchon (récipients dont la capacité est inconnue et a certainement évolué au fil des siècles).

¹² F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 307-309 ; S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 79-80.

¹³ H. DOURSTHER, *Dictionnaire universel des poids et mesures anciens et modernes*, Amsterdam, 1955, p. 358.

¹⁴ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 309-310 ; S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 80.

¹⁵ H. DOURSTHER, *op. cit.*, p. 438.

Poids¹⁶ : L'unité de poids de la Terre de Durbuy est la livre. Elle a une valeur identique à celle de liège, soit 467 grammes¹⁷. Elle se divise en quartrons, en clas ou en onces. Ainsi par exemple le fer se pèse en livres et en quartrons (116, 75 gr.) ; la livre de cire se divise en cloz (ou cla) d'une valeur de 266 gr. et en quartrons ; le cla de lin pèse 124, 5 gr. ; les épices se vendent par onces d'une valeur de 29 gr. (16 onces dans une livre) ; enfin, au XIVe siècle, la laine se vend en liveray ou leveral.

Mesures agraires¹⁸ : à Durbuy, la mesure de référence est la verge. Elle vaut 4, 818 m. Les mesures obtenues à partir d'elle sont :

Le bonnier = 400 verges.

Le journal = 100 verges.

La quarte = 25 verges.

Le melay = 6, 25 verges.

La verge peut également être une mesure de superficie. Dans ce cas, elle vaut 4, 818 m. x 4, 818 m. = 23, 213 centiares. De là :

Le bonnier vaut 23, 213 centiares x 400 = 92, 85 ares.

Le journal vaut 23, 213 centiares x 100 = 23, 213 ares.

La quarte vaut 23, 213 ares : 4 = 5, 80 ares.

Le melay vaut 23, 213 ares : 16 = 1, 45 are.

Les mesures agraires sont cette fois différentes de celles de Liège (le bonnier de Liège vaut par exemple 87, 188 ares). Le bonnier de Durbuy peut avoir une superficie différente selon le terrain : on distingue ainsi le « bonnier de campagne » du « bonnier de bois » (appelé aussi arpent).

¹⁶ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 311 ; S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 80-81.

¹⁷ H. DOURSTHER, *op. cit.*, p. 220.

¹⁸ F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 312-313 ; S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 81-82.

C) Les prix : les comptes de 1314-1315 et de la fin du XIV^e siècle peuvent nous fournir de précieuses données sur le prix des vivres. Notons toutefois que nous avons relevé certaines différences dans le *Livre terrier* par rapport aux valeurs que nous venons d'exposer, valables à la fin du XIV^e siècle : cela peut se comprendre puisque nous avons souligné que les cours des monnaies variaient d'une année à l'autre. Ainsi, en 1314, le gros vaut 16 deniers et non 8 et certaines sommes apparaissent en livres. Le porc vaut par exemple 40 sous¹⁹ et une livre de poivre 5 gros²⁰.

Les comptes des années 1380 ont permis à S. Jacquemin d'évaluer le prix de certaines denrées, prix qui est un prix de vente puisque les marchandises reçues en nature sont destinées à être vendues²¹. Nous le verrons, certaines recettes sont obtenues en nature : chapons, poules, cire, poivre, sont des modes de paiement fréquents. Les différents prix sont donnés en gros et en sous (1, 5 gros pour un sou). Voici quelques exemples : le porc se vend 45 gros ; le chapon 1, 5 gros ; la poule entre 0, 255 et 0, 438 gros selon les années ; l'agneau entre 2 et 2, 25 gros ; enfin, le muid d'avoine se vend 7 gros et celui d'épeautre 8 gros.

3. Le *Livre terrier* de 1314-1315 : présentation et contenu

Le *Livre terrier* de 1314-1315, intitulé exactement « *La valour de la terre de Durbuy, eschueue et contée par les eschevins de la haulte cour de la dite terre, l'an 1314 ans* » et publié par Grob et Vannérus en 1921²², est un texte indispensable lorsque l'on veut étudier l'histoire de Durbuy. C'est en effet le document le plus ancien concernant directement la structure de la Terre. Il contient des informations nombreuses et variées : noms de lieux, biens et droits sur lesquels les redevances étaient prélevées, noms des personnes bénéficiant de rentes et de pensions, noms de fonctionnaires ... L'étude des villages peut être particulièrement intéressante : en relevant tous leurs noms et en les localisant sur une carte, on peut se faire une idée précise de l'étendue des terres sur lesquelles le seigneur de Durbuy pouvait alors faire valoir ses droits. Cette carte est présentée en annexe.

¹⁹ « *Somme : 8 pors chascuns de valour de 40 s. tornois que salvent li eschevins* » : voir le *Livre terrier* que nous reproduisons en annexe, p. 239, ligne 40.

²⁰ « *Somme poivre, 21 lb., chascune estimée à 5 gros...* » : *Livre terrier*, p. 239, ligne 48.

²¹ S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 83.

²² J. GROB et J. VANNERUS, *op. cit.*, p. 547-560. Nous le reproduisons en annexe.

Malheureusement, certains toponymes ne peuvent plus être identifiés aujourd'hui. S'agit-il de villages disparus ? De lieux-dits ? De formes anciennes d'agglomérations qui existent toujours ? Difficile à dire. Notre carte n'est dès lors pas exhaustive, mais elle peut tout de même donner un bon aperçu de la situation.

Le *Livre terrier* a été analysé par A. Verkooren²³, qui a décrit son contenu en quelques pages. L'ensemble est de qualité, bien que l'auteur se trompe sur l'identification de quelques toponymes et qu'il résume parfois trop le contenu de certaines rubriques. Le mieux est de retourner directement au document. Comment se présente notre source ? La première partie du compte expose les recettes de céréales, données en épeautre et en avoine. Il peut arriver que les redevances soient payées en orge ou en seigle, mais dans ce cas la conversion est effectuée pour revenir à des valeurs en avoine ou en épeautre²⁴. Les recettes concernent des redevances payées pour des dîmes, des terrages, des bouveries, des moulins, des fiefs, des demeures, des biens, des sarts, des avoueries, et même pour des droits comme celui de prélever du miel²⁵. Elles sont perçues à l'année dans les cours de Wéris, de Barvaux et de Grandmenil²⁶. C'est la cour de Wéris qui rapporte le plus, suivie

²³ A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1915, p. 22-28.

²⁴ Prenons quelques exemples : « *Premiers pour la molin de la Fosse, soile, 19 muis, [valent espeate, 38 muis]* » : *Livre terrier* reproduit en annexe, p. 233 ligne 20. Un muid de seigle vaut donc deux muids d'avoine, ce que confirme une autre mention : « *Primiers pour la warde dou chasteal fuit conventeit à monsignour Jehan d'Oixen avoir pour une année, espeate, 150 muis, avoine, 150 muis, encor a li mimes, soile, 10 muis, qui valent espeate, 20 muis.* » : *Livre terrier*, p. 233 lignes 51 et suivantes. D'un autre côté, un muid d'orge vaut un muid d'épeautre : « *Pour la rente de Barveal, 1 muy d'orge estimeit à espeate, 1 muy.* » : *Livre terrier*, p. 233 ligne 10.

²⁵ « *Pour le oveil de Hazeilhe, Helmster et si parceniers, avoine, ½ muy.* » : *Livre terrier*, p. 231 ligne 42. C'est Verkooren qui précise que le terme « *oveil* » signifie « miel » : A. VERKOOREN, *op. cit.*, t. 2, Bruxelles, 1915, p. 24.

²⁶ Nous avons déjà souligné le fait que selon Pirotte (F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 159), il n'y avait au départ que trois cours : Barvaux, Wéris et Grandmenil ; pour lui, la cour de La Sarte faisait initialement partie de celle de Wéris, avant d'en être détachée dans le courant du XVe siècle. Nous avons également précisé que cette vision des choses a depuis été critiquée par S. Jacquemin (S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 26 note 33), qui affirme qu'il y avait déjà à Durbuy quatre cours de justice à la fin du XIVe siècle : Wéris, Barvaux, Grandmenil et Han. Jacquemin construit son argumentation notamment à partir du *Livre terrier* : il pense que le fait que les cours de Beffe, de Soy et de Han y soient mentionnées montre qu'il y avait alors dans la Terre de Durbuy plus que trois cours. Il cite également Ninane (G.-J. NINANE, *op. cit.*, p. 20-21), qui reconnaît que le *Livre terrier* attribue à Beffe une place à part des trois autres bans et qui souligne que la mairie de Soy constitue encore un arrière-fief important au XVIIe siècle. Nous pensons pour notre part que Pirotte avait raison et que Jacquemin s'est montré trop audacieux dans son hypothèse. Pourquoi mettre la cour de Han sur le même pied que celles de Barvaux, Wéris et Grandmenil ? Dans les recettes en grains du *Livre terrier*, seules ces trois cours sont mentionnées. La cour de Han, la cour de Beffe et la mairie de Sieis, qui pourrait bien être Sy comme le pense Verkooren (A. VERKOOREN, *op. cit.*, p. 27) et non Soy, n'apparaissent que dans les recettes en argent, et elles rapportent beaucoup moins que les cours de Wéris, Barvaux et Grandmenil. Pourquoi ne pas les considérer simplement comme des cours de seigneuries foncières liées d'une manière ou d'une autre avec la Terre de Durbuy ? N'oublions pas que la région de Grandhan formera plus tard ce que l'on appelle le seigneurie de Rianwé. Il est possible qu'elle présente déjà à cette époque une certaine unité qui puisse expliquer qu'on la traite à part dans les comptes. Bref, il nous semble plus prudent d'admettre qu'il y a en 1314-1315 trois principales cours dans la Terre de Durbuy : Barvaux, Wéris et Grandmenil (la situation au XIVe siècle n'est pas tout à fait la même qu'au XVIe). La cour de Wéris est alors celle qui rapporte le plus : elle doit à cette époque être fort

par celles de Barvaux et de Grandmenil²⁷. Après les recettes en céréales, le compte rapporte les dépenses payées en nature à des notables locaux qui ont prêté hommage, au curé de Tohogne et aux mambours de la maladrerie, au châtelain de Durbuy, à l'arbalétrier,... Ces dépenses réglées en céréales sont bien moins importantes que les recettes, ce qui laisse au seigneur un surplus non négligeable²⁸. Enfin, le compte mentionne à part les recettes en pois pour l'année 1314 : elles s'élèvent à 10 muids $\frac{1}{2}$, dont la moitié revient au seigneur d'Houffalize²⁹.

Après avoir présenté les recettes et les dépenses de céréales, le *Livre terrier* reprend toutes les redevances payées en argent en 1314-1315 : assises de bourgeois, cens, possession de demeures, droits d'étalage, droits d'abrocage, formariages³⁰, passage par terre, passage par eau, tonlieux, tailles, ... Ces redevances sont perçues dans les cours principales de Barvaux, Wéris et Grandmenil à quatre dates bien précises : à la Saint-Remi (1^{er} octobre 1314), à Noël (25 décembre 1314), à Pâques (28 mars 1315) et à la Saint-Jean (24 juin 1315) ; dans la mairie de Durbuy, elles le sont à Noël et à la Saint-Jean ; dans la cour de Han (Grandhan), elles sont perçues à la Saint-Remi, à Noël et au mois de mai ; enfin, dans la cour de Beffe, les redevances sont prélevées en mai pour toute l'année, tandis que dans la mairie de Sy (ou de Soy ?), elles le sont à la Saint-Remi et en mai. Cette fois, c'est la cour de Barvaux qui rapporte le plus, suivie par celles de Wéris et de Grandmenil³¹. Le compte présente ensuite les recettes en porcs, poivre, fruits, poules, chapons, laine et étoffes, denrées dont la valeur est estimée en argent. Il expose enfin les dépenses effectuées au cours de l'année en deniers pour l'hommage de notables locaux,

étendue, ce qui explique qu'on l'ait divisée par la suite. La cour de Han est certainement moins importante : elle rapporte peu et ne peut pas être comparée aux trois autres. Son statut est peut-être différent dans les comptes de 1380-1390, période que Jacquemin connaît mieux que nous, mais en 1314-1315 les choses semblent être claires.

²⁷ La cour de Wéris rapporte : « *espeate, 435 muis 5 stirs* » et en avoine : « *558 muis $\frac{1}{2}$ stir* » : *Livre terrier*, p. 232 lignes 8-9. Le *stir* est soit une variante du mot « setier », soit un récipient dont nous ignorons la valeur.

La cour de Barvaux rapporte en épeautre : « *385 muis $\frac{1}{2}$ stir* » et en avoine : « *227 muis 2 $\frac{1}{2}$ stirs* » : *Livre terrier*, p. 233 lignes 15-16.

La cour de Grandmenil rapporte en épeautre : « *59 muis 6 stirs* » et en avoine : « *71 muis 2 $\frac{1}{2}$ stirs* » : *Livre terrier*, p. 233 ligne 30.

²⁸ Le montant des dépenses s'élève en effet à 271 muids $\frac{1}{2}$ d'épeautre et 220 muids $\frac{1}{2}$ d'avoine : *Livre terrier*, p. 234 ligne 13.

²⁹ *Livre terrier*, p. 234 lignes 22-24.

³⁰ L'abrocage est une taxe perçue sur la bière ; le formariage est une redevance qui concerne les mariages.

³¹ Cour de Barvaux : « *120 lb. 8 s. 2 d.* » : *Livre terrier*, p. 236 ligne 35 ; cour de Wéris : « *66 lb. 4 s. 5 d.* » : *Livre terrier*, p. 238 ligne 18 ; cour de Grandmenil : « *15 lb. 10 s. 8 d.* » : *Livre terrier*, p. 239 ligne 4.

Contrairement aux comptes de 1380-1390, les sommes sont ici exprimées en livres, en deniers et en sous.

pour le paiement de rentes viagères, pour les patronages, pour les gages d'officiers, ... La recette totale en argent s'élève à : « 594 lb. 14 s. 5 d. »³².

Voilà ce que l'on peut dire du *Livre terrier*. Comme nous ne possédons des informations que pour une seule année (puisque le compte court d'une Saint-Remi à la suivante), il est difficile d'intégrer les résultats dans une série ou de décrire une évolution. Nous pouvons seulement constater certains faits : d'abord, les cours de Barvaux, Wéris et Grandmenil sont alors les trois plus importantes de la Terre de Durbuy, à une époque où celle de La Sarte n'existe pas encore. Ensuite, c'est la cour de Wéris qui rapporte le plus en céréales, tandis que celle de Barvaux génère le plus d'argent³³. L'avoine et l'épeautre occupent une place de choix parmi les cultures de la région. Enfin, il est possible de localiser certaines zones d'activités qui sont mentionnées dans le compte, surtout les brasseries et les moulins³⁴. On trouve ainsi deux brasseries à Durbuy, une à Barvaux, deux à Aisne, une à Habranville et une autre dans la mairie de *Sieis* (Sy ou Soy) qui est détruite en 1314-1315³⁵. Les moulins sont présents à Ny, à Aisne-sous-Fisenne, à Aisne-sous-Heyd, à Durbuy, à Barvaux, à La Fosse, à Ama (détruit en 1314), à Sy, à Folereiche et à La Vaul³⁶. Sont également mentionnés le moulin Philipar et le Leu moulin, que nous n'avons pu identifier³⁷. Le *Livre terrier* de 1314-1315 est un document vraiment intéressant. Il nous livre une information riche et variée, que nous allons pouvoir comparer avec celle offerte par les comptes de la fin du XIV^e siècle.

4. Les comptes de la fin du XIV^e siècle

A) Présentation : Les comptes de la fin du XIV^e siècle ont pour la plupart été étudiés en profondeur par Serge Jacquemin dans le mémoire qu'il a présenté à l'Université de

³² *Livre terrier*, p. 240 ligne 16.

³³ Rappelons que ces deux parties de la Terre de Durbuy sont des régions aux caractéristiques et aux paysages différents : voir le chapitre consacré à la carte de Ferraris.

³⁴ Les brasseries et les moulins sont en effet souvent cités, de même que les étalages, qui font l'objet d'une taxation. Il est impossible de localiser ces derniers, car ils sont associés aux noms des commerçants qui les possèdent et non aux villages où ils se trouvent. Exemple : « Pour le staul derier la maison Johan Cafar, 2 s. 6 d. » : *Livre terrier*, p. 235 ligne 11.

³⁵ Nous n'avons pas pu localiser Habranville, ni la brasserie de la mairie de *Sieis*. Les autres sont reportées sur la carte que nous présentons en annexe. Les mentions de ces brasseries sont disséminées dans le *Livre terrier* que nous reproduisons également en annexe.

³⁶ Les deux derniers villages n'ont pu être identifiés. Les autres sont reportés sur la carte.

³⁷ Ces moulins se retrouvent un peu partout dans le *Livre terrier*.

Louvain en 1990³⁸, mémoire où il s'est intéressé à la gestion de la Terre de Durbuy dans les années 1380. Ces comptes, hormis celui de l'exercice 1384-1385 publié par Jacquemin dans ce même mémoire³⁹, sont inédits et conservés aux Archives Générales du Royaume à Bruxelles⁴⁰. Sans entrer dans les détails, nous pouvons dire qu'ils sont d'une grande clarté et rédigés avec soin⁴¹ ; ils sont annuels, et courent comme le *Livre terrier* d'une Saint-Remi à l'autre, sauf le compte des années 1381-1384 qui s'étend du 1^{er} mai 1381 au 9 octobre 1384 ; ils présentent une structure identique et comportent les éléments suivants⁴² : identité de l'officier, période couverte, compétences de l'officier et du receveur⁴³, recettes, dépenses et balance des comptes. Ils contiennent évidemment bon

³⁸ Rappelons-en le titre : S. JACQUEMIN, *La Terre de Durbuy à la fin du XIV^e siècle : une petite ville et une recette de domaine en Luxembourg*, mém. de licence inédit, Louvain-La-Neuve, 1990.

³⁹ S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 174-235. Cette édition nous a été d'une grande utilité : comme la structure des comptes évolue peu d'une année à l'autre, elle nous a permis d'aborder les sources inédites en sachant déjà ce que nous allions y trouver. Nous avons dès lors gagné un temps précieux lorsque nous avons étudié ces comptes.

⁴⁰ Les comptes se répartissent comme suit :

Archives Générales du Royaume (A.G.R.),

Chambre des Comptes (C.C.) :

Comptes des receveurs

1381, 01/05-1384, 09/10	A.G.R., C.C., 6209 (39 f°)
1384, 18/10-1385, 30/09	A.G.R., C.C., 2656, f° 39 r°-68v°
1385, 01/10-1386, 30/09	A.G.R., C.C., 2657, f° 214 r°-245 r°
1386, 01/10-1387, 30/09	A.G.R., C.C., 2658, f° 159 r°-194 r°
1387, 01/10-1388, 30/09	A.G.R., C.C., 2659, f° 162 r°-194 r°
1387, 01/10-1388, 30/09	A.G.R., C.C., 6210 (22 f°)

Comptes des officiers de justice pour les années 1380-1390

1380-1390	A.G.R., C.C., 13 300
-----------	----------------------

Fonds d'Ursel (F.U.L.)

Compte du receveur Olivier pour 1400-1401	A.G.R., F.U.L., 793
---	---------------------

L.-P. GACHARD, *Inventaire des archives des Chambres des Comptes, précédé d'une notice historique sur ces anciennes institutions*, t. 2, Bruxelles, 1845, p. 30-31, 120, 334 ; F. PIROTTE, *La Terre de Durbuy aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les institutions, l'économie et les hommes*, Louvain, 1974, p. 10.

⁴¹ Comme l'a souligné S. Jacquemin (S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 63), cette clarté n'est peut-être pas innocente : la Terre de Durbuy appartient en effet à cette époque au douaire luxembourgeois de Jeanne de Brabant et les receveurs locaux sont soumis au contrôle du receveur général au service de la duchesse. Ainsi, selon lui : « Ne s'agirait-il pas en fait d'une version destinée aux services de la cour ? Une version recopiée après vérification et correction, du coup pratiquement vierge d'apostilles et d'erreurs si ce n'est celle des recopiations ? » (S. JACQUEMIN, *ibidem.*)

⁴² S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 61.

⁴³ Le receveur perçoit les redevances au nom du seigneur. Il peut s'approprier une partie des revenus à titre de rémunération. Dans les années 1380, deux receveurs généraux se succèdent pour le douaire de Jeanne de Brabant : Henry de Remagne (de 1378 à 1383) et Pierre de Saint-Vith (de 1384 à 1388). La complexité de leur tâche les oblige à faire appel à des subordonnés locaux. Pour la Terre de Durbuy, ce sont successivement Jean Kay (1381-1384), Thiebalet de Lompreit (1384-1386) et Pierre de Saint-Vith lui-même de 1386 à 1388 avec l'aide de deux clercs, Olivier et Watelet : S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 61, 65-69.

nombre de renseignements utiles : sources de revenus du seigneur (cens, rentes, affermages, ...), place occupée par l'entretien des bâtiments dans les dépenses, santé économique de la seigneurie, mais aussi informations sur l'agriculture (grâce aux redevances payées en céréales), la forêt (nous verrons la place qu'elle occupe dans le cœur des Durbuysiens), les mines, les moulins, ... Au travers de ces documents, c'est toute la vie de la ville et de la seigneurie qui s'offre à nous.

B) Contenu :

Les recettes⁴⁴ : Les recettes en nature et en argent concernent des redevances, des droits ou des biens situés dans les principales cours de la Terre de Durbuy⁴⁵ et dans les mairies de Durbuy, Beffe et Terwagne. Jacquemin a fait remarquer que certaines régions étaient plus chargées que d'autres⁴⁶, ce qui traduit un contrôle accru de Jeanne de Brabant sur ces endroits : on peut ainsi constater que la mairie de Durbuy et les cours de Han et de Grandmenil sont étroitement surveillées, alors que les mairies de Beffe et de Terwagne et les cours de Wéris et de Barvaux, hormis les villages de Wéris et de Barvaux, échappent davantage à l'emprise de la duchesse.

Les recettes sont présentées de la même façon dans les différents comptes : les redevances perçues en argent⁴⁷ précèdent ainsi toujours celles qui le sont en nature (céréales, volailles, cire, ...), classées dans des paragraphes spéciaux ; ce sont les paragraphes consacrés aux cens, affermages et rentes qui débute les comptes. Ces redevances évoluent très peu d'une année à l'autre et ne sont pas perçues partout à la même période : elle sont prélevées à la Saint-Remi, à la Noël, en mai et à la Saint-Jean dans la mairie de Durbuy et dans les différentes cours, et ne le sont qu'une fois par an dans les mairies de Beffe et de Terwagne. Outre les différents biens affermés ou accensés⁴⁸ (prés, fermes, granges, maisons, labours, ...), ces premières rubriques

⁴⁴ S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 89-101 ; S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, L'état des revenus et charges de la Terre de Durbuy à la fin du XIV^e siècle, dans *Terre de Durbuy*, t. 65, 1998, p. 34-41. Pour comprendre l'organisation de la source, voir notamment A.G.R., C.C., 2656 f° 40 r°-54 r°, édités par Jacquemin aux pages 178-206 de son mémoire.

⁴⁵ La cour de La Sarte n'existe toujours pas à cette époque.

⁴⁶ S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 37.

⁴⁷ Les sommes sont cette fois exprimées en florins, en gros, en sous et en deniers.

⁴⁸ Lorsque le seigneur afferme ou accense un bien, il en cède, moyennant un cens ou une redevance, la possession utile alors qu'il en garde le domaine éminent. Le cens ne doit pas être confondu avec le trecens, qui est la redevance due après la conclusion d'un bail : F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 79.

contiennent également les redevances relatives aux droits seigneuriaux⁴⁹ (abrocage, tonlieu⁵⁰, étalage, taxes sur les fours, ...) et taxes sur les personnes (assises des bourgeois, terrages, ...). On trouve ensuite des paragraphes qui concernent l'argent récolté grâce à la vente de porcs⁵¹, les recettes de chapons⁵², poules, poivre et cire⁵³, l'argent récolté grâce aux bois⁵⁴, les recettes de chevaux et de mortemains⁵⁵, les « *recepte d'argent pour foinc vendut que on devoit au paijs* »⁵⁶, les recettes pour blé et avoine vendus⁵⁷ et enfin les recettes en blé et en avoine⁵⁸. Notons que les recettes provenant de la location des moulins sont classées dans un paragraphe à part intitulé : « *Valours des moulins de Durbuy et de la prevosterie* »⁵⁹.

Les dépenses⁶⁰ : Les dépenses qui apparaissent dans la gestion de la Terre de Durbuy sont elles aussi groupées en paragraphes distincts. La première rubrique est intitulée : « *Rendaiges de deniers pour le temps de ces comptes* »⁶¹ : elle comprend le paiement de rentes

⁴⁹ Certaines redevances et certains droits sont vendus lors de « marchés ». Celui de Durbuy, par exemple, se tenait le jour des Rois, en présence de la Haute Cour. On y vendait différentes dîmes ou des droits tels que le droit d'étalage ou le droit de passage par eau et par terre, qui était au XVII^e et au XVIII^e siècles très convoité. Pirotte précise à ce sujet : « Fort disputé par les marchands quand le commerce est florissant, on le laisse au seigneur quand les affaires sont mauvaises ; il est un baromètre des échanges commerciaux avec Liège » : F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 78. Sur les marchés, voir aussi S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 31.

⁵⁰ Il existe à cette époque un tonlieu à Barvaux, village important par sa position le long de l'Ourthe au centre de la Terre de Durbuy : S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 32.

⁵¹ Cette rubrique se retrouve chaque année : nous avons vérifié. Elle est présente dans le compte 2656 édité par Jacquemin (S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 184, reproduisant le f° 43 r° du compte A.G.R., C.C., 2656). Dans ce chapitre, nous citerons souvent des extraits de ce compte : cela ne veut pas dire pour autant que nous ayons négligé les autres. Dans un compte inédit : A.G.R., C.C., 2657, f° 223 r°.

⁵² Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 43 r°, édité par S. JACQUEMIN, *ibidem*. Dans un compte inédit : A.G.R., C.C., 2657, f° 223 r°.

⁵³ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 43 v°-44 r°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 185-186. Dans un compte inédit : A.G.R., C.C., 2657, f° 223 v°-234 r°.

⁵⁴ Ces revenus proviennent à la fois de la « *paissance* » des porcs (glandée), des « *ferons* » (forges) et des « *overaiges de boix et de mousses* ». Le fait que ces rubriques soient groupées semble indiquer que les forêts ne sont pas mises à bail et restent dans le domaine direct de la princesse : S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 36. Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 44 v°-46 v°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 187-191.

⁵⁵ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 47r°-47 v°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 192-193. La mortemain est une taxe due à la mort de tout homme féodal ou fiefé. Il s'agit le plus souvent d'une vache ou d'un cheval : S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 37.

⁵⁶ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 47 v°, édité par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 193.

⁵⁷ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 48 r°-49 r°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 194-196.

⁵⁸ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 49 v°-54 r°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 197-206.

⁵⁹ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 50 v°-51 r°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 199-200. Ce paragraphe est inclus dans les recettes en épeautre et en avoine. Dans un compte inédit : A.G.R. C.C., 2659, f° 177 v°.

⁶⁰ Sur les dépenses : S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 102-108 ; S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 41-45. Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 54 v°-66 v°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 207-231.

⁶¹ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 54 v°-55 v°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 207-209. Le terme « *rendaige* » est synonyme de « *dépense* » ou de « *payement* ».

(pour célébrer l'anniversaire de la mort du comte Godefroid⁶², pour la « *rente Saint Antoyne de Vinnoix* »⁶³, ...), les sommes dépensées pour la rémunération des agents du domaine (échevins de la Haute Cour, portiers, ...) ou encore le montant des frais occasionnels survenus en diverses circonstances (déplacements, hébergements, ...). Suivent ensuite les « *Rendaiges en overaiges pour le temps de ces comptes* »⁶⁴ (dépenses effectuées pour des travaux au château et à la Halle, pour l'entretien de l'enceinte de la ville, du Grand Pont ou simplement de maisons et de biens appartenant au domaine public). L'entretien des moulins a droit à un paragraphe à part⁶⁵. Enfin, les dépenses se terminent par le « *Rendaige de bleis pour le temps de cest comte* »⁶⁶ et le « *Rendaige d'avoine pour le temps de cest compte* »⁶⁷ (pour le paiement des officiers, pour la maladrerie de La Hesse, pour l'achat de bétail et de semences ou encore pour les frais occasionnels).

La balance des comptes⁶⁸ : Que peut-on dire de la balance des comptes ? Dans les années 1380, les recettes sont relativement importantes : 1 570 florins et 3 gros pour l'exercice 1384-1385 ; 1 754 florins, 7 gros et 7 deniers pour l'exercice 1385-1386 ; 1 352 florins, 3 gros et 2 deniers pour celui de 1386-1387 ; 1 376 florins, 7 gros et 1 denier pour 1387-1388⁶⁹. La seigneurie est bien située, elle est proche de la ville de Liège et possède de nombreuses forêts qui sont source de revenus assurés. D'un autre côté, les dépenses, elles, sont relativement modérées : 524 florins et 9 gros pour l'exercice 1384-1385 ; 1 018 florins, 5 gros et 4 deniers pour 1385-1386 ; 680 florins, 2 gros et 5 deniers pour 1386-1387 et enfin 692 florins, 1 gros et 4 deniers pour 1387-1388⁷⁰. Comme nous pouvons le constater, les sommes à déboursier sont limitées et, comme le précise Jacquemin, : « Mis à part les gages fixes des agents du domaine, les dépenses sont donc liées aux circonstances et varient d'une année à l'autre ».⁷¹ Nous sommes en présence d'une seigneurie qui

⁶² Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 54 v°, édité par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 207.

⁶³ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 55 r°, édité par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 208.

⁶⁴ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 56 r°-63 r°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 210-224.

⁶⁵ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 63 v°-64 r°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 225-226. On trouve également quelques mentions dans les folios 56 r°-63 r°.

⁶⁶ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 64 v°-65 v°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 227-229.

⁶⁷ Pour l'exercice 1384-1385 : A.G.R., C.C., 2656, f° 66 r°-66 v°, édités par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 230-231.

⁶⁸ Sur la balance des comptes : S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 109 et S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 45.

⁶⁹ S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 92-95.

⁷⁰ S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 103-104.

⁷¹ S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, *op. cit.*, p. 44.

rapporte beaucoup plus qu'elle ne coûte et qui par conséquent est attrayante pour ceux qui sont amenés à la gérer, suffisamment attrayante d'ailleurs pour que les Archiducs décident de la désengager à leur profit en 1609. Cela ne fait aucun doute, la Terre est d'un bon rapport en cette fin des années 1380⁷².

C) Observations : Que peut-on retenir des sources économiques du XIV^e siècle ? Nous avons passé rapidement en revue le *Livre terrier* et les comptes des receveurs, et certains éléments méritent d'être soulignés. D'abord, nous n'avons pas analysé dans le détail les comptes des années 1380 car nous ne voulions pas répéter ce que Jacquemin avait déjà précisé dans son mémoire, qui est à nos yeux un travail utile et de qualité⁷³. D'autre part, l'histoire économique *stricto sensu* n'est pas non plus le but de notre travail : nous désirons seulement comprendre les rouages de l'économie et le fonctionnement de ses différents secteurs pour nous faire une idée globale de la situation. Ceci dit, nous avons tout de même porté un intérêt particulier à ces sources, car elles sont riches d'informations. Le *Livre terrier* est très intéressant, et pourtant les auteurs qui l'ont étudié ne lui ont pas, à nos yeux, accordé l'importance qu'il méritait. De nombreuses caractéristiques que l'on rencontre en 1314-1315 se retrouvent en effet en 1380-1390 : dates auxquelles sont prélevées les redevances (quatre fois par an pour les cours les plus importantes et une fois seulement pour les autres), organisation générale de la Terre de Durbuy (la division en cours et en mairies évolue somme toute assez peu entre le début et la fin du siècle), céréales utilisées pour payer les redevances (avec prééminence de l'épeautre et de l'avoine), ... Il y a quand même certaines différences : les principales concernent les monnaies utilisées et la répartition des rubriques (le compte de 1314 commence par les recettes de céréales alors que ceux de la fin du siècle s'ouvrent sur les revenus en argent). Les comptes des années 1380-1390 sont également plus fouillés et peuvent être mis en série puisqu'ils couvrent plusieurs années. Ils peuvent aussi nous fournir, comme nous allons le voir, de précieuses indications sur l'agriculture, la métallurgie et les moulins.

⁷² Notons que les coûts et les gains occasionnés par la gestion de la forêt et l'exercice de la justice n'interviennent pas dans les comptes des receveurs et font l'objet de comptes particuliers. Ainsi, en matière de justice, les comptes des prévôts d'Ardenne pour les années 1380-1390 sont conservés aux Archives Générales à la rubrique A.G.R., C.C., 13 300.

⁷³ Le seul reproche que l'on peut lui faire est de ne pas avoir développé davantage le contexte, mais cela n'était pas le but de son travail.

5. Les ressources de la Terre de Durbuy

A) L'agriculture : Que peut-on dire de l'agriculture de la Terre de Durbuy pour les périodes antérieures à 1471 ? Quelle est son importance dans la vie quotidienne des habitants ? Quelles céréales sont les plus cultivées ? L'élevage occupe-t-il une place importante ? La culture industrielle existe-t-elle ? Ces questions sont difficiles à éclairer car, comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, les sources sont rares. Cependant, nous pouvons quand même énoncer certaines constatations et reconnaître que l'agriculture a eu une importance capitale dans la Terre de Durbuy⁷⁴. Presque tous les habitants travaillent la terre, même s'ils exercent parfois une activité complémentaire. Ce travail est difficile, car le sol ne se laisse pas facilement cultiver et leur fournit souvent juste de quoi subvenir à leurs besoins. Les récoltes permettent de nourrir les habitants de la Terre, mais ceux-ci ne sont jamais à l'abri des intempéries, des réquisitions et des destructions⁷⁵.

L'épeautre et l'avoine sont les céréales les plus cultivées dans la seigneurie de Durbuy. Leur importance transparaît dans les comptes, où des rubriques entières leur sont consacrées (« *Recepte d'avoine en la terre de Durbuy* »⁷⁶, « *Rendaige d'avoine pour le temps de cest compte* »⁷⁷, ...). De nombreuses redevances sont d'ailleurs payées au moyen de ces céréales. La place de choix qu'occupe l'épeautre peut être justifiée : ce n'est pas une céréale d'une qualité meilleure que les autres, mais elle est mieux adaptée au climat et aux champs de nos régions (elle se contente en effet d'une terre peu travaillée et résiste bien au froid et à l'humidité)⁷⁸. Les comptes de la fin du XIV^e siècle ne comportent pas de redevances payées en froment, en orge et en seigle. Dans le *Livre terrier*, l'orge et le seigle sont par contre présents, mais ils ne concernent que l'une ou l'autre redevance. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils sont alors cultivés dans la Terre de

⁷⁴ F. PIROTTE, Aspects de la vie économique dans la Terre de Durbuy de 1500 à 1648, dans *Ardenne et Famenne*, t. 38-39, 1967, p. 90-91.

⁷⁵ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 97-98 ; 116, 132.

⁷⁶ A.G.R., C.C., 2656 f° 52 r°, édité par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 202.

⁷⁷ A.G.R., C.C., 2656, f° 56 r°, édité par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 230.

⁷⁸ L. GENICOT, *L'économie rurale namuroise au Bas Moyen Age*, t. 4, *La communauté et la vie rurales*, Louvain-la-Neuve-Bruxelles, 1995, p. 184.

Durbuy : il se peut qu'ils proviennent d'autres régions et qu'ils aient été achetés par certains habitants. Au XVI^e siècle en tout cas, ces céréales sont connues et cultivées à Durbuy (surtout le seigle (appelé aussi regon) et l'orge ; le froment en moindre quantité)⁷⁹. Les comptes ne font pas non plus mention de légumes.

Le lin apparaît dans les comptes des années 1380, mais il faut se garder de tirer des conclusions hâtives à son égard : on sait que certaines redevances sont reçues en lin (vendu par la suite) mais on ignore sur quoi elles portent. Impossible également de déterminer si ce lin provient directement de la Terre de Durbuy ou de régions étrangères⁸⁰.

L'élevage est bel et bien présent dans la seigneurie et de nombreuses redevances sont payées au moyen de bétail ou de volaille. On notera ainsi la présence de chapons, de poules, de porcs, de moutons, de vaches, de chevaux et de bœufs. Enfin, les prés, viviers⁸¹, courtils⁸² et autres labours apparaissent aussi dans les comptes.

B) Les moulins⁸³ : Nous avons déjà parlé des moulins présents dans le *Livre terrier*. Dans les années 1380, on en trouve dans les localités d'Aisne-sous-Heyd, Aisne-sous-Fisenne, Barvaux, Durbuy, La Fosse et Petithan ; sont aussi mentionnés le « Leu moulin » et le moulin « way de Stavan », que nous ne pouvons localiser. Nous l'avons déjà dit : les recettes et les dépenses qui les concernent sont mentionnées à part dans les comptes des receveurs (« *Valeurs des moulins de Durbuy et de la prevosterie* »⁸⁴, coûts d'entretien, ...). A cette époque, les moulins sont loués par Jeanne de Brabant⁸⁵, qui en retire des revenus substantiels, alors que les frais d'entretien sont insignifiants et occasionnels. Nous avons reporté ces moulins sur une carte que nous présentons en annexe, carte qui comporte

⁷⁹ F. PIROTTE, *op. cit.*, p. 95.

⁸⁰ S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 86-87.

⁸¹ Le vivier est un étang où on élève généralement du poisson : F. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, t. 8, New-York-Vaduz, 1961, p. 273.

⁸² Le courtil est un petit jardin clos ou une petite parcelle de terre : *Vocabulaire historique du Moyen Age*, sous la dir. de F.-O. TOUATI, 2^e éd., Paris, 2000, p. 87 ; F. GODEFROY, *op. cit.*, t. 2, New-York-Vaduz, 1961, p. 318-319.

⁸³ Sur les moulins, voir S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 110-124 ; S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, Les moulins en Terre de Durbuy (1384-1388), dans *Terre de Durbuy*, t. 64, 1997, p. 33-51.

⁸⁴ A.G.R., C.C., 2656, f^o 50 v^o, édité par S. JACQUEMIN, *op. cit.*, p. 199.

⁸⁵ S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, L'état des revenus et charges de la Terre de Durbuy à la fin du XIV^e siècle, dans *Terre de Durbuy*, t. 65, 1998, p. 36 note 21.

également les forges, les minières et les brasseries, auxquelles nous allons maintenant nous intéresser.

C) La métallurgie⁸⁶ : l'âge d'or de la métallurgie de la Terre de Durbuy est sans conteste le XVI^e siècle. Les origines de cette activité sont assez méconnues, mais il semblerait toutefois qu'elles soient très anciennes. Les minières, nombreuses au XVI^e siècle (on en recense alors notamment à Ozo, Izier, Salzinne, Heyd, Wéris, Fisenne et Septon), existaient certainement déjà au XIV^e siècle. La région leur fournit dès cette époque des conditions d'exploitations favorables : minerais présent en abondance⁸⁷ et forêts permettant de se procurer le bois nécessaire à la consolidation des installations ou à l'extraction de la matière première⁸⁸. D'un autre côté, les forges sont elles aussi présentes très tôt dans la région : à l'origine construites en plein vent sur les hauteurs⁸⁹, elles descendent ensuite dans les vallées le long des cours d'eau pour que la force hydraulique puisse actionner la soufflerie et le marteau. Elles se situent souvent à proximité des forêts, car leurs besoins en bois sont considérables (le bois est alors le seul combustible disponible)⁹⁰. Ces premiers fourneaux sont extrêmement primitifs et fournissent des produits à faible teneur en silicium. De plus, la production est très irrégulière car les fourneaux chôment une grande partie de l'année⁹¹.

Les forges les plus anciennes de la Terre de Durbuy sont probablement celles de Férot et de Mormont⁹². Il semble qu'elles existent déjà en 1400. L'absence de sources entre 1400 et 1477 nous empêche de récolter des informations sur celles qui se seraient développées à cette époque, mais nous savons en tout cas qu'il y a dans le dernier

⁸⁶ Sur la métallurgie, on consultera A. BAIJOT, La métallurgie ancienne en Terre de Durbuy, dans *Terre de Durbuy*, t. 68, 1998, p. 14-38 ; t. 69, 1999, p. 38-55 ; t. 70, 1999, p. 24-38 ; t. 71, 1999, p. 45-59 ; t. 73, 2000, p. 27-49 ; F. PIROTTE, L'industrie métallurgique de la Terre de Durbuy de 1480 à 1625. Ses rapports avec la métallurgie liégeoise, dans *B.I.A.L.*, t. 79, 1966, p. 145-210 ; G. HOUBRECHTS et F. PETIT, La métallurgie ancienne en « Terre de Durbuy » : utilisation des macroscories en dynamique fluviale, dans *Bulletin de la Société géographique de Liège*, t. 40, 2001, p. 67-79 : très bon article, très technique, mais qui évoque peu les périodes antérieures au XV^e siècle et qui se base surtout sur l'article de Pirotte pour tout ce qui est historique. Pour des généralités, voir aussi A. JORIS, Probleme der Mittelalterlichen Metallindustrie im Maasgebiet, dans *Hansische Geschichtsblätter*, t. 87, 1969, p. 58-76.

⁸⁷ F. PIROTTE, Aspects de la vie économique dans la Terre de Durbuy de 1500 à 1648, dans *Ardenne et Famenne*, t. 38-39, 1967, p. 111-112.

⁸⁸ P. DEFFONTAINES, *L'homme et la forêt*, Paris, 1933, p. 83-84.

⁸⁹ Pour faciliter l'aération et le refroidissement des fourneaux.

⁹⁰ F. PIROTTE, L'industrie métallurgique de la Terre de Durbuy de 1480 à 1625. Ses rapports avec la métallurgie liégeoise, dans *B.I.A.L.*, t. 79, 1966, p. 147.

⁹¹ G. HANSOTTE, La métallurgie wallonne au XVI^e siècle et dans la première moitié du XVII^e siècle ; essai de synthèse, dans *B.I.A.L.*, t. 84, 1972, p. 21-42.

⁹² F. PIROTTE, *Aspects de la vie économique...*, p. 113 ; F. PIROTTE, *L'industrie métallurgique...*, p. 153.

quart du XVe siècle 5 fourneaux dans la région : un à Férot dans la vallée de la Lembre, un à Petite-Somme dans la vallée de la Somme et trois dans la vallée de l'Aisne à Mormont, Fanzel et Blier⁹³. Au XVIe siècle, l'activité métallurgique va connaître un dynamisme incroyable, avant de s'essouffler et de disparaître presque complètement vers 1630⁹⁴. Pendant cette période, les contacts avec Liège seront nombreux : la batellerie sera très présente dans la Terre de Durbuy, et plus particulièrement à Barvaux⁹⁵ ; elle permettra d'acheminer les produits vers Liège, qui est alors un débouché certain. Barvaux jouera un rôle important car, comme c'est souvent le cas dans les localités possédant un débarcadère, sa fonction sera à la fois économique et fiscale : approvisionnement et écoulement des produits mais aussi contrôle de certains marchés par l'instauration d'une étape obligatoire⁹⁶. Après 1630, Barvaux souffrira comme le reste de la Terre de Durbuy du déclin de la métallurgie. Ce déclin aura un impact considérable sur la vie sociale et la démographie et portera un coup très dur à l'économie de la région, alors traversée de troubles provoqués par la réglementation des droits d'usage dans la forêt.

Mais revenons aux forges. Leur exploitation coûte très cher. Pour cette raison, les maîtres des forges des XIVe et XVe siècles sont le plus souvent des hommes féodaux assez aisés⁹⁷. Ils payent une redevance au seigneur pour obtenir le « coup d'eau », c'est-à-dire le droit de dévier le cours d'une rivière pour que leur installation puisse bénéficier de la force hydraulique⁹⁸. En dehors de cette redevance, il ne semble pas que les seigneurs aient mené une politique précise en matière de métallurgie. Ils contrôlent les lois de manière stricte et surveillent l'extraction de minerai grâce à la cour des Terres et Minières mais n'interviennent pas dans le domaine des forges⁹⁹. Pourquoi ? Pirotte apporte des éléments de réponse : « Est-ce que, dans ce pays de tradition, seule l'ancienne coutume fait loi, et que, venant après les institutions féodales, les forges n'ont pas été intégrées dans le système ? Est-ce parce que le contrôle de la production et des transactions commerciales, dont l'importance est assez variable, paraissait illusoire ? »¹⁰⁰.

⁹³ F. PIROTTE, *Aspects de la vie économique...*, p. 114 ; F. PIROTTE, *L'industrie métallurgique...*, p. 154.

⁹⁴ G. HANSOTTE, *op. cit.*, p. 27-28 ; F. PIROTTE, *L'industrie métallurgique...*, p. 154-164.

⁹⁵ F. PIROTTE, *Aspects de la vie économique...*, p. 101.

⁹⁶ M. SUTTOR, Ponts, débarcadères et moulins : les équipements fluviaux des villes mosanes des origines à la fin du XVIe siècle, dans *La ville au Moyen Âge*, t. 1, *Ville et espace*, sous la dir. de N. COULET et O. GUYOTJEANNIN, Paris, 1998, p. 96-97.

⁹⁷ F. PIROTTE, *Aspects de la vie économique...*, p. 176.

⁹⁸ G. HANSOTTE, *op. cit.*, p. 23.

⁹⁹ F. PIROTTE, *L'industrie métallurgique...*, p. 169-172.

¹⁰⁰ F. PIROTTE, *L'industrie métallurgique...*, p. 172.

Ces deux raisons sont valables. En tout cas, forges et minières sont présentes dans la Terre de Durbuy dès la fin du XIV^e siècle et ont eu sur l'histoire de la région un impact considérable. Nous avons reporté les différents établissements des XIV^e-XV^e siècles sur une carte que nous présentons en annexe¹⁰¹.

D) La forêt : comme la métallurgie, la forêt occupe une place importante dans l'histoire de Durbuy. Les bois sont nombreux dans la région. Depuis des temps lointains, ils permettent aux habitants de s'approvisionner pour construire maisons ou outils, de ramasser le bois mort ou de nourrir leurs porcs. Ces droits d'usage leur sont garantis par la coutume, mais ils vont être au fil des siècles de plus en plus bafoués par des seigneurs désireux de tirer un maximum d'argent des forêts présentes sur leurs territoires. Cela mènera à d'inévitables conflits, qui constituent une occasion unique de pouvoir aborder la communauté des habitants dans son ensemble car les confréries et les organisations de salariés sont alors absentes de la Terre de Durbuy¹⁰².

Quels sont les droits respectifs des seigneurs et des habitants ? Dans les forêts qui lui appartiennent directement, le seigneur hautain peut procéder à des coupes et vendre le bois abattu. Dans celles des seigneurs fonciers, des villages et des particuliers, il a le droit de prélever une taxe sur tout ce qui s'achète (cordes de bois, charbon de bois, écorces, ...). Cette taxe s'appelle le « tiers-deniers » : elle correspond au droit de hautban dont nous avons parlé plus haut. Ce sont les habitants qui sont propriétaires des bois communaux ; en principe, le seigneur hautain ne peut y intervenir. A l'opposé, les manants, en tant qu'usagers des forêts de la Terre, y jouissent de droits d'usage reconnus par la coutume¹⁰³ :

- droit au bois de chauffage, au « maubois » (droit sur les arbres qui ne portent pas de fruits), aux « ventoirs » (droits sur les arbres abattus par la tempête), aux « houppies » (droits sur les têtes ou cimes de certains arbres).

¹⁰¹ Cette carte comporte les différents moulins, minières, forges et brassines.

¹⁰² F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 266-267.

¹⁰³ F. PIROTTE, *Aspects de la vie économique...*, p. 105-106. Pirotte utilise des sources inédites du XVI^e siècle pour donner un aperçu de ces droits d'usage qui existent depuis des époques lointaines. Nous renvoyons à son article pour plus de détails.

- droit au bois de construction : pour la construction de maisons, d'étables, de granges ou de forges. Lorsque leur maison a été détruite (incendie, catastrophe naturelle, ...), les habitants peuvent prélever le bois nécessaire aux réparations.
- droit au bois d'agriculture : pour la fabrication des outils.
- droit d'essartage : le mot « essartage » provient du latin « *sarire* », « sarcler », « défricher »¹⁰⁴. C'est un mode de culture très répandu au Moyen Âge, qui consiste à utiliser la forêt pour engraisser les terres. Il faut savoir qu'à l'époque les agriculteurs ne connaissent pas l'usage des fumiers. La fertilité des sols est donc limitée, d'où le recours à la forêt : en défrichant certaines parcelles et en brûlant sur place les buissons, broussailles, feuilles et autres mousses qui les recouvraient, on obtenait grâce aux cendres une fumure qui fertilisait le sol. On y semait alors pendant quelques années du froment et de l'avoine, et ensuite du genêt (qui servait notamment de litière pour les animaux), avant de laisser à nouveau la parcelle à l'abandon et de déplacer les cultures. Les manants devaient demander l'autorisation de cultiver les essarts, afin d'éviter toute exploitation sauvage de la forêt¹⁰⁵.
- droit de panage ou de paisson : il permet aux manants d'envoyer leurs porcs dans la forêt pour qu'ils s'y nourrissent de glands et de faines (fruit du hêtre), moyennant rétribution au seigneur hautain. Les porcs sont menés par les herdiers, gardes assermentés nommés lors des plaids généraux. Ces plaids fixent également le nombre de porcs dans une sonre (troupeau) selon l'importance de la paisson (portée de glands), qui peut être pleine, suffisante, bonne ou nulle. La période de paisson court de la fin octobre à la Chandeleur¹⁰⁶.
- droit de vaine pâture ou pâturage : ce droit concerne les animaux qui peuvent paître dans la forêt sans la dégrader. Les chèvres, par exemple, ne sont généralement pas admises car elles détruisent la végétation en mangeant les racines.

¹⁰⁴ *Vocabulaire historique du Moyen Âge*, sous la dir. de F.-O. TOUATI, 2^e éd., Paris, 2000, p. 112. P. Létrange fait dériver le mot du verbe « *exartare* » : « défricher » (P. LÉTRANGE, *Des droits d'usage dans la forêt d'Ardenne*, Paris, 1909, p. 35-36). Cette étymologie n'est pas fautive car le verbe « *exartare* » (ou « *exsartare* ») est un dérivé du nom « *exsartum* », « essart », lui-même construit sur le verbe « *sarire* ». Dans les deux cas, ce verbe est à la base de l'étymologie : J.F. NIERMEYER, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leiden-New-York-Cologne, 1997, p. 399, 939.

¹⁰⁵ Sur l'essartage, voir P. DEFFONTAINES, *op. cit.*, p. 32 ; P. LÉTRANGE, *op. cit.*, p. 36-41.

¹⁰⁶ Sur la paisson, voir P. LÉTRANGE, *op. cit.*, p. 59-60. Pour des généralités, voir aussi G. PLAISANCE, Les droits d'usage forestiers et leur vocabulaire, dans *Actes du colloque sur la forêt : Besançon, 21-22 octobre 1966*, Paris, 1967, p. 209-218.

Tous ces droits existent déjà aux périodes qui nous intéressent. Quand on voit leur étendue, on comprend que la communauté y soit attachée : la forêt ne leur coûte presque rien et leur apporte énormément. Tout le monde est concerné car toute la communauté jouit de ces droits d'usage. Lorsque le seigneur les menace, les habitants se lèvent en masse pour lui faire face. C'est ce qui va se produire dans la Terre de Durbuy à partir de 1590 : des coupes extraordinaires et des réglementations sévères vont mécontenter la population. Ce sera le point de départ d'un conflit qui durera très longtemps entre les seigneurs hautains et les habitants¹⁰⁷.

Telles sont les principales ressources de la Terre de Durbuy. La région, grâce à ses forêts, son sous-sol et ses paysages variés a permis de développer très tôt des activités dans des domaines divers.

6. Conclusion

Les sources à caractère économique du XIV^e siècle contiennent des informations intéressantes : elles nous permettent d'aborder différents aspects de la vie dans la Terre de Durbuy, tels que l'organisation de la perception des redevances, l'agriculture, la métallurgie ou encore l'exploitation de la forêt. Le XIV^e et les siècles précédents sont des périodes importantes, au cours desquelles des secteurs qui seront amenés à jouer un rôle considérable se développent : c'est au Moyen Age que se fixent les droits d'usage dans la forêt ; c'est à cette époque qu'apparaissent les premiers moulins et les premières forges ; c'est aussi au cours de ces années que le système de perception des redevances s'organise. Bref, dans bien des domaines, on peut dire que ces siècles constituent une période de formation pour des secteurs qui vont très peu évoluer jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. L'absence de sources entre 1400 et 1477 entrave l'étude du développement de ces secteurs, mais le recours à des sources postérieures permet parfois de combler certaines lacunes. Le Moyen Age a en matière de vie économique de la seigneurie un rôle qu'il ne faut surtout pas négliger.

¹⁰⁷ Sur ces conflits : F. PIROTTE, *Aspects de la vie économique ...*, p. 106-111 ; F. PIROTTE, *La Terre de Durbuy aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les institutions, l'économie et les hommes*, Louvain, 1974, p. 185-215.

Conclusion

Conclusion

1. Les sources

Tout d'abord, les sources inédites relatives à la période que nous étudions sont avant tout d'ordre économique. Elles sont très riches mais ne concernent qu'un nombre restreint d'années. Leur exploitation permet cependant de cerner la vie de la seigneurie au XIV^e siècle. En revanche, les sources inédites se rapportant aux périodes postérieures à 1477 sont quant à elles beaucoup plus nombreuses. Elles ont été analysées en profondeur par Fernand Pirotte et permettent parfois de combler certaines lacunes par rapport à la période médiévale. Ces sources concernent surtout la Haute Cour, la Cour féodale, la prévôté, la ville de Durbuy, les justices subalternes et les recettes domaniales.

Les sources éditées abordent pour leur part des domaines plus variés : si les sources cartographiques permettent de se faire une idée de l'aspect de la région et de l'évolution des techniques entre les XVI^e et XVIII^e siècles, si les pouillés nous projettent aux origines des démembrements paroissiaux, ce sont surtout les sources narratives et un riche ensemble de chartes qui permettent de reconstituer le développement de la région au Moyen Age. Hormis le *Jugement dou roy de Behaingne* de Guillaume de Machaut, aucune source narrative ne concerne directement Durbuy : les différentes mentions de la région et de ses seigneurs ne se rencontrent que dans des sources relatives à d'autres endroits et à d'autres princes. Les chartes sont par contre beaucoup plus abondantes : elles sont très utiles pour reconstituer l'histoire politique de la seigneurie et appréhender l'importance de ses seigneurs.

Les sources de l'histoire de Durbuy au Moyen Age ne sont peut-être pas aussi nombreuses que celles conservées pour d'autres régions, mais leur exploitation permet néanmoins de dégager certaines conclusions intéressantes. Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a rien à en tirer.

2. Les travaux

L'histoire de la Terre de Durbuy a intéressé de nombreux auteurs. Tous ont apporté leur contribution à la connaissance de la seigneurie. Le plus connu d'entre eux est

indiscutablement F. Pirotte, qui en a étudié tous les aspects entre les XVI^e et XVIII^e siècles ; G.-J. Ninane a pour sa part décrit la structuration paroissiale de la région ; S. Jacquemin s'est concentré sur la fin du XIV^e siècle, alors que l'abbé de Leuze a, dès la fin du XIX^e siècle, jeté les bases de l'histoire seigneuriale au Moyen Age. D'autres auteurs ont apporté leur pierre à l'édifice : A. Baijot pour la métallurgie et l'archéologie, F. Bellin pour l'histoire de Tohogne, J. Bernard pour les sources d'archives ou encore P. Bastin pour la toponymie, pour ne citer que quelques noms. Tous ces auteurs se sont focalisés sur des thèmes ou sur des périodes bien précis ; aucun n'a présenté de véritable synthèse sur la période médiévale : le travail de de Leuze est vieilli et ne comporte que peu de bibliographie ; les travaux de Pirotte n'insistent pas assez sur les périodes antérieures à 1500 ; le travail de Jacquemin est centré sur un laps de temps relativement court ; enfin, celui de Ninane n'aborde que certains aspects de l'histoire de Durbuy. Cette absence d'étude consacrée spécifiquement à la période médiévale a motivé nos choix, et nous allons montrer que ces siècles ont leur intérêt et leur spécificité.

3. Intérêt du présent travail

Nous arrivons au terme de notre travail : il est temps de nous interroger sur son utilité et d'en tirer les conclusions. Que peut-il apporter de neuf à l'histoire de Durbuy ? Tout d'abord, il présente une bibliographie actualisée que nous avons voulu la plus exhaustive possible et qui renvoie à de nombreux ouvrages et articles, qui permettront à ceux qui le désirent d'approfondir certains points. Ensuite, ses différentes subdivisions ont chacune leur intérêt : la première partie présente un aperçu des origines et de l'état actuel de la région. Nous y avons apporté un soin tout particulier parce que nous pensions qu'il ne fallait pas nous contenter de décrire la période médiévale et qu'il convenait de nous interroger sur ce qu'il y avait eu avant et sur ce qu'il y aura après. C'était également un moyen de présenter les charmes et les attraits de la région. Dans cette première partie, nous avons aussi proposé différentes cartes, décrit certains bâtiments et sites et exposé l'histoire de Durbuy de l'ère paléolithique à l'époque carolingienne, tout cela dans un but bien précis : insister sur l'ancienneté de la présence humaine sur le territoire de l'actuelle commune et montrer que les traces de cette occupation sont encore aujourd'hui visibles dans de nombreux endroits.

La deuxième partie de notre travail, sans doute la plus originale, est peut-être celle qui présente le plus d'intérêt : l'histoire seigneuriale du Moyen Age n'avait en effet jamais fait l'objet d'une étude approfondie. Depuis de Leuze à la fin du XIXe siècle, les auteurs l'avaient toujours rejetée à la marge des sujets qu'ils traitaient, se contentant de ce qui était suffisant pour étayer leurs propos. Certains d'entre eux, qui connaissaient particulièrement bien cette histoire seigneuriale, ne lui ont pas accordé l'importance qu'elle méritait ; d'autres ont recopié les informations fournies par de Leuze ou par d'autres auteurs et se sont progressivement éloignés des sources : leurs informations devenaient ainsi de seconde main. Nous avons dès lors essayé de rendre un caractère scientifique au récit en retournant directement aux sources lorsque cela était possible et nous avons tenté d'exposer les principaux faits de cette histoire seigneuriale, qui pourrait à elle seule faire l'objet d'un ouvrage entier. Dans cette partie, nous avons tenté, quand nous le pouvions, d'émettre certaines hypothèses et nous avons réévalué certaines opinions.

Enfin, dans la troisième partie, nous avons étudié les divers aspects de la vie de la seigneurie : vie spirituelle, vie administrative, vie judiciaire et vie économique. Nous n'avons pas consacré de chapitre à la vie sociale, car celle-ci transparait notamment au travers de la coutume, des droits d'usage et de certaines institutions, dont nous avons parlé. Nous avons tenté d'aborder ces secteurs d'une manière différente à partir de ce qui avait déjà été dit à leur sujet, et ce dans un but bien précis : avoir une vision globale de la situation pour mettre en avant l'unité et l'homogénéité qui ont caractérisé la Terre de Durbuy tout au long du Moyen Age. Tels sont les maîtres-mots de cet ouvrage, qui se veut au plus près des sources et de leur traitement critique.

4. Que retenir de la période médiévale ?

Dès nos premiers contacts avec l'histoire de la Terre de Durbuy, nous nous sommes aperçu que la date de 1500 était présentée comme une véritable date charnière, comme s'il était impossible de remonter au-delà. Tous les ouvrages de Pirotte concernaient des périodes postérieures ; les auteurs considéraient le Moyen Age comme une période obscure de l'histoire de Durbuy ; ils soulignaient que l'on conservait peu de sources de cette époque, et minimisaient son importance. Or, il est évident que c'est au Moyen Age que certaines caractéristiques de la Terre trouvent leurs origines. Nous

venons de mettre en exergue les termes « unité » et « homogénéité » et préciser qu'ils caractérisaient la Terre au Moyen Age. Nombre d'éléments nous permettent d'étayer cette hypothèse. D'abord, la géographie et la géologie de la région ont certainement contribué à maintenir son unité : le sous-sol était riche, les cours d'eau nombreux, le paysage diversifié, les forêts abondantes et Liège constituait un débouché assuré pour les produits de la région. Celle-ci avait tout pour plaire et il n'y avait pas de raison d'en changer profondément les limites ou de modifier le fonctionnement de l'exploitation des ressources. D'un autre côté, les frontières de la Terre de Durbuy ont très tôt été figées et vont peu évoluer au fil des siècles : l'alleu primitif ne sera jamais amputé ou intégré entièrement dans des ensembles territoriaux plus larges ; il conservera un statut particulier et sera même agrandi suite à l'absorption d'un certain nombre de seigneuries adjacentes. Lorsque des seigneurs engagistes seront amenés à gérer la seigneurie, ils n'auront pas les mains libres et devront tenir compte des droits et des acquis de la population : leur champ d'action sera limité et ils auront du mal à modifier des habitudes séculaires. Tous ces éléments facilitent la persistance de traits propres à la seigneurie. De plus, l'organisation paroissiale a toujours été limpide au Moyen Age, avec un seul centre : Tohogne. Nous avons souligné que le processus de démembrement avait été plus lent que dans les autres régions, que le comte avait gardé un certain contrôle sur les églises de ses terres et que la situation paroissiale n'était que le reflet de la stabilité de la seigneurie. Cela a son importance. Ensuite, nous avons vu qu'une partie des institutions des XVI^e-XVII^e siècles et l'organisation des cours de justice plongeaient leurs racines dans le Moyen Age. Enfin, la coutume et l'attachement que les habitants ont manifesté à l'égard de leurs droits d'usage et d'acquis qu'ils possédaient depuis des temps immémoriaux ont également contribué à maintenir les particularités de la région.

Toutes ces raisons incitent à penser que la Terre de Durbuy a constitué au Moyen Age et aux Temps Modernes un bloc dont les caractéristiques ont certes évolué, mais très peu. La véritable fracture sera la fin de l'Ancien Régime. La période médiévale ne doit pas être négligée ; elle peut être considérée comme une période de formation dans de nombreux domaines. Telle est la principale matière que nous avons tenté d'exposer dans le présent travail.

Bibliographie

A) Sources

1) Sources inédites

Archives Générales du Royaume (A.G.R.),

Chambre des Comptes (C.C.)

Comptes des receveurs

1381, 01/05-1384, 9/10

A.G.R., C.C., 6209 (39 f°)

1384, 18/10-1385, 30/09

A.G.R., C.C., 2656, f° 39 r°-68 v°

1385, 01/10-1386, 30/09

A.G.R., C.C., 2657, f° 214 r°-245 r°

1386, 01/10-1387, 30/09

A.G.R., C.C., 2658, f° 159 r°-194 r°

1387, 01/10-1388, 30/09

A.G.R., C.C., 2659, f° 162 r°-194 r°

1387, 01/10-1388, 30/09

A.G.R., C.C., 6210 (22 f°)

Comptes des officiers de justice pour les années 1380-1390

1380-1390

A.G.R., C.C., 13 300

Fonds d'Ursel (F.U.L.)

Compte du receveur Olivier pour 1400-1401 A.G.R., F.U.L., 793

Cartes inédites dressées par Fernand Pirotte (10 cartes réalisées en couleur sur papier calque, qui nous ont été aimablement prêtées par A. Baijot).

2) Sources éditées

a) Sources narratives

Aegidii Aureavallensis gesta episcoporum Leodiensium, éd. I. HELLER, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 25, Hanovre, 1889, p. 1-129.

Annales Floreffienses, éd. L.C. BETHMANN, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 16, Hanovre, 1859, p. 618-631.

Annales Fossenses, éd. G.H. PERTZ, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 4, Hanovre, 1841, p. 30-35.

Annales Laubienses, éd. G.H. PERTZ, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 4, Hanovre, 1841, p. 9-28.

Annales Rodenses, éd. G.H. PERTZ, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 16, Hanovre, 1859, p. 688-723.

Annales Sancti Jacobi Leodiensis, éd. G.H. PERTZ, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 16, Hanovre, 1859, p. 632-683.

Carte de Cabinet des Pays-Bas Autrichiens levée à l'initiative du comte de FERRARIS : mémoires historiques, chronologiques et oeconomiques, t. 8 et 11, Bruxelles, 1971 et 1974.

Chronica Albrici monachi Trium Fontium, éd. P. SCHEFFER-BOICHORST, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 23, Hanovre, 1874, p. 631-950.

Chronique de Jean de Brusthem, éd. E. FAIRON, dans *Chroniques liégeoises*, t. 2, Bruxelles, 1931, p. 1-138.

La chronique de Saint-Hubert dite Cantatorium, éd. K. HANQUET, Bruxelles, 1906.

P. DE CROONENDAEL, *Cronicque contenant l'estat ancien et moderne du pays et comté de Namur*, éd. Cte DE LIMMINGHE, t. 1, Bruxelles, 1878.

Fundatio ecclesiae S. Albani Namucensis, éd. O. HOLDER-EGGER, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 152, Hanovre, 1888, p. 962-964.

Fragments de la Chronique de Jean de Warnant à partir du règne d'Henri de Gueldre, d'après un manuscrit de Tongerlo, éd. S. BALAU, dans *Chroniques liégeoises*, t. 1, Bruxelles, 1913, p. 28-66.

Genealogia comitum Buloniensium, éd. L.-C. BETHMANN, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 9, Hanovre, 1851, p. 299-301.

Genealogia scriptoris Fusniacensis, éd. G. WAITZ, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 13, Hanovre, 1881, p. 251-256.

Genealogia ex stirpe sancti Arnulfi descendentium Mettensis, éd. I. HELLER, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 25, Hanovre, 1880, p. 381-384.

Gesta abbatum Trudonensium, éd. R. KOEPKE, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 10, Hanovre, 1852, p. 213-448.

Gesta Treverorum. Continuatio IV, éd. G. WAITZ, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 24, Hanovre, 1879, p. 390-404.

GISLEBERT DE MONS, *Chronicon Hanoniense*, éd. L. VANDERKINDERE, Bruxelles, 1904.

GISLEBERT DE MONS, *Relatio de infeodatione comitatus Namucensis*, éd. W. ARNDT, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 21, Hanovre, 1869, p. 610-611.

JEAN DE HOCSEM, *Chronicon*, éd. G. KURTH, Bruxelles, 1927.

JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly myreur des histors*, éd. A. BORGNET et S. BORMANS, 6 t., Bruxelles, 1864-1887.

La Chronique liégeoise de 1402, éd. E. BACHA, Bruxelles, 1900.

Oeuvres de Guillaume de Machaut, éd. E. HOEPFFNER, t. 1, Paris, 1908.

Reginonis abbatis Prumiensis chronicon cum continuatione Treverensi, éd. F. KURZE, Hanovre, 1890.

Reineri Annales, éd. G.H. PERTZ, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 16, Hanovre, 1859, p. 651-680.

Reineri monachi sancti Laurentii Leodiensis opera historica : Vita Reginardi episcopi Leodiensis, éd. W. ARNDT, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 20, Hanovre, 1868, p. 571-578.

Ruperti chronica sancti Laurentii Leodiensis, éd. W. WATTENBACH, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 8, Hanovre, 1848, p. 261-279.

Rymkronyk van Jan van Heelu betreffende den slag van Woeringen, éd. J.F. WILLEMS, Bruxelles, 1836.

Sigeberti Continuatio Aquicinctina, éd. L.C. BETHMANN, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 6, Hanovre, 1844, p. 405-438.

Sigeberti Continuatio Gemblacensis, éd. L.C. BETHMANN, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. 6, Hanovre, 1844, p. 385-390.

b) Sources diplomatiques

J. BORGNET et S. BORMANS, *Cartulaire de la commune de Namur*, t. 1, Namur, s.d.

S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liège*, t. 1, Bruxelles, 1893.

Conventio cum comite Hainoensi de marchia imperii constituenda, éd. P. DEEST, dans *Monumenta Germaniae Historica, Constitutiones et Acta Publica Imperatorum et Regum*, t. 1, Hanovre, 1893, p. 423-424.

J. COSSE-DURLIN, *Cartulaire de Saint-Nicaise de Reims*, Paris, 1991.

O. DE GOURJAULT, Chartes inédites extraites du Cartulaire de Saint-Nicaise de Reims, dans *Bulletins de la Commission Royale d'Histoire*, 4^e série, t. 10, 1882, p. 167-246.

T. DE HEMPTINNE et A. VERHULST, *De oorkonden der graven Vlaanderen : regering van Diederik van de Elzas (Juli 1128-Januari 1168)*, Bruxelles, 1988.

L. DEVILLERS, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, t. 3, Bruxelles, 1874.

A. D'HERBOMEZ, *Chartes de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai*, t. 1, Bruxelles, 1898.

A. FAYEN, *Lettres de Jean XXII (1316-1334) : textes et analyses*, t. 1, Bruxelles-Paris, 1908.

L.-P. GACHARD, *Inventaire des archives des Chambres des Comptes, précédé d'une notice historique sur ces anciennes institutions*, t. 2, Bruxelles, 1845.

J. GEORGES, *Documents relatifs à l'histoire du Luxembourg*, t. 1, *Antiquité et Moyen Age*, Louvain-Bruxelles, 1972.

J. GROB et J. VANNERUS, *Dénombrements des feux des duché de Luxembourg et comté de Chiny*, t. 1, Bruxelles, 1921.

J. HALKIN et C.G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, t. 1-2, Bruxelles, 1909-1930.

M. KREGLINGER, Extrait de pièces relatives à l'histoire de Belgique qui se trouvent aux archives de Coblençe, dans *Bulletins de la Commission Royale d'Histoire*, 1^{ère} série, t. 3, 1840, p. 202-274.

M. KREGLINGER, Extrait des diplômes de la maison de Manderscheid-Blankenheim, dans *Bulletins de la Commission Royale d'Histoire*, 1^{ère} série, t. 5, 1842, p. 56-84.

G. KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne*, t. 1, Bruxelles, 1903.

M.N.J. LECLERCQ, *Coutumes des pays, duché de Luxembourg et comté de Chiny*, t. 1, Bruxelles, 1867.

A. MIRAEUS et J.-F. FOPPENS, *Opera Diplomatica et Historica*, t. 1-2, Bruxelles, 1723.

Monumenta Germaniae Historica, Diplomata, t. 3, *Die Urkunde Heinrichs II. und Arduins.*, Hanovre, 1900-1903.

J. PAQUAY, *Pouillé de l'ancien diocèse de Liège en 1497*, Tongres, 1908.

J. PAQUAY, *La collégiale Saint-Barthélemy à Liège : inventaire analytique des chartes*, Liège, 1935.

E. PONCELET, *Actes des princes-évêques de Liège. Hugues de Pierrepont (1200-1229)*, Bruxelles, 1941.

E. PONCELET, M. YANS et G. HANSOTTE, *Les records de coutumes du pays de Stavelot*, t.1, Bruxelles, 1958.

F. DE REIFFENBERG, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, 8 t., Bruxelles, 1844-1848.

C.G. ROLAND, Chartes namuroises inédites, dans *Annales de la Société Archéologique de Namur*, t. 24, 1900, p. 261-267.

F. ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur de la première race (946-1196)*, Bruxelles, 1936.

E. SCHOOLMEESTERS et S. BORMANS, Notice d'un cartulaire de l'ancienne église collégiale et archidiaconale de Notre-Dame, à Huy, dans *Bulletins de la Commission Royale d'Histoire*, 4^e série, t. 1, 1873, p. 83-150.

E. SCHOOLMEESTERS, Documents concernant l'église et le village d'Ouffet, dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. 17, 1881, p. 71, 92.

J. G. SCHOONBROODT, *Inventaire analytique et chronologique des chartes du chapitre de Saint-Lambert, à Liège*, Liège, 1863.

J.G. SCHOONBROODT, *Inventaire analytique et chronologique des chartes du chapitre de Saint-Martin, à Liège*, Liège, 1871.

J.G. SCHOONBROODT, *Inventaire analytique et chronologique des archives de l'abbaye du Val-Saint-Lambert, Lez-Liège*, t. 1, Liège, 1875.

N. VAN WERVEKE, Choix de documents luxembourgeois inédits, tirés des archives de l'Etat à Bruxelles, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 40, 1889, p. 149-252.

A. VERKOOREN, *Inventaire des chartes et cartulaires du Luxembourg (Comté puis Duché)*, 5 t., Bruxelles, 1914-1922.

A. WAUTERS, *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, 10 t., Bruxelles, 1866-1912.

C. WAMPACH, *Urkunden- und Quellenbuch zur Geschichte der altluxemburgischen Territorien bis zur burgundischen Zeit*, 11 t., Luxembourg, 1935-1997.

F.-X. WURTH-PAQUET, Table chronologique des chartes et diplômes relatifs à l'histoire de l'ancien Pays de Luxembourg. Règne de Wenceslas II, roi des Romains et de Bohême, duc de Luxembourg et comte de Chiny, dans *Publications de la société d'histoire du Grand-Duché de Luxembourg*, t. 25 (3), 1869-1870, p. 1-238.

c) Sources cartographiques

Carte de Cabinet des Pays-Bas Autrichiens levée à l'initiative du comte de FERRARIS, Bruxelles, 1965.

Christiaan Sgroten's kaarten van de Nederlanden, Leyde, 1961.

E.-H. FRIEX, *Carte des Provinces des Pays-Bas*, Paris, 1744.

B) Travaux

N.-J. AIGRET, *Histoire de l'église et du chapitre de Saint-Aubain à Namur*, Namur, 1881.

J. ALENUS-LECERF, Sondages dans l'église Saint-Martin de Tohogne, dans *Archaeologia Belgica*, t. 186, 1976, p. 95-99.

J. ALENUS-LECERF, Le cimetière mérovingien de Hamoir, dans *Archaeologia Belgica*, t. 201, 1978, p. 5-84.

J. ALENUS-LECERF, Les nécropoles, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 64-68.

J. ALENUS-LECERF, Le cimetière de Vieuxville. 4^e campagne de fouilles, dans *Archaeologia Belgica*, t. 258, 1984, p. 89-93.

G. ALLEMANG, Baudouin de Luxembourg, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique*, t. 6, Paris, 1932, col. 1423-1424.

P. AVONDS, Brabant en Limburg (1100-1403), dans *Nieuwe Algemene geschiedenis der Nederlanden*, t. 2, Haarlem, 1982, p. 452-482.

P. AVONDS, Johann IV., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 507-508.

P. AVONDS, Johanna, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 526.

P. AVONDS, Philipp von Saint-Pol, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 2066-2067.

J. BAERTEN, La bataille de Worringen (1288) et les villes brabançonnaises, limbourgeoises et liégeoises, dans *Villes et campagnes au Moyen Âge : mélanges Georges Despy*, sous la dir. de J.-M. DUVOSQUEL et A. DIERKENS, Liège, 1991, p. 71-86.

A. BAIJOT, *Le Mont-Saint-Rahy : la mémoire du sol, fascicule I*, Wéris, 1992.

A. BAIJOT, *Mont-Saint-Rahy : les fouilles*, Wéris, 1992.

A. BAIJOT, L'église disparue du Mont-Saint-Rahy (Bomal), dans *Terre de Durbuy*, t. 63, 1997, p. 41-59.

A. BAIJOT, La métallurgie ancienne en Terre de Durbuy, dans *Terre de Durbuy*, t. 68, 1998, p. 14-38 ; t. 69, 1999, p. 38-55 ; t. 70, 1999, p. 24-38 ; t. 71, 1999, p. 45-59 ; t. 73, 2000, p. 27-49.

A. BAIJOT, Durbuy, hier et aujourd'hui : une histoire multiséculaire, dans *Durbuy à l'aube du Troisième Millénaire : histoire, études, développement et perspectives 2000*, Durbuy, 2000, p. 9-43.

F. BAIX, Baudouin V, comte de Hainaut, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 6, Paris, 1932, col. 1396-1409.

S. BALAU, *Les sources de l'histoire de Liège au Moyen Âge*, Bruxelles, 1903.

V. BARBIER, *Histoire de l'abbaye de Floreffe de l'ordre de Prémontré*, 2 t., Namur, 1892.

A. BARENTSEN, Les vestiges de l'enceinte villageoise de Vieuxville, dans *De la Meuse à l'Ardenne*, t. 1, 1985, p. 5-15.

A. BARTHELEMI et L. DETROUX, La nature et les matériaux du sous-sol accueillent l'homme, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 19-25.

B. BASTIN, Y. QUINIF, C. DUPUIS, M. GASCOYNE, La séquence sédimentaire de la grotte de Bohon, dans *Annales de la Société Géologique de Belgique*, t. 111, 1988, p. 51-60.

P. BASTIN, Les noms des rues de la ville de Durbuy : tentatives d'explication, dans *Terre de Durbuy*, t. 26, 1988, p. 46-50 ; t. 27, 1988, p. 55-59 ; t. 28, 1988, p. 36-54 ; t. 29, 1989, p. 59.

P. BASTIN, Wéris, des dolmens aux menhirs, dans *L'Avenir du Luxembourg*, vendredi 2 février 2001, p. 15.

G. BECKER et S. LEFEVRE, Guillaume de Machaut, dans *Dictionnaire des Lettres françaises : Le Moyen Âge*, sous la dir. de G. HASENOHR et M. ZINK, Paris, 1992, p. 630-636.

F. BELLIN, *L'église romane de Tohogne*, s.l.n.d..

F. BELLIN, Histoire des origines religieuses au pays de l'église-mère de Tohogne, dans *Terre de Durbuy*, t. 75, 2000, p. 3-16.

C. BERNARD, Etude sur le domaine ardennais de la famille des Regnier, dans *Le Moyen Age*, t. 63, 1957, p. 1-21.

J. BERNARD, Un établissement gallo-romain à Borlon ?, dans *Ardenne et Famenne*, t. 1-2, 1958, p. 75.

J. BERNARD, La démolition des fortifications de Durbuy en 1675, dans *Ardenne et Famenne*, t. 4, 1958, p. 164-165.

J. BERNARD, Durbuy ville et forteresse, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 138-153.

J. BERNARD, Origines des églises et chapelles du pays de Durbuy, dans *Terre de Durbuy*, t. 53, 1995, p. 47-48.

E. BERNAYS et J. VANNERUS, *Histoire numismatique du comté puis duché de Luxembourg et de ses fiefs*, Bruxelles, 1910.

J. BERTHOLET, *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et comté de Chiny*, t. 3, Luxembourg, 1742.

P. BEUSEN et H. ROMBAUT, *Bibliographie d'histoire des villes de Belgique et du Grand-Duché de Luxembourg*, Bruxelles, 1998.

M. BLOCH, *La société féodale : les classes et le gouvernement des hommes*, Paris, 1949.

P. BONENFANT, Brabant en Gelre voor en na Woeringen, dans *Algemene geschiedenis der Nederlanden*, t. 2, Utrecht, 1950, p. 256-268.

P. BONENFANT, *Des premiers cultivateurs aux premières villes*, Bruxelles, 1969.

P. BONENFANT, *Philippe le Bon*, Bruxelles, 1996.

J. BORGNET, Albert I, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 1, Bruxelles, 1866, col. 195-196.

J. BORGNET, Albert II, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 1, Bruxelles, 1866, col. 196-197.

J. BORGNET, Albert III, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 1, Bruxelles, 1866, col. 197-199.

S. BORMANS, Gilbert, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 7, Bruxelles, 1883, col. 750-754.

K. BOSL, Heinrich VII., dans *Biographisches Wörterbuch zur Deutschen Geschichte*, t. 1, Munich, 1973, col. 1081-1082.

M. BOURGUIGNON, L'Engagère de la Terre et Seigneurie de Durbuy en 1628, dans *Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 77-78, 1946-1947, p. 401-430.

R. BOUTRUCHE, *Seigneurie et féodalité. L'Apogée (XIe-XIIIe siècle)*, Paris, 1970.

W.M. BOWSKY, *Henry VII in Italy. The conflict of Empire and City-State*, s.l., 1960.

M. BREZILLON, *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, 1969.

K.H. BURMEISTER, Allod, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 440-441.

A. CALHEN-DELHAYE, L'occupation de Marche-en-Famenne aux âges des métaux, dans *Marche- en-Famenne, son passé et son avenir ; maison Jadot, Marche-en-Famenne, 20 septembre-12 octobre 1980*, Bruxelles, 1980, p. 30-32.

A. CALHEN-DELHAYE, Le bassin de Durbuy aux âges du bronze et du fer, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 53-56.

A. CARNOY, *Dictionnaire étymologique du nom des communes de Belgique y compris l'étymologie des principaux noms de hameaux et de rivières*, 2 t., Louvain, 1939-1940.

C. CHARLIER, La fouille du Mont Saint-Rahy, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 89-93.

F. COGNASSO, *Arrigo VII*, Milan, 1973.

O. COMANNE, *La seigneurie de Beaufort-sur-Meuse des origines au XVIIIe siècle : le site-les hommes-la terre*, mém. de licence inédit, Liège, 1995-1996.

M.-H. CORBIAU, *Répertoires archéologiques*, t. 11, *Repertoire bibliographique des trouvailles archéologiques de la province de Luxembourg*, Bruxelles, 1978.

M.-H. CORBIAU, Durbuy à l'époque romaine, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 57-61.

A. DEBLON, La paroisse primitive de Tohogne, dans *Leodium*, t. 59, 1972, p. 98-101.

E. DE BORCHGRAVE, Philippe de Saint-Pol, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 17, Bruxelles, 1903, col. 321-324.

E. DE BUSSCHER, De Jode (Gérard), dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 5, Bruxelles, 1876, col. 196-200.

J. DE CHESTRET DE HANEFFE, *Histoire de la maison de La Marck y compris les Clèves de la seconde race*, Liège, 1898.

J. DE CHESTRET DE HANEFFE, La terre franche de Haneffe et ses dépendances, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, t. 38, 1908, p. 1-132.

J. DECKERS, Un village déserté de la vallée de l'Ourthe : Mont-Saint-Rahy-Lez-Bomal, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 87-89.

N. FUSTEL DE COULANGES, *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France : l'allen et le domaine rural*, Paris, 1889.

P. DEFFONTAINES, *L'homme et la forêt*, Paris, 1933.

T. DE HEMPTINNE, Gislebert de Mons, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1467-1468.

A. DE LEUZE, *Laroche et Durbuy*, Arlon, 1883.

A. DE LOE, *Belgique ancienne. Catalogue descriptif et raisonné*, t. 1, *Les âges de la pierre*, Bruxelles, 1928.

J.-B. DE MARNE, *Histoire du comté de Namur*, Bruxelles-Liège, 1754.

E. DE MOREAU, *Histoire de l'Eglise en Belgique des origines au début du XIIe siècle*, t. 1, Bruxelles, 1940 ; t. 3, Bruxelles, 1945.

H. TRIBOUT DE MOREMBERT, Bar, dans *Dictionnaire de biographie française*, t. 5, Paris, 1951, col. 104-107.

C.B. DE RIDDER, *Les diocèses de Belgique avant 1559 : notices et pouillés*, Louvain, 1866.

Der Tag bei Worringen 5. Juni 1288, Düsseldorf, 1988.

J. DE SAINT-GENOIS, Bérenger, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 2, Bruxelles, 1868, col. 174-175.

G. DESPY, La fonction ducal en Lotharingie puis en Basse-Lotharingie de 900 à 1100, dans *Revue du Nord*, t. 48, 1966, p. 107-109.

G. DESPY, Gottfried II., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1598.

G. DESPY, Gottfried III., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1601.

J. DESTEXHE-JAMOTTE et G. DESTEXHE, Le gisement mésolithique de la « Fontaine Al'sa » à Borlon : Etude et compte-rendu des fouilles effectuées en octobre et en novembre 1965 par le Cercle « Terre de Durbuy », dans *Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 97, 1966, p. 215-246.

M. DEWEZ, Nouvelles recherches à la grotte du Coléoptère à Bomal-sur-Ourthe. Rapport provisoire de la première campagne de fouilles, dans *Helinium*, t. 15, 1975, p. 105-133.

M. DEWEZ et J. DUBOIS, La grotte sépulcrale de Barvaux, rapport préliminaire, dans *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, t. 88, 1977, p. 44-50.

M. DEWEZ, Les Ages de la Pierre dans la région de Marche-en-Famenne, dans *Marche-en-Famenne, son passé et son avenir ; maison Jadot, Marche-en-Famenne, 20 septembre-12 octobre 1980*, Bruxelles, 1980, p. 25-26.

M. DEWEZ, Les grottes préhistoriques de la région de Durbuy, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 29-37.

Durbuy : 10 ans déjà, Durbuy, 1987.

A. DIERKENS, Terre de Durbuy (Catalogue d'exposition) : Durbuy, Halle aux Blés, 20 août-26 septembre 1982, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 64, 1986, p. 790-791.

T. DOUCET, *Histoire de la principauté de Stavelot-Malmedy : évangélisation et administration de l'Ardenne et de la Famenne*, t. 1, Bomal, 1966.

H. DOURSTHER, *Dictionnaire universel des poids et mesures anciens et modernes*, Amsterdam, 1955.

H. D'OTREPPE, Durbuy. L'ancienne halle, rue comte d'Ursel, n° 83-83b, dans *Le patrimoine majeur de Wallonie*, Liège, 1993, p. 365-367.

H. D'OTREPPE, L'ancienne halle de Durbuy, dans *A l'abri des châteaux forts*, Wéris, 1995, p. 47-49.

A. DUCROS, *Préhistoire de la France-Belgique-Luxembourg-Suisse*, Paris, 1983.

S.-P. ERNST, *Des comtes de Durbuy et de La Roche aux XIe et XII siècles*, Liège, 1836.

J.-P. EVRARD, Les comtes de Verdun aux Xe et XIe siècles, dans *La Maison d'Ardenne Xe-XIe siècles : actes des Journées Lotharingiennes 24-26 octobre 1980*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 95, 1981, p. 153-182.

J. FALMAGNE, *Baudouin V, comte de Hainaut, 1150-1195*, Montréal, 1966.

J. FAVIER, *Dictionnaire de la France médiévale*, Paris, 1993.

A. FRAIPONT, *Vocabulaire toponymique de trois communes du ban de la Sarthe : Amonines, Beffe, Erezée*, mém. de licence inédit, Liège, 1966-1967.

C. FUNCK, La politique de Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg 1310-1346, dans *Hemecht*, t. 6, 1953, p. 57-105, 190-222 ; t. 7, 1954, p. 320-350 ; t. 8, 1955, p. 285-348.

B. GAMS, *Series episcoporum ecclesiae catholicae*, Ratisbonne, 1886.

F.-L. GANSHOF, *Qu'est-ce que la féodalité ?*, Bruxelles, 1957.

J. GAUDEMET, Patronage, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 2, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 1172-1173.

L. GENICOT, Namur, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 1011-1013.

L. GENICOT, *L'économie rurale namuroise au Bas Moyen Age*, t. 4, *La communauté et la vie rurale*, Louvain-la-Neuve-Bruxelles, 1995.

P. GEORGE, Martin de Tours, dans *Saint-Martin : Mémoire de Liège*, sous la dir. de M. LAFFINEUR-CREPIN, Liège, 1990, p. 89-94.

J.-B. GEUBEL, Rapport sur les fouilles de Durbuy, dans *Annales de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques de la Province de Luxembourg*, t. 1, 1849-1851, p. 73-76.

J.-B. GEUBEL, Voyage de Marche à Rome en vingt-quatre heures, dans *Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 8, 1874, p. 205-228.

A. GOB, *Le Mésolithique dans le bassin de l'Ourthe*, Liège, 1981.

A. GOB, Le Mésolithique, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 38-41.

P. GODDING, *Le droit privé dans les Pays-Bas méridionaux du 12^e au 18^e siècle*, Bruxelles, 1987.

F. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, 10 t., New-York-Vaduz, 1961.

J. GOEDERT, *La Formation Territoriale du Pays de Luxembourg depuis les origines jusqu'au milieu du XV^e siècle. Exposition documentaire organisée par les Archives de l'Etat, septembre-octobre 1963*, Luxembourg, 1963.

C. GRANDGAGNAGE, *Vocabulaire des anciens noms de lieux de la Belgique Orientale*, Liège, 1859.

J.B. GRAMAYE, *Namurcum*, Anvers, 1607.

D. GRUSELIN-LECLERCQ, Les marchés en Ardenne du IX^e au XIII^e siècle : Bastogne, Logne, Saint-Hubert et Stavelot, dans *Glain et Salm Haute-Ardenne*, t. 8, 1978, p. 47-56.

Guides des rues du Grand-Durbuy en 12 plans (un par section) avec notices sur l'origine des noms de rue, dans *Terre de Durbuy*, t. 50 bis, 1994, p. 1-32.

D. GUILLEAUME, L'archidiaconé d'Ardenne dans l'ancien diocèse de Liège, dans *Bulletin de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. 20, 1913, p. 21-597.

M. GYSSELING, *Toponymisch woordenboek van België, Nederland, Luxemburg, Noord-Frankrijk en West-Duitsland (voor 1226)*, 2 t., Tongres, 1960.

D. HAGERMANN, Mathilde von Tuszien, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 393-394.

J. HAMAL-NANDRIN et J. SERVAIS, La grotte dite « du Coléoptère ». Rapport sur les fouilles 1923-1924, dans *Revue Anthropologique*, t. 35, 1925, p. 120-144.

G. HANSOTTE, La métallurgie wallonne au XVI^e siècle et dans la première moitié du XVII^e siècle ; essai de synthèse, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, t. 84, 1972, p. 21-42.

J. HERBILLON, *Les noms des communes de Wallonie*, Bruxelles, 1986.

F.-J. HEYEN, Balduin von Luxemburg, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 1372-1374.

P. HILSCH, Jodok, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 492-493.

I. HLAVACEK, Wenzel IV., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 8, Munich, 1997, col. 2190-2192.

G. HODL, Albrecht II., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 313-314.

J.J. HOEBANX, *L'Abbaye de Nivelles des origines au XIV^e siècle*, Gembloux, 1951.

J.K. HOENSCH, *Kaiser Sigismund. Herrscher an der Schwelle zur Neuzeit 1368-1437*, Munich, 1996.

G. HOUBRECHTS et F. PETIT, La métallurgie ancienne en « Terre de Durbuy » : utilisation des macroscores en dynamique fluviale, dans *Bulletin de la Société géographique de Liège*, t. 40, 2001, p. 67-79.

F. HUBERT et E. HUYSECOM, Les Mégalithes de la région de Marche-en-Famenne, dans *Marche-en-Famenne, son passé et son avenir ; maison Jadot, Marche-en-Famenne, 20 septembre-12 octobre 1980*, Bruxelles, 1980, p. 26-29.

F. HUBERT et E. HUYSECOM, Les Mégalithes de Wéris et leur environnement, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 47-52.

Histoire-contes-légendes du Pays de Durbuy, Bomal, 1980.

F. HUBERT et E. HUYSECOM, L'ensemble mégalithique de Wéris. Fouilles anciennes et récentes, dans *Terre de Durbuy*, t. 3, 1982, p. 28-34.

K. HUYGENS, Sur la valeur historique de la chronique de Gislebert de Mons, dans *Revue de l'Instruction Publique en Belgique*, t. 32, 1889, p. 301-315.

E. HUYSECOM, Les allées couvertes de Wéris, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 57, 3-4, 1981, p. 63-131.

M.-F. JACOT, Synthèse des études réalisées sur l'entité de Durbuy depuis la fusion des communes, dans *Durbuy à l'aube du Troisième Millénaire : histoire, études, développement et perspectives 2000*, Durbuy, 2000, p. 45-97.

S. JACQUEMIN, *La Terre de Durbuy à la fin du XIV^e siècle : une petite ville et une recette de domaine en Luxembourg*, mém. de licence inédit, Louvain-La-Neuve, 1990.

S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, Les moulins en Terre de Durbuy (1384-1388), dans *Terre de Durbuy*, t. 64, 1997, p. 33-51.

S. JACQUEMIN et A. BAIJOT, L'état des revenus et charges de la Terre de Durbuy à la fin du XIV^e siècle, dans *Terre de Durbuy*, t. 65, 1998, p. 30-45.

J.-L. JAVAUX, L'église St-Martin de Tohogne, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 124-128.

D. JEANSON, Chronologie, dans *Saint Martin (336-397), apôtre des Gaules*, Tours, 1996, p. 4-5.

A. JORIS, Observations sur la proclamation de la Trêve de Dieu à Liège à la fin du XI^e siècle, dans *Recueils de la Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions*, t. 14, 1961, p. 503-545.

A. JORIS, Probleme der Mittelalterlichen Metallindustrie im Maasgebiet, dans *Hansische Geschichtsblätter*, t. 87, 1967, p. 58-76.

A. JORIS, Hugues de Chalon, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 25, Paris, 1995, col. 203-205.

C.-J. JOSET, *Les villes au Pays de Luxembourg (1196-1383)*, Bruxelles-Louvain, 1940.

C. JOSET, *Ermesinde (1186-1247). Fondatrice du Pays de Luxembourg*, Arlon, 1947.

K. KLEFISCH, *Kaiser Heinrich VII. Als graf von Luxemburg*, Bonn, 1971.

H. KOCKEROLS, Les tombes présumées des comtes de Namur Albert II († 1063/1064) et Albert III († 1102) à l'ancienne collégiale de Saint-Aubain d'après deux dessins du 18^e siècle, dans *Bulletin de la Société Royale « Le Vieux-Liège »*, t. 293, avril-juin 2001, p. 161-176.

H. KOCKEROLS, *Monuments funéraires en pays mosan. Arrondissement de Namur. Tombes et épitaphes 1000-1800*, Malonne, 2001.

H. KOLLER, Friedrich III., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 940-943.

V. KRUTA, *Les Celtes. Histoire et Dictionnaire des origines à la romanisation et au christianisme*, Paris, 2000.

J.-L. KUPPER, La politique des ducs de Zähringen entre la Moselle et la mer du Nord dans la seconde moitié du XII^e siècle, dans *Le Moyen Age*, t. 78, 1972, p. 427-466.

J.-L. KUPPER, *Raoul de Zähringen, évêque de Liège (1167-1191). Contribution à l'histoire de la politique impériale sur la Meuse moyenne*, Bruxelles, 1974.

J.-L. KUPPER, Otbert de Liège : les manipulations monétaires d'un évêque d'Empire à l'aube du XII^e siècle, dans *Le Moyen Age*, t. 86, 1980, p. 353-385.

J.-L. KUPPER, *Liège et l'Eglise impériale XI^e-XII^e siècles*, Paris, 1981.

J.-L. KUPPER, Rodulphus, dans *Series episcoporum ecclesiae catholicae occidentalis. Series V : Germania*, t. 1, *Archiepiscopatus Coloniensis*, Stuttgart, 1982, p. 79-80.

J.-L. KUPPER, Saint Lambert : de l'histoire à la légende, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 79, 1984, p. 5-49.

J.-L. KUPPER, Otbert, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 1556.

L. LAHAYE, Poilvache, dans *Annales de la Société Archéologique de Namur*, t. 21, 1895, p. 127-176.

R. LAPRAT, Avoué, Avouerie ecclésiastique, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 5, Paris, 1931, col. 1220-1241.

J. LECERF, L'occupation dans la région de Durbuy, du Ve au VIIe siècle, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 62-63.

J. LE GOFF, Apanage, dans *Dictionnaire du Moyen Age : histoire et société*, Paris, 1997, p. 78-82.

U. LEHNART, *Die Schlacht von Worringen 1288 : Kriegführung im Mittelalter*, Francfort, 1994.

J.-F. LEMARIGNIER, *La France médiévale : institutions et société*, Paris, 1970.

A. LEMEUNIER, Izier, dans *Le grand livre des châteaux de Belgique*, t. 1, Bruxelles, 1975, p. 156.

A. LENZ, *Jean l'Aveugle, roi de Bohême, comte de Luxembourg, marquis d'Arlon : esquisse biographique*, Gand, s.d.

P. LETRANGE, *Des droits d'usage dans la forêt d'Ardenne*, Paris, 1909.

A. LUCHAIRE, *Manuel des institutions françaises*, Paris, 1892.

A. MACHABEY, *Guillaume de Machault 130?-1377 : la vie et l'œuvre musicale*, 2 t., Paris, 1955.

B. MAILLEUX, Les cimetières mérovingiens, dans *Au temps des Mérovingiens ; Wéris, 3 avril-30 octobre 1988*, Wéris, 1988, p. 37-39.

C. MAITRE, Guillaume de Machaut, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 699-700.

L. MAKSIMOVIC, Apanage, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 741-742.

A. MARCHANDISSE, Jean II d'Épbes, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 26, Paris, 1997, col. 1502-1503.

A. MARCHANDISSE, Un prince en faillite. Jean de Flandre, évêque de Metz (1279/80-1282), puis de Liège (1282-1291), dans *Bulletins de la Commission Royale d'Histoire*, t. 163, 1997, p. 1-76.

A. MARCHANDISSE, Entre défiance et amitié... Des relations politiques, diplomatiques et militaires tourmentées entre le roi de France et le prince-évêque de Liège au bas moyen âge (XIIIe-XVe siècles), dans *Bulletins de la Commission Royale d'Histoire*, t. 164, 1998, p. 31-128.

A. MARCHANDISSE, La vacance du siège épiscopal et la mambournie *sede vacante* à Liège aux XIIIe-XVe siècles, dans *Sede vacante : La vacance du pouvoir dans l'Eglise du Moyen Age*, Bruxelles, 2001, p. 65-92.

A. MARCHANDISSE, Mirwart, un *casus belli* entre Liège et Hainaut aux confins des XIII^e et XIV^e siècles, dans *Actes du LIII^e Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique. 6^e Congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique (Congrès de Mons, 25-27. VIII. 2000)*, sous presse.

M. MARGUE, Ermesinde, dans *Nouvelle biographie nationale de Belgique*, t. 2, Bruxelles, 1990, p. 147-151.

M. MARGUE, Ermesinde. Notice biographique, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg : études sur la femme, le pouvoir et la ville au XIII^e siècle*, sous la dir. de M. MARGUE, Luxembourg, 1994, p. 11-27.

L. MARQUET, Les foires de la Principauté de Stavelot-Malmedy, dans *Folklore Stavelot-Malmedy-St-Vith*, t. 51, 1987, p. 5-10.

M.-F. MATHEBE, Les Mérovingiens dans la région, dans *Au temps des Mérovingiens ; Wéris, 3 avril-30 octobre 1988*, Wéris, 1988, p. 65-68.

E. MATTHIEU, Surhon (Jacques de), dans *Biographie nationale de Belgique.*, t. 24, Bruxelles, 1926-1929, col. 271-272.

A. MATTHYS, Les châteaux de Mirwart et de Sugny, centres de pouvoirs aux Xe et XI^e siècles, dans *Villes et campagnes au Moyen Age : mélanges Georges Despy*, sous la dir. de J.-M. DUVOSQUEL et A. DIERKENS, Liège, 1991, p. 465-502.

J. MERTENS, *La Belgique à l'époque romaine*, Bruxelles, 1968.

S. MEYER-ELLER, Guillaume de Machaut, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1781-1782.

G. MICHAUX, Jean sans Peur, dans *Dictionnaire de biographie française*, t. 18, Paris, 1994, col. 577-579.

F. MIRGUET, L'Atlas historique du Duché de Luxembourg en 1766 : le cas du quartier de Durbuy, dans *Terre de Durbuy*, t. 1, 1982, p. 6-13.

F. MIRGUET, *Le Duché de Luxembourg à la fin de l'Ancien Régime : atlas de géographie historique. Fascicule II : Le quartier de Durbuy*, Louvain-La-Neuve, 1982.

P. MORAW, Karl IV., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 971-974.

P. MORAW, Luxemburg, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 28-33.

J. MORSEL, Sigismond, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 2, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 1438-1439.

J. MORSEL, Frédéric III (1415-1493), dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 631.

K. NEHRING, Ladislav V. Postumus, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 1611-1612.

A. NELISSEN, Quelques sites belgo-romains inédits, dans *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, t. 66, 1955, p. 50-57.

A. NELISSEN, Le Mésolithique dans le bassin inférieur de l'Ourthe, dans *Les Chercheurs de Wallonie*, t. 18, 1961-1962, p. 121-196.

E. NEMERY, Les origines paroissiales et domaniales de la Terre de Durbuy, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 71-74.

P. NEUVILLE-GHISLAIN, Le Mont-St-Rahy, un centre de pèlerinage populaire au Moyen Age, dans *Terre de Durbuy*, t. 42, 1992, p. 47-52.

J.F. NIERMEYER, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leiden-New-York-Cologne, 1997.

G.-J. NINANE, L'ancienne Terre de Durbuy et sa structuration paroissiale, dans *Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 99, 1968, p. 5-113.

U. NONN, Remigius, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 7, Munich, 1995, col. 707.

M. ORLIAC, Beuronien, dans *Dictionnaire de la Préhistoire*, sous la dir. de A. LEROI-GOURHAN, Paris, 1988, p. 124-125.

M. ORLIAC, Mésolithique, dans *Dictionnaire de la Préhistoire*, sous la dir. de A. LEROI-GOURHAN, Paris, 1988, p. 686.

R. PARISOT, *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens (843-923)*, Paris, 1899.

M. PARISSE, Généalogie de la Maison d'Ardenne, dans *La Maison d'Ardenne Xe-XIe siècles : actes des Journées Lotharingiennes 24-26 octobre 1980*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 95, 1981, p. 9-42.

M. PARISSE, Dietrich I., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 3, Munich-Zurich, 1986, col. 1024.

M. PARISSE, Friedrich, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 951-952.

M. PARISSE, Friedrich I., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 951.

M. PARISSE, Friedrich II., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 952.

M. PARISSE, Gottfried der Gefangene, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1601-1602.

M. PARISSE, Gozelo, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 1616.

M. PARISSE, Henrich der Blinde, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 2073.

M. PARISSE, Ermesinde, comtesse de Luxembourg et marquise d'Arlon 1186-1247, dans *Le Luxembourg en Lotharingie : mélanges Paul Margue*, Luxembourg, 1993, p. 483-496.

M. PARISSE, Thiébaud, comte de Bar et de Luxembourg, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg : études sur la femme, le pouvoir et la ville au XIII^e siècle*, sous la dir. de M. MARGUE, Luxembourg, 1994, p. 161-177.

M. PARISSE, Thibaut I., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 8, Munich, 1997, col. 690.

M. PARISSE, Lotharingie, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 2, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 912-913.

M. PARISSE, Avouerie, Avoué, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 160.

M. PARISSE, Henri VII, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 718.

M. PARISSE, Charles IV, dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, sous la dir. d'A. VAUCHEZ, t. 1, Cambridge-Paris-Rome, 1997, p. 302.

Le patrimoine monumental de la Belgique, t. 7, Province de Luxembourg, Arrondissement de Marche-en-Famenne, Liège, 1979.

M. PAULY, Wenzel, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 8, Munich, 1997, col. 2192-2193.

R. PERNOUD, *Martin de Tours*, Paris, 1996.

R. PETIT, La formation du pays de Luxembourg, dans *Anciens Pays et Assemblées d'Etats*, t. 5, 1953, p. 113-119.

R. PETIT, Elisabeth von Görlitz, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 3, Munich-Zurich, 1986, col. 507-508.

A. PICKART, De l'origine de l'église Sainte-Marguerite de Grande-Enneilles au sanctuaire d'aujourd'hui, dans *Terre de Durbuy*, t. 33, 1990, p. 3-46.

A. PICKART, La Terre de Durbuy vue par un cartographe autrichien à la fin du XVIII^e siècle, dans *Terre de Durbuy*, t. 35, 1990, p. 16-32.

C. PIOT, Jean l'Aveugle, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 10, Bruxelles, 1888-1889, col. 193-201.

C. PIOT, Jean IV, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 10, Bruxelles, 1888-1889, col. 275-280.

C. PIOT, Josse de Moravie, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 10, Bruxelles, 1888-1889, col. 559-560.

H. PIRENNE, Jeanne, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 10, Bruxelles, 1888-1889, col. 454-463.

H. PIRENNE, Otbert, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 16, Bruxelles, 1901, col. 356-362.

H. PIRENNE, Philippe de Bourgogne, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 17, Bruxelles, 1903, col. 220-250.

H. PIRENNE, Robert I^{er} de Namur, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 19, Bruxelles, 1907, col. 479-480.

H. PIRENNE, Robert II de Namur, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 19, Bruxelles, 1907, col. 480.

H. PIRENNE, Sigolin, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 22, Bruxelles, 1914-1920, col. 504-505.

H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 1, *Des origines au commencement du XIV^e siècle*, 5^e éd., Bruxelles, 1929 ; t. 2, *Du commencement du XIV^e siècle à la mort de Charles le Téméraire*, 3^e éd., Bruxelles, 1922.

H. PIRENNE, *Bibliographie de l'histoire de Belgique*, Bruxelles, 1931.

F. PIROTTE, *Villers-Sainte-Gertrude : 1 000 ans d'histoire*, Bruxelles, 1966.

F. PIROTTE, L'industrie métallurgique de la Terre de Durbuy de 1480 à 1625. Ses rapports avec la métallurgie liégeoise, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, t. 79, 1966, p. 145-210.

F. PIROTTE, Aspects de la vie économique dans la Terre de Durbuy de 1500 à 1648, dans *Ardenne et Famenne*, t. 38-39, 1967, p. 87-133.

F. PIROTTE, Aspects de la vie sociale dans la Terre de Durbuy de 1500 à 1648, dans *Ardenne et Famenne*, t. 38-39, 1967, p. 185-226.

F. PIROTTE et J. BERNARD, Durbuy : le château, la ville et la communauté des bourgeois, de 1500 à 1795, dans *Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 99, 1968, p. 113-362.

F. PIROTTE, De la communauté rurale à la commune dans l'ancienne Terre de Durbuy, dans *Bulletin du Crédit Communal de Belgique*, t. 88, 1969, p. 97-105 ; t. 89, 1969, p. 154-163.

F. PIROTTE, *La Terre de Durbuy aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les institutions, l'économie et les hommes*, Louvain, 1974.

F. PIROTTE, Note sur l'évolution de la laderie de La Hesse à Tohogne. Du Moyen Age à la fin de l'Ancien Régime, dans *Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 106-107, 1975-1976, p. 163-181.

G. PLAISANCE, Les droits d'usage forestiers et leur vocabulaire, dans *Actes du colloque sur la forêt : Besançon, 21-22 octobre 1966*, Paris, 1967.

E. PONCELET, La guerre dite « de la Vache de Ciney », dans *Bulletins de la Commission Royale d'Histoire*, 5^e série, t. 3, 1893, p. 275-395.

E. PONCELET, Nouveaux documents relatifs à la guerre dite « de la Vache de Ciney », dans *Bulletins de la Commission Royale d'Histoire*, 5^e série, t. 7, 1897, p. 494-510.

J.-C. POULIN, Lambertus, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 1627-1628.

G. POULL, *La Maison souveraine et ducal de Bar*, Nancy, 1994.

W. PREVENIER, Balduin VIII., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 1371.

J. PYCKE, Gislebert de Mons, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. 21, Paris, 1986, col. 27-31.

E. RAHIR, Les habitats et les sépultures préhistoriques de la Belgique, dans *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, t. 40, 1925, p. 3-89.

L. REAU, *Iconographie de l'art chrétien*, t. 3.2, Paris, 1958 ; t. 3.3, Paris, 1959.

J. RICHARD, Jean « sans Peur », dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 334-335.

J. RICHARD, Philipp III. der Gute, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 6, Munich-Zurich, 1993, col. 2068-2070.

M. RICHARTZ, *Waleran de Limbourg (ca 1165-1226). Le devenir d'un grand politique entre Meuse et Rhin*, mém. de licence inédit, Liège, 2000.

P. RICHE, Alleu, dans *Dictionnaire des Francs : les temps mérovingiens*, Paris, 1996, p. 34.

C.G. ROLAND, Les seigneurs de Morialmé avant le quinzième siècle, dans *Annales de la Société Archéologique de Namur*, t. 35, 1922, p. 1-81.

P. ROMAN D'AMAT, Chalon (Hugues de), dans *Dictionnaire de biographie française*, t. 8, Paris, 1956, col. 217-218.

H. ROOSENS, *De merovingische begraafplaatsen in België. Repertorium Algemene beschouwingen*, Gand, 1949.

F. ROUSSEAU, *Henri l'Aveugle, Comte de Namur et de Luxembourg (1136-1196)*, Paris-Liège, 1921, p. 58-60.

F. ROUSSEAU, Le mariage d'Ermesinde de Namur et de Thibaut de Bar : 1189 ou 1196-1197 ?, dans *Etudes d'Histoire et d'Archéologie Namuroises dédiées à Ferdinand Courtoy*, Namur, 1952, p. 361-371.

F. SCHNEIDER, *Kaiser Heinrich VII.*, Stuttgart-Berlin, 1940.

E. SCHOOLMEESTERS, Radulphe de Zaehringen, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 18, Bruxelles, 1905, col. 551-555.

M. SERVAIS, *Armorial des Provinces et des Communes de Belgique*, Bruxelles, 1955.

Sigismund von Luxemburg. Kaiser und König in Mitteleuropa 1387-1437 : Beiträge zur Herrschaft Kaiser Sigismunds und der europäischen Geschichte um 1400, Warendorf, 1994.

M. SIMAL-GILLIS, Les églises de Grandhan, dans *Terre de Durbuy*, t. 56, 1995, p. 5-15.

M. SIMAL-GILLIS, La vie il y a 12 000 ans, dans la grotte du Coléoptère à Juzaine (Bomal s/O), dans *Terre de Durbuy*, t. 64, 1997, p. 6-12.

E.I. STRUBBE et L. VOET, *De chronologie van de Middeleeuwen en de Moderne Tijden in de Nederlanden*, Anvers-Amsterdam, 1960.

M. SUTTOR, Ponts, débarcadères et moulins : les équipements fluviaux des villes mosanes des origines à la fin du XVI^e siècle, dans *La ville au Moyen Age*, t.1, *Ville et espace*, sous la dir. de N. COULET et O. GUYOTJEANNIN, Paris, 1998, p. 95-109.

- E. TANDEL, *Les communes luxembourgeoises*, t. 5, *Arrondissement de Marche*, Bruxelles, 1980.
- Ville de Durbuy : Almanach Communal 1995*, s.l., 1995.
- A. TANGHE, La Tour d'Izier, dans *Terre de Durbuy ; Durbuy, Halle aux blés, 20 août-26 septembre 1982*, Bruxelles, 1982, p. 154-159.
- H. THOMAS, Heinrich VII., dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 4, Munich-Zurich, 1989, col. 2047-2049.
- H. THOMAS, Johann von Luxemburg, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, Munich-Zurich, 1991, col. 496-497.
- F. TIHON, Fouilles à la Reid, dans la vallée de l'Aisne et à Goffontaine, dans *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, t. 14, 1900, p. 339-351.
- M. TOUSSAINT, Les sépultures mégalithiques du bassin mosan wallon, dans *Le secret des dolmens*, Wéris, 1997, p. 53-63.
- M. TOUSSAINT, Les sépultures néolithiques dans les grottes et les abris sous roche de Wallonie, dans *Le secret des dolmens*, Wéris, 1997, p. 65-75.
- M. TOUSSAINT, *Les Mégalithes en Wallonie*, s.l., 1997.
- G. TRAUSCH, *Le Luxembourg. Emergence d'un Etat et d'une Nation*, Anvers, 1989.
- G. TRAUSCH, *Histoire du Luxembourg*, Paris, 1992.
- Un itinéraire européen : Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg et roi de Bohême (1296-1346)*, sous la dir. de M. MARGUE, Bruxelles, 1996.
- A. UYTTEBROUCK, *Le gouvernement du duché de Brabant au bas moyen âge*, 2 t., Bruxelles, 1975.
- A. UYTTEBROUCK, Antoine de Bourgogne, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 1, Munich-Zurich, 1980, col. 726.
- L. VANDERKINDERE, *La formation territoriale des principautés belges au Moyen Age*, t. 2, Bruxelles, 1902.
- H. VANDER LINDEN, Wenceslas I, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 27, Bruxelles, 1938, col. 169-176.
- H. VANDER LINDEN, Wenceslas II, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 27, Bruxelles, 1938, col. 178-180.

D. VAN DERVEEGHDE, *Le domaine du Val Saint-Lambert de 1202 à 1387. Contribution à l'histoire rurale et industrielle du Pays de Liège*, Paris, 1955.

E. VAN DER VEKENE, *Les cartes géographiques du duché de Luxembourg éditées aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles : catalogue descriptif et illustré*, Luxembourg, 1975.

J. VANNERUS, Les anciens dynastes d'Esch-sur-la-Sûre, dans *Ons Hemecht*, t. 11, 1905, p. 263-270, 304-310, 387-392, 434-442, 485-493, 532-540.

J. VANNERUS, La famille de Welchenhausen et les seigneurs de Noville-lez-Bastogne, dans *Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 45, 1910, p. 299-347.

J. VANNERUS, Sigefroid, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 22, Bruxelles, 1914-1920, col. 394-435.

J. VANNERUS, La première dynastie luxembourgeoise, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 25, 1946-1947, p. 801-859.

F. VAN ORTROY, Sgrooten (Chrétien), dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 22, Bruxelles, 1914-1920, col. 358-371.

H. VAN WERVEKE, Le mort-gage en Flandre et en Lotharingie, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 8, 1929, p. 54-91.

R. VAUGHAN, *Philip the Good*, Londres, 1970.

A. VINCENT, *Les noms de lieux de la Belgique*, Bruxelles, 1927.

Vocabulaire historique du Moyen Âge, sous la dir. de F.-O. TOUATI, 2^e éd., Paris, 2000.

M. WATELET, *Luxembourg en cartes et plans. Cartographie historique de l'espace luxembourgeois XV^e-XIX^e siècle*, Tielt, 1989.

A. WAUTERS, Fricx (Eugène-Henri), dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 7, Bruxelles, 1880-1883, col. 302-304.

A. WAUTERS, Gothelon I, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 8, Bruxelles, 1884-1885, col. 151-154.

S. WEFERS, Siegmund, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 7, Munich, 1995, col. 1868-1871.

F.-X. WURTH-PAQUET, Note sur les enfants de Gérard de Luxembourg, seigneur de Durbuy, et la date du décès de celui-ci, dans *Publications de la société pour la recherche et la conservation des monuments historiques dans le Grand-Duché de Luxembourg*, t. 14, 1858, p. 79-86.

M. YANS, Waleran III, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. 27, Bruxelles, 1938, col. 54-59.

J. YERNAUX, *Histoire du comté de Logne. Etude sur le passé politique, économique et social d'un district ardennais*, Liège-Paris, 1937.

J. YERNAUX, Mont-Saint-Rahy lez-Bomal sur Ourthe, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, t. 71, 1955-1956, p. 209-231.

Table des matières

Introduction	p. 6
Sigles et Abréviations	p. 9
Première partie : le site	
Chapitre Ier : généralités	p. 11
1) Le milieu physique :	
A) Géologie	p. 11
B) Géographie, cours d'eau et voies de communication	p. 13
2) La population et l'économie :	
A) Quelques données statistiques	p. 14
B) Les secteurs primaire, secondaire et tertiaire	p. 15
Chapitre II : étude toponymique des douze principales sections de l'actuelle commune de Durbuy	p. 18
1) Durbuy	p. 18
2) Barvaux	p. 19
3) Bende et Jenneret	p. 20
4) Bomal	p. 21
5) Borlon	p. 21
6) Grandhan	p. 22
7) Heyd	p. 22
8) Izier	p. 23
9) Septon	p. 23
10) Tohogne	p. 23
11) Villers-Ste-Gertrude	p. 24
12) Wéris	p. 24
Chapitre III : Durbuy à travers quelques cartes historiques	p. 25
1) La <i>Lutzenburgii Montuosissimi</i> de Gérard de Jode	p. 25
2) L' <i>Ardenna Silva</i> de Chrétien Sgrooten [1568-1572]	p. 26
3) La <i>Lutzenburgensis ducatus verissima descriptio</i> de Jacques de Surhon et la <i>Trier und Lutzenburg</i> de l'atlas de Mercator-Hondius	p. 28
4) La <i>Ducatus Lutzenburgici tabula</i> de Frederick de Wit, la <i>Carte des Provinces des Pays-Bas</i> d'Eugène-Henri Friex et la <i>Carte du duché de Luxembourg</i> de Gilles Robert	p. 30

5) La carte de Ferraris (1771-1778)	p. 32
Chapitre IV : l'occupation de la Terre de Durbuy des origines à l'époque mérovingienne	p. 36
1) Le Paléolithique et les grottes préhistoriques	p. 36
A) La grotte du Coléoptère à Juzaine (Bomal)	p. 36
B) La grotte de La Préalle à Heyd	p. 37
C) Le Trou des Nutons à Verlaine	p. 38
D) La grotte de Hohière	p. 38
E) La grotte sépulcrale de Barvaux	p. 38
2) Le Mésolithique	p. 39
3) Le Néolithique et le mégalithisme	p. 41
A) Introduction	p. 41
B) Énumération des principaux mégalithes	p. 43
4) L'Age du Bronze (1 800-700 ACN) et l'Age du Fer (700 ACN-début de notre ère)	p. 46
5) L'époque romaine	p. 48
6) La période mérovingienne	p. 50
Chapitre V : les témoins du Moyen Age : quelques sources monumentales de la région de Durbuy	p. 52
1) Un passé bien présent	p. 52
2) L'église St-Martin de Tohogne	p. 52
3) La Halle aux blés	p. 54
4) Le Mont-Saint-Rahy	p. 56
5) La tour d'Izier	p. 59

Deuxième partie : les seigneurs

Chapitre Ier : la maison d'Ardenne-Verdun	p. 62
Chapitre II : la maison de Namur	p. 65
Chapitre III : Régeline et Albert II	p. 66
Chapitre IV : les trois comtes de Durbuy de la maison de Namur	p. 70
1) Henri I	p. 70
2) Godefroid de Durbuy	p. 73
3) Henri II	p. 75

Chapitre V : Henri l'Aveugle	p. 77
Chapitre VI : Ermesinde	p. 83
Chapitre VII : Gérard de Durbuy	p. 90
Chapitre VIII : Henri VII	p. 100
Chapitre IX : Jean de Bohême	p. 105
1) Vie et action dans la Terre dans Durbuy	p. 105
2) Guillaume de Machault et le <i>Jugement dou roy de Behaingne</i>	p. 110
Chapitre X : Charles IV	p. 114
Chapitre XI : Wenceslas Ier	p. 119
Chapitre XII : Jeanne de Brabant-Wenceslas II	p. 121
Chapitre XIII : les engagères	p. 125
Chapitre XIV : <i>terminus ad quem</i>	p. 131

Troisième partie : la Terre

Chapitre Ier : les origines de la Terre de Durbuy : l'hypothèse de Ninane	p. 133
Chapitre II : structuration paroissiale et vie spirituelle dans la Terre de Durbuy avant le XVIe siècle	p. 137
1) Homogénéité et démembrements tardifs	p. 137
2) Sources principales : les pouillés	p. 138
3) Les paroisses	p. 139
4) Les saints patrons	p. 142
5) Charité et pèlerinage	p. 143
6) Elements de réflexion	p. 145
Chapitre III : justice et administration dans la Terre de Durbuy au XVIe siècle	p. 146
1) Pourquoi le XVIe siècle ?	p. 146
2) Durbuy : ville et franchise militaire	p. 147
3) La seigneurie de Rianwez	p. 147
4) Les principaux agents la vie administrative et judiciaire	p. 148
A) Le seigneur hautain	p. 148
B) Le prévôt	p. 149

C) Les échevins	p. 150
D) Les seigneurs fonciers	p. 150
5) La Haute Cour	p. 150
6) La Cour féodale	p. 152
7) Les cours basses foncières	p. 153
8) Les cours de justice et les communautés d'habitants des seigneuries foncières	p. 153
9) Droits des individus et catégories sociales	p. 154
10) La coutume	p. 155
11) Une continuité des institutions ?	p. 157
 Chapitre IV : activités économiques et ressources de la Terre de Durbuy avant 1471	 p. 160
1) Introduction	p. 160
2) Monnaies, mesures et prix	p. 160
A) Les monnaies	p. 160
B) Les mesures	p. 161
C) Les prix	p. 164
3) Le <i>Livre Terrier</i> de 1314-1315 : présentation et contenu	p. 164
4) Les comptes de la fin du XIV ^e siècle	p. 167
A) Présentation	p. 167
B) Contenu : les recettes	p. 169
les dépenses	p. 170
la balance des comptes	p. 171
C) Observations	p. 172
5) Les ressources de la Terre de Durbuy	p. 173
A) L'agriculture	p. 173
B) Les moulins	p. 174
C) La métallurgie	p. 175
D) La forêt	p. 177
6) Conclusion	p. 179

Conclusion

1) Les sources	p. 181
2) Les travaux	p. 181
3) Intérêt du présent travail	p. 182
4) Que retenir de la période médiévale ?	p. 183

Bibliographie	p. 185
Table des matières	p. 210
 Annexes :	 p. 215
Annexe 1 : quelques sites de la Terre de Durbuy	p. 215
Annexe 2 : la maison d'Ardenne-Verdun jusqu'à Régeline	p. 219
Annexe 3 : la maison de Namur jusqu'au règne d'Albert II	p. 220
Annexe 4 : généalogie de la branche cadette de Durbuy	p. 221
Annexe 5 : la situation du comté de Durbuy vers 1100	p. 222
Annexe 6 : Ermesinde et sa descendance	p. 223
Annexe 7 : acte du 23 juin 1247 par lequel Henri le Blondel donne la Terre et la châellenie de Durbuy à son frère Gérard	p. 224
Annexe 8 : les territoires luxembourgeois vers 1250	p. 225
Annexe 9 : sceaux et contre sceaux de Gérard de Luxembourg et de sa femme, Mathilde	p. 226
Annexe 10 : liens de parenté entre les descendants de Gérard de Durbuy et la famille de Luxembourg	p. 227
Annexe 11 : extrait du Jugement dou roy de Behaigne de Guillaume de Machaut	p. 228
Annexe 12 : le comté de Luxembourg sous Jean l'Aveugle (1309-1346)	p. 230
Annexe 13 : Le <i>Livre terrier</i> de 1314-1315	p. 231
Annexe 14 : principaux villages, moulins et brasseries mentionnés dans le <i>Livre terrier</i> de 1314-1315	p. 241
Annexe 15 : aperçu des forges, brassines et minières présentes à la fin du XVe siècle dans la Terre de Durbuy	p. 242
 Index des matières, noms de personnes et noms de lieux	 p. 243

Annexe 1 : quelques sites de la Terre de Durbuy

La ville de Durbuy...



... et son château.



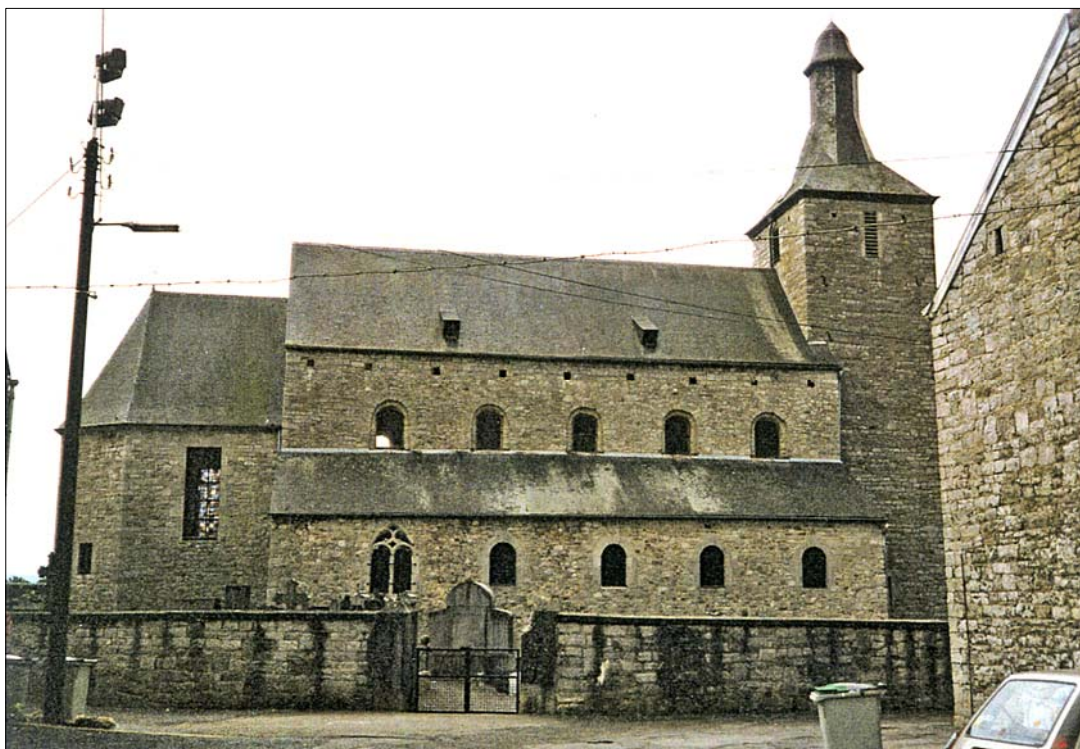
La Halle aux blés.



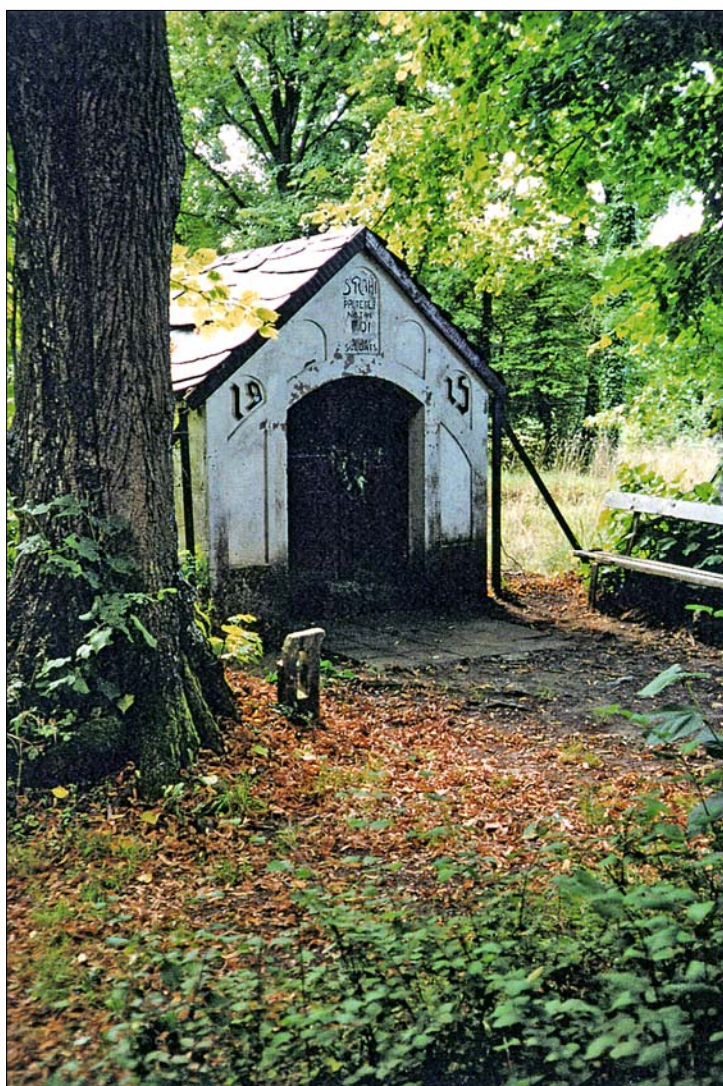
Une rue typique du Vieux-Durbuy : la rue de la Prévôté.



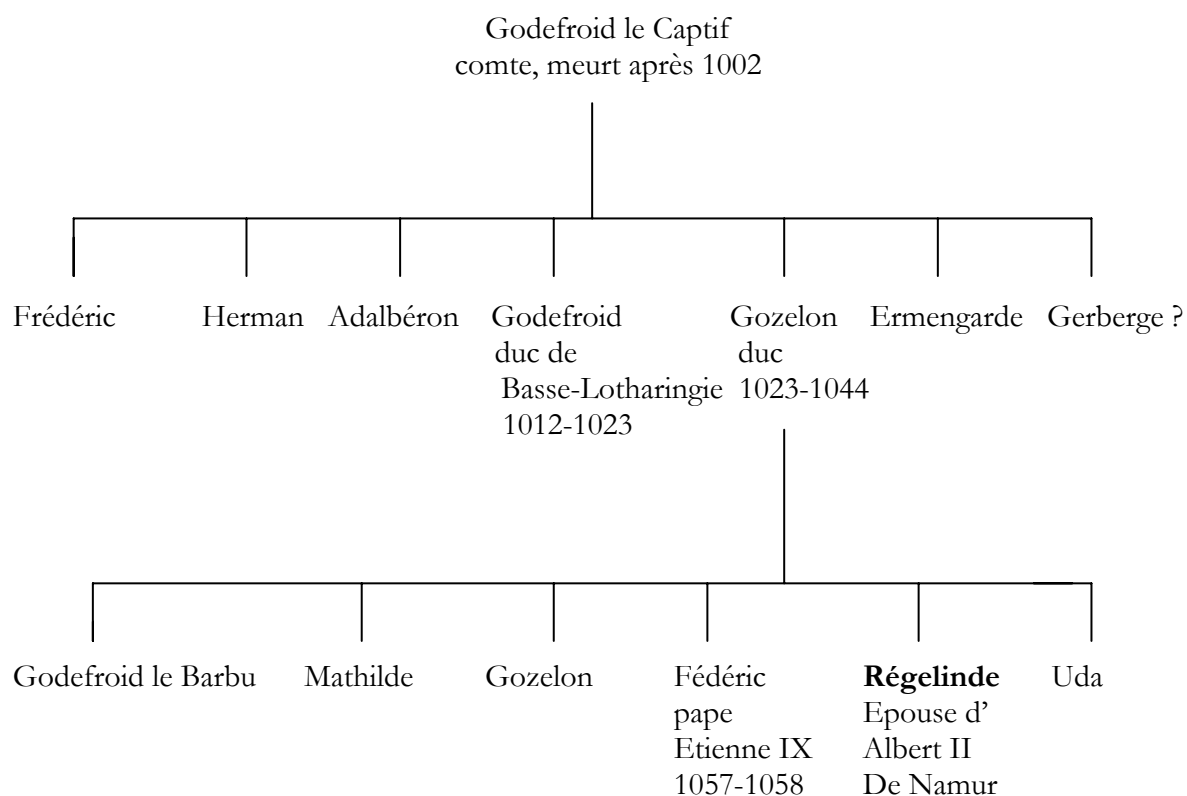
L'église romane de Tohogne.



La chapelle et le site du Mont-Saint-Rahy, aujourd'hui recouvert par la végétation.

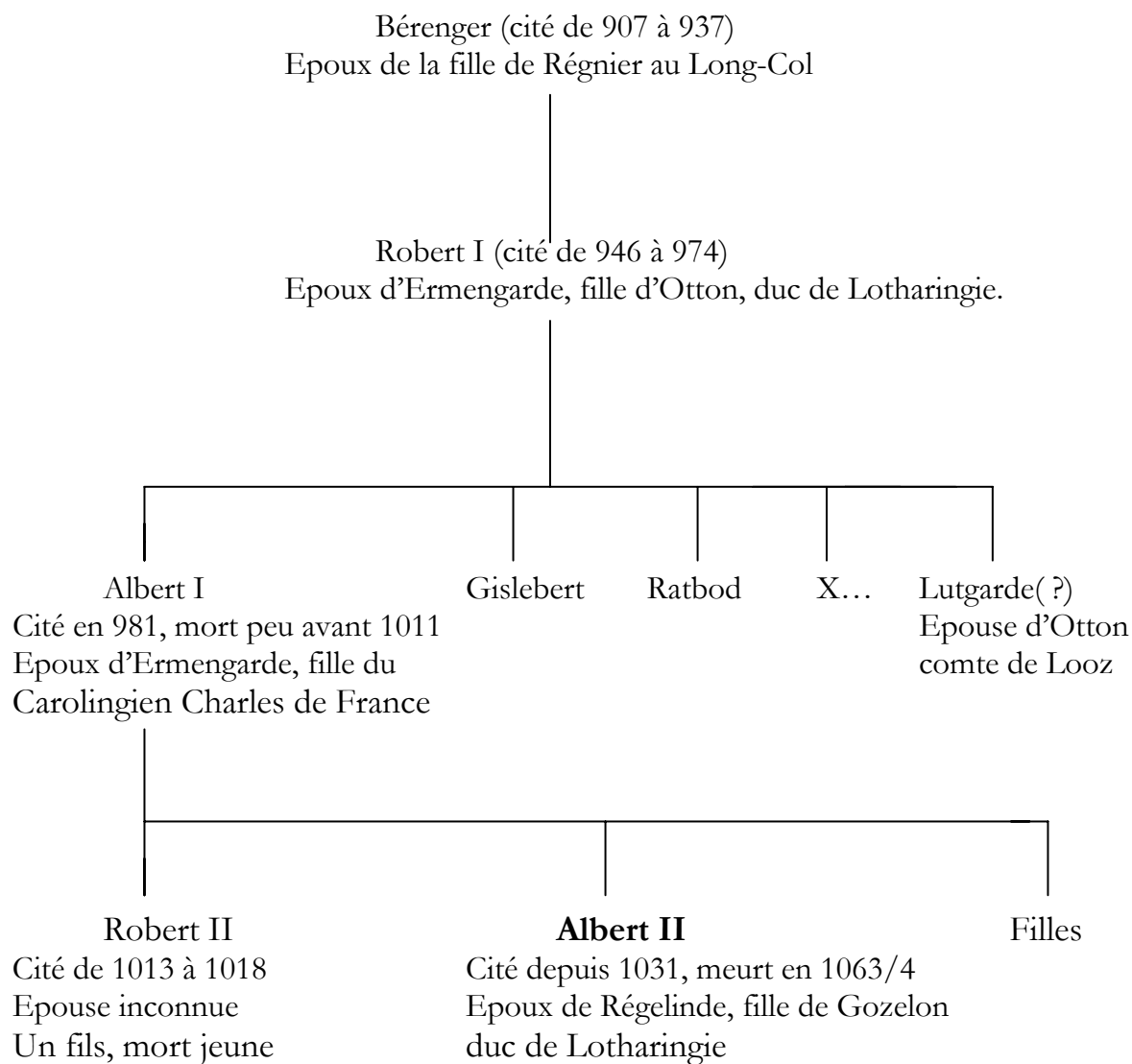


Annexe 2 : la maison d'Ardenne-Verdun jusqu'à Régeline¹



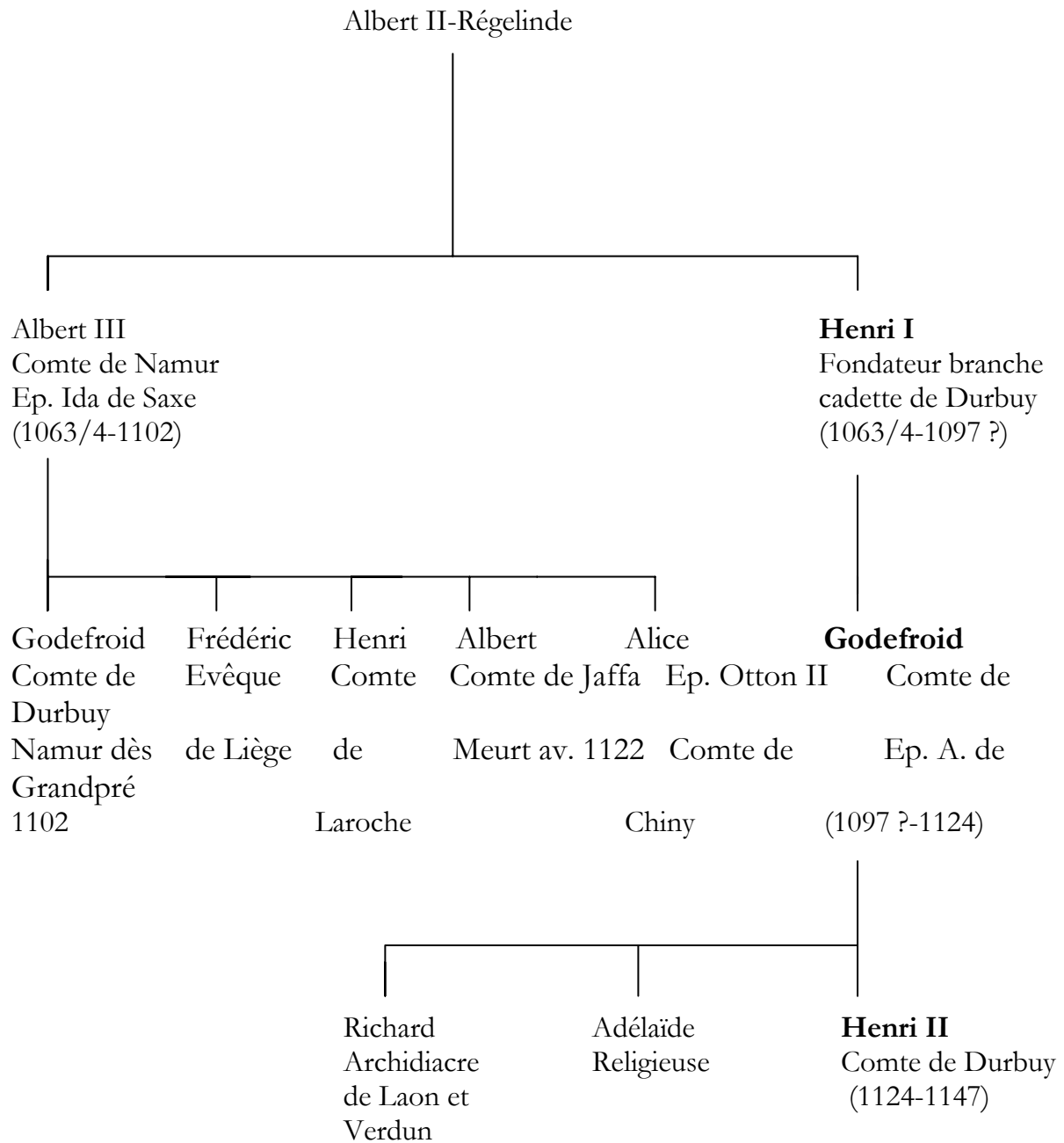
¹ Nous reproduisons ici la généalogie de M. Parisse qui se trouve dans M. PARISSE, Généalogie de la maison d'Ardenne, dans *La maison d'Ardenne Xe-XIe siècles : actes des Journées Lotharingiennes 24-26 octobre 1980*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg*, t. 95, 1981, p. 41.

Annexe 3 : la maison de Namur jusqu'au règne d'Albert II¹



¹ Nous reproduisons ici la généalogie présentée par F. Rousseau dans F. ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur de la première race (946-1196)*, Bruxelles, 1936, p. CXXIV.

Annexe 4 : généalogie de la branche cadette de Durbuy

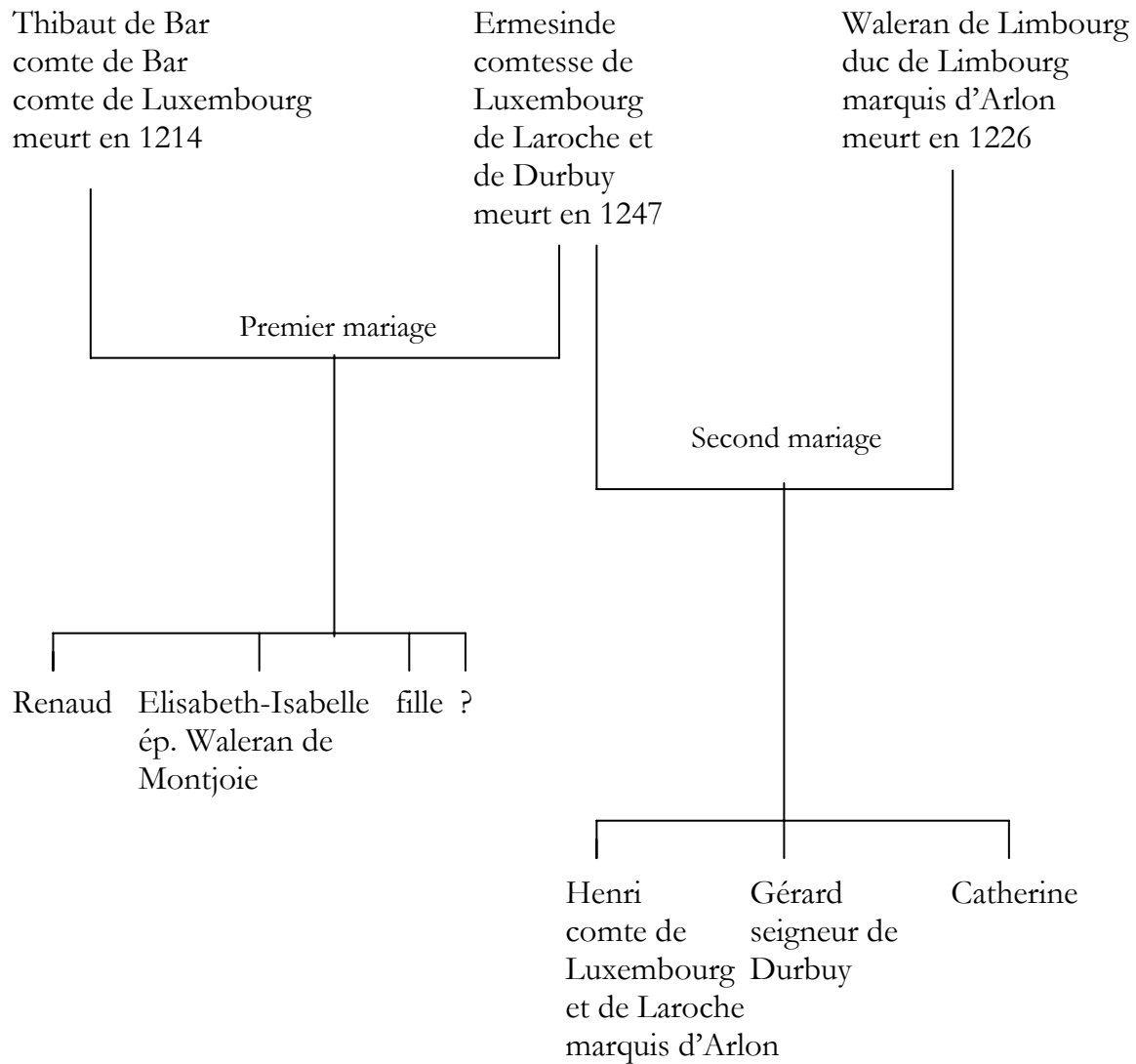


Annexe 5 : la situation du comté de Durbuy vers 1100¹



¹ Carte extraite de J. GOEDERT, *La Formation Territoriale du Pays de Luxembourg depuis les origines jusqu'au milieu du XVe siècle*. Exposition documentaire organisée par les Archives de l'Etat, septembre-octobre 1963, Luxembourg, 1963, planche 19.

Annexe 6 : Ermesinde et sa descendance



Annexe 7 : acte du 23 juin 1247 par lequel Henri le Blondel donne la Terre et la châtelainie de Durbuy à son frère Gérard²

Ge, Hanris, cuens de Lucembor et de la Roiche et marchis d'Erllons, faz conoissant a toz ceos qui ses lettres varront et orront, [1] ke ie ai doneit a Girart mon freire em part de terre Dreubeux et la chastelerie, ensi com ille i appant, et les homes qui apartiennent. [2.] Et se li ai ancor donet tels droitures com ie avoie ens homes saint Romacle, qui mainnent des Dreubeu iusqua Havelanges³, et des la iusqa Heu⁴, et des Heu iusqa Liege, ensi com Mueze porte. [3.] Et se li ai ancor donnet la terre de Villance et de Famanne⁵, ensi com ie l'equastai a signor Jaikon de Cons et a signor Joiffroi de Weiz, et la terre Dalehaim et de Vilestorf, ensi com il la tenoit de devant. [4.] Per ensi ke Girars devans dis ne doit avoir null des homes ki mainent en ma segnorie de la Roiche ne en l'abbaye de Stavlo, et s'il avoit nuls des homes de Dreubeux, menans en l'abbaye de Stavlo, je li ressaioie aillors au dit de prudomes, et je ne doi nuls avoir des homes qui mainnent en la segnorie de Dreubeux, ne se ne puis retenir nuls de ces homes se par lui non, ne il aussi nuls des miens, se par moi non, et toutes ces chozes devant dittes doit il tenir de moi ligement en fie, et arres toutes ses choses devant dittes il m'a acquittet toutes les escheuttes ke nos estoient venuez de part pere et de part mere, ensi ke dou remanant il l'at mis en ma volante dou reswarder ci com a mon freire. Et pour ceu ke ceste chose soit ferme et estable sont ces lettres seelees de mon seel en tesmongnaige de veritte.

Que furent faites la vigile de la feste saint Johan Baptiste qant li miliaires corroit par M. et CC. et XLVII. ans.

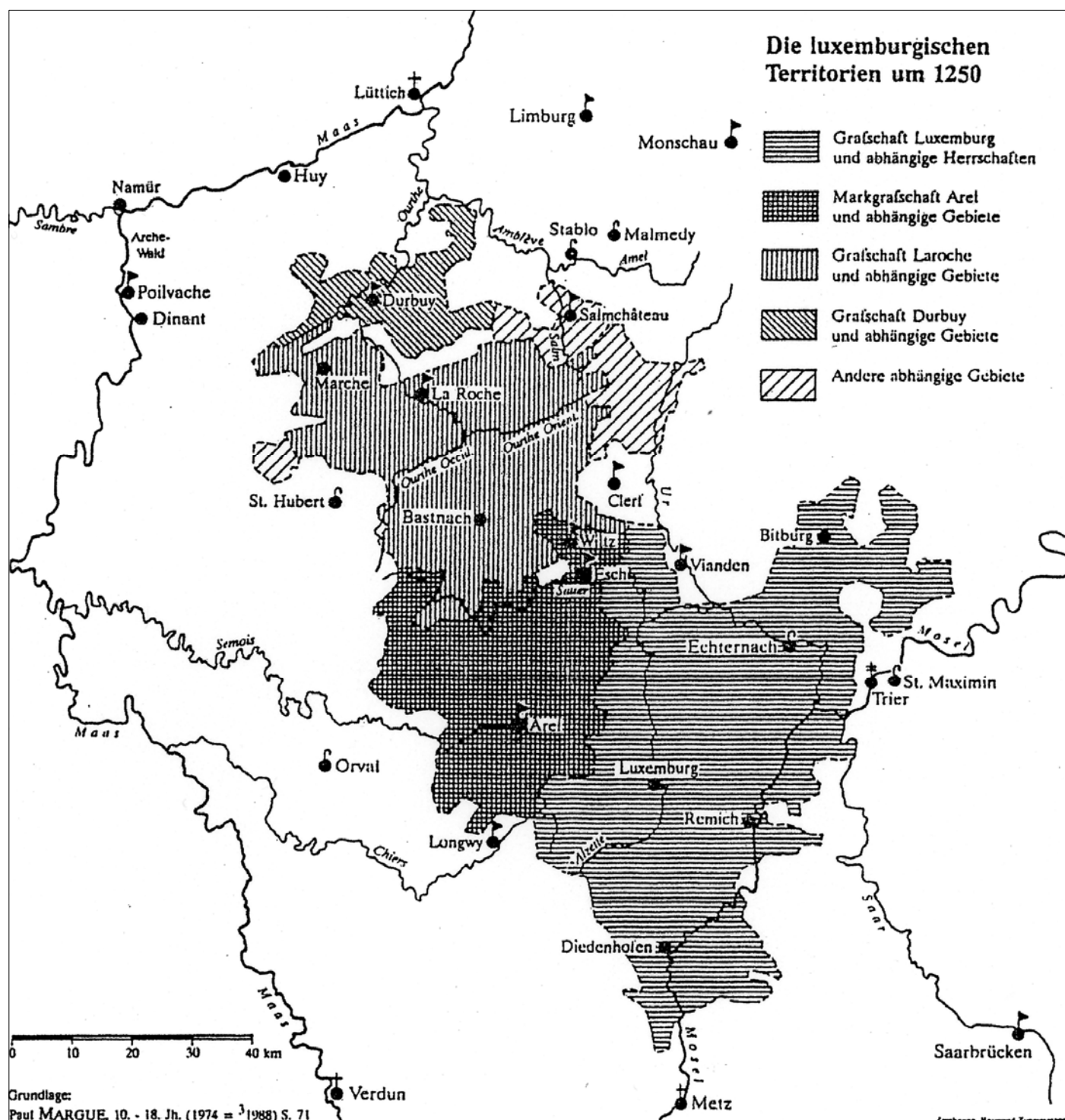
² Nous recopions l'édition de C. WAMPACH (*U.Q.B.*, t. 3, Luxembourg, 1939, p. 4-6), qui se base sur l'original de l'acte conservé aux Archives Générales du Royaume à Bruxelles (le sceau est perdu). Nous présentons ce document à titre d'exemple d'une charte médiévale.

³ Havelange, cant. De Ciney, arr. de Dinant, prov. de Namur.

⁴ Huy, chef-lieu d'arr., prov. de Liège.

⁵ Villance, arr. de Neufchâteau, prov. de Luxembourg. Famenne, dépend. de Sohier, cant. De Wellin, arr. de Neufchâteau.

Annexe 8 : les territoires luxembourgeois vers 1250¹



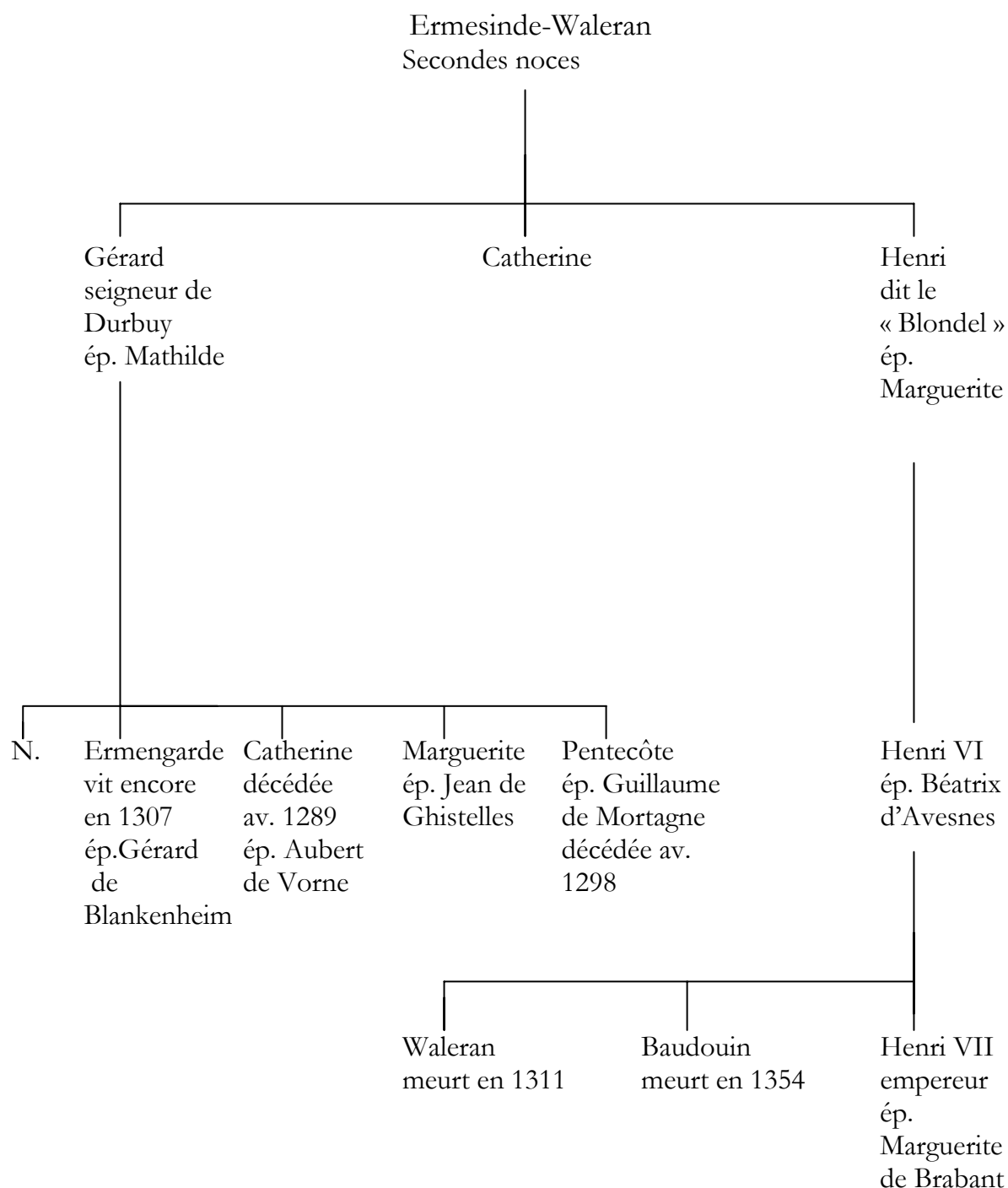
¹ Carte extraite de M. MARGUE, *Ermesinde. Notice biographique*, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg : études sur la femme, le pouvoir et la ville au XIIIe siècle*, sous la dir. de M. MARGUE, Luxembourg, 1994, p. 20.

Annexe 9 : sceaux et contre sceaux de Gérard de Luxembourg et de sa femme, Mathilde⁶



⁶ Conservés aux Archives Départementales de Lille aux numéros F 1250 et F 1251bis et reproduits par F. PIROTTE et J. BERNARD, Durbuy : le château, la ville et la communauté des bourgeois, de 1500 à 1795, dans *Annales de l'Institut Archéologique de Luxembourg*, t. 99, 1968, p. 128.

Annexe 10 : liens de parenté entre les descendants de Gérard de Durbuy et la famille de Luxembourg¹



¹ Arbre généalogique établi sur base de la notice de K. BOSL, Heinrich VII., dans *Biographisches Wörterbuch zur Deutschen Geschichte*, t. 1, Munich, 1973, col. 1081-1082. Cet arbre généalogique n'est pas complet : il sert juste ici à montrer les liens de parenté entre les descendants de Gérard et ceux de son frère.

Annexe 11 : extrait du Jugement dou roy de Behaigne de Guillaume de Machaut⁷

1372

La dame dist : « Je ne m'en quier deffendre,
Mais je ne say quel part la voie prendre. »
Je dis : « Dame, bien le vous vueil aprendre.

1376

Venez adès.
J'iray devant et vous venrez après. »
Si qu'au chemin me mis, d'aler engrès.
Et quant il ont veü Durbui de près,

1380

Si s'arrestoient,
Et dou vëoir forment se mervilloient,
Car oncques mais en leur vie n'avoient
Veü si bel, ne si gent, ce disoient.

1384

Et, sans doubtaunce,
Il est moult fors et de très grant plaisance,
Biaus et jolis et de po de deffence.
Car se li rois d'Alemaingne et de France

1388

Devant estoient,
Cil de dedens ja pour ce ne lairoient
Qu'il n'alassent hors et ens, s'il voloient,
Toutes les fois qu'a besoingnier aroient

1392

En la contrée.
C'est une roche en mi une vallée
Qui tout entour est d'iaue environnée,
Grande, bruiant, parfonde, roide et lée ;

1396

Et li vergier
Sont tout entour si bel qu'a droit jugier,
On ne porroit nuls plus biaux souhaidier.
Mais d'oisillons y a si grant frapier

1400

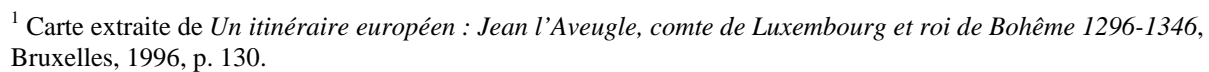
Que jour et nuit
La vallée retentist de leur bruit ;
Et l'iaue aussi seriemment y bruit,
Si qu'on ne puet en nul milleur deduit.

1404

Et puis après
A grans roches tout entour, nom pas près,
Eins sont si loing dou chastel qu'il n'est fers,
Engiens, ne ars qui y gestat jamès.

⁷ Nous reproduisons ici l'édition de des *Œuvres de Guillaume de Machaut*, éd. E. HOEPFFNER, t. 1, Paris, 1908, p. 109-111.

- 1408 Mais la maison
 Sus la roche est si bien qu'onques mais hom
 Ne vit autre de plus belle façon ;
 Car il n'y a nesune meffaçon.
- 1412 Et la fonteinne
 Est en la court, qui n'est mie villeinne,
 Eins est vive, de roche clere et seinne,
 Froide com glace et plus douce que Seine.
- 1416 Mais le vaissel
 Ou elle chiet est tailliez a cisel
 D'un marbre fin, blanc et bis et si bel
 Que tels ne fu depuis le temps Abel.
- 1420 Sus la riviere
 Est la prée large, longue et pleniére,
 Ou on trueve d'herbes mainte maniere.
 Mais revenir m'estuet a ma matiere :
- 1424 Quant a la maison
 Orent veü, je les mis a raison
 Et si leur dis : « De l'aler est saison.
 Alons nous en ; car ci riens ne faisons. »



Annexe 13 : Le *Livre terrier* de 1314-1315⁸

La valour de la terre de Durbuy, eschuewe et contée par les eschevins de la haulte court de la dite terre, l'an 1314 [22] ans.

En la court de Wirice *Weris*, valour de grains.

Premiers valuit la dime de Heis, espeate, 60 muis ; [avoine, 74 muis].
 La vouerie de Heeiz, espeate, 6 muis ; avoine, 6 muis.
 Li terraiges dou bois de la Heeiz, soile, 5 stirs valent espeate, 1 muy 2 stirs.
 La vouerie de Tour, espeate, 19 muis ; avoine, 19 muis. 5
 La vouerie de Morville, espeate, 19 muis ; avoine, 19 muis.
 La vouerie de Seiron, espeate, 16 muis ; avoine, 16 muis.
 La dîme de Tailhi, avoine, 23 muis.
 Li terraiges de la taille de Loirgne après bois colpeit, avoine, 32 muis.
 Li terraiges et dime de Petit-Heiz et de Piereuze-Heyz, avoine, 33 muis. 10
 Li terraiges de Noiremont accensis à Hanet de Modale, avoine, 17 muis.
 Li terraiges de Vileir, 15 muis.
 La dime de la Sarte, avoine, 100 muis.
 La dime San-Remacle en la part monsignour, avoine, 16 muis 5 stirs.
 La dime des Splaixis, avoine, 82 muis. 15
 La dime dou Ster, avoine, 9 muis.
 Li terraiges de Beffe, avoine, 9 muis.
 Li molin de Nies, li molins d'Aine desos Fiesines et li Lu-molins furent censis douze années qui fineront en l'an dissep, espeate, 140 muis chascun an.
 Li molins d'Aine desous Heiz ensiment acensis, espeatre, 92 muis. 20
 Les assises de cent quarte charuwes et deus bestes, espeate, 66 muis 2 stirs ; avoine, 38 muis.
 Les assises de 50 manovriers, espeate, 8 ½ muis ; avoine, 4 muis.

Pour menus trecens.

25

Premiers, Jalehais de Vileir, pour la terre c'on dist Chabot, espeal, 3 stirs ; avoine, 3 stirs.
 Pour le fief de Juzaine, Colin et si parceniers, avoine, 1 muy.
 Pour la demorance Wodimont d'Aine, avoine, 6 stiers.
 Pour la demorance Rollan d'Aine, espeate, 1 ½ stir ; avoine, 1 ½ stir.
 Pour Fanzée et Mormont, avoine, 26 muis. 30
 Pour la demorance Rolan à Hanin de Morville, espeate, ½ muy.
 Pour la terre Clamm que doit Mailhars de Wirice, espeate, 2 muis 6 stirs ; avoine, 2 muis 6 stirs.
 La demorance Herrey, Alis de Wirice, espeate, 1 muy.
 Pour trecens Ysabel de Courtil, 2 stirs ; avoine, ½ muy.
 Pour trecens les enfans Gerar de Wirice, espeate, 3 stirs ; avoine, 3 stirs. 35
 Pour la terre Caboît, Giles de Seiron, espeate, 1 ½ muy ; avoine, 1 ½ muy.
 Pour demorance Jehan de Beffe, Lambrekotes de Soy, avoine, 1 stirs.
 Pour la rente de Nies, espeate, 2 stirs ; avoine, 2 stirs.
 Pour 1 journal de terre que tient Mineal, espeate, 2 stirs.
 Pour demorance Herrey, Henris fils Agnise, espeate, 2 stirs ; [avoine, 2 stirs] 40

⁸ Nous reproduisons ici l'édition de J. GROB et J. VANNERUS, *Dénombrements des feux des duché de Luxembourg et comté de Chiny*, t. 1, Bruxelles, 1921, p. 547-560.

Pour la terre damme Waing, Haneas et si parceniers, avoine, 1 ½ muy.	
Pour le oveil de Hazeilhe, Helmster et si parceniers, avoine, ½ muy.	
Pour terre Richar, Mahelote et si parceniers, avoine, 6 stirs.	1
Pour la demorance Jehan de Beife, Hanons li boviens, avoine, 1 muis 1 stirs.	
Pour le preit on fondraul, Johans li marliers, avoine, 1 muy.	
Pour demorance Brondeal li couvrers et si parcenies, avoine, 2 muys.	
Pour demorance (Lanpiet) [Blanpiet] Michies de Trenar, avoine, 1 ½ muy.	5
Pour trecens d'un sart, Colins li frans hons, avoine, 3 muys.	
Somme à la court de Wirice : espeate, 435 muys 5 stirs.	
Somme avoine : 558 muys ½ stir.	
En la court de Barveal <i>Barvaux lez-Durbuy</i> , valour de grains.	10
Primiers vault li molin d'Amas par an, avant qu'il fuist ars, espeate, 25 muys.	
Li Molins de Dourbuy estoit conventeis doze années à un homme qu'il ne (puet) [put]	
Maintenir et en rendoit deci, adonc qui le convient resaizir monsignour, espeate, 57 muys.	
Li molins de Barveal valt par an, espeate, 65 muys.	15
Pour la dime de Barveal, espeate, 23 ½ muys ; avoine, 23 ½ muys.	
Pour la vouerie de Barveal, espeate, 10 ½ muys ; avoine, 10 ½ muys.	
Pour la dime de Deaingme, avoine, 19 muys.	
Pour la dime de Hans, espeate, 23 ½ muys ; avoine, 23 ½ muys.	
Pour terraiges de Petit-Hans, avoine, 1 muy 1 stir.	20
Pour la dime de Sonuze et d'Ourmont, espeate, 12 muys ; avoine, 12 muys.	
Pour la dime de Seiton et de Borlon, espeate, 16 muys ; avoine, 16 muys.	
Pour terraiges dou fiés de Haleu, avoine, 13 muys.	
Pour la dime de Campeal, avoine, 7 stirs.	
Pour la vouerie de Hembres, espeate, 15 muys ; avoine, 15 muys.	25
Pour la rente de Palenges, espeate, 16 muys 2 stirs.	
Pour la dimes monsignour à Wart et dame Lorence, espeate, 10 ½ muys ; avoine, 10 ½ muys.	
Pour la vouerie dou Tohoingne, espeate, 20 muys ; avoine, 20 muys.	
Pour la dime de Kokealmont et de Meypalerne, avoine, 15 muys.	
La dime d'Onoir, espeate, 3 stirs ; avoine, 3 stirs.	30
La dime Jakemin, espeate, 1 muis ; avoine, 1 muy.	
Pour la rente d'Oukieres et de Genereiche, espeate, 2 muys ; avoine, 4 muys 2 stirs.	
Pour la rente de Boirsot, espeate, 2 muys 2 stirs ; avoine, 2 muys 2 stirs.	
Pour la rente de Hans, espeate, 6 muys ; avoine, 6 muys.	
Pour la rente de Somme, avoine, 1 ½ muy.	35
Pour soingnie de Somme, avoine, 1 ½ muy.	
Pour trescens Stemple et le Roy de Seiton, avoine, 1 muy.	
Pour Chastelinvaul à Hanon Chanvrenel, avoine, ½ muy.	
Pour la tier de la vingne Bonehannes et Rabozée, avoine, 6 sts.	
Pour la terre Pieret le maichon, Henrotes filz Helme, espeate, 1 muy.	40
Pour Spempreit, Henrotes devant dis, espeate, 6 stirs ; [avoine, 6].	
Pour Sempreit, la femme Gilar, avoine, ½ muy.	
Pour la terre aus Weiz, la femme Colar de Bohon, espeate, 4 ½ stirs ; avoine, 4 ½ stirs.	
Pour le fail de War, Gérars de War, espeate, ½ muy ; avoine, ½ muy.	
Pour la terre qui fuit Henrion, Gérars devant dis, espeate, 2 muys ; avoine, 2 muys.	45
Pour la terre de Cahiere, Buevars et si parceniers, espeate, 3 ½ muys ; avoine 3 ½ muys.	
Pour la terre à Tilhou, Colars de War et Massons Hustars, espeate, 1 muis.	
Pour la terre en Hemmerey, dame Yde de War, espeate, ½ muy ; [avoine, ½].	
Pour la terre deleis la maison Renar do Mont, espeate, 5 stirs.	

Pour le vouerie en Greu, Graweas (devant dis) de Thoingne, espeate, 1 muy ; avoine, 1 muy. 50
 Pour le terre à Tilhou, Graweas devant dis, avoine, $\frac{1}{2}$ muis.
 Pour la terre Stassin, les enfans Colart et lour parceniers, espeate, 2 muis 4 stirs ; avoine, 2 muis 3 stirs.
 Pour la demorance Albert, Anseas et sy parceniers, espeate, 1 stirs ; avoine, 1 stirs.
 Pour les preis entre deux aiwes, Hannons li doiens, espeate, $\frac{1}{2}$ muy.
 Pour louweir d'une grainge à Tohoingne, espeate, $\frac{1}{2}$ muy. 5
 Pour la demorance Loran de Herbey, Skiffars, espeate, 2 muis 2 stirs ; avoine, 2 muis 2 stirs.
 Pour Pierons de Herbey, pour sa part, espeate, 6 stirs ; avoine, 6 stirs.
 Pour la terre rescosse de par monsignour, Pirons devant dis, 1 muis espeate.
 Pour la vouwerie de Bomalle, avoine, 3 muis.
 Pour la rente de Barveal, 1 muy d'orge estimeit à espeate, 1 muy. 10
 La terre Bauduin à Bocon, Colais da Berrieu, espeate, 1 muy.
 Pour la terre crovée, Colais devant dis, espeate, 1 muy 2 stirs ; avoine, 1 muy 2 stirs.
 Pour assises de 58 $\frac{1}{2}$ charuwes, espeate, 50 $\frac{1}{2}$ muis ; avoine, 8 muis.
 Pour assises de 20 manovriers, espeate, 6 $\frac{1}{2}$ muis.
 Somme espeate en la court de Barveal : 385 muis $\frac{1}{2}$ stir. 15
 Somme avoine : 227 muis 2 $\frac{1}{2}$ stirs.

En la court de Mainil *Grandmenil*, valours en grains.

Premiers pour la molin de la Fosse, soile, 19 muis, [valent espeate, 38 muis]. 20
 Pour le molin de la Vaul, en la part monsignour, espeate, 6 $\frac{1}{2}$ muis.
 Pour terraiges de Mainil, avoine, 51 muis.
 Pour menus terraiges, soile, $\frac{1}{2}$ muis, valour espeate, 1 muis ; [avoine, 2 muis $\frac{1}{2}$ stir].
 Pour la dime Oede, soile, 2 stirs, valent espeate, $\frac{1}{2}$ muis ; [avoine, 2 muis].
 Pour trecens dou Vennerech, tierz avoine, 1 muy. 25
 Pour la terre le maichon, avoine, 10 copes, valent ou granier 4 $\frac{1}{2}$ stirs.
 Pour la part monsignour contre le costuer, avoines, 8 copes, valent avoine, 3 $\frac{1}{2}$ stirs.
 Pour assises de 27 $\frac{1}{2}$ cherues, espeate, 13 muis 6 stirs ; avoine, 13 muis 6 stirs).
 Pour assises de 6 manovries, avoine, 1 $\frac{1}{2}$ muy.
 Somme en la court de Mainil, espeate, 59 muis 6 stirs ; avoine, 71 muis 2 $\frac{1}{2}$ stirs. 30

C'est ce qui vant fors par an dou grains de la terre de Durbuy.

Primiers à Everar de Tohoingne, c'om li doit pour héritablement son fief, espeate, 12 muis, qu'i prent à la dime de Heiz. 35
 A Henri de Bomale, héritablement pour escainge de autre haulteur qu'il at messires, avoine, 23 muis.
 Pour Goffinet de Froidecourt, pour hommage qu'i doit monsignour doit-on héritablement 20 muis d'avoine.
 A prestre de (Toongne) [Tohogne], par tant qu'il desert à la povre mason de la Heistre 40
 doit-on héritablement par an, espeate, 4 muis.
 Item à mambours de la dite maladerie, soile, $\frac{1}{2}$ muy, valour espeate, 1 muy pour anchiennes almoignes.
 Item à forestries de preis monsignour de Hans et de Barveal, espeate, 1 $\frac{1}{2}$ muy.
 Somme de ce qui en vaut fors héritablement, espeate, 18 $\frac{1}{2}$ muis ; avoine, 43 $\frac{1}{2}$ muis. 45

Ce qui en vant fors pour pensions nyent héritablement de la terre de Durbuy.

Primiers pour la warde dou chasteal fuit conventeit à monsignour Jehan d'Oixen avoir 50
pour une année, espeate, 150 muis, avoine, 150 muis, encor a li mimes, soile, 10 muis,
qui valent espeate, 20 muis.
Item à maistre Johan l'arbalestrier pour ses waiges en grains, espeate, 20 muis.
Item à maistre Bauduwin qui estoit rewars de ouvraiges des molins et des maisons
monsignour, espeate, 24 muis.
A celi qui maintient les jardins et les haies de Hembres, espeate, 6 muis. 5
Item à Viete le forestier à ceval des bois monsignour pour ses waiges, espeate, 15 muis ;
avoine, 15 muis.
A Ernol, le feivre de Durbuy, de par la letre monsignour, espeatre, 4 muis.
A Stemple le missaiger à dit monsignour l'empereure pour pension dont il at lettres dou
Monsignour, espeate, 6 muis ; avoine, 6 muis. 10
Pour semences de coi on resemme les boveries d'an en an, 8 muis espeate ; avoine, 6 muis.
Somme espeate, 253 muis ; avoine, 177 muis, qui fors vat pourwaiges et pour pensions.
Total somme de ce qui fors vant, espeate, (272) [271] ½ muis ; avoine, 220 ½ muis.
Et est à savoir com suet donneir Jehans de Sieis qui at esteit lon tems escergaites de
Durbuy et Lons de linaige et est encore, 4 muis d'avoine en covent de ses waiges fors que 15
puis le convent monsignour Jehan d'Oixen.
Item conte-on toudis en la terre de Durbuy toutes gens povres et riches ; si covient rabatre
pluissours à qu'ils on nel puet avoir et en sunt acun fivis.

Valour de pois en la terre de Durbuy, l'an 14. 20

Pois, 10 muis [demi].

S'en vant fors à monsignour de Huyfalize pour l'assennement des 100 librées de terre qu'i
tient, qui furent monsignour Hanri de la Croix, la moitié entièrement.

25

Valour en argent de la terre de Durbuy, l'an 1314.

En la mairie de la francize de Durbuy, dou conte del Noël et est tout le grois par
8 deniers.

Primiers pro assises de bourgeois, bone monoie, le gros par 8 d. 39 s. 6 d. 30

Pour cens de Noël, 5 s. 5 d. obole 1 copeit.

Pour cens de la maison la Roine, 2 s.

Pour louwir Renar le tailhir, 2 s.

Pour la maison Gilar, 2 s.

Pour la maison deleis la cour, 12 d. 35

Pour le staul de l'engien, 2 s. 9 d.

Pour loweir le remanant, 12 d.

Pour le staul Koinrarde, 3s. 6 d.

Pour le staul deleis la maisons Johan Caffar, 2 s.

Pour le staul Tirion d'Aix, 8 s. 40

Pour le staul Hennekin Woutre, 3 s. 9 d.

Pour le courtil Clamin, 18 d.

Pour la grande brassine, 71 s. 1 d. obole.

Pour la brassine outre le pont, 16 s. 8 d.

Pour l'abrokaige de Durbuy, 15 s. 45

Pour la stailage, 16 d.

Pour fornage de fours, 5 s.

Pour formanaiges de bourgeois, 58 s.

Montent li dis contes de Noël à boine monoie, 12 mars, 11 s. 3 d. 1 copeit.

Valour en la dite mairie de Durbuy, contée la Saint-Johan ensiewant, en l'an 1315.

Primiers pour cens, 14 d. 1 copeit.	
Pour assises de bourgeois, 40 s.	5
Pour la maison Ysabeal la Roine, 2 s.	
Pour louwir Renar, 2 s.	
Pour le staul Gilar, 2 s.	
Pour la maison [de] leis la cour, 12 d.	
Pour le staul de l'engien, 2 s. 9 d.	10
Pour le staul derier la maison Johan Cafar, 2 s. 6 d.	
Pour le stal qui fuit le mignon, 8 s.	
Pour le staul Hanekin Woutre, 4 s. 3 d.	
Pour le staul de Koinrarde, 3 s. 6 d.	
Pour le molin Folereiche, 15 s. primiers conteis.	15
Pour stailaige, 10 s. 6 d.	
Pour fornage, 5 s. 3 d.	
Pour l'abrokaige, 17 s.	
Pour la grande brassine 71 s. 1 d. obole.	
Pour la brassine outre le pont, 16 s. 8 d.	20
Et valent en l'an quatorzime les dites brassines, cyre, 8 lb. grosses qui valent 18 lb. à clan.	
Montent li devant dis comptes, bone monoie, 10 lb. 4 s. 8 d. et obole et 1 copeit.	
Somme par l'année en la mairie de Durbuy : 22 lb. 16 s.	

Valours en la court de Barveal, contée par les eschevins a la Sain-Remy en l'an 14 25

Primiers pour assises de 58 cherues et demie, bone monoie, 1 gros pour 8 d. 10 lb. 4 s. 9 d.	
Pour 26 manovrieis, 13 s.	
Pour 50 hommes, 30 s.	30
Pour noveas acens, 54 s. 7 d.	
Pour cens de somme, 2 s. 6 d.	
Pour cens de mailhes, 14 d.	
Pour cens signour Jakemin, 7 s.	
Pour [cens] del aiwe, 8 lb.	35
Pour cens de venne Johan Wices, 10 s.	
Pour 1 venne Rennechon, 8 s.	
Pour la venne Renar d'Abée, 8 s.	
Pour la venne Ponchar de Rinzee, 8 s.	
La venne Hanet Masson, 8 s.	40
La venne Hanet de Hamor, 8 s.	
Pour wardes, 23 s.	
Pour passage par terre, 23 lb.	
Pour passage par aiwe, 9 lb. 10 s. et poivre, 9 ½ lb.	
Pour le toineu de la terre, 60 s. 6 d.	45
Pour un preit c'on dist de Hamor, 7 s.	
Montent li dis comptes : 63 lb. 3 s. 6 d.	

Valours a Noel en la dite court de Barveal

50

Primiers pour cens de meilz, 23 s.	
Pour centimeplait, 11 s. 6 d.	
Pour centimeplait de Vellennes, 8 d.	
Pour les mailhes dou pais, 18 s.	
Pour les mailhes de Somme, 9 s.	
Pour l'abrokaige dou pays, 17 s.	5
Pour le molin Philipar, 2 d.	
Pour la brassine de Barveal, 22 s. 6 d. ; cire 1 lb.	
Monte ci contes : 100 s. 22 d.	

Valour de pask l'an 1315 en la dite cour de Barveal. 10

Primiers pour assises 55 cheruewes, 9 lb. 12 s. 6 d.	
Pour 25 manovriers, 12 s. 6 d.	
Pour 45 femmes, 22 s. 6 d.	
Pour cens Jakemin de Bomale, 10 s.	15
Pour cens de meilz, 23 s.	
Pour bestil cens, 4 s.	
Pour centimeplait, 11 s. 6 d.	
Pour centimeplait de Vellennes, 8 d.	
Pour le stordor monsignour, 33 s.	20
Monte : 16 lb. 3 s. 8 d.	

Valour en la dite court de Barveal a la Saint-Jean après-venant

Primiers le passage par terre, 25 lb.	25
Le passage par aiwe, 100 s. ; poivre, 5 lb.	
Le tonieu do pais, 60 s.	
Le mailhes dou pais, 20 s.	
Le mailhes de Somme, 4 s.	
Pour centimeplait, 11 s. 6 d.	30
Pour centimeplait de Vellennes, 8 d.	
Pour la brassine de Berveal, 22 s. 6 d.	
De brassine, cyre, 2 lb. grosses.	
Montent : 55 lb. 19 s. 2 d.	
Somme par l'année total : 120 lb. 8 s. 2 d.	35

Valours en la court de Hans *Grandhan*, contée a la Saint-Remy l'an 1314

Primiers, cens de Petit-Ham, 5 s.	
Pour cens de Grant-Ham, 5 s. 7 d. et obole.	40
Pour la tailhe, 25 s.	
Pour la menue dime, 6 s.	

Valours en la dite court a Noel ensiewant.

	45
Primiers, cens de Petit-Ham, 5 s.	
Pour cens de Grant-Han, 5 s. 7 d. et obole.	
Pour cens maistre Baduin, 16 d.	
Pour la terre Moyzet, 2 d.	
Pour jours de fliaus, 18 d.	50

Pour lins des quartiers, 4 s 6 deniers.

Valours a Hans la court, a may ensiewant.

Primiers, pour cens de Petit-Ham, 5 s.

Cens de Grant-Ham, 5 s. 7 d. obole.

Pour jour de charues, 7 s. 6 d.

5

Somme par l'année : 77 s. 10 d. obole.

Valours en la court de Beffe pour l'an, tout contée en may en l'an 1315

Primiers, pour cens esceut à Noël devant passient, 12 s. 6 d.

10

Pour cens adonc esceut à may, 11 s. 6 d.

Pour noveas acens, 4 s.

Pour patronaige, 5 s.

Pour 1 courtil loweit, 12 d.

Somme par l'année : 34 s.

15

Valours en la court de Wirice *Wéris*, contée par les eschevins a la Saint-Remy l'an 1314.

Primiers, pour assises de 104 charuwes et deuz chevails, 18 lb. 5 s. 9 d.

20

Pour 50 manovriers, 25 s.

Pour 74 hommes, 74 s.

Pour noveas acens, 51 s. 11 d.

Pour wardes, 51 s.

Monte 28 lb. 7 s. 8 d.

25

Valours dou court Wirice a Noel ensiewant.

Primiers pour cens des meils, 24 s.

Pour cens Oede, 7 s. 6 d.

30

Pour cens Scovar, 20 d.

Pour cens Ewerart, 21 d.

Pour cens Pimon, 4 d. obole.

Pour le meil de Byhai, 12 d.

Pour le meil dou brueilh, 5 d.

35

Pour le molin Philipar, 2 d.

Pour centimeplait, 48 s.

Pour la grande brassine d'Aine, 27 s. 6 d., et cyre, 1 lb. grosse et quarteron.

Pour la petite brassine d'Aine, 7 s. 6 d., et cyre ½ lb.

Pour la brassine de Morville, 7 s. 6 d., et cyre 1 lb.

40

Pour la brassine de Hobranville, 8 s. et 1 lb. de cyre.

Monte 6 lb. 15 s. 4 d. 1 obole.

Valour dou court Wirice a Paskes ensiewant en l'an 1315.

45

Primiers, pour 109 charuwes, 19 lb. 18 d.

Pour 47 manovriens, 23 s. 6 d.

Pour 63 femmes, 31 s. 6 d.

Pour cens de meils, 18 s.

Pour cens Oede, 7 s. 6 d.

50

Pour cens Scovar, 20 d.	
Pour eens Everar, 21 d.	
Pour centimeplait, 48 s.	
Pour le meils de Byhai, 12 d.	
Pour le meils de bruel, (12) 5 d.	
Pour le cens Pymon, 4 d. obole.	5
Pour le molin Philipar, 2 d.	
Monte 25 lb. 15 s. 4 d. obole.	
Valour en la dite court de Wirice a la Saint-Jean	10
Primiers, pour centimeplait, 48 s.	
Pour eens de preis, 7 s. 6 d.	
Pour la grande brassine d'Aine, 27 s. 6 d. ; cyre, 1 lb. et 1 quarteron.	
Pour la petite brassine d'Aine, 7 s. 6 d. ; cyre, ½ lb.	
Pour la brassine de Morville, 7 s. 6 d. ; cyre, 1 lb.	15
Pour la brassine d'Habranville, 8 s. ; cyre, 1 lb.	
Monte 106 s.	
Somme totale de la court Wirice par l'année : 66 lb. 4 s. 5 d.	
Valours en la court de Mainil <i>Grandmenil</i> , contée a la Saint-Remy 1314 ans.	20
Primiers, pour assises de 27 charuwes et dimie, 4 lb. 16 s. 3 d.	
Pour la part monsignour contée le costeur, 6 d.	
Pour 6 manovriers, 3 s.	25
Pour 16 hommes, 16 s.	
Pour 1 homme c'on dist Luket, 2 s.	
Pour noveas acens, 6 s. 10 d.	
Pour cens et pour mouton, 35 s.	
Pour vie acens, 12 d.	30
Pour menue dime de Betommont, 18 d.	
Pour la terre le maichon, 15 d. et obole.	
Pour la terre Jehan de Tailhy, 6 d. et obole.	
Monte 8 lb. 3 s. 11 d.	35
Valour a court de Mainil a Noel esiewant.	
Pour centimeplait, 10 s. 6 d.	
Valour de court de Mainil a Paskes 1315.	40
Primiers, pour assise de 27 charuwes, 4 lb. 14 s. 6 d.	
Pour la part monsignour contée le cousteirt, 6 d.	
Pour 7 manovriers, 3 s. 6 d.	
Pour 1 manovrier demi, 3 d.	45
Pour 27 femmes, 13 s. 6 d.	
Pour 4 autres femmes, 4 d.	
Pour centimeplait, 10 s. 6 d.	
Pour rente retraite à forestiers, 2 s.	50

Valours de court de Mainil a la Saint-Jean ensiewant.	
Primiers, pour centimeplait, 10 s. 6 d.	
Pour le preit Sokart, 8 d.	
Monte 7 lb. 6 s. 9 d.	
Totale somme par l'année : 15 lb. 10 s. 8 d., en la court de Mainil.	5
Valour en la mairie de Sies <i>Sey</i> , contée a la Saint-Remy l'an 1314.	
Primiers pour cens de la Saint-Johan, 7 s. 1 d. obole.	
Pour cens de la Saint-Remy, 24 s. 3 d. ob.	
Pour noveas acens, 2 s. 10 d. ob.	10
Pour tailhe, 60 s.	
Monte 4 lb. 14 s. 3 d. ob.	
Valour en la dite mairie de Sieis en may ensiewant.	
	15
Primiers, pour 1 porc à maieur, 15 d.	
Pour 1 poisson à maiour, 9 d.	
Pour cens dou tremedi, 6 s. 3 d. ob.	
Pour cens de may, 2 s. 4 d.	
Pour la prière de march, 4 s. 8 d.	20
Pour la tailhe de may, 60 s.	
Pour la menue dime de Barveal <i>Barvaux-Condroz</i> , 21 s. 6 d.	
Pour issue de terre, 4 s.	
Pour la brassine qui est arse, 30 s.	
Monte 6 lb. 11 s. 9 d. ob.	25
Somme totale de la terre de Durbuy en l'an 14 : 221 lb. 17 s. 2 d. obole, le gros pour 8 deniers monte à gros contat pour 16 deniers : 443 lb. 14 s. 5 d.	
[pors]	30
Item parvient chascun an à Durbuy.	
Pour le molin de Barveal, 1 porc.	
Le molin d'Amas, 1 porc.	
Le molins deleis Durbuy, 1 porc.	
Le molin de Nies, 1 porc.	35
Le molins d'Aine desos Vizine, 1 porc.	
Leumolin, 1 porc.	
Le molin de le Fosse, 1 porc.	
Pour le molin d'Aine desos Heiz, 1 porc.	
Somme : 8 pors chascuns de valour de 40 s. tornois que salvent li eschevins ; monte à paiement, li gros contat par 16 d., 28 lb.	40
Item i at 1 porc pour le molin de Sies qui estemeit est par eschevins à 40 s.	
[poivre]	45
Item doit par an l'egglyze Saint-Martin de Lyège, le jour saint Andrie, poivre, 2 lb.	
Item vat li passage par aiwe, en l'an quatorze, poivre, 19 lb.	
Somme poivre, 21 lb., chascune estimée à 5 gros, monte 8 s. 9 d. tornois valent 7 lb.	
[fructes]	50

Item parvient à Durbuy par an fructes, quant venue en est qui pavoit estre estimeit par an à 20 lb., mais bien estre certain que en l'an quatuorze ne en l'an 15 n'en it pour 5 s.

Item parvient par an à Durbuy entour 1 000 gellines c'on estime à 22 lb. [1, 6 d.] et chapons, 330, estimeis à 22 lb. [1, 16 d.].

Item des laines des nourechons et des dimes de la terre entour 400 pièces chascune 5
 vaillant 2 gros tornois, montent à tornois de paiement 53 lb. 6 s. 8 d.. Mais à savoir est et certains que celles amenrissent durement en l'an devant dit corant 1314, par tant c'om les jetat de la terre pour doutance de mailaige.

Item aingnelins de dimes et de nourechons estimeis à 60 s.

Item des estoffes que prennent ou bois monsignour charlier qui font les chars pour les 10
 gens de la terre et tourneurs d'escuelles et autres ovriers qui copent et ovrent morbois, 6 lb.

Item eyre de brassines de la terre si qu'il apirt desur par les comptes, 17 lb. de grosses brisiées, la lb. 4 gros tornois monte 5 s. 10 gros valent 4 lb. 13 s. 4 d.

Item sont estimeis li fueres à 80 charées.

Somme par toutes revenues de la terre de Durbuy en deniers, estimée et contée 15
 en l'an 1314ans, le gros pour 16 deniers : 594 lb. 14 s. 5 d. sens les fruictes Hembres et sens les fueres.

C'est ce qui en reva fors en deniers de la valour de Durbuy. 20

Primiers à ma dame de Luccembourg qu'elle suet todis avoir fors en l'an 1314,
 100 lb. de petits tornois, le gros pour 14 d. valent à paiement c'om conte en la terre de Durbuy, le gros pour 16 d., 114 lb. 5 s. 9 d.

Item à monsignour d'Useldenges pour son hommaige de tel monoe c'om rechoit, 40 lb. 25
 A monsignour de Borsy, pour son hommaige de celi mime monoe, 10 lb.

A Hanri le Castelain, pour son hommaige et pour descainge de la haulteur et de ce qu'il Avoit à Bomale et à Grimbiémont que orendroit tient messires, 12 lb. Et est tout ce en héritaige.

A monsignour de Pietresemen, pour son hommaige, 30 lb., ni eut pais en l'an 14. 30
 Aus hoir monsignour Huon, jadis de Thyennes, pour hommayge, 8 lb.

A monsignour Erverar d'Oixen, pour se dras qu'il demande sa vie, par letres monsignour, 30 lb. le gros pour 14 d valent 34 lb. 5 s. 4 d.

A monsignour Henri de Vonnates pour ce mimes, 34 lb. 5 s. 4 d.

A Hostelet, l'puissier, jadis à monsignour l'empereur qu'il at sa vie, par letres monsignour 35
 25 lb. le gros pour 14 d., valent 28 lb. 11 s. 5 d.

A mambours Saint-Antone de Vienois, c'om lour doit anchiennement 16 s.

A vestit de Thoingne, pour anchiennes almoines des singour jadis de Durbuy, 40 s.

A luminaire de la dite egglyze, l'un an parmi l'autre, 16 s.

Pour le patronaige des egglyzes de Sies et de Chanteurine, 8 s. 40

A mambours qui détiennent le pont de Durbuy, doit messires, par an, 40 s.

A mambours qui détiennent le pont à Barveal, 40 s.

A doyen de Durbuy, pour ses soilers, 4 s.

Pour cens et rentes que doivent terres parvenues en main monsignour, 5 s.

Item pour wardeir la maison de Durbuy, fuit estimeit à monsignour Johan d'Oixen en 45
 l'an 14, avoir en deniers, le gros pour 16 d., 120 lb.

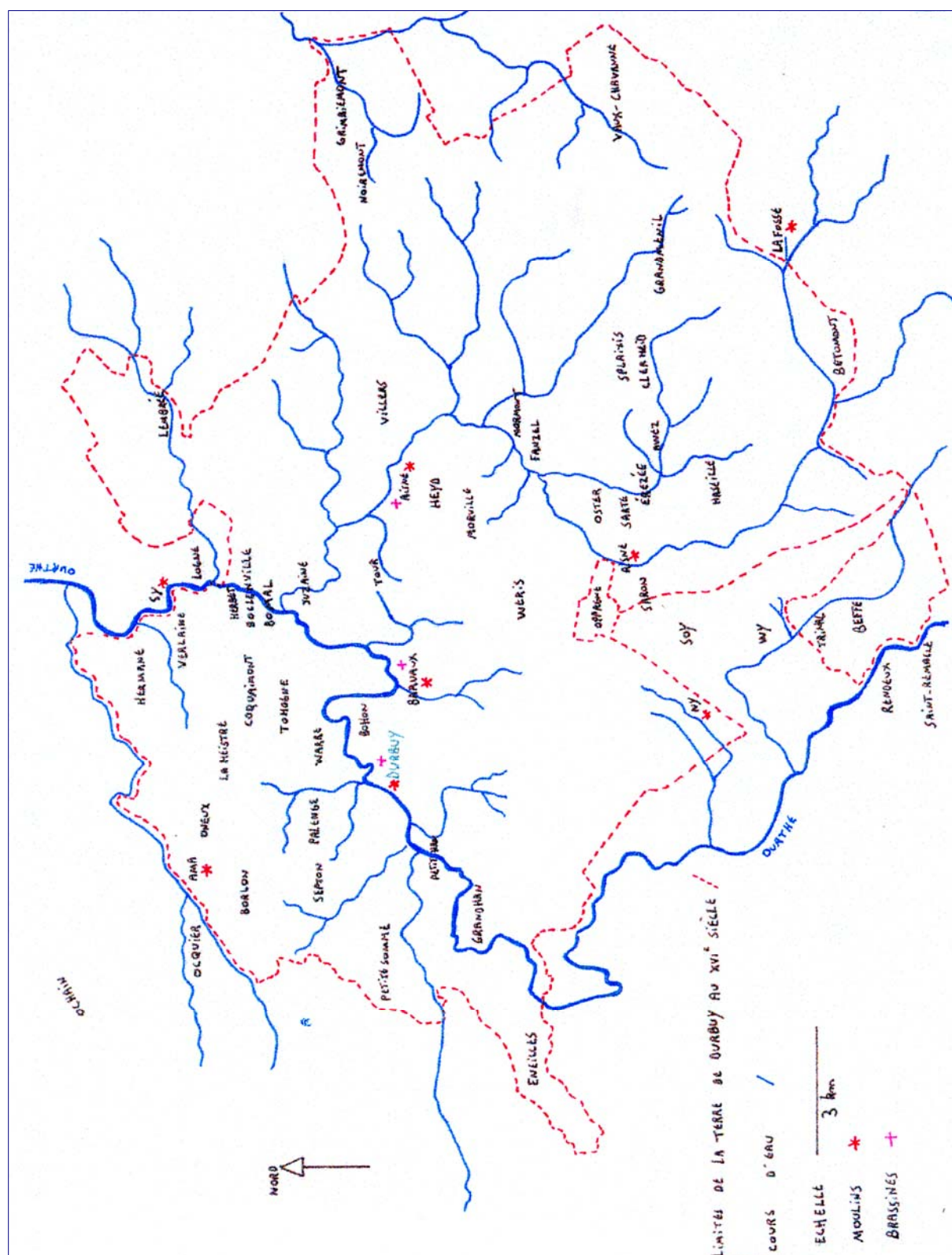
pour les wayges, maistre Johan l'arbalestrier, en argent, 7 lb.

Item convient vestir ma dame de Grantpreit, sa grande damiselle et l'autre menur, qui vont à estimance de 30 lb.

Pour 1 robe pour le forestier à cevaul et 1 autre pour le maistre arbalestrier, 12 lb. 50

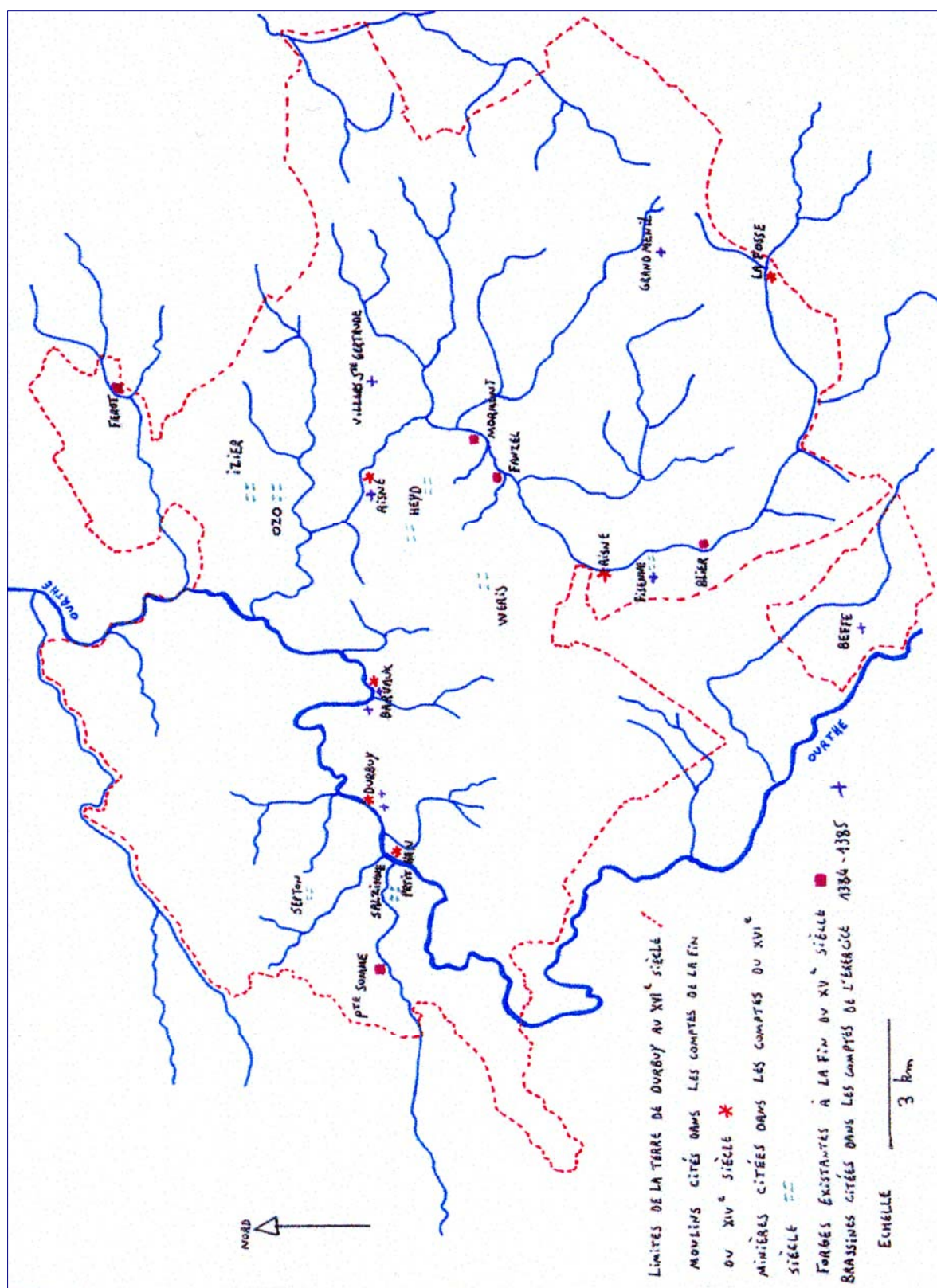
Somme de ce qui fors en vat de la terre de Durbuy : 489 lb. 16 s. 10 d., le gros pour 16 d.

Annexe 14 : principaux villages, moulins et brasseries mentionnés dans le Livre terrier de 1314-1315⁹



⁹ Carte réalisée sur base des informations contenues dans le *Livre terrier* à partir de cartes inédites de Fernand Pirotte et de celle que ce même Pirotte présente dans son article sur la vie économique de la Terre de Durbuy (F. PIROTTE, Aspects de la vie économique dans la Terre de Durbuy de 1500 à 1648, dans *Ardenne et Famenne*, t. 38-39, 1967, après la page 132).

Annexe 15 : aperçu des forges, brassines et minières présentes à la fin du XV^e siècle dans la Terre de Durbuy¹⁰



¹⁰ Carte réalisée à partir de cartes inédites de Fernand Pirotte et de celle que ce même Pirotte présente dans son article sur la vie économique de la Terre de Durbuy (F. PIROTTE, Aspects de la vie économique dans la Terre de Durbuy de 1500 à 1648, dans *Ardenne et Famenne*, t. 38-39, 1967, après la page 132).

Index des matières, des noms de personnes et des noms de lieux¹

A

Agnès de Gueldre : p. 79, 81.

Aisne : vallée au Mésolithique, p. 40-41.

Aisnes : p. 107.

Aisnes sous Fisenne : p. 107.

Aisnes sous Heyd : p. 107.

Albéron de Chiny : p. 77-78.

Albéron de Montreuil : p. 78-79.

Albert Ier de Namur : p. 65-66.

Albert II de Namur : p. 66-69.

Albert II de Habsbourg : p. 129.

Albert III de Namur : p. 70-72.

Alice de Grandpré : p. 74.

Antoine de Bourgogne : p. 125-127, 129.

Arlon : marquisat, p. 86-87, 108, 116.

Arnoul d'Arlon : p. 115-116.

Arras : p. 99.

Azincourt : bataille d', p. 127.

B

Barvaux : étymologie, p. 19-20 ; grotte sépulcrale, p. 38-39 ; époque romaine, p. 48-49 ; cour, p. 148, 165 (entre autres).

Baudouin V de Hainaut : p. 79-82, 83.

Baudouin de Luxembourg : p. 114, 116-118.

Béatrix de Bourbon : p. 108.

Beaumont : p. 102, 103.

Beaufort : p. 102, 103.

Beffe : église Saint-Lambert, p. 140.

Bende : étymologie, p. 19 ; p. 99.

Béranger : p. 65.

Blanche de Valois : p. 114.

Boclainville : p. 108.

Bomal : étymologie, p. 21 ; grotte du Coléoptère, p. 36-37, 41 ; Jean, Collard et Henri de Bomal, p. 108 ; p. 141.

Borlon : étymologie, p. 21-22 ; dîme, p. 108 ; église, p. 140.

Bra : cour foncière, p. 90.

Brugeron : comté, p. 73.

C

Calestienne : p. 12.

Champs d'Urne (culture des) : p. 47.

Charles IV, roi de France : p. 107.

Charles IV, empereur : p. 114-118.

Chêne à Han : p. 148.

Chrétien Sgrooten : p. 26-28.

Comblain : maison forte, p. 87-88.

Crécy : bataille de, p. 109.

D

Dinant : traité de, p. 84-85, 103.

Donceel : p. 72.

Dourlers : p. 103.

Durbuy : géologie, p. 11-13 ; géographie, p. 13-14 ; statistiques, p. 14-15 ;

secteurs d'activités, p. 16-17 ; étymologie, p. 18-19 ; carte de Ferraris, p. 33-34 ; Halle aux blés, p. 54-55 ; alleu, p. 66-67 ; destruction du château, p. 76, 78, 88 ; monnaie, p. 99-100 ; affranchissement, p. 106 ; chapelle, p. 108 ; origines, p. 133 ; déplacement du centre domanial, p. 134.

E

Elisabeth de Görlitz : p. 125-128.

Elisabeth de Montjoie : p. 93.

Englebert de La Marck : p. 117-118.

Enneilles : époque romaine, p. 49 ; p. 108, p. 141.

Erard de La Marck : p. 130.

Ermesinde de Luxembourg : p. 81, 83-89.

Eudes de Champagne : p. 67.

Eugène III : p. 76.

Eugène-Henri Friex : p. 31.

F

Fainages : bois de, p. 90, 97.

Fisenne : p. 141.

Floreffe : conflits en rapport avec Tohogne, p. 82, 85, 88-89, 101-102.

Frédéric d'Ardenne-Verdun : p. 63.

Frédéric Barberousse : p. 80.

¹ Cet index est surtout valable pour la deuxième partie de notre travail. Pour les autres, la consultation de la table des matières permettra d'accéder rapidement aux différentes rubriques.

Frédéric de Mörs : p. 124, 126.

Frédéric de Vianden : p. 78.

Frédéric de Wit : p. 30-31.

Fumay : p. 102, 103.

G

Gérard de Bastogne : p. 121, 123-124.

Gérard de Blankenheim : p. 103-104, 105-106.

Gérard de Durbuy : p. 90-100, 102.

Gérard de Grandpré : p. 101.

Gérard de Hollenfels : p. 99.

Gérard de Jode : p. 25-26.

Gerpennes : p. 80.

Gilekin de Beaufort : p. 109.

Gilles de Beaufort : p. 88.

Godefroid le Barbu : p. 68.

Godefroid le Bossu : p. 71.

Godefroid de Bouillon : p. 71-72.

Godefroid le Captif : p. 63.

Godefroid de Durbuy : p. 74-75.

Godefroid d'Esch : p. 74-75.

Gossuin de Jupille : p. 102.

Grandhan : étymologie, p. 22 ; époque romaine, p. 49 ; p. 88, 141, 148.

Grandmenil : église Saint-Maurice, p. 140 ; cour, p. 148, 165 (entre autres).

Grégoire IX : p. 87-88.

Grimbiémont : p. 88.

Gui de Dampierre : p. 94.

Guillaume d'Arras : p. 102.

Guillaume Ier d'Avesnes : p. 103.

Guillaume de Machaut : p. 110-113.

Guillaume de Mortagne : p. 99, 103.

H

Haguenau : p. 80.

Hamoir : cimetière, p. 51.

Hanes de Bohon : p. 109.

Harre : bois de, p. 90, 97 ; p. 141.

Henri VII (empereur) : p. 100-105.

Henri l'Aveugle : p. 77-82.

Henri le Blondel : p. 90, 92, 93, 94.

Henri de Champagne : p. 81-82.

Henri Ier de Durbuy : p. 70-73.

Henri II de Durbuy : p. 75-76.

Henri de Gueldre : p. 90.

Henri de Leez : p. 78.

Henri de Remagne : p. 168.

Henri de Verdun : p. 71-72.

Henri de Welchenhausen : p. 126-127.

Heppignies : p. 79.

Herbet : p. 108.

Heyd : étymologie, p. 22-23 ; grotte de La Préalles, p. 37-38, 41 ; période mésolithique, p. 40 ; menhir, p. 46 ; p. 107 ; église Saint-Donat, p. 140.

Hotton : p. 88.

Huart d'Autel : p. 127.

Hugo de Ramegnies : p. 75.

Hugues de Chalon : p. p ; 99-100.

Hugues de Hamoir : p. 109.

Hugues de Pierrepont : p. 85.

Hugues Ier de Refayt : p. 101.

Huwart Huwenas : p. 109.

I

Ivoix : p. 120.

Izier : étymologie, p. 23 ; époque romaine, p. 49 ; tour fortifiée, p. 59-60 ; p. 141.

J

Jacqueline de Hainaut : p. 128.

Jacques de Surhon : p. 28-29.

Jean XXII (pape) : p. 107-108.

Jean d'Avesnes : p. 102-103.

Jean de Bavière : p. 128.

Jean de Bohême : p. 105-109.

Jean Ier de Brabant : p. 95, 96, 97.

Jean IV de Brabant : p. 128.

Jean IV de Dampierre : p. 97-98.

Jean d'Enghien : p. 94.

Jean d'Eppes : p. 88-89.

Jean Kay : p. 168.

Jean d'Orchimont : p. 99.

Jean de Richemont : p. 102.

Jean de Schoonvorst : p. 126, 129, 130, 131.

Jean de Villers : p. 121.

Jeanne de Brabant : p. 119-123.

Jenneret : étymologie, p. 20-21 ; p. 99.

Joseph de Ferraris : p. 32-35.

Josse de Moravie : p. 122-123, 124, 126.

Juzaine : p. 141.

K

L

Ladislav V le Posthume : p. 129-130.

La Ferté : p. 120.

La Fosse : p. 107.

La Hesse : p. 107.
Lambert (saint) : p. 143.
Laroche : p. 77, 102, 103, 107, 108, 119-120.
La Sarthe : cour, p. 148, 165 (entre autres).
Laurette de Flandre : p. 79.
Le Marteau : p. 148.
Leu : p. 107.
Limbourg : guerre de succession de, p. 95.
Logne : p. 85, 87-88, 104, 109, 141.
Longwy : p. 77.
Lorcé : p. 107.
Louis de Male : p. 119.
Louis d'Orléans : p. 123-124.

M

Martin (saint) : p. 142-143.
Marville : p. 86, 89, 93.
Mathilde de Toscane : p. 71-72.
Maurice (saint) : p. 143.
Mayence : diète, p. 81.
Mélin : p. 96.
Melreux : p. 88.
Mercator-Hondius : p. 29.
Mirwart : p. 73.
Montaigu-sur-Ourthe : p. 73.
Mont-Saint-Rahy : p. 56-58, 98 ; bataille, p. 97 ; p. 141.
Morville : menhir, p. 45.

N

Nassogne :
 affranchissement, p. 98-99 ; p. 101.
Natoye : p. 88.
Néolithique : généralités sur la période, p. 41-43.
Ny : p. 88.

O

Ocquier : p. 99.
Odeigne : p. 120.
Oneux : p. 99.

Oppagne : menhirs, p. 45 ; église, p. 141.
Otbert : p. 72-73.
Otton de Bourgogne : p. 83.
Ouffet : ban, p. 68-69.
Ourthe : vallée de, p. 11 ; affluents, p. 14.
Ozo : menhir, p. 46.

P

Paille : p. 97-98.
Petithan : époque romaine, p. 49 ; p. 141, 148.
Pierre de Saint-Vith : p. 168.
Pierre Sarrazin : p. 117.
Pironster : p. 120.
Philippe IV le Bel : p. 103.
Philippe le Bon : p. 129-130.
Philippe III le Hardi : p. 94.
Philippe le Noble : p. 83.
Philippe de Saint-Pol : p. 128-129.
Philippe de Virneburg : p. 130.
Poilvache : p. 84, 89, 102, 103, 107, 108.
Ponce de Welchenhausen : p. 121, 126.

Q

R

Raoul de Zähringen : p. 79-80.
Régeline d'Ardenne-Verdun : p. 64, 66-69.
Régnier de Briey : p. 72.
Remi (saint) : p. 143.
Renaud de Gueldre : p. 95.
Rendeux : p. 88.
Renier de Schonawe : p. 116.
Revin : p. 102, 103.
Richard, archidiacre de Verdun : p. 76.
Robert d'Esch : p. 74.

Robert, Gilles : p. 31-32.
Robert Ier de Namur : p. 65.
Robert II de Namur : p. 66.
Robert de Thourotte : p. 89.
Robert d'Usdenge : p. 99.
Robert de Virneburg : p. 129-130.
Roger de Condé : p. 82.
Roussy : p. 101.

S

Saint-Vith : p. 121.
Segny : p. 101.
Seigneuries annexes : p. 148-149.
Septon : étymologie, p. 23.
Siegfried de Westerburg : p. 95.
Sigismond de Luxembourg : p. 127-128.
Sigolin : p. 135.
Simon Philippe de Pistoja : p. 107.
Soy : paroisse, p. 141.
Stavelot-Malmedy :
 conflits avec Durbuy, p. 85, 87-88, 120 ; relations avec Tohogne, p. 134-135.
Swäbisch-Hall : diète, p. 82.
Symon de Kayl : p. 99.

T

Tenchons : bois, p. 97.
Terwagne : p. 101.
Thibaut de Bar : p. 83-85.
Thiebalet de Lompreit : p. 168.
Thierry d'Alsace : p. 75.
Thierry de Trinal : p. 124.
Thierry de Welchenhausen : p. 119-121.
Tohogne : étymologie, p. 23-24 ; église Saint-Martin, p. 52-54, 140 ; période mésolithique, p. 39-40 ; époque romaine, p. 49 ; déplacement du centre

domanial, p. 134 ; origines, p. 135-136.

Thomas, comte de Flandre : p. 89.

Tour : p. 107.

U

V

Vache ; guerre de la : p. 94.

Verlaine : Trou des Nutons (grotte), p. 38.

Vesin (bois de) : menhir, p. 46.

Vieuxville : cimetière, p. 50-51.

Villance : p. 102, 103.

Villers-Sainte-Gertrude : étymologie, p. 24 ; grotte de Hohière, p. 38 ; bois, p. 98.

Virton : p. 120.

W

Waleran de Ligny : p. 119-120.

Waleran de Limbourg : p. 86-87.

Waleran de Montjoie : p. 87-88.

Warre : époque romaine, p. 49.

Wauthier Andréon : p. 119.

Wavreille : p. 101.

Wenceslas Ier : p. 114, 118, 119, 120.

Wenceslas II : p. 122-123, 127.

Wéris : étymologie, p. 24 ; carte de Ferraris, p. 34 ; mégalithisme, p. 41-46 ; église Sainte-Walburge ; cour, p. 148, 165 (entre autres)

Werry de Harzé : p. 109.

Wibald de Stavelot : p. 135.

Wigéric : p. 62.

Worringen : p. 95.

X

Y

Z